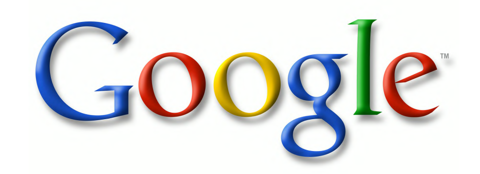






Bu. v.

Lalande.

VOYAGE
EN ITALIE.

TOME SEPTIÈME.

. . . . Mi gioverà narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.

Gier. Liber. XV, 38.

VOYAGE EN ITALIE,

CONTENANT

L'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture.

PAR M. DE LA LANDE.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME SEPTIÈME



GENÈVE.

1790.

VOYAGE
EN ITALIE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE VENISE.

CHAPITRE PREMIER.

Du gouvernement de Venise.

IL n'y a point d'aristocratie dans le monde aussi caractérisée que celle du gouvernement de Venise : deux cent & six familles, qui forment cinq cent vingt-trois branches, & comprennent environ quinze cent nobles (1) en âge de majorité, forment le conseil général, dépositaire du pouvoir souverain ; ce conseil fait seul les lois générales qui intéressent la constitution de l'Etat, il choisit le doge & les principaux officiers de la république, & renouvelle chaque année le sénat & le conseil des dix ; il nomme les gouverneurs sur quatre sujets présentés par les électeurs.

Pour les élections on a deux urnes, dans lesquelles sont reparties autant de boules qu'il y a

(1) On trouve les noms de chacun, avec ceux de tous les sénateurs & autres officiers dans le *Proto-giornale per l'anno*, où est le livre d'or. Il est rare que l'assemblée contienne plus de sept cent personnes, & la plupart du temps il n'y en a pas plus de trois cent,

d'électeurs dans le grand conseil, par exemple trois cent ; dans chaque urne il y en a vingt-quatre d'or, les autres sont blanches ; chaque noble va à son tour, suivant l'ordre de son banc, en prendre une, & celui qui a pris une boule d'or passe à une troisième urne où il y a trente-six boules d'or & douze blanches, c'est-à-dire quarante-huit ; s'il a encore une boule d'or, il devient électeur, & il passe dans une des quatre chambres destinées aux élections ; les neuf de chaque chambre choisissent chacun un des nobles pour l'emploi dont il s'agit ; celui qui a les deux tiers des voix est proposé au grand conseil, où il est balotté ; & comme chacune des quatre chambres en a proposé un, il y en a quatre, parmi lesquels le grand conseil choisit le magistrat ou le gouverneur dont on a besoin.

LE PREGADI, ou le sénat de Venise, est chargé du gouvernement & de l'administration ordinaire de l'Etat, pour les matières politiques, économiques & militaires : il est composé de soixante sénateurs appelés les Pregadi, de soixante autres, dits de la Zonta, auxquels se joignent les procurateurs & plusieurs autres sortes de magistrats, qui font à-peu-près en tout deux cent trente personnes. C'est dans le Pregadi que l'on décide de la paix & de la guerre : on y fait les lois dans les matières qui sont du ressort du sénat ; on y nomme les ambassadeurs & les capitaines ; le sénat choisit aussi par scrutin les avogadors, les censeurs, les conseillers, & les propose au grand conseil, qui les approuve & les rejette. Le Pregadi s'assemble le jeudi & le samedi. Les sénateurs sont tous les ans ballotés au grand conseil, par une nouvelle élection ; il faut avoir quarante ans pour l'être ; mais il y a des jeunes gens dans les magistratures, à qui l'on donne l'entrée au sénat, pour leur instruction, dès l'âge de vingt-cinq ans.

CONSIGLIO DI DIECI, ou le conseil des dix,

est un tribunal redoutable & secret, chargé de veiller à la sureté de l'Etat, de réprimer avec soin & avec vigueur tous les abus, & de punir tous les délits qui pourroient être contre le gouvernement, sans en rendre compte à personne, quelles que soient les parties intéressées.

Ce conseil des dix choisit trois inquisiteurs d'état, qui sont dépositaires de toute son autorité : la détention de M. Quirini qu'ils avoient fait arrêter, quoiqu'il fût revêtu de la charge d'*Avogador*, ou de tribun du peuple, occasionna en 1761 & en 1762 de grands débats au sujet du conseil des dix & des inquisiteurs d'état ; il étoit question d'abolir leur autorité ; il fut décidé le 16 Mars 1762 qu'on la laisseroit subsister, mais avec des restrictions ; les inquisiteurs ne peuvent maintenant prendre connoissance d'aucune matière de jurisprudence, ni de finances, celles-ci étant réservées à d'autres magistrats ; ils ne peuvent mettre aucun empêchement aux fonctions des conseils & des colléges, empêcher les *Avogadori di Common* d'exercer leur autorité pour le maintien des loix, ni punir un noble sans le consentement du conseil des dix.

Cette limitation à l'autorité des inquisiteurs a diminué beaucoup le respect qu'on avoit pour ce tribunal, leurs secrétaires ont aussi perdu beaucoup de leur influence : ces emplois, qui étoient considérables, furent réduits à rien en 1761, parce qu'on réduisit leur exercice à deux ans. Le secrétaire des inquisiteurs se choisit parmi les quatre secrétaires du conseil des dix, & ceux-ci sont choisis parmi ceux du sénat, mais seulement pour quatre ans. Après deux ans d'intervalle, pendant lesquels ils servent au sénat, ils retournent au conseil des dix ; quand ils ont été pendant deux ans secrétaires des inquisiteurs, il faut deux ans pour qu'ils puissent exercer de nouveau le même emploi.

Le chancelier n'est que de l'ordre des secrétai-

res, mais il a peut-être plus d'influence que le doge même : il le remplace quelquefois, & alors il est couvert ainsi que le doge, qui seul met son bonnet dans les cérémonies.

Les inquisiteurs d'état sont des personnages moins distingués par leur sagesse; on les choisit toujours dans un âge où les passions sont amorties, & où l'on est moins exposé aux dangers de la prévention, de l'emportement, ou de la séduction; aussi le pouvoir absolu qui leur est confié ne produit-il que très-rarement des abus.

LE COLLÉGE, *Pieno Collegio*, est un conseil de la république qui reçoit les mémoires des ambassadeurs & des cours étrangères, aussi-bien que les requêtes des sujets, & prépare les affaires qui doivent aller au Pregadi : il est composé des vingt-six personnes qui occupent les principales dignités de l'Etat, le doge, trois conseillers, *Capi di quaranta*, six sages du conseil, cinq sages de terre-ferme, cinq *de gli ordini*; le président de semaine est un des six sages du conseil à tour de rôle, &c.; l'on y examine les affaires internes & externes, militaires ou économiques, & celles qui intéressent les ambassadeurs & les puissances; voici la manière dont celles-ci y sont portées : le ministre étranger qui a quelque proposition à faire à la république, envoie un secrétaire à la porte du collége, qui s'assemble tous les matins; le *Fante*, ou l'huissier, fait ranger tout le monde d'un côté de l'antichambre, & fait asseoir le secrétaire seul de l'autre côté; un secrétaire du sénat reçoit son mémoire, le porte dans l'assemblée, & revient lui dire que le collége prendra cette affaire en considération, alors le secrétaire de l'ambassadeur se retire, & quelques jours après il vient un secrétaire du collége chez l'ambassadeur, il lui rend une réponse verbale, que l'on peut seulement écrire comme sous sa dictée, mais il ne laisse rien par écrit, pour ne point compromettre la république.

Il y a eu des occasions particulières où des ministres étrangers ont demandé à pouvoir traiter en personne avec des commissaires de la république : par exemple, lorsque le roi se porta pour médiateur entre le pape & la république, le ministre de France eut trois conférences avec des sénateurs, mais ce fut dans le couvent des Servites.

Il est arrivé quelquefois qu'un ministre étranger étoit obligé d'écrire aux inquisiteurs d'état ; dans ce cas, il faisoit remettre la lettre à leur secrétaire, qui avoit soin de protester qu'il la jetteroit au feu & qu'il ne leur en parleroit point ; mais au moyen de quelque religieux qui connoissoit ces inquisiteurs, on parvenoit à savoir leur réponse, sans qu'ils parussent en vouloir rendre.

LE DOGE, qui préside à ces trois conseils, est le chef de la république : il a les honneurs de la souveraineté, mais il n'en a point le pouvoir ; c'est le sénat qui gouverne en son nom : placé dans une élévation apparente, il est plus véritablement sujet qu'aucun autre ; il a pour son partage la dépendance, la solitude, une circonspection gênante & nécessaire, & souvent des oppositions mortifiantes pendant toute sa vie. Le doge & les conseillers forment ce qu'on appelle la *serenissima Signoria*. On lit dans plusieurs auteurs que quand le doge marche en cérémonie, il est suivi d'un homme portant une épée, pour représenter celui qui coupa la tête au doge Falier, & que le jeudi gras il est obligé de saluer les colonnes de la place à l'endroit où cette exécution mémorable fut faite ; mais cette épée n'est que le symbole du droit de glaive : elle est portée par le patricien qui le premier doit partir pour être podesta en province ; c'est un grand sabre à large lame, dans un fourreau enrichi de pierreries, qu'il tient élevé entre les deux premiers sénateurs, quoiqu'il ne le soit pas.

Quant à la cérémonie du jeudi-gras, lorsque

le doge vient dans la galerie pour le feu d'artifice, il salue tout le peuple assemblé sur la place & aux fenêtres, & non les colonnes de la place S. Marc. Au reste, cette précaution seroit bien superflue, aujourd'hui que le pouvoir du doge est presque anéanti. Le seul privilége réel qu'il ait, est de pouvoir de lui-même, sans la participation des sages, proposer des objets de délibération dans le conseil des dix, dans le sénat, & dans le grand conseil; pour les autres propositions qui ne viennent point de lui, elles doivent être auparavant soumises à l'examen des sages, qui peuvent les rejeter; & quoiqu'ils ne puissent pas empêcher le doge de faire des propositions dans le conseil, ils peuvent encore le mortifier, s'il les fait malgré eux, en élevant des difficultés; & lors même qu'elles ont passé, les Avogadors peuvent en suspendre l'exécution, du moins pour un temps.

Toute la famille du doge, quelque nombreuse qu'elle soit, est obligée d'abandonner le sénat; il ne conserve que son plus proche parent, qui a séance dans la première place d'honneur, mais qui n'a point de voix délibérative.

Quoique la place du doge soit recherchée par le plus grand nombre des Vénitiens illustres, on en a vu qui cherchoient à l'éviter, spécialement dans la famille des Cornaro. Un homme sage, dont l'illustration & la fortune sont au-dessus de cette dignité, ne veut pas devenir, pour sa vie, comme une espèce de prisonnier d'état, enfermé pour ainsi dire dans le palais S. Marc, assujetti à plus de règles, à plus de bienséances, à plus de devoirs qu'aucun autre, & qui n'a d'autre avantage que celui de la représentation; mais il peut arriver qu'une personne convienne plus que toute autre à la république, & dans ce cas il ne lui est pas permis de refuser la place; on a vu le cas arriver.

Quoique les trois conseils & le doge forment

l'essence de la république & du gouvernement de Venise, il y a pour l'administration un corps préparatoire, qui s'appelle la *Consulta*, & forme la partie principale du collége; c'est comme le conseil du cabinet, il est composé de six sages, *Savi*, ou sages grands, qui sont comme les ministres de la république, & qui ont le maniement des affaires; ils s'assemblent deux fois le jour, ils préparent les matières qui doivent être portées au sénat par le sage de semaine, mais leur emploi ne dure que six mois.

Les six grands sages ont chacun, à leur tour, pendant une semaine, les principaux détails : le sage de semaine, *Savio di Settimana*, reçoit toutes les propositions, les requêtes, les mémoires & les représentations des magistrats, il les porte à l'assemblée des sages après les avoir examinées lui-même; & il est assez ordinaire que l'on suive son avis comme celui du rapporteur, dans les affaires contentieuses : par-là le sage de semaine est véritablement la personne qui a le plus d'influence dans la république, ainsi que le grand pensionnaire en Hollande (quoiqu'il n'ait point de voix aux Etats-Généraux) ou les secrétaires d'état dans un gouvernement monarchique. C'est le sénat qui fait l'élection des sages, & c'est eux qui font la convocation du sénat. Il y a d'autres magistrats qui en ont le droit, mais ils ne l'exercent pas.

Le gouvernement de Venise est le plus ancien qu'il y ait en Europe, & celui dont la forme a duré le plus long-temps, cela vient du caractère des Vénitiens : quoique l'esprit de faction ait toujours été assez violent à Venise comme dans la plupart des républiques, il n'a pas été au point de se perpétuer avec fureur de générations en générations, comme on l'a vu dans des pays plus méridionaux : on voit encore dans de certains endroits de l'Italie des gens qui ont fait vœu de ne pas se raser que

leur ennemi ne ſoit aſſaſſiné, ou que la mort de leur père ne ſoit vengée; il n'en eſt pas de même à Veniſe. Les Florentins ſe croient bien au-deſſus des Vénitiens, qu'ils regardent comme des gens lourds & phlegmatiques; cependant ils n'ont pas eu aſſez d'eſprit pour conſerver leur liberté, ils l'ont perdue par les factions, & les Vénitiens l'ont conſervée par leur ſageſſe & leur vigilance; ils ſont les ſeuls de l'Italie, ou même de l'univers, qui aient eu ſi long temps la même forme républicaine.

Perſonne n'a mieux écrit ſur le gouvernement de Veniſe qu'Amelot de la Houſſaye (1), qui avoit été ſecrétaire d'Ambaſſade à Veniſe; les Vénitiens même ne lui reprochent que quelques fautes peu importantes, & je renvoie à cet auteur pour tous les autres détails. Mais dans le temps on ſe plaignit beaucoup, & l'auteur fut mis à la Baſtille ſur les plaintes des Vénitiens.

Ce gouvernement de Veniſe a été extrêmement célébré par Harrington; cependant Monteſquieu y trouvoit bien des choſes à reprendre. Un des reproches que l'on peut faire à ce gouvernement, c'eſt de n'avoir point changé ſes maximes, depuis que ſes richeſſes & ſa puiſſance ont diminué; une conduite qui eſt bonne lorſqu'un état eſt vaſte, riche, floriſſant, craint & recherché, ne l'eſt plus quand l'état a perdu une partie de ces avantages; mais à Veniſe il ſuffit qu'une coutume ſoit ancienne pour être toujours ſuivie, quoique les circonſtances qui l'ont fait établir ne ſubſiſtent plus; par exemple,

(1) Hiſtoire du gouvernement de Veniſe, par le ſieur Amelot de la Houſſaye, à Paris, chez Fréderic Léonard, 1676, 298 pages in-8. Il en a paru à Amſterdam une réfutation en trois volumes, il y a quelques années; l'auteur ne ſe nommoit pas, mais c'eſt un nommé Caſenova, Vénitien expatrié; il prétend y relever des centaines de fautes. Le catalogue des auteurs qui ont écrit ſur cette matière, eſt dans l'*Iſolario* du père Coronelli. Au reſte, le détail de ce gouvernement eſt difficile à ſaiſir pour un étranger; il y a même peu de Vénitiens qui le connoiſſent parfaitement.

il n'y a ni émulation, ni espérance pour tout ce qui n'est pas noble : on ne peut parvenir à rien de grand sans la noblesse. On ne peut acquérir l'existence, c'est-à-dire, la noblesse, que quand il y a des guerres dispendieuses, & qu'on a gagné beaucoup d'argent; les belles actions, les services, le mérite n'y font rien. Le marquis Maffei qui fut si célèbre, si grand, si utile à sa patrie, si comblé d'honneurs, & à qui on a élevé des statues, n'étoit qu'un noble de terre-ferme : ces nobles rampent, quand ils sont pauvres, sous le patricien ou noble Vénitien, qui leur fait toujours sentir sa supériorité; quand ils sont riches, ils vont quelquefois servir ailleurs pour ne pas voir au-dessus d'eux beaucoup de gens qui ne les valent pas d'ailleurs.

En 1770 on ouvrit la porte de la noblesse pour quarante familles nobles de terre-ferme, à condition qu'elles auroient trente mille livres de rente & trois cent mille livres dans les fonds publics; & cependant on ne paroissoit pas fort empressé à saisir cette occasion, parce que les nouveaux nobles ne partagent pas assez la considération des anciens.

L'extrême supériorité des nobles Vénitiens influe un peu sur l'administration de la justice : il est quelquefois difficile au peuple de l'obtenir contr'eux; mais en général les magistrats sont intègres, & se font un honneur de condamner des grands, quand la justice l'exige. Aussi le peuple est attaché au gouvernement; d'ailleurs, chacun a parmi les nobles quelque protecteur, en qui il met sa confiance, & qui le défend au besoin.

On peut dire aussi, à l'égard de ce gouvernement, qu'il n'y a pas assez d'émulation parmi les nobles Vénitiens; quoique le systême d'égalité soit la base d'une constitution républicaine, l'égalité n'a guère lieu à Venise que dans les petites choses, jamais dans les grandes : un noble de nouvelle création, avec tout le mérite possible, ne parviendra pas à être

ambaſſadeur, un noble de famille ancienne n'y parviendra pas non plus, à moins qu'il ne ſoit riche. Pour être procurateur il faut avoir beaucoup d'argent, & donner des fêtes diſpendieuſes ; cela eſt au point qu'on aura bientôt peine à en trouver qui ſoient aſſez riches, du moins dans la haute nobleſſe, & l'on commence à ſe relâcher ſur ce dernier article. On en a diſpenſé M. Calbo. Ces deux conditions néceſſaires pour parvenir aux grandes charges pouvoient être bonnes dans le temps que Veniſe avoit des poſſeſſions en Grèce & dans l'Archipel, dont les gouvernemens étoient très-lucratifs ; ceux qui en avoient recueilli les fruits devoient, pour parvenir aux honneurs, avoir un objet de dépenſe qui fit rentrer dans l'Etat une partie des ſommes qu'ils en avoient tirées, mais actuellement les emplois ſont bien moins lucratifs & en petit nombre ; ils ne ſuffiſent guère que pour faire vivre les nobles qui ne ſont pas riches, & qui à force de donner des voix ou des balles aux grandes maiſons auxquelles ils ſe ſont dévoués, obtiennent un gouvernement par le crédit de ces premières familles. On appelle Barnabotes cette foule de nobles qui ne ſont pas riches ; on prétend qu'ils vendent ſouvent leurs voix, & qu'il y eut un patricien qui, pour être procurateur, donna dix ſequins à chacun. Autrefois les nobles avoient encore une grande reſſource dans le commerce, ils s'intéreſſoient dans les vaiſſeaux qu'un négociant envoyoit au levant, ſouvent même dans le détail de ſa banque ou de ſa commiſſion ; mais ce commerce eſt ſi diminué à Veniſe, que les nobles n'y trouvent plus les mêmes avantages, & le dédaignent. Cependant il s'en trouve pluſieurs qui s'en occupent encore actuellement.

L'avantage qu'ont les perſonnes très-riches, c'eſt de pouvoir être ambaſſadeurs, & devenir enſuite procurateurs de S. Marc, dignité éminente quant à la repréſentation & qui eſt à vie, mais qui donne

peu d'influence, puisque les procurateurs n'ont pas même voix au grand conseil. Quelquefois on finit les ambassades par être bailes (on prononce baïlé en italien), c'est-à-dire, ambassadeur à Constantinople. Plusieurs de ceux qui ont été bailes reçoivent quelque temps après *la veste di Procuratore*, lorsqu'ils ont de la naissance, du mérite, ou de l'argent à dépenser : un exemple récent a prouvé qu'il ne falloit même que de la fortune pour être procurateur. Comme cette dignité ne rapporte rien, & que les fêtes qu'on est obligé de donner à sa réception coûtent beaucoup, il est arrivé depuis peu que dans plusieurs familles patriciennes on n'en a point voulu, & qu'enfin on l'a donnée à un noble qui est riche, mais qui n'étoit point distingué par de grands services, ni par une naissance illustre : quelquefois on l'obtient pour récompense de services sans être fort avancé en âge, quelquefois aussi par des considérations étrangères. Ainsi l'élection du pape Rezzonico fit donner le rang de procurateur à son neveu ; il prendroit à Rome le titre de prince Rezzonico, il préfère à Venise celui de *Procurator Rezzonico*. Il y avoit en 1765 onze procurateurs.

Du côté de la politique c'est peut-être un défaut que de fixer à quatre ans la durée des ambassades ; il y a des cas où le bien de l'état demanderoit qu'on s'écartât de l'usage. Le procurateur Emo, dont le mérite n'étoit comparable qu'à sa probité, étoit *Baile* à Constantinople dans des temps orageux vers 1730. Le grand-visir avoit pour Emo l'amitié & la considération que les qualités de l'esprit inspirent toujours quand elles sont jointes à celles du cœur. Lorsque les quatre ans de l'ambassade furent expirés, & qu'Emo se préparoit à prendre congé, le visir lui dit : Le sénat n'y songe pas, vous le servez bien, je vous aime, votre présence ici est plus utile à la république de Venise, qu'elle ne le sera partout ailleurs, pourquoi ne vous y laisse-t-on pas ?

Mais le respect pour les anciens usages les soutient contre l'expérience des inconvéniens.

Le titre de cavalier ou chevalier de l'Etoile d'or forme encore une distinction, ou une prérogative purement honorable, qui flatte beaucoup dans une république, mais qui ne procure aucune influence ni aucune supériorité réelle. Il y a douze chevaliers, parmi lesquels il y en a quatre qui ont ce titre héréditaire dans leur famille : savoir, Contarini, Morosini, Rezzonico & Querini.

Le grand nombre de nobles, qui tous veulent avoir part au gouvernement & aux places, fait que l'on varie souvent les emplois, que les élections sont fréquentes, & qu'il y a toujours beaucoup d'aspirans & beaucoup d'intrigues pour toutes les places & pour toutes les élections.

Les aspirans sont obligés de mériter les places en se rendant agréables au plus grand nombre, & les riches en ménageant ceux qui ne le sont pas : c'est ce qui ramène entre tous les nobles une égalité républicaine, & qui fait entr'eux une espèce de démocratie; mais par rapport au peuple, c'est plutôt une oligarchie.

M. l'abbé Richard nous représente les solliciteurs qui ne craignent point d'aller sur les brisées de leurs propres parens, & de faire tous leurs efforts pour en rompre les mesures; cependant il n'arrive guère que deux parens concourent pour la même place; & dans ce cas-là les balles se partagent, & l'affaire se passe avec la plus grande politesse, parce que dès le lendemain de la ballotation une partie de la famille a besoin de l'autre, ou pour obtenir un emploi avantageux, ou pour éviter celui qui ne l'est pas. Mais lorsque dans la concurrence un noble n'a eu que peu de balles, il se trouve humilié, & se tient retiré chez lui pour assez long-temps.

Quand on est mécontent d'un inquisiteur, d'un ambassadeur, ou d'un autre noble placé dans les hautes

hautes dignités de la république, on le change même avant le temps, ou bien on attend que sa gestion soit finie, & on l'envoie commander dans quelque petite ville. Cette espèce de chûte ou d'exil sert de punition & d'exemple. Il ne suffit pas, pour se rendre agréable, d'avoir observé les lois, il faut respecter même les usages, le goût & l'opinion des autres. Un patricien dans une magistrature des ponts & chaussées voulut signaler son intégrité en passant en recette beaucoup plus qu'on n'avoit coutume; il fut envoyé ensuite pour gouverneur d'un village. On trouva mauvais qu'il eût aspiré à la singularité de donner l'exemple à ses concitoyens, & qu'il eût eu la vaine gloire de faire présent à la république d'une chose qui par l'usage & la tolérance avoit toujours appartenu à ses prédécesseurs.

Parmi les moyens qu'il y a de se distinguer dans le sénat, l'éloquence est un de ceux qui réussissent le mieux, & elle forme un grand objet d'émulation. Il y a toujours à Venise dans le sénat quatre ou cinq personnes, qui par-là entraînent les suffrages, & à qui l'on accorde la supériorité & la considération qui en est une suite. M. Gerbier auroit eu à Venise une très grande influence, s'il eût été dans le sénat. Quand il y a eu des occasions où leur éloquence a brillé dans un Pregadi, c'est le sujet des conversations du soir & du lendemain, même chez les dames, où l'on entend souvent parler des affaires de la république.

MM. Grimani, Tron, Renier, Zen, Zuliau, Zustinian étoient les plus célèbres en 1765 : le procurateur Emo étoit il y a quelques années l'aigle de sa république. André Tron né en 1712, que nous avons vu ambassadeur en France en 1745, passoit pour l'une des meilleures têtes du sénat.

Depuis ce temps-là le doge actuel Renier a fait admirer sa politique & son éloquence, de même que M. Justiniani.

C'eſt ſurtout dans les aſſemblées générales où chacun s'efforce de faire parade de ſon éloquence ; il y en a qui mettent beaucoup de grec & d'érudition dans leurs diſcours. En 1761 lorſqu'il étoit queſtion d'abolir le conſeil des dix, le procurateur Moroſini (1) parla pendant huit heures de ſuite ; on dit qu'il en mourut. Ces orateurs ont un langage emphatique, fort différent du langage ſimple & ordinaire, & ils parlent toujours en Vénitien (2).

Les plaidoiries des avocats de Veniſe ont auſſi quelque choſe de la chaleur & de l'enthouſiaſme des improviſateurs, ils commencent, ainſi que les nôtres, par prendre leurs concluſions, & expoſer leur ſujet tranquillement & avec modération. Mais lorſqu'ils en viennent à réfuter les raiſons de leurs parties adverſes, ils ſe montent, ils s'échauffent, ils élèvent la voix ; & non contens de prodiguer les exclamations les plus outrées, ils les ſoutiennent par les geſtes les plus violens ; ils s'agitent comme des énergumènes, ils frappent leur chaire, ils s'y promènent, ils l'ébranlent, ils en ſortent, ils y rentrent avec une impétuoſité qui reſſemble à un enthouſiaſme de pythoniſſe. Ceux qui ont du naturel, du génie & des grâces, parviennent à intéreſſer plus fortement leurs juges par cette action forte & animée ; mais la plupart ſe rendent ridicules, du moins pour des étrangers.

Les Avogadors ſont comme des procureurs généraux, ou des tribuns du peuple, chargés de le défendre & de recevoir ſes plaintes : il y en a trois qui ont chacun leurs quartiers dans la ville, & exercent chacun un mois en chef, pour porter les affaires au conſeil des dix ; ce ſont eux qui ſont les accuſateurs en matière criminelle : mais on donne

(1) D'autres diſent que ce fut le doge Foſcarini.

(2) On trouve dans les lettres de M. Rolland une eſpèce de grammaire vénitienne ; ce dialecte diffère un peu du bon tialien.

à l'accusé deux avocats de réputation, qui se font un mérite & une gloire de le soustraire au supplice, quand cela est possible.

LES TRIBUNAUX ordinaires de justice à Venise s'appellent *Quarantia criminal*, *Quarantia civil vecchia*, *Quarantia civil nova*, *Collegio de' Vinti*, *Collegio de' Dodici*; ces deux derniers ont été portés à vingt-cinq & à quinze.

La quarantie criminelle fut établie en 1179; elle juge sur la dénonciation des Avogadors les crimes commis de dessein prémédité; on lui donne le titre de *Serenissimo Consiglio*, parce que c'étoit autrefois le conseil du doge. Chacune des quaranties est une cour souveraine, comme le Pregadi, & le conseil des dix; elle a voix délibérative dans le Pregadi, & ses chefs entrent dans le collége: il y a trois conseillers qui y président à la place du doge.

La quarantie vieille fut instituée en 1400; elle juge les appellations entre Vénitiens en matières civiles au-dessus d'une certaine somme, c'étoit ci-devant huit cent ducats; mais il y a eu de nouveaux réglemens à ce sujet: elle juge les appellations des sentences de terre-ferme, qui y sont portées par les Avogadors. Les conseillers changent tous les quatre mois dans la quarantie criminelle, & servent huit mois dans la quarantie vieille. Il y a en tout cent soixante conseillers, qui font le tour entier des tribunaux en trente-deux mois.

La quarantie nouvelle fut instituée en 1492; elle juge les causes civiles du dehors au-dessus de huit cent ducats, sur l'appellation des autres magistrats & des cours.

Le collége des vingt juge les causes civiles, depuis quatre cent jusqu'à huit cent, & les causes criminelles qui y sont portées par les Avogadors.

Le collége des douze juge les causes civiles, depuis cent jusqu'à quatre cent ducats, & sommaire-

ment des sommes moindres si les auditeurs ne sont pas du même avis. Ceux qui voudront avoir une idée des lois de Venise, pourront lire les recueils du procurateur Giulio Giustiniano & du sénateur Gio-Battista Donà, qui furent choisis par le sénat pour en faire la rédaction.

M. Richard évalue les revenus fixes de la république à vingt millions de France, je les ai ouï porter à quarante: il est difficile de savoir le vrai.

Les impôts sont à-peu-près réglés sur le vingt-deuxième du revenu, mais la perception m'en a paru sujette à bien des inconvéniens.

La république pourroit facilement entretenir sur pied vingt-cinq mille hommes de troupes; mais il y a long-temps qu'elle n'a eu de guerre, & qu'elle n'a fait de levées considérables; elle n'entretient pas plus de sept à huit mille hommes effectifs, que l'on compte pour dix mille (1), & qui gardent les places frontières du côté de la Turquie & du Milanez. L'état militaire y est presque anéanti, les officiers subalternes n'ont pas l'idée du service: on les prend parmi les nobles de terre-ferme & les fils d'officiers; s'ils sont attachés à quelque grande maison, ils font leur chemin sans avoir besoin de connoître leur métier & de s'y appliquer. Les soldats ne savent pas faire l'exercice, ni tenir leur rang, à l'exception de quelques Sclavons. Il y a aussi un corps de milice de dix mille hommes, qu'on exerce de temps-en-temps. J'ai ouï dire que les paysans de terre ferme sont souvent armés: par exemple, un berger gardera quatre moutons, nuds pieds, avec un fusil sur l'épaule, quand il en a eu la permission; mais c'est plutôt un défaut de police,

(1) J'ai trouvé même des personnes qui réduisent ce nombre à trois mille hommes: le voisinage d'une puissance qui a trois cent trente mille hommes sur pied n'effraie point les Vénitiens, ils sont défendus par la politique de l'Europe, ainsi que le pape & les autres Etats de l'Italie.

qu'une preuve en faveur de l'ardeur militaire : il n'en peut résulter que des meurtres.

Tant que la république éloignera les patriciens de l'état militaire, elle n'aura jamais de bonnes troupes. On donne le commandement général à un étranger, parce que l'on redoute le crédit d'un patricien : mais que peut-on attendre d'un général subordonné à des commissaires Vénitiens, qui n'ont jamais fait la guerre, & qui cependant en dirigent les opérations ?

CHAPITRE II.

Des mœurs & des usages de Venise.

APRÈS avoir parlé du gouvernement & des forces de la république de Venise, il nous reste à parler de la nation & de ses usages : il n'y a rien de plus distingué que la noblesse de Venise, soit par son ancienneté, soit par son illustration. Les maisons que l'on distingue principalement, sont les douze familles électorales, que l'on compare aux douze apôtres, & qui descendent des douze Tribuns qui élurent le premier doge l'an 697 : ces familles sont *Badoer*, *Contarini*, *Morosini*, *Tiepolo*, *Michiel*, *Sanudo*, *Gradenigo*, *Memo*, *Falier*, *Dandolo*, *Barozzi* ; celle des Polano, qui formoit la douzième, est éteinte depuis quelques années. Voyez *Pregi della Nobiltà Veneta*, *del P. Casimiro Freschotti.*

Parmi ces premières maisons, celle des Badoer est la plus ancienne ; celle des Contarini est la plus étendue, & celle qui a possédé les plus belles charges dans la république.

André, roi de Hongrie en 1290, étoit fils d'une Morosini.

Il y a encore dans la première classe de la noblesse

quatre familles, que l'on compare aux quatre évangélistes : leurs noms sont *Zustinian*, *Corner* ou *Cornaro*, *Bragadin* & *Bembo* ; celle des Cornaro a été surtout illustrée par une reine de Chypre & par beaucoup d'anecdotes glorieuses : dans l'origine c'étoient des négocians qui avoient jusqu'à quarante vaisseaux en mer.

La première classe de noblesse contient encore huit autres familles, qui étoient distinguées longtemps avant cette première fixation du conseil, qu'on nomma *il serrare del Consiglio*, & depuis laquelle la noblesse & le conseil ont conservé leur immuabilité : ces familles sont *Querini*, *Dolfini*, *Soranzo*, *Zorzi*, *Murcello*, *Sagredo*, *Zane* & *Salomon* (1).

La noblesse de Venise est regardée comme une prérogative si éminente, que nos rois l'ont reçue comme une marque de distinction ; & Henri III, revenu de Pologne pour prendre possession de la couronne de France, passa à Venise, & y fut reçu noble Vénitien. Quelques-uns des généraux étrangers qui ont servi la république ont reçu cet honneur pour prix de leurs services, quelques papes l'ont obtenu pour leurs neveux ; la famille de MM. d'Argenson, & quelques autres en France, l'ont aussi.

Dans les guerres que les Vénitiens ont eues contre les Génois, & dans la guerre de Candie, on accorda la noblesse à beaucoup de familles, moyennant finance ; ces nouvelles familles sont divisées en *ducal familie* & *nove familie* : les premières sont des familles qui ont donné des doges à la république ; mais comme toutes les anciennes familles ont eu le même honneur, quoiqu'elles ne portent pas le titre de familles ducales, de même il

(1) *Della origine e de' Fasti delle famiglie illustri d'Italia*, *di M. Francesco Sansovini. In Vinegia*, 1582, in-4.

y en a de nouvelles qui l'ont eu, quoiqu'elles ne ſoient pas appelées ducales.

Depuis l'année 1450 juſqu'à 1620, il y avoit une eſpèce de convention faite entre les nouvelles familles, pour conſerver toujours parmi elles la dignité de doge, les anciennes familles ayant trop de prétention & excluant les nouvelles familles des places importantes : il y en eut dix-neuf qui entrèrent dans cette confédération, & s'engagèrent mutuellement à donner l'excluſion à l'ancienne nobleſſe ; elles firent même ſouvent tomber cette dignité dans des familles nouvelles qui n'étoient pas de leur ligue, mais cela leur étoit indifférent, tant qu'elles avoient la principale influence dans l'élection, & qu'elles excluoient les anciennes familles. Ce fut cette ligue qui fit donner le nom de ducales à pluſieurs familles : en 1620, les anciennes familles prévalurent, & l'on élut un Memo ; depuis ce temps-là, il y a eu un Bembo, deux Cornaro, un Contarini, un Zuſtiniani, &c. tous des anciennes maiſons, enſorte que la ligue ne ſubſiſte plus.

Les familles vénitiennes ſont ordinairement très-unies : les frères & les ſœurs vivent enſemble (même après avoir perdu leur père & leur mère) ſans avoir de diſcuſſion d'intérêts, & même ſans partager les biens de famille, ce qui paroîtra extraordinaire à des François : voici un exemple pris dans une des plus grandes maiſons, celle des Mocenigo, & qui s'eſt répété, ou à-peu-près, dans bien d'autres. Un père de famille laiſſé en mourant trois garçons & deux filles, une des deux filles ſe fait religieuſe, l'autre ſe marie avec un jeune homme qui a beaucoup de parens, ce qui procure beaucoup de balles dans les élections, cela forme une relation d'intérêts entre les beaux-frères & leurs parens ; la fille qui ſe marie reçoit une dot convenable, & renonce au reſte du bien ; ſes trois

frères reſtent dans la même maiſon, les palais ſont aſſez vaſtes en Italie pour qu'on n'y ſoit point gêné malgré le nombre. Les biens qui leur reſtent ſont en commun; ils ont un intendant qui ſouvent eſt prêtre, & qui leur rend compte; il donne à chacun tant par mois pour ſon entretien & pour ſes domeſtiques particuliers : quand l'un d'eux fait des dettes, ſa portion ſeule y eſt hypothéquée, & ſa *menzata* ou ſa penſion en eſt diminuée. Ordinairement il n'y en a qu'un par famille qui ſe marie, alors ſes frères lui cèdent une portion plus forte que la leur; ſi l'un eſt dans un emploi qui exige de la dépenſe, dans une ambaſſade, une place de podeſtà onéreuſe, le ſurcroît de ſa dépenſe eſt pris ſur la maſſe commune, parce qu'il exempte ſes frères de ſemblables charges : cette union eſt cimentée par le beſoin qu'ils ont d'avoir beaucoup de voix dans le grand conſeil, & par la néceſſité d'employer une partie de leur fortune au ſervice de la république. Le même eſprit s'étend à toutes les familles depuis les plus opulentes juſqu'à celles qui le ſont le moins; celles qui ont du ſuperflu & qui ont beſoin d'illuſtration font quelquefois des dépenſes conſidérables, pour ſoutenir à Rome un de leurs parens en prélature, & dans des places diſpendieuſes (1), & pour le faire parvenir enfin à un chapeau de cardinal. Cet uſage ſe trouve également à Naples, à Gênes, à Rome & dans le reſte de l'Italie.

Burnet croyoit qu'une des grandes raiſons qui avoit fait dégénérer la nobleſſe italienne, & ſur-tout celle de Veniſe, de ſon ancienne gloire, étoit la maxime établie depuis long temps, que pour la conſervation des familles, on ne doit marier qu'un ſeul des enfans : par ce moyen, dit-il, les frères de celui qui eſt marié n'ayant ni biens, ni famille,

(1) Cependant depuis le commencement du ſiècle, on leur défend les nonciatures.

n'ont aucun moyen ni aucune raiſon d'émulation pour ſe diſtinguer, ils ſe livrent à l'oiſiveté & aux vices ; au lieu que dans les autres pays chacun eſt porté à ſervir l'Etat, pour acquérir de la réputation & enſuite de la fortune, & pour la tranſmettre à ſes enfans : mais les Vénitiens ne veulent pas laiſſer multiplier la pauvre nobleſſe, de peur qu'elle ne devienne trop forte ou trop entreprenante. Il eſt très-rare que le mariage d'un noble Vénitien avec une fille qui n'eſt pas d'une maiſon noble ſoit approuvé par le grand conſeil (1), & il n'y en a point d'exemple dans les premières familles ; lorſqu'un mariage de cette eſpèce n'eſt pas ratifié par le grand conſeil, les enfans qui en naiſſent héritent des biens libres, mais les biens ſubſtitués paſſent aux collatéraux de la même famille & du même nom ; ces enfans ne ſont point nobles, & à cet égard M. R. ſe trompe en diſant qu'ils peuvent acquérir la nobleſſe par leurs ſervices : lorſque la république ſe détermine à la vendre, tout le monde peut en profiter, mais cela eſt rare ; on l'a fait vers 1770 pour quarante familles, comme je l'ai dit.

Il y a dans Veniſe des nobles d'un mérite diſtingué, ſupérieurs même à ceux qui ſont employés dans les ambaſſades & dans les grandes charges, pour leſquelles il ne ſuffit pas d'avoir des talens ; ceux-là vivent aſſez retirés & ſe communiquent peu : ce ſont ceux dont la converſation eſt la plus inſtructive, & il y a plus à profiter avec eux qu'avec beaucoup d'ambaſſadeurs ; cependant en général les nobles Vénitiens ſont très-inſtruits des intérêts des autres nations, & même de la forme des gouver-

(1) On excepte cependant les filles des nobles de terre-ferme ; on excepte auſſi la fille d'un médecin, d'un tireur d'or, d'un verrier & d'un épicier : ce ſont des profeſſions privilégiées. On obtient auſſi des diſpenſes en général pour celles qui ſont fort riches.

nemens : deux fois la femaine ils entendent les dépêches de leurs ambaſſadeurs, ils y apprennent ce qui ſe paſſe dans chaque état, & ils entendent les réponſes qu'on leur fait. Quand un ambaſſadeur revient, il leur rend compte de ſa commiſſion ; c'eſt ainſi qu'ils ſe mettent au fait de toutes les cours : cet objet même fait une de leurs études dans les conférences de la jeuneſſe, & ceux qui ont voyagé dans les différentes cours de l'Europe ſont conſidérés & recherchés, à raiſon des connoiſſances qu'ils ont acquiſes dans leurs voyages.

Les ambaſſadeurs de la république ſont obligés de rendre compte à leur retour, par un mémoire détaillé, de l'état & des forces des pays où ils ont été, des intérêts politiques, des uſages, des caractères de ceux qui gouvernent, & des événemens dont ils ont été les témoins. J'ai eu entre les mains la relation que fit, en 1743, le procurateur Marco Foſcarini, ambaſſadeur près du roi de Sardaigne, & je l'ai citée en parlant de Turin.

La jeune nobleſſe reçoit pour l'ordinaire une fort bonne éducation : on l'envoie hors de Veniſe en terre-ferme à Padoue, (1) quelquefois même hors des états de la république ; ces jeunes gens y cultivent les talens de l'eſprit : après quoi on leur fait apprendre à monter à cheval, danſer, nager, jouer à la paume, &c. Les jeunes gens n'entrent dans le monde que fort tard : à vingt-deux ans ils paroiſſent à Veniſe, & juſqu'à vingt-cinq ans, c'eſt-à-dire, avant de prendre l'habit ordinaire des membres du grand conſeil (2), on les accoutume aux affaires pour qu'ils puiſſent paroître enſuite au Broglio, & dans les charges, avec quelque avan-

(1) On en voit moins à Padoue actuellement, cette univerſité paroît avoir perdu un peu de ſa réputation.

(2) Quelquefois on le leur donne avant vingt-cinq ans, furtout aux trente qui ſortent *alla Barbarella*, c'eſt-à-dire, qu'on tire au ſort dans le conſeil le jour de Ste. Barbe.

tage. Cependant j'ai vu des nobles bien instruits, mais partout il y a des gens qui manquent d'émulation ou d'esprit.

Les étrangers trouvent moins de société à Venise que dans la plupart des villes d'Italie ; une des choses les plus désagréables pour eux, c'est la loi que tous les nobles observent de ne point fréquenter les ministres étrangers ; ils ne peuvent les recevoir, ni aller chez eux, souvent même ils n'osent leur parler en lieu tiers. J'ai connu à Venise un ministre de Naples qui a épousé une Vénitienne ; il ne va chez les parens de sa femme qu'en secret & avec une espèce de déguisement, quoique sa femme y aille librement.

Il semble que c'est encore par respect pour les anciens usages que l'on interdit toujours la communication entre la noblesse & les ministres étrangers ; cependant nous ne sommes plus au temps où un ambassadeur pouvoit faire une révolution, comme le marquis de Bedmar en 1618. Demandez aux principaux de la république pourquoi ils ne veulent pas abattre ce mur de division entre les ministres & eux, ils vous disent que c'est de peur que quelques nobles ne révèlent le secret de l'état ; mais excepté tout au plus celui des inquisiteurs d'état, on sait toujours les délibérations les plus secrettes du sénat, & avec de l'argent on vient à bout de tout. Mais on craint peut-être que si les Barnabotes fréquentoient les étrangers, ils ne pussent être séduits. D'autres vous disent poliment que c'est afin que les ministres ne soient pas assiégés par une foule de nobles pauvres qui iroient piquer leur table ; mais on craint peut-être davantage leur influence dans les délibérations ; quoiqu'il en soit, cet usage paroît mal-fondé : il nuit à l'union des puissances, & il retarde l'expédition des affaires.

Il fut aussi un temps à Paris où un premier pré-

sident du parlement ne pouvoit pas donner à dîner à un ambassadeur ; mais les temps orageux une fois passés, l'on a rétabli les choses dans l'état naturel que la société doit mettre parmi les hommes.

L'éloignement qu'on affecte pour les ministres étrangers ne s'étend pas tout-à-fait jusqu'à ceux qui ont des relations avec eux & qui les voient : la marquise Vidovi, Milanoise, avoit chez elle deux fois la semaine une assemblée pour les ambassadeurs & les étrangers de distinction ; les autres jours elle rassembloit la haute noblesse, & elle a souvent porté des paroles aux premiers de la république de la part des ministres étrangers. J'ai connu un seigneur François qui a passé à Venise près de trois ans à différentes reprises ; il dînoit presque tous les jours chez les ambassadeurs, mais il n'y logeoit pas ; il avoit souvent des nobles à manger chez lui ; il soupoit tous les soirs chez eux ; il étoit bien reçu partout, & il étoit même le *Cavalier servente* d'une dame du premier rang ; mais il ne faut pas que le commun des étrangers compte sur de pareils agrémens ; il est difficile aux étrangers d'être admis même dans les casins ; quand ils font des visites ils ne sont point reçus ; aussi l'on envoie souvent sa gondole pour faire les visites.

En général, on se communique peu, & l'on est assez retiré à Venise : malgré le coup-d'œil singulier & brillant de cette ville, il y règne au-dehors un peu de tristesse ; on voit beaucoup de gondoles sur les canaux, mais peu de monde dans la ville, & personne aux fenêtres ; les hommes font tout le commerce, & les femmes sont retirées au-dedans de leurs maisons ; on ne les voit guère que dans les églises, ou lorsque le hasard les fait rencontrer en gondoles, & les dimanches au soir à la place S. Marc : on entendra des boîtes & des rumeurs qui feroient mettre tous les François aux fenêtres, sans y voir qui que ce soit à Venise.

Les Vénitiens donnent rarement à manger, cela ne va point avec leur manière de vivre, leurs occupations, leur goût & leur circonspection; mais quand ils donnent à manger, les étrangers y sont reçus de même que les gens du pays. S'il y a bal dans quelque maison particulière, les étrangers connus y sont invités; mais quoique la plupart y aillent en bahute ou domino, on ne peut y entrer le masque sur le visage, & ceux qui dansent ne sont point déguisés.

Les Vénitiens sont sobres autant & plus que les autres Italiens: ils boivent peu de vin ou de liqueurs, & mangent peu de ragoût; la viande & le poisson y sont apprêtés simplement; le ris, les pâtes, le chocolat, les glaces, y sont plus communs que chez nous.

De temps en temps les Vénitiens vont en terre-ferme pour changer d'air, *romper l'aria*, par raison de santé, parce qu'en effet l'air est humide à Venise & même un peu marécageux en été.

Pendant l'automne, les maisons riches ont à la campagne beaucoup de monde, & font beaucoup de dépense; ceux qui sont moins riches vont cependant aussi à la campagne; & au moins une fois par jour tout le canton, les riches & les autres, se rassemble dans des cafés qui sont dans les villages, ou sur les grandes routes.

Personne ne se fait suivre à Venise si ce n'est les Dames, & même quand elles vont en gondole elles n'ont point de laquais: ce qui vient sans doute de ce qu'il faudroit que le laquais fût dans la gondole. Les magistrats ne se font pas suivre, ils vont seuls au palais; on ne leur porte pas la robe, leurs cliens les attendent au passage, & leur baisent la manche ou le bas de la robe.

Les femmes sont belles à Venise, elles y sont

très-blanches (1) ; on y voit plus de blondes que dans le reste de l'Italie.

Les Dames de qualité sortent ordinairement sur le soir, & toujours avec un *Cavalier servente* ; il leur est absolument nécessaire pour leur donner la main, soit en entrant dans leur gondole, soit en passant par les petites rues où les gondoles n'abordent pas, & en arrivant au spectacle ; en conséquence elles ne sortent pas les jours où les nobles sont occupés au conseil.

Les Dames se rassemblent une fois le jour, soit au café dans des chambres retirées, soit dans des casins ou petites maisons, où elles trouvent leurs sociétés ; & quand il n'y a pas de théâtre ouvert, on y fait quelque partie de jeu ; les étrangers sont quelquefois admis & distingués ; on fait même avec eux des *pique-niques* pour un souper en mer, une partie de poste en terre-ferme, on en péote sur l'eau : il y règne beaucoup d'aisance, de liberté & d'enjouement ; mais il faut être bien connu pour y être admis : cela est beaucoup plus difficile qu'à Paris.

L'usage des cicisbées ou *Cavalieri serventi*, si commun à Venise parmi les personnes de qualité, a fait dire à un Anglois outré (2), que la plupart des filles se marient à Venise non par amour pour l'époux qu'elles choisissent, mais pour avoir la liberté de vivre sans contrainte avec leur *Cavalier servente*, que c'est-là l'ancienne Chypre, l'ancienne Amathonte, une licence affreuse, une débauche dégoûtante, un impudent débordement, qu'aucun mari ne peut s'y regarder comme le père des enfans qu'il voit dans sa maison : que tous les jours ressemblent aux fêtes de Vénus chez certains peuples de l'antiquité. Toutes ces déclamations ou plutôt ces invec-

(1) Les François les trouvent un peu pâles.

(2) Sharp *Letters from Italy*, 1767, in-8.

tives ne sont que de la bile noire d'un homme malade, & qui ne voit rien de bien quand il n'est pas en Angleterre: le cicisbée n'est jamais un amant que la jeune mariée se soit destiné d'avance: c'est très-souvent un homme pour qui elle a peu de goût & qui l'accompagne par décence; il voit sa Dame beaucoup plus au spectacle & en compagnie qu'en tête-à-tête: & si le mari y prend quelque intérêt, le *Cavalier servente* ne sera pas plus libre avec sa Dame qu'un Anglois ne l'est chez la femme de son ami; le cicisbée se plaint quelquefois au mari de l'indifférence de sa femme. Au reste, cette liberté des femmes de qualité dont cet Anglois se plaint, ne s'étend point au moyen ordre, car les citadines à Venise vivent beaucoup dans leurs maisons, & n'ont ni cicisbée, ni casins; les femmes de la cour prennent en Angleterre, comme en France, des libertés que les bourgeoises n'auroient pas.

Les casins sont de petits appartemens autour de la place S. Marc, dans le dessus des cafés, & dans les procuraties, composés de deux ou trois pièces; le maître du casin y va souper tous les soirs avec la Dame qu'il sert; il y reçoit ses complaisans, ou ses amis particuliers, & l'on y passe souvent une grande partie de la nuit; on y joue & l'on y rit beaucoup; les étrangers n'y sont guère introduits: ils troubleroient la gaieté & la liberté de ces petits rendez-vous; cependant cela n'est pas sans exception. L'usage des casins est devenu si général parmi la noblesse, que les plus graves sénateurs en ont comme les jeunes gens; c'est une affaire de bon ton; ils ne se voient presque jamais chez eux, mais seulement dans les casins, où ils vont se rendre visite à pied & sans façon; l'on y trouve l'avantage de voir ceux que l'on aime, en déshabillé, sans cérémonie, sans assujettissement, sans apprêt, c'est ainsi que les Anglois se voient au café plus que chez eux: car quoiqu'en général le

commerce les rende plus riches que les Italiens, ils ne donnent pas plus souvent à manger, & ne reçoivent pas les étrangers plus que les Italiens, à qui ils font cependant à cet égard un reproche de petitesse & d'avarice. A Venise, les nobles font quelquefois des pique-niques entr'eux à un sequin par tête.

Il y avoit aussi tout autour de la place S. Marc & dans les cafés des réduits secrets, où chacun pouvoit se retirer en bonne fortune, avec une liberté qui tenoit de la licence : mais depuis quelques années on les a défendus.

Dans tout ce qui n'a pas trait au gouvernement on jouit à Venise de la plus grande liberté, & les étrangers n'y sont point gênés : un jeune François voulant y introduire les manières de son pays, excita entre deux Dames une jalousie qui fit de l'éclat : un marchand accrédité vint le trouver pour le conjurer avec amitié de partir promptement ; l'assura que le gouvernement l'y forceroit ; lui fit entrevoir que peut-être il seroit assassiné ; le François ne fut point effrayé, il voulut pousser l'aventure jusqu'au bout, & s'occuper quelque temps d'un jeu qui lui plaisoit ; il raconta à son ambassadeur l'avis qu'on lui donnoit, il en plaisanta dans les casins, dans les cafés, dans les loges, avec les premiers de la république, & même avec les femmes qui causoient cette tracasserie, & il resta une année à Venise sans entendre parler de rien : ainsi l'on a beau dire à un étranger l'*aria non è buona*, il n'est pas toujours forcé de partir comme le prétend M. Richard.

M. Rolland dit aussi qu'il n'est point de ville d'Italie où la société soit aussi agréable, & où un étranger puisse autant s'amuser ; ainsi je crois que les jugemens des voyageurs dépendent beaucoup des circonstances où ils se sont trouvés ; pour moi, j'ai tâché de consulter les personnes qui avoient fait un long séjour dans chaque ville, & qui n'étoient ni

ni trop ardens, ni trop froids, car les uns trouvent partout à s'amuser, tandis que les autres s'ennuyeroient même à Paris.

On lit partout que les courtisanes ou femmes entretenues sont en honneur à Venise ; c'est un préjugé dont on revient fort vîte quand on y est : il y a un siècle qu'elles étoient en vogue, parce qu'on ne fréquentoit point les Dames : maintenant il y a peu de femmes qui soient entretenues, & elles ne le sont pas d'une manière brillante. Les filles publiques sont le partage de la plus vile populace, & elles sont dégoûtantes ; les ecclésiastiques & les moines même n'y sont pas réduits : car j'ai ouï dire qu'un fameux prédicateur, qui vint prêcher le carême de 1760, amena avec lui sa maîtresse qui étoit bien mise & très-jolie. Les danseuses sont débauchées, dangereuses, & à très-bon marché ; mais les actrices sont souvent mariées, & vivent de leur talent qui est assez lucratif.

Les modes françoises & les ajustemens de nos Dames n'ont pas beaucoup pris à Venise : les femmes y portent toujours un corps, jamais de rouge, souvent les cheveux noués d'un ruban, ou même en queue, rarement de bonnet sur la tête ; souvent on les voit en papillotes & nue tête au spectacle, même en grande loge ; elles ne portent point de fichu sur le col, elles portent des caleçons pendant l'hiver. C'est de toutes les capitales que j'ai vues, celle où l'on rend le moins hommage à l'élégance de nos modes, quoique l'habillement général soit celui de la France, & les coëffures pareilles aux nôtres, quand on se pare.

Les Dames sont fort gênées par les lois somptuaires de Venise ; il n'y a que les étrangères, les femmes d'ambassadeurs, les princesses (comme étoit la nièce du pape) & les personnes de la famille du doge règnant, à qui il soit permis de porter des étoffes riches, d'avoir des galons d'or & d'ar-

gent ſur leur livrée, & une portière à leur gondole, c'eſt ce qu'on appelle être *fuori delle pompe.*

Les bourgeoiſes ou citadines portent des habits qui ſont à-peu-près comme en France ; mais les manches ſont en petites bottes d'hommes, preſque à la matelote : lorſqu'elles ſortent, elles ſe couvrent la tête d'une grande coëffe de taffetas qu'elles font aller derrière leurs bras, comme les Bolonoiſes, ou qu'elles croiſent par devant & nouent en arrière ; elles appellent cette pièce d'étoffe *Sandale* ou *Zendalino* : elles portent auſſi des mantelets, *Tabarini* ; les plus jeunes portent leurs cheveux nattés ; quelques-unes les laiſſent tomber par derrière, de toute leur longueur, d'autres les tournent autour du chignon en natte, & les arrêtent avec deux aiguilles d'argent ; elles portent de grandes pendeloques aux oreilles.

Les contadines ou payſanes portent de grands chapeaux de paille, & mettent ſur l'oreille une roſe ou une autre fleur, avec ſa branche, d'une manière aſſez galante.

Les hommes ſont habillés comme nous, & ils portent ſeulement un manteau, *Tabaro*, qui eſt ordinairement d'écarlate, ou de ſoie rouge ou griſe, comme nos anciens manteaux à la Françoiſe ; mais quand il fait chaud, on ne porte ni manteau ni épée. Les magiſtrats ont des groſſes perruques d'une longueur prodigieuſe, plus ébouriſées que retapées ; elles ſont préciſément comme celles que nos comédiens portent lorſqu'ils font des charges.

Les lois ſomptuaires ſont faciles à obſerver pour les nobles, qui ſont preſque toujours en robe ; à cet égard ils ſont aſtreints à une étiquette dont ils ne s'écartent point : ils ne vont pas ſur la place avant une certaine heure ; ils n'entrent point au café ſans robe, hors le temps des maſcarades : on traiteroit gravement ces minuties. En conſéquence ils quittent & reprennent ſouvent leur robe

deux fois par jour, & dans la première boutique, ou même dans leur gondole; il seroit difficile qu'ils fussent fort parés à Venise; mais en campagne, dans les villes de terre-ferme, surtout dans le temps où il y a des foires, des spectacles, des ridotti, ils sont vêtus très-richement.

Les robes des magistrats sont à peu-près comme les nôtres, mais moins amples du corps; la plupart sont habillés de noir; les sages, *savi*, ont des robes de camelot violet; les conseillers en ont de rouges; tous les gens de robe portent un bonnet d'étoffe à la main.

Les gondoles sont les seules voitures en usage à Venise, ce sont de petits bateaux longs & fort agiles, conduits ordinairement par deux gondoliers ou barcaroles, qui rament l'un sur le devant & l'autre sur le derrière, chacun avec une seule rame (1). Il y a au milieu de la gondole une petite chambre où peuvent tenir quatre personnes à l'aise, & six dans le besoin, la place d'honneur y est à gauche; cette chambre est fermée par des glaces mobiles dans des coulisses, qu'on ouvre & qu'on ferme à volonté; au bout de la gondole, il y a une armature de fer pour lui servir de contre-poids, & la garantir des autres gondoles dans le choc des rencontres: mais cela n'arrive guère, car l'adresse des barcaroles est extrême; ils manient la rame sans l'appuyer avec une agilité singulière, on croit voir des poissons qui fendent l'eau. Ces gondoles sont toutes peintes en noir, & il n'est pas permis de les avoir autrement. Les lois somptuaires s'étendent jusques aux gondoliers, mais non pas, comme dit M. Richard, au point de ne leur pas faire porter de livrée; au contraire, tous les gondoliers portent la livrée de la maison où ils servent;

(1) On les loue huit *lire*, ou quatre liv. cinq sols par jour. Celles où il n'y a qu'un rameur, ne coûtent que cinq *lire*, ou cinquante-trois sols par jour.

mais il ne doit y avoir ni or, ni argent, à l'exception de ceux qui appartiennent à la famille du doge, aux chevaliers, aux princes & aux étrangers.

Les gondoliers publics sont sans habits, avec une simple camisole, une ceinture autour du corps & un petit bonnet sur la tête; ce sont tous de grands hommes bien bâtis, gais, pleins de saillies, un peu concussionnaires, comme les cochers de fiacres à Paris, mais d'ailleurs fort sûrs & très-fidelles: on leur confie de l'argent sans inquiétude. Ils sont aussi très-propres: on les voit toute la journée se dépouiller tout nuds & changer de chemise dans leur gondole, sans prendre la peine d'abattre le tapis qui en couvre l'entrée; ces barcaroles sont dans l'usage de chanter & de réciter des vers italiens, surtout du poëme du Tasse, avec une facilité qui est souvent étonnante pour des étrangers.

Le langage ordinaire de Venise est un peu différent du vrai langage italien ou toscan. Ordinairement on parle italien dans le discours soutenu & dans la chaire, mais dans le conseil même on prononce souvent des discours en pur vénitien.

Le peuple de Venise est en général du même caractère que les nobles; les personnes qui ont le plus fréquenté la petite bourgeoisie m'ont assuré qu'on ne mange jamais chez les Vénitiens, quelque intimité & quelque liaison qu'on ait avec eux, à moins qu'on en veuille faire les frais; ils n'ont aucune jalousie, & l'on peut fréquenter les femmes sans que les maris s'en offensent, les mener au spectacle, aux guinguettes de la *Giudeca*, de *Castello*, de *Murano*, & les ramener même dans le milieu de la nuit. On trouve aussi qu'ils sont fort rusés: il est rare que leur amitié n'ait pas un objet relatif à leur intérêt; & en général avec de l'argent on vient à bout de ce qu'on veut. Ils sont défians, & les étrangers doivent avoir beaucoup de circonspection à ne point exciter de méfiance, à ne point parler du

gouvernement, & à ne point donner des inquiétudes aux particuliers, qui à l'exemple des grands ont beaucoup de penchant à éviter les étrangers, à moins que leur intérêt ne s'en mêle.

Le peuple eſt ſi poli, qu'il ne répond jamais *oui*, mais toujours *per ſervir-la*, c'eſt-à-dire, pour ſervir votre ſeigneurie (1).

On trouve dans les vieilles deſcriptions de Veniſe une hiſtoire que M. Richard répète (p. 456) des querelles entre deux parties de la populace de Veniſe, ſous le nom de Caſtellans & de Nicolottes; il y avoit autrefois des jeux à Veniſe comme à Piſe, où le peuple ſe battoit à coups de poings, & cela faiſoit des partis, mais ils ne ſubſiſtent plus; & s'il y a encore quelque antipathie, elle ne paroît d'aucune conſéquence.

Ce peuple n'eſt ni remuant ni féroce, mais gai, doux, tranquille, & facile à contenir, même dans les quartiers de Ste. Marthe & de S. Nicolas, où il y a le plus de peuple. Dans un Pregadi qui avoit duré fort avant dans la nuit les bateliers s'enivrèrent, il s'éleva des querelles, on tira les couteaux, & la choſe alloit devenir ſérieuſe; il ne falloit pas cependant que la dignité du ſénat fût compromiſe: on ſonna la cloche qui annonce la fin du Pregadi, & à l'inſtant tout rentra dans le devoir.

Quoique la ville ſoit mal éclairée, on court pendant la nuit ſans aucun riſque malgré les maſques & l'obſcurité: il y a peu de gardes pour la police, & il n'y a point de troupes réglées à Veniſe. Cependant on entend parler moins qu'ailleurs d'aſſaſſinats ou de crimes, quoiqu'on en faſſe de temps en temps pour de l'argent. Il n'y a point de duels, un tiers

(1) A Milan on dit *Padron ſi*; à Rome *ſi Signore*; à Naples *Signor ſi*, ou plutôt *Eccellenza ſi*; mais on le prononce ſi bref qu'on n'entend pas d'autre ſon que *gnor ſi* & *ſenza ſi*; à Veniſe on n'entend que *ſiorſe*. L'exclamation ou le jurement ordinaire eſt *caspita*.

ſuffit pour une réconciliation, là où des François ſe couperoient la gorge.

L'autorité redoutable du conſeil des Dix tient tout le monde en reſpect. La gondole de ce conſeil annoncée par une flamme rouge ſuffit pour appaiſer le déſordre le plus animé; on dit même que s'il arrive dans une égliſe un des inquiſiteurs de l'Etat, & qu'il ſoit connu, il ſe fait un vide ſenſible partout où il paſſe, perſonne n'oſe toucher ſa robe ou ſoutenir ſes regards, tant on eſt circonſpect & craintif. Mais les inquiſiteurs ne ſe font pas connoître, & ils vont comme les autres.

On eſt attaché à l'extérieur de la religion comme dans le reſte de l'Italie, mais il ſemble que cela influe peu ſur la conduite; le peuple perſuadé que l'abſolution remet tous les péchés ſe livre tranquillement à ſes paſſions: on en voit beaucoup qui ne feroient pas maigre un vendredi pour toute choſe au monde, mais ils vont ſe confeſſer d'avoir une maîtreſſe, reçoivent l'abſolution, communient, & retournent le ſoir chez la maîtreſſe, qui a fait la même choſe de ſon côté.

Parmi les gens au-deſſus du commun l'incrédulité gagne beaucoup, mais l'extrême réſerve qui entre dans le caractère des Vénitiens fait qu'ils ne s'ouvrent pas facilement à ce ſujet; ceux même que l'on accuſe de ne pas croire reſpectent également la religion, ſes temples & ſes miniſtres. On raconte en Italie qu'un lord Anglois, étant entré dans une égliſe vénitienne où l'on célébroit la meſſe, y reſtoit debout; un ſénateur vint lui repréſenter qu'il étoit indécent de ſe faire ainſi remarquer; mais je ne crois pas à la trans-ſubſtantiation, lui dit l'Anglois; ni moi non plus, répartit le ſénateur; mais mettez-vous à genoux comme moi, ou ſortez.

A cette diſpoſition générale, ſi l'on joint les raiſons que fournit la politique, on ne ſera pas étonné que la république de Veniſe ſoit toujours en différend

avec le S. Siége, qu'elle soit toujours en garde contre ses entreprises, & déclarée contre ses droits, & qu'elle tolère aisement ceux qui écrivent contre la cour de Rome, comme Fra-Paolo & beaucoup d'autres.

En 1770 la république a supprimé beaucoup de couvens; on a renvoyé tous les moines étrangers, donné des pensions aux nationaux, & vendu le surplus de leurs biens au profit de la république.

Les ecclésiastiques étant exclus du gouvernement, le parti de l'église est une ressource assez commode pour ceux qui veulent se consacrer à la philosophie, à l'oisiveté ou au plaisir. Si on a nommé un noble à une place qu'il ne veuille pas accepter, il est obligé de payer une amende, & s'il veut l'éviter pour la suite, il se fait abbé; mais cela ne l'empêche point de se marier ensuite, s'il le juge à propos. Cette nécessité d'accepter un emploi est un défaut dans le gouvernement, comme il est aisé de le sentir. M. l'abbé Farsetti, qui avec une fortune immense ne s'occupoit que des beaux arts, & ne sacrifioit qu'à ses goûts & à ses amusemens, en étoit un exemple remarquable; il n'avoit pu être libre qu'en prenant l'habit ecclésiastique.

Le tribunal d'inquisition quoiqu'établi à Venise n'est susceptible d'aucun abus : trois sénateurs assistent à toutes les délibérations, & il ne s'y passe rien contre les lois civiles de l'Etat.

Ce n'est souvent point par dévotion qu'une Vénitienne se fait religieuse; autrefois c'étoit pour être plus libre, car il y avoit plus de mœurs dans les familles que dans les cloîtres, & quelquefois cela arrive encore; souvent ce n'est point par économie, car il y a des couvens où la dot est considérable, où l'on se réserve une pension très-honnête pour ses menus plaisirs, & où la prise d'habit occasionne des fêtes superbes : on y rassemble de la musique, on y invite toute la noblesse & les ministres étran-

gers, & l'on y dépense quelquefois vingt mille écus, ce qui tout compté feroit une dot assez raisonnable. Dans le seul couvent du Sépulcre, (tiers ordre de S. François) il y avoit cinq sœurs de la maison *Giovanelli*.

Dans les couvens réservés aux *Gentildonne*, c'est-à-dire, à la noblesse, on s'amuse encore plus que dans les autres; il n'est pas rare de voir des bals masqués dans le parloir, auxquels les religieuses prennent part, du moins au travers de la grille.

Venise a donné plusieurs papes, & un grand nombre de cardinaux à l'Eglise. L'auditeur de Rote Vénitien devient souvent cardinal; la république ne dispose pas comme les couronnes d'un certain nombre de chapeaux; mais quelquefois elle recommande un fils de S. Marc, c'est-à-dire, un Vénitien, & l'auditeur de Rote ou le doyen sont souvent préférés.

Lorsque le pape Rezzonico fut élu en 1758, les Vénitiens disoient : Les chapeaux ont été rares long-temps chez nous, mais actuellement nous avons le chapelier.

CHAPITRE III.

Du carnaval & des fêtes de Venise.

LE carnaval de Venise est célèbre depuis long-temps comme le plus brillant de l'Italie, & il est encore le rendez-vous général des étrangers qui peuvent s'y trouver. Il commence toujours le lendemain de Noël, & l'on prend le masque si on veut dès le matin; les spectacles commencent à la vérité dès le lendemain du Rosaire, qui est le premier dimanche d'Octobre, mais alors on prend le masque seulement le soir; en carnaval il est d'usage

ſoir & matin, excepté les fêtes & dimanches avant midi. On ne va au ſpectacle qu'en maſque, & on trouve des maſques quelque temps qu'il faſſe ſous les arcades de la place Saint-Marc. Il eſt permis de ſe maſquer non-ſeulement en bahute ou domino, mais de toute ſorte de manières & en habits de caractère ; cependant j'ai vu tout le monde avec le même uniforme.

Les trois premiers jours de l'année ſont une interruption de maſcarades en faveur des prières de quarante heures, qui ſe terminent le 3 Janvier par une grande & belle proceſſion, où le doge & la nobleſſe aſſiſtent en cérémonie, & qui fait le tour de la place Saint-Marc, ſouvent malgré la neige & la gelée. Quelquefois on permet le maſque dans des jours qui ne ſont pas d'uſage ; cela ſe connoît par des maſques émiſſaires qui viennent pour ainſi dire de la part de l'Etat, & qui en donnent le ſignal.

L'habit de maſque conſiſte en un *Mantello*, manteau Vénitien quelquefois gris, mais le plus ſouvent & preſque toujours noir ; ce manteau eſt de ſoie. On met ſur la tête une eſpèce de camail de gaze ou de dentelle noire, appelé *Baüta*, qui couvre le menton juſqu'à la bouche ; le reſte du viſage eſt couvert d'un maſque blanc, *volto*, qui va juſqu'à la bouche ſans cependant la couvrir, & l'on retient ce maſque par un chapeau garni pour l'ordinaire d'un plumet blanc. Les Vénitiens enfoncent leurs chapeaux juſque ſur les yeux de leur maſque ; on reconnoît même les étrangers en ce qu'ils le tiennent plus élevé. Ce déguiſement eſt commun tant aux hommes qu'aux femmes ; on ne diſtingue celles-ci que par la jupe qui paſſe deſſous le manteau : il ne ſeroit pas permis pendant la foire de l'Aſcenſion de prendre un autre déguiſement ni aucun autre habit de caractère, mais on le permet dans le carnaval.

Les jeux énormes du carnaval de Veniſe ſont célèbres partout. On les a ſupprimés depuis 1774 ;

mais il eſt bon d'en donner ici quelque idée. On appelle *Ridotto* quatre à cinq chambres où l'on s'aſſembloit pour jouer ; on y voyoit une foule de maſques tous uniformes & un grand nombre de tables de jeu, dont le voyageur ſage n'approchoit qu'en paſſant ; on prétend qu'il y reſtoit chaque année cinquante mille ſequins. Il n'y avoit que les nobles qui puſſent tailler à la baſſette, & quelqu'un m'a dit que les riſques étoient en commun. On jouoit auſſi quelquefois dans les boutiques, mais il étoit ordonné aux nobles de n'y tailler qu'en robe.

Les amuſemens du peuple ſont d'une autre eſpèce, les farceurs publics abondent à Veniſe ; les tours de force y ſont quelquefois très-ſinguliers ; telle eſt la pyramide formée par douze hommes, qui en portent huit, ceux-ci quatre, les quatre en portent deux, & les deux en portent un, & celui-ci lève encore un enfant.

La dernière ſemaine de carnaval s'appelle à Veniſe *Settimana graſſa;* elle occaſionne quelquefois des bals chez les particuliers, & l'on y peut faire des connoiſſances, mais cela eſt rare ; en général il n'y a de bals que ceux des procurateurs & du chancelier, lors de leur inſtallation, & il n'y a de maſqués que les ambaſſadeurs.

Il y a auſſi quelquefois des bals publics, qui ſont, pour ainſi dire, ceux de l'Etat : M. Richard, qui étoit à Veniſe au mois de Mai 1762, fut témoin de ceux qui eurent lieu lors de l'élection du doge Foſcarini. Il nous donne dans ſon voyage une relation détaillée du catafalque & des obsèques, où l'on voit la repréſentation en cire du dernier doge ; il décrit l'élection, l'incoronation & la préſentation du doge au peuple au haut de l'eſcalier des géants, après laquelle il eſt porté en triomphe dans un trône rond en forme de chaire ou de puits, appelé *il Pozzo*, tout autour de la place S. Marc ; en pareil cas, il y a des bals pendant

trois nuits conſécutives dans le palais Saint-Marc, où les ſénateurs danſant en robes rouges avec leurs immenſes perruques, & les dames chargées de perles & de diamans, & parées avec éclat, font un ſpectacle unique.

Dans ces bals de la république, les ambaſſadeurs étrangers, même le nonce du pape, ſont en maſques, & ils y conduiſent les étrangers qui leur ſont recommandés; mais il n'eſt point néceſſaire pour être admis dans le cercle du bal, qu'un étranger ſoit dans ſes habits ordinaires, quoique M. R. diſe qu'il ne pourroit pas y être reçu autrement; je connois des François qui y ont été en maſque avec l'ambaſſadeur, & qui parloient à toutes les femmes ſans aucune difficulté; les nobles Vénitiens, & les dames lorſqu'elles ne danſent pas, ne demandent pas mieux que de lier converſation avec les ambaſſadeurs, lorſqu'ils peuvent s'entendre; on ſe relâche dans une pareille cérémonie de la contrainte ordinaire qui règne entre les nobles & les miniſtres étrangers.

J'ajouterai que dans toutes ces ſolemnités, on jette au peuple de l'argent pendant trois jours, de la principale fenêtre du palais où ſe donne la fête.

L'habit de ces ſortes de cérémonies, pour les femmes, celui des fêtes & des bals, eſt ce que nous appelons en France des robes de cour; dans les fêtes de doge, de procurateur, de pape & de cardinaux, il eſt rouge; dans celles des mariages ou autres, il eſt noir, excepté pour les femmes qui ne ſont point aſſujetties aux lois ſomptuaires.

Le doge traite la ſeigneurie quatre fois l'année, comme le lendemain de Noël, &c.; le dîner ſe fait en public; le doge eſt en habit de général de mer; les ambaſſadeurs ſont du dîner, & le doge envoie des rafraîchiſſemens aux étrangers de diſtinction qui y aſſiſtent par curioſité; il y a dans ces repas beaucoup plus de profuſion que de délicateſſe, ſi on les compare aux nôtres.

C'eſt l'uſage en Italie de ſouhaiter les bonnes fêtes, à Noël, à Pâques, & les ambaſſadeurs à Veniſe obſervent cet uſage à l'égard de la républi- que; ceux qui ont fait leur entrée vont eux-mêmes au palais ducal, les autres y envoient. L'ambaſſa- deur accompagné d'un nombreux cortége, dans des gondoles très-riches, ſe rend à la ſalle du collége, où il entre ſeul pour faire au doge ſon compliment.

Le jour de l'Aſcenſion occaſionne à Veniſe une ſeconde eſpèce de carnaval, qu'on appelle carnaval d'été, & une foire qui dure quinze jours, à cauſe de la cérémonie des épouſailles de la mer, dont on a vu l'origine, & qu'on appelle la fête de l'*Aſſenſa*; elle ſe fait réellement ce jour-là, à moins que le mauvais temps ne la faſſe remettre au premier ou au ſecond dimanche d'après, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le temps ſoit favorable. La principale cauſe de cette remiſe, eſt que le Bucentaure ſur lequel s'embarque le ſénat eſt un vaiſſeau de parade, comme nous l'avons dit, où l'on a tout donné à la décoration; il ne peut pas aiſément ſe leſter, attendu qu'il a peu de fond, & il n'eſt pas aſſez fort pour réſiſter à la violence des flots lorſqu'on le fait aller ſur mer : la remiſe de cette fête dépend de l'amiral qui commande le Bucentaure, & du pilote qui répond ſur ſa tête du retour de la ſei- gneurie à Veniſe.

Le Bucentaure eſt remorqué ou tiré avec des cordes par des barques pleines de rameurs; ſur la poupe on arbore le pavillon de S. Marc, qui eſt à fond rouge, avec un lion dans le milieu : on y remarque encore une très-grande avance en forme de bec de poiſſon, ſur laquelle eſt un lion d'or ſculpté; enfin on y arbore l'ombrello, ou paraſol du doge, & les huit étendards de la république.

Le Bucentaure ſe rend ainſi au Lido, qui eſt à deux milles de Veniſe, au bout de la lagune, dans un endroit où commence la pleine mer; là ſe fait

la cérémonie des épousailles. Le doge se lève, & l'on abat le dossier de son fauteuil, qui est une espèce de bascule, c'est par-là qu'il jette l'anneau dans la mer (1), en disant: *Desponsamus te, mare, in signum veri perpetuique dominii.* On tire le canon des châteaux voisins, & les acclamations générales annoncent la joie publique. Le doge revient entendre la messe dans l'église de S. Nicolas de Lido, qui est à une demi-lieue de Venise, à l'entrée des lagunes; il est précédé de quelques hommes habillés de soutanes & de robes de damas, d'un rouge pourpre; ce sont comme des espèces d'huissiers: ensuite marchent huit prêtres en chappe, quelques trompettes antiques, neuf drapeaux de la ville, les quatre secrétaires du sénat, les deux chanceliers du doge, tous en robes violettes, les domestiques du doge: ensuite le grand chancelier; le doge accompagné des ambassadeurs, les six conseillers, les trois *Capi di quarantie*, les censeurs, les Avogadors, les *Capi di consiglio de' dieci*, & enfin les soixante sénateurs, habillés de robes de soie couleur de feu, tous avec de grandes perruques, sans rabats; le doge vêtu d'habits très-riches, marche sous l'ombrello, & on lui porte la robe. Un homme en robe le suit en portant l'épée élevée dans le fourreau, comme nous l'avons dit. On porte aussi un pliant doré pour le doge.

Après que le doge a entendu la messe à S. Nicolas de Lido, il retourne au Bucentaure dans le même ordre, & il est salué par les milices de la république, qui sont rangées sur son passage, depuis le vaisseau jusqu'à la porte de l'église, mais habillées sans uniforme. Les forts & les vaisseaux qui sont en rade le saluent tous à coups de canon pendant qu'il est en marche pour s'en retourner. Il descend à la petite place de S. Marc; toute la

(1) Cet anneau peut valoir une pistole, & quelquefois des plongeurs le retrouvent.

ville va voir le Bucentaure : on laisse entrer tous ceux qui sont en bahute; mais on a surtout beaucoup de complaisance & d'attention pour les étrangers. Il n'y a pas ordinairement de soldats pour garder le Bucentaure & y mettre le bon ordre, mais seulement une douzaine d'hommes sans uniforme, ayant chacun un gros bâton peint en rouge. Toutes les gondoles de la ville suivent le Bucentaure, ainsi que les péottes, ou barques de cérémonie, dont nous parlerons bientôt, sur la pouppe desquelles il y a des corps-de-chasse qui sonnent par intervalle, & se répondent; de sorte que cette marche a l'air d'un triomphe maritime, & forme un coup-d'œil très-singulier. Après la cérémonie, l'on va se promener sur la grande place de S. Marc, où il y a foire ce jour-là, & où les boutiques sont superbes; le doge donne à dîner à la seigneurie & aux ambassadeurs. On peut voir une description plus étendue de cette fête dans le livre que nous avons cité.

Après dîner tout le monde va à la Giudeca; autrefois c'étoit à Murano.

MURANO, est une petite ville épiscopale, à deux milles de Venise, & au milieu des lagunes. Depuis l'endroit où commencent les maisons de Murano jusqu'au pont de bois qui est au bout du grand canal de cette ville, on voit de chaque côté des quais sans parapet, que les Vénitiens appellent *fondamenta*; ce canal a deux cent toises de long ou environ, & il est large à-peu-près comme le canal de la Seine vers le Louvre, entre le pont neuf & le pont royal : lorsqu'on y fait des courses une file de gondoles & de péottes suit un des bords du quai d'un côté, passe sous une des arches du pont, prend son tournant par derrière, & rentrant par une autre arche, revient en suivant le quai opposé. Il n'y a point de plus beau coup-d'œil : les gondoliers ou barcaroles conduisent leurs gon-

doles avec tant d'adresse, même en se tenant sur la pouppe, qu'on dit quelquefois que les gondoles de Venise ont plus d'esprit que les hommes; l'eau battue continuellement à force de rame, est couverte d'écume, les gondoles qui se coulent entre les péottes ressemblent à une foule de poissons qui veulent éviter la rencontre des monstres marins; les rameurs piqués d'émulation se disputent de vîtesse; & lorsqu'enfin ils sont trop fatigués, ils se rangent sur les côtés pour voir passer les autres, & ils changent de chemise devant tout le monde (1). Les deux côtés de la rive, c'est-à-dire, les quais & les fenêtres des maisons sont garnis, soit par le beau monde, soit par les contadines qui viennent de la campagne pour voir aussi cette fête.

Les péottes qu'on emploie dans ces fêtes sont de grandes barques, couvertes par en haut d'une impériale de damas ou d'une autre étoffe, & garnies d'un tapis de pied sur lequel on marche; elles peuvent ordinairement contenir dix à douze personnes; il y en a qui décorent les péottes & font porter la livrée à leurs rameurs; d'autres leur donnent des uniformes de mascarades; pour les maîtres, il n'y a jamais d'autre mascarade que la bahute noire.

Pour terminer la fête du Bucentaure, tout le monde se rend le soir à la foire qui se tient sur la place S. Marc, où l'on se promène : on y jouit encore d'un très-beau coup-d'œil, formé par l'illumination des boutiques; elles sont décorées d'une

(1) Il y a aussi des courses de gondoles, *Regate*, qui se font depuis la pointe S. Antoine, tout le long du grand canal jusqu'au *Corpus Domini*, & en revenant jusqu'au palais Foscari, pour lesquelles on donne des prix depuis quinze jusqu'à quarante ducats : il y en a eu dans le temps que le duc d'Yorck étoit à Venise, & en 1782, pour le grand-duc de Russie. Les femmes même sont admises au concours, on en voit sur de petits radeaux longs, étroits & à fleur d'eau; parcourir en peu de minutes toute la longueur du canal.

manière ingénieuse par le seul arrangement des marchandises qu'elles renferment. Ces boutiques sont divisées par rues ; il y a celles des orfévres, des marchandes de modes, des quincaillers, des peintres, &c. Les rues sont couvertes de toiles tendues : cette foire qu'on appelle la foire de l'Ascension, dure environ quinze jours, & l'on y est toujours en bahute & en masque, excepté la veille & le jour de la Pentecôte.

CHAPITRE IV.

Des spectacles de Venise.

LES spectacles de Venise sont célèbres dans toute l'Italie, non par la bonté des théâtres, mais par la bonté de la musique, & le talent des acteurs comiques.

Après Naples, Venise est l'endroit de toute l'Italie où la musique est la meilleure & la plus cultivée. Il y a surtout quatre conservatoires, dont nous avons déjà parlé dans le Tome VI, dans lesquels on entend tous les dimanches des vêpres en musique, & souvent des *Oratorio*. 1°. *La Pietà*, où il n'y a que des enfans illégitimes ; 2°. *l'Ospedaletto* ; 3°. les *Mendicanti* ; 4°. les Incurables : ces trois dernières maisons renferment beaucoup d'orphelins ; la Pietà est celle des quatre qui a le plus de réputation pour la bonne musique & la force des instrumens ; les Mendicanti pour l'excellence des voix : la musique s'exécute derrière un grillage peu serré, & l'on a le plaisir d'y voir des musiciennes excellentes toucher leurs instrumens avec délicatesse, avec grâce, & avec la force & la science des meilleurs maîtres. Le patricien protecteur de la maison, ou les personnes en place peuvent faire

entrer

entrer un étranger dans l'intérieur. C'étoit aux Mendicanti que chantoit la fameuse Padouanina, il y a quelques années, on y admira en 1784, la Sacchetti & la Pavana.

Le goût de la musique d'église y est très-gai & même dansant; elle diffère peu de la musique théâtrale; & elle m'a semblé ne pas faire ici un genre particulier.

On a aussi des concerts à Venise, qui se font aux dépens d'un certain nombre de citadins, gens aisés, qui ne sont point du corps de la noblesse; on voit quelquefois sous les fenêtres de la salle une multitude de gondoles remplies de noblesse qui vient entendre la musique sans façon, *Senza sogezione*. Tous les théâtres de l'Europe, & même ceux d'Italie, ont des musiciens de Venise; il n'y a pas eu depuis long-temps de compositeur plus célèbre que Baltazar Galuppi surnommé Buranello, parce qu'il étoit né dans la petite isle de Buran, dans le Dogado; il est mort le 3 Janvier 1785, à l'âge de quatre-vingt-deux ans; il étoit maître de musique de la chapelle ducale. Scarlatti étoit aussi un musicien très-célèbre : il fit un *duo* dans l'opéra intitulé, *Clemenza di Tito*, qui transportoit les spectateurs au point de leur faire jeter des cris d'admiration, qu'on auroit pris pour des hurlemens; c'étoit dans le carnaval de 1760 : on y a donné aussi beaucoup de musique du fameux Gluk, Saxon.

Les troupes de bouffons sont excellentes à Venise; nous en avons eu à Paris un très-bon échantillon dans la Tonelli qui jouoit en 1753. On prétendoit cependant que nous n'avions recruté pour notre grand opéra que les farceurs des places d'Italie, mais on se trompoit; la Tonelli étoit bien la meilleure actrice qu'il y eût en Italie; il n'y en avoit pas qui la surpassât pour la fécondité du jeu : elle étoit tellement applaudie en Italie, qu'elle ne

pouvoit ordinairement commencer à chanter, que quand on étoit las de crier *brava*, *bravissima*.

Il y a dès le mois de Novembre sept théâtres à Venise, quatre d'opéra : S. Benedetto, S. Samuël, S. Cassiano (c'est le plus ancien de tous, ayant été établi en 1637), & S. Moyse : enfin trois de comédies, S. Luca, S. Angelo, S. Crisostomo.

A l'opéra, le peuple ne paie que deux livres de Venise pour l'entrée, & une pour être assis au parterre ; mais à la comédie, ce n'est qu'une demi-livre ou cinq sols quatre deniers de France pour l'entrée, & autant pour la chaise, si l'on veut être assis. Quoique l'opéra soit très-bon à Venise, ce n'est pas le spectacle qui est le plus en vigueur ; c'est pour la comédie que Venise est célèbre en Italie ; ainsi je parlerai de la comédie par préférence, surtout ayant parlé à l'article de Naples de ce qui concerne l'opéra d'Italie.

Les comédies de Goldoni se jouent habituellement à Venise ; mais il y a encore une quantité de farces & de pièces communes que l'on y représente également.

L'usage & le goût du peuple en Italie, mais surtout à Venise, ont presque banni du théâtre le sérieux & surtout le tragique ; les spectacles sont presque vuides les jours où l'on en donne ; on aime le jeu bouffon, l'expression qui charge, & le burlesque souvent grossier. Les comédiens ne sont bons que dans le bas-comique ; les caractères les plus sérieux y sont joués d'une façon comique. Les inquiétudes du père de famille causent autant d'éclats de rire que les bons mots d'arlequin ; les Italiens rient même dans les endroits qui sont faits pour arracher des larmes, tant le génie de ce peuple est porté à la gaieté : aussi l'on trouve en Italie les polichinelles dans les spectacles, dans les conversations, dans les plaisirs, dans les peintures, dans les écrits, & même dans les églises & dans la chaire.

On dit communément que quatre espèces d'acteurs doivent contribuer à former une comédie : *Pantalon Veneziano*, *Dottor Bolognese*, *Arlequin Bergamasco & Coviello Napolitano*, dont nous avons parlé ci-devant. C'est un valet vêtu de noir, avec deux moustaches & un bonnet plat, rond, fort large, & un petit manteau à-peu-près comme celui de notre Scapin. On a aussi quelquefois un *Tartaglia*, c'est un personnage qui bégaye & bredouille toujours ; j'en ai vu un à Venise au théâtre S. Angelo, qui étoit excellent aussi-bien que l'arlequin Sacchi ; Pulicinello y joue quelquefois un rôle, mais en général, il ne se voit que dans les places publiques. Brighella est aussi un personnage que l'on n'avoit point dans notre troupe italienne de Paris, un valet Bergamasque, dont l'habillement est blanc, avec des fleurs noires, & de la même forme que celui de Scapin.

Toutes ces espèces d'acteurs entrent dans les farces qui se jouent habituellement en Italie, beaucoup plus que dans le haut-comique, tel que le genre de Goldoni.

Outre les comédies modernes de Goldoni, on estime beaucoup celles de Chiari & de Gozzi ; il y a même plusieurs autres auteurs comiques dont on fait cas en Italie : les plus célèbres sont Bernardo Accolti, Luigi Alamanni, Lodovico Ariosto, Lodovico Dolce, Agnolo Firenzuola, Francesco Guidoboni, Ubaldino Malavolti, Camillo Scaligeri, Giambatista Salviati, Lionardo Salviati, Giulio Strozzi, Luigi Tanzillo, Torquato Tasso, Giangiorgio Trissino, Benedetto Varchi. Il y a de ces pièces anciennes assez bonnes, qui ont de la force & du bon comique ; mais à force de charger l'action & le comique, les auteurs manquent l'effet, faute de s'arrêter au point de vraisemblance.

Les Italiens ont peu de ces pièces de mœurs & de caractères, qui constituent le genre de notre

bonne comédie : on cite pourtant dans ce genre ; *Giambattista della Porta*, *Bernardino Rota*, *Angelo di Costanzo*, *il Canonico d'Isa*, *Niçolo Amenta*, & même encore D. Pietro à Naples ; le sénateur Albergatti qui demeure près de Bologne passe pour le meilleur qu'il y ait en Italie. Une de leurs pièces les plus célèbres est la Mandragore de Machiavel ; Algarotti la mettoit au-dessus même des meilleurs pièces de Molière, parce que, disoit-il, les mœurs & le ridicule y sont aussi bien rendus, &, que de plus l'intrigue en est parfaitement bien conduite jusqu'à son dénouement, article souvent négligé par Molière : l'on peut en avoir quelqu'idée par la traduction libre qu'en a donnée Rousseau, mais il n'en faut pas juger exactement par-là ; la Mandragore est une très-bonne comédie, écrite naturellement, très-comique, parfaitement convenable aux mœurs des Italiens, surtout dans le siècle où elle a été composée, peignant à merveille les ruses de la galanterie italienne, l'hypocrisie monacale & la sotte superstition du peuple ; mais l'action en est si licencieuse & si éloignée de nos mœurs, qu'elle ne seroit pas supportable parmi nous ; il ne l'est pas non plus de l'entendre comparer aux bonnes pièces de Molière, qui seroient excellentes dans toute l'Europe, & qui sont des chefs-d'œuvres pour nous.

Les anciennes pièces italiennes imprimées ne se jouent presque point à Venise ; on y joue comme on faisoit ci-devant à la comédie italienne à Paris de ces pièces non écrites, dont les acteurs ont par tradition une espèce de canevas qu'ils remplissent & dialoguent à l'impromptu : elles n'ont ni mœurs, ni caractères, ni vraisemblance ; tout consiste en intrigues & en événemens singuliers, en lazzi, en bouffonneries, en actions plaisantes ; cela est divertissant lorsqu'on n'est pas prévenu, mais devient insipide pour nous, quand nous les voyons plusieurs fois ; cette manière de jouer à l'*impromptu*,

qui rend le style très-foible, rend en même temps l'action très-vive & très-vraie, d'autant plus que la nation est vraiment comédienne. On voit jusques parmi les gens du monde & dans la conversation, un feu qui ne se trouve point chez nous; le geste & l'inflexion de la voix se marient toujours avec le propos au théâtre, les acteurs vont & viennent, & dialoguent comme chez eux: cette action est bien plus naturelle, & l'on y trouve un tout autre air de vérité, que quand on voit comme à la comédie françoise à Paris, quatre ou cinq acteurs rangés à la file sur une ligne comme un bas-relief audevant du théâtre, débitant un dialogue tour-à-tour. Toutes les troupes de comédiens que l'on voit en Italie, sont pour le moins aussi bonnes que celles qu'on avoit à Paris; mais il semble que ces acteurs soient déplacés quand ils jouent des pièces étudiées; on est obligé de leur souffler mot-à-mot leur rôle d'un bout à l'autre; j'en ai eu surtout ce désagrément au théâtre de S. Luca: ils ne sont bons que quand ils jouent de nature & d'imagination; ainsi les Italiens ont d'excellens comédiens & de pauvres comédies: il est étonnant cependant combien Molière a emprunté de ces anciens canevas italiens; il en a pris quelquefois les inventions entières & de suite, comme il a pris les deux Sosies de Rotrou pour son Amphitrion; mais Molière n'en est que plus admirable, d'avoir su faire de bonnes pièces avec de si mauvaises farces.

Les Italiens ne s'amusent que de la partie extravagante & ridicule d'une pièce: ils aiment surtout celles où l'on berne les François, il n'y a point de carnaval qu'on ne les donne par prédilection; on charge le rôle du François, ainsi qu'à Londres, & on le défigure par quelques extravagances, dans un opéra bouffon, l'on faisoit précéder le François, au moment qu'il entroit dans la chambre de sa maîtresse, par deux coureurs bien frisés, galonnés en

argent ſur toutes les coutures, & qui portoient des cannes dont les pommes étoient preſque auſſi groſſes que leurs têtes : pour rendre la plaiſanterie plus délicate, on avoit traveſti ainſi deux pauvres, qui étoient boſſus, tortus, & connus de toute la ville, pour demander l'aumône ſur le port. Ce cortége paroiſſoit très-convenable à un petit maître François qui vouloit faire figure en pays étranger. Lorſque le petit maître paroiſſoit avec ces hideux perſonnages ſi richement vêtus, on rioit à gorge déployée en regardant les François qui ſe trouvoient au ſpectacle, & cela duroit ſi long-temps que l'actrice étoit un demi-quart-d'heure avant de pouvoir commencer à ſe faire entendre.

LA TRAGÉDIE, ce genre de ſpectacle ſi grand, ſi noble, ſi touchant, *ingenti violenta tragedia paſſu*, eſt peu cultivé chez les Italiens; ils ne cherchent plus ces tableaux qui élèvent l'ame par l'exemple des grandes vertus, & qui nous mettent preſque ſous les yeux les hommes extraordinaires des plus beaux ſiècles de l'Italie & de la Grece ; c'eſt un indice & peut-être une des cauſes de la décadence de l'héroïſme.

Quoique la tragédie ſoit peu du goût des Italiens, ils en ont cependant de fort bonnes : telle eſt la *Mérope* du Marquis Maffei, la *morte di Ceſare* de l'abbé Antoine Conti, *Bione*, *Sedecia*, *Manaſſe & Scilla* du Père Granelli, un des meilleurs poëtes tragiques de l'Italie, dont on a un recueil, intitulé ; *Poëſie ſcielte del padre Giovanni Granelli della compagnia di Geſu*, in Modena 1772.

Maffei fit imprimer en trois volumes à Vérone, un recueil des meilleures tragédies anciennes de l'Italie, intitulé : *Teatro Italiano o ſia ſcelta di tragedie, per uſo della ſcena*, in *Veron*, 1728. *in*-12.

Albrizi a fait imprimer à Veniſe en 1731, *Scelta di rare é celebri tragedie*, *in*-8°. Enfin le libraire Bettinelli a recueilli à Veniſe en 1743, les meilleurs

res tragédies, voici le titre de son recueil: *Nuovo teatro Italiano contenente l'Ulisse il Giovane, dell' abate Lazarini; la Merope del signor marchese Maffei; il Cesare del nobile uomo abate Conti; il Rutzvanscad; il Giovane*, celle-ci eſt une tragi-comédie burleſque, de Valarezzo, noble Vénitien.

On compte parmi les bonnes tragédies *Eustachio*, du P. Auguſtin Palazzi, Jéſuite; elle a paru en 1763, elle eſt dans le goût de Polieucte, & je l'ai ouï citer comme un chef-d'œuvre. On cite auſſi *Medo*, *Teone*, *Ciane*, de Philippe Roſa Morando; *Sara in Egitto*, & la *Jeruſalemme*, du P. Ringhieri, Olivetin; *Sofonisbe*, du Triſſin; *Oreste*, de Rucellaï; *Merope*, de Torelli; *Toriſmondo*, du Taſſo; *Demetrio*, de M. Varano, de Ferrare, &c.

Parmi les auteurs vivans, on diſtingue M. le comte Alfieri, de Turin, qui a donné trois volumes de tragédies dont on prépare une nouvelle édition, en 1785; & M. le comte Alexandre Pepoli, de Bologne, qui a fait imprimer quatre tragédies à Parme en 1785.

Les Italiens ont quelques tragédies traduites ou imitées du François, ſurtout au théâtre de S. Chryſoſtôme: j'ai parlé à l'article de Rome de la manière ridicule dont on y jouoit, il y a quelques années, Rhadamiſte & Zénobie; on donnoit à Florence d'une manière plus raiſonnable la tragédie de Mahomet II, traduite en italien; les acteurs jouoient fort bien, mais les actrices n'étoient pas de la même force: on n'y avoit point déguiſé, ainſi que nous le faiſons, l'habillement des Turcs, on ſuivoit exactement leur coſtume; il y avoit même des ſcènes où les acteurs étoient aſſis par terre ſur des carreaux, & cela donnoit à la repréſentation un plus grand caractère de vérité. Le peuple de Florence commence à goûter beaucoup les tragédies; mais les gens de condition, accoutumés à cauſer au ſpectacle, qu'ils ne regardent que comme

un lieu d'assemblée pour converser, s'en soucient peu; ils préfèrent les comédiens, ou pour mieux dire, les farces qui n'exigent pas une attention soutenue & qui les gênent moins: quant aux Vénitiens, ils sont encore plus pour les farces.

Les tragédies & les comédies, & surtout les opera bouffons, sont entre-mêlés de ballets pantomimes, où il y a beaucoup de sauteurs suivant l'usage des Italiens, qui connoissent très-peu notre danse noble, comme je l'ai fait remarquer à l'article de Naples.

Les baladins, les farceurs de toute espèce, les joueurs de gobelets, les faiseurs de tours & de parades, sont plus communs à Venise que partout ailleurs. Une de leurs singularités, est de commencer toujours par le signe de la croix, & au moment où l'on sonne l'*Ave Maria*, les baladins interrompent leur jeu, se mettent à genoux sur leur théâtre, & ne continuent qu'après que les spectateurs, qui se mettent aussi à genoux sur la place, ont fini leur *Angelus*.

C'est à Venise qu'on imprime le plus de pièces de théâtre & de romans, soit composés en italien, soit traduits du françois: le genre des auteurs de nouvelles s'y est surtout multiplié, à l'imitation de Boccace; tels sont Matteo Bandello, Lasca, Bastiano Erizzo, Francesco Sansovino, Cintio Giráldi, Carlo Gualteruzzi, Niccolo Granucci, Gian Ranuzio Strapparola, Celio Malaspini, *le novelle* de Sachetti, &c. mais dans ce nombre il y en a de bons, de médiocres & de mauvais. Parmi les romans estimés en Italie, & qui sont en petit nombre, on cite surtout *la Ballerina* de l'abbé Chiari de Brescia, *il Caloandro fedele*, & *la Rosalinda*; les autres sont la plupart traduits de l'anglois ou du françois.

CHAPITRE V.

Des sciences & des arts.

LES VÉNITIENS ont de l'esprit, & il y a eu beaucoup de grands hommes à Venise dans les lettres, on peut consulter à ce sujet l'ouvrage intitulé : *Della Letteratura Veneziana, Libri otto, da Marco Foscarini Cavaliere Procuratore in Padova*, 1752. in-folio. Le second volume de cet ouvrage n'a point paru. On trouvera aussi le détail des écrivains Vénitiens dans Giacomo Alberici, dont l'ouvrage parut en 1605, & dans celui de Pietro Angelo Zeno, en 1662.

Tout le monde connoît Marc Paul, célèbre voyageur Vénitien, qui vers l'an 1288 enrichit son siècle & sa patrie par ses voyages en Asie; le cardinal Bessarion, qui étoit Grec, mais qui se retira à Venise après la prise de Constantinople; le cardinal Bembo; Aldo Manuccio, célèbre vers l'an 1580; Fra-Paolo Sarpi; Anton Francesco Gori; Louis Cornaro, dont l'ouvrage sur les avantages de la vie sobre se compare avec celui du célèbre Santorio, médecin de Padoue.

Il y a eu plusieurs académies à Venise; la plus connue fut celle qu'établit dans sa maison Fréderico Badoraro. Voyez *Catologo delle opere che in tutte le scienze ed arti più nobili ha mandate in luce l'academia Veneziana*, 1558. in-folio. Il y eut une académie appelée, *Della Calza*, dont il est parlé dans Bernado Giustiniani, *Istoria delle Religioni*, & dans la *Cronica universale di F. Sansovino*; une autre appelée *Academia Veneta*, dont le P. G. B. Alberti Somasque, dans son discours *dell' origine dell' academie*; celle des *Incogniti*, fondée par G.

Fr. Loredano, (voyez l'ouvrage intitulé : *le glorie degl' Incogniti*); celle des *Delfici*, qui fut établie par Marco Bembo; celle des *Uniti* qui subsistoit au commencement de ce siècle; celles des *Imperfetti*, des *Paragonisti*, des *Pacifici*, des *Dodonei*, des *Filadelfici*, des *Industriosi*, des *Acuti*, des *Suscitati*, des *Unici*; celle des *Animosi*, qui dut principalement sa fondation au célèbre Apostolo Zeno; enfin celle des *Argonauti*, qui fut établie vers 1684, par le doge Giustiniani, sur laquelle a écrit le Père Antonio Parisotti, & dont il y a plusieurs ouvrages imprimés. Un de ses membres les plus connus a été le P. Coronelli, Cordelier, célèbre par ses grands globes, par ses divers ouvrages sur l'histoire, la géographie, le blason, les voyages, & par sa bibliothéque universelle.

Nous citerons plusieurs autres auteurs distingués à l'article de Padoue.

Parmi les poëtes modernes Apostolo Zeno, ou Zen a été l'un des plus célèbres; ses opéra sont plus tragiques & plus forts que ceux de Métastasio; il y a plus de génie & plus d'invention; s'il y avoit autant de grâces & d'harmonie que de force, ses opéra seroient préférés à ceux de Métastasio. Ses lettres, son journal, & ses autres ouvrages sont également estimés. On a imprimé ses poësies en dix volumes à Venise en 1744.

Tout le monde connoît les comédies du célèbre avocat Carlo Goldoni, Vénitien, que nous avons vu il y a quelques années à Paris.

M. l'abbé Chiari a fait aussi des comédies qui partageoient les suffrages avec celles de Goldoni; mais sa sœur l'avoit pris chez elle pour le retirer, disoit-elle, de cette perdition.

La poësie a toujours été cultivée à Venise. Il y a même des improvisateurs; & comme nous l'avons déjà remarqué, les comédies qu'on joue sur les théâtres de Venise sont des espèces d'*impromptus*.

Voici les auteurs que l'on citoit en 1765 à Venise : Le P. Bernard Marie de Rubeis, Dominicain, qui a écrit sur la théologie ; Flaminio Corner ou Cornaro, sénateur distingué, qui a écrit l'histoire des églises de Venise ; le P. Gaëtan Marie Travasa, Théatin, sur l'histoire ecclésiastique ; Jérôme Costantini, sur la jurisprudence ; Biagio Ugolini, sur les antiquités hébraïques.

En matière d'érudition le plus célèbre étoit le P. Angelo Calogera, Camaldule, qui a fait un recueil en plusieurs volumes, très-souvent cité & consulté en Italie, & où l'on trouve des opuscules intéressans ; Antoine Marie Zanetti, & Jérôme Zanetti, antiquaires ; M. André Cornaro, patricien de Venise, a écrit sur la poëtique. Je l'ai cité dans le tome second.

M. Joseph Baretti, Piémontois, a écrit en vers & en prose ; il a fait pendant quelque temps un journal intéressant sous le nom de *Frusta Letteraria*, le fouet de la littérature ; il critiquoit avec une force & une liberté qui ont fait à la fin supprimer le journal, & l'auteur est allé s'établir à Londres, où il a fait un livre sur l'Italie pour répondre à celui de M. Sharp Anglois ; mais il a donné dans l'excès opposé à celui de l'auteur Anglois ; il y a une traduction françoise de l'ouvrage de M. Baretti ; je l'ai cité dans ma préface.

Il y avoit aussi à Venise un Jésuite Portugais, nommé Azevedo, qui avoit aidé Benoît XIV dans la rédaction & l'édition de ses ouvrages ; il y a de lui une jolie description de cette ville : c'est un poëme latin en douze chants, sous le titre de *Venetæ urbis descriptio à Nicandro Saffæo, Venetiis, ex typographiâ Zattiana*, in-8°. Il a donné sous le même nom un recueil des plus beaux sonnets italiens, avec la traduction en vers latins, sous le titre *Racolta di Sonetti scelti tradotti in versi è sametri latini, da Nicandro Saffæo, in Venezia* 1780. Cet auteur a quitté Venise.

Les mathématiques sont plus négligées à Venise que les autres genres de connoissances. Je n'y ai connu que le P. Panigaï, Jésuite, actuellement doyen du chapitre de Belluno, & M. Rossi, ancien mathématicien de la république; mais à Padoue il y a plusieurs mathématiciens, comme j'aurai soin de le dire.

Pour l'histoire naturelle, on connoissoit à Venise M. Griselini, qui avoit entrepris la traduction italienne des mémoires de l'académie des sciences de Paris, travail cependant qui eût été superflu, vu la facilité avec laquelle tous les savans & même les simples curieux en Italie lisent & entendent les livres François. M. Griselini étoit auteur d'un journal d'histoire naturelle; il s'est retiré en Allemagne.

Le comte Covolo, jeune gentilhomme de Feltri, désigné pour successeur de Morgagni, donna en 1764 un discours sur l'irritabilité qu'il avoit découverte dans certaines fleurs; il s'est noyé en 1767.

M. Orteschi étoit auteur d'une gazette de médecine, qui a été continuée par M. Panzani.

M. Païton avoit donné des commentaires sur Hippocrate.

M. Cornaro, alors évêque de Murano, avoit un jardin de plantes exotiques & une bibliothéque considérable de botanique; il a passé depuis à l'évêché de Vicense.

Il y avoit aussi un cabinet d'histoire naturelle chez le P. Vio, Camaldule de Murano: milord Bute l'a acheté; & un chez le P. Panigaï aux Jésuites.

M. Strange, résident d'Angleterre à Venise, de la société royale & de celle des antiquaires de Londres, très-savant dans l'histoire naturelle, a donné un très-bon ouvrage sur les volcans: *de' monti Colonnari e d'altri fenomeni Volcanici del stato Veneto*; in Milano 1778, in-4°. On a aussi beaucoup de dissertations de lui dans la *raccolta degl' opuscoli scientifici e fisiologici*, & dans les mémoires de la société des antiquaires de Londres.

Nous parlerons à l'article de Padoue de M. l'abbé Fortis, célèbre naturaliste.

Voici maintenant les auteurs qui se sont fait connoître à Venise, ou dont j'ai eu connoissance depuis mon voyage.

Le P. Jacques-Marie Paitoni, Somasque, a donné en 1774 un excellent ouvrage en cinq volumes *in-4°.* intitulé : *Biblioteca degli autori antichi, greci e latini Volgarizzati.* Cet ouvrage est beaucoup plus ample que celui d'Argelati sur la même matière. Le P. Paitoni est mort.

M. Jacques Morelli, bibliothécaire de S. Marc, que l'on a comparé à Magliabecchi pour l'érudition, est en effet un des plus savans hommes de l'Europe dans les antiquités, l'histoire littéraire, la connoissance des manuscrits & des langues savantes ; il a donné un ouvrage sur l'histoire de la bibliothéque de S. Marc, intitulé : *Della publica libreria di San Marco in Venezia dissertatione storica di D. Jacobo Morelli ; Venezia* 1774 in-8°. & un catalogue raisonné, intitulé : *Codices manuscripti latini Bibliothecæ Nanianæ à J. Morello relati; opuscula inedita, ex iisdem deprompta ; Venetiis* 1774 in-4°. Il a publié aussi des catalogues des manuscrits & des anciennes comédies italiennes de la riche bibliothéque de M. Joseph Farsetti, & un ouvrage intitulé : *De vita Victorini Feltrensis dialogus Francisci Prindilaquæ Mantuani ; annotationes adjecit Jacobus Morellius. Patavii* 1774.

M. Dominique Coleti, frère des savans libraires dont je parlerai ci-après, a publié d'excellens ouvrages en latin, en italien & en espagnol, sur les antiquités, les inscriptions, &c. Il va faire imprimer l'*Italia sacra* d'Ughelli avec des additions & des corrections très-importantes, en sept volumes *in-folio*, & des augmentations considérables au traité de Sertorio Orsato sur les abbréviations qui se trouvent dans les inscriptions ; il est aussi prédicateur & poëte. Un de ses ouvrages les plus curieux

eſt un excellent dictionnaire de l'Amérique méridionale, où il a demeuré long-temps ; *Dizionario ſtorico-geografico dell' America meridionale*, en deux volumes *in*-4°. à Veniſe 1772. Cet ouvrage mérite fort d'être traduit en françois. On a de lui auſſi *Hiſpellates inſcriptiones muratatoriani theſauri emendatæ*, in-4°. *J. Domeni Coletii epiſtola de nova ovarii voce & officio ex inedità inſcriptione mevanate.*

Son frère M. Jacques Coleti, ex-jéſuite, va donner la continuation de l'*Illyricum ſacrum* de Daniel Farlati. Le cinquième frère, M. André Coleti, prêtre, eſt auſſi fort inſtruit ; leur oncle maternel, feu M. Corradion ab Allio, eſt connu par ſes éditions de Catulle, des académiques de Cicéron, &c. par ſa traduction italienne de Coluthus, &c.

M. l'abbé Sioppalalba, aumônier de la confrérie de la Charité, & l'un des plus ſavans hommes de Veniſe dans la littérature grecque, a donné en 1767 une diſſertation : *Super antiquam ſacram tabulam græcam inſigni ſodalitio S. M. Charitatis à Card. Beſſarione datam.*

M. le comte Guarnieri, neveu de l'ancien évêque d'Oſimo, & qui s'eſt fixé depuis long-temps à Veniſe, s'eſt fort occupé d'anciennes inſcriptions ; il prépare un bel ouvrage pour réfuter les fauſſetés de Ligori, antiquaire, qu'il regarde comme une eſpèce d'impoſteur.

Le P. Cantiani fait imprimer chez les Coleti une collection des lois des barbares qui ont dévaſté l'empire romain, avec des notes ſavantes.

M. l'abbé Paſtore, né dans le royaume de Naples, mais établi depuis long-temps à Veniſe, y a fait imprimer en 1776, en deux volumes *in*-8°., une traduction de Lucrèce, beaucoup plus exacte que celle de Marchetti : *La filoſophia di Tito Lucrezio Caro, e confutazione del ſuo Deiſmo e Materialiſmo, col poëma di Antonio Paleario dell' immortalità degli animi, dell abate Raffaële Paſtore.*

M. l'abbé Christophe Ridolfi, ex-Jésuite, a donné en vers libres (*versi sciolti*) une traduction estimée de l'Iliade d'Homère en deux volumes, à Venise en 1776. Il avoit déjà donné d'autres ouvrages : *Canzoni scelte di Anacreonte con tre pezzi dell' Iliade d'Omero, il tutto nuovamente tradotto dell' originale testo greco* 1773 ; *poësie sacre*, 1778, in-8°. Il a un très-beau cabinet d'histoire naturelle à Venise.

M. le docteur delle Laste est un très-bon latiniste. Nous avons de lui divers ouvrages : *Natalis Lastesii Marosticensis gratulationes ; accedit epistola de museo Filippi Farsetti. Patavii* 1767, in-8°. ; ses *Carmina*, imprimés également à Padoue en 1779, *in*-4° ; & sa pièce sur l'Apollon du Vatican, qui est un chef-d'œuvre de poésie & de latinité.

M. le comte Gasparo Gozzi est un des bons littérateurs & des meilleurs poëtes de l'Italie. Il a donné une traduction en vers italiens de la belle tragédie de Klopstock de Hambourg : *La Morte d'Adamo, tragedia del signor Klopstock, tradotta in italiano.* On a les *opere in versi e in prosa del signor conte Gasparo Gozzi, in Venezia* 1758, six volumes *in*-8°. Les œuvres de son frère ont paru aussi sous le titre d'*Opere del conte Carlo Gozzi, in Venezia* 1772, huit volumes *in*-8°. M. Gaspard Gozzi a fait des comédies que l'on compare à celles de Goldoni & de Chiari.

M. Thomas-Joseph Farsetti, commandeur de Malte, noble Vénitien, est neveu de l'abbé Farsetti, qui étoit connu par son goût pour les arts ; c'est un des meilleurs poëtes latins qu'il y ait en Italie ; il a donné un très-bon recueil de poësies latines : *Josephi Farsetti carminum libri duo, editio emendatior & auctior ; Parmæ*, in-8°. ; sa traduction en vers italiens des Bucoliques de Nemesianus & de Calpurnius, dédiée à Mde. du Bocage, a été imprimée à Venise en 1761, sous ce titre : La *Bucolica di Nemesiano e di Calpurnio, Volgarizzata da Tom-*

maso-Giuseppe Farsetti, *Patrizio Veneto*; *Venezia* 1761, in-8°. Le *Trachiniesi*, *l'Ajace flagellifero*, *ed il Filottele*, *tragedie di Sofocle Volgarizzate da T. G. Farsetti*, *in Venezia* 1773, in-12.

M. le comte Ludovico Arnaldi, noble Vénitien, doit être compté parmi les patriciens les plus distingués de la république, les plus profonds philosophes & les plus grands politiques de l'Italie : il excelle surtout dans la métaphysique & dans la connoissance du droit public : il a fait imprimer un discours intitulé : *Delle lodi del serenissimo doge Marco Foscarini*, 1765 *in*-4°. C'est l'oraison funèbre du célèbre doge Foscarini, dont nous avons un savant ouvrage, parfaitement écrit, intitulé : *Della letteratura Veneziana. Padova* 1752 in-fol.

Parmi les nobles Vénitiens qui se distinguent par leur savoir, on cite encore M. le doge Renier, M. André Giuliani, ci-devant ambassadeur à Rome, où il découvrit le tombeau de Scipion, M. André Quirini, le Caton de Venise, savant dans le droit public, la politique & la littérature, & qui a été utile à sa patrie pour la police & les mœurs.

M. Ascanio Giustiniani, M. le procurateur Pesaro, ambassadeur en Espagne, M. Mamolo Molin, & M. Jean Vidiman.

M. Carlo Marini, noble Vénitien, a épousé Mde. Elisabeth Theotoki, née à Corfou, qui se distingue par son savoir dans la littérature italienne & françoise : son mari a fait de charmantes idylles & d'autres poësies italiennes du meilleur goût, qu'il se propose de publier.

Mde. Cornelia Griti est comptée parmi les meilleurs poëtes de Venise ; un de ses fils marche sur ses traces, & il a déjà donné d'excellentes poësies.

Mde. la comtesse de Rosenberg, veuve d'un ambassadeur de Vienne, établie depuis long-temps à Venise, a publié les fêtes que la république donna au grand-duc de Russie, au mois de Janvier 1782; cet

cet ouvrage eſt en françois, très-bien écrit, & contient la plus belle deſcription de Veniſe en gala; l'ouvrage eſt intitulé : *Du ſéjour des comtes du Nord à Veniſe.*

Mde. Cecilia Grimani Corner, de la famille de l'ancienne reine de Chypre, poſsède au plus haut degré la littérature françoiſe, italienne & latine, les mathématiques, l'hiſtoire politique, l'hiſtoire naturelle & la phyſique.

Je joindrai aux gens de lettres de Veniſe M. le chanoine Azzoni Avogaro, qui a écrit ſur l'hiſtoire, parce qu'il demeure à Treviſo, ville où je n'ai point été, & dont je n'aurai point à parler. C'eſt auſſi à Treviſo qu'habitoit le comte Giordano Riccati, l'un des meilleurs mathématiciens de l'Italie; il étoit frère du P. Riccati, Jéſuite, célèbre profeſſeur de mathématiques à Bologne, mais qui eſt mort. On cite encore à Treviſo M. le chanoine Rambald. de gli Azzoni Avogaro, qui a donné beaucoup de bons ouvrages ſur les antiquités du moyen âge.

A Aſolo, M. le comte Pierre Trieſte de' Pellegrini a publié en 1780 un eſſai ſur les hommes illuſtres de ſon pays.

A Belluno, dix-ſept lieues au nord de Veniſe, M. Collé a donné, en 1775, une diſſertation ſur l'éducation des Grecs, relativement à la muſique, & ſur l'avantage qu'il y auroit à la faire entrer dans le plan de notre éducation nationale.

A Udine, dans le Frioul, le docteur Bianchini, Napolitain, eſt connu par une diſſertation adreſſée à l'académie des ſciences de Paris, ſur l'électricité, une autre ſur le fleuve Timavus. Le comte Florio étoit un excellent poëte, quoique né parmi les neiges & les montagnes du Frioul, il indiquoit, pour ainſi dire, le paſſage de la poéſie de l'Italie à l'Allemagne, où il y a eu depuis quelque temps des poëtes très-eſtimés, tels que Geſsner, Gellert, Hagedorn, Rabner, Zachariæ, Uz, &c.

Après ces notices littéraires, je vais rapporter celles que j'ai reçues de M. de Villoison sur les bibliothéques de Venise. Cet académicien très-célèbre, quoique très-jeune, ayant fait en 1778, par ordre du roi, un voyage à Venise d'où il comptoit passer dans la Grèce, pour des recherches littéraires, fut retenu pendant quatre ans dans la bibliothéque de S. Marc, par les manuscrits précieux qu'il y trouva; il commença par copier une version grecque du Pentateuque, & de quelques autres livres saints, qu'il se propose de publier avec des notes. Cette version faite sur l'hébreu, très-littérale & totalement différente de toutes les autres, répand une lumière sur la Bible; elle sert à fixer le vrai sens de différens passages, & à faire connoître des variantes d'après ce manuscrit hébreu qui étoit probablement très-ancien. M. de Villoison y a joint des notes les plus importantes, & on l'imprime à Strasbourg.

Le second manuscrit dont il s'est occupé, & qui s'imprime à Venise en deux volumes *in-folio*, est une Iliade d'Homère écrite dans le dixième siècle, avec les signes critiques, placés à la marge pour indiquer les vers faux ou douteux, les équivoques, les contradictions, les expressions propres à Homère & les traits d'histoire qui s'y rapportent. M. de Villoison donnera l'explication de tous ces signes avec les variantes qu'on croyoit perdues des anciennes éditions d'Homère, données par différentes villes de la Grèce. Les principaux critiques de l'école d'Alexandrie s'assembloient dans le musée, académie célèbre, fondée par les Ptolémées; ils y discutoient les passages difficiles d'Homère, & c'est le recueil inconnu jusqu'ici de ces précieuses solutions dont M. de Villoison va enrichir la littérature, en y joignant une immensité d'autres recherches sur Homère, qui feront voir combien on étoit éloigné de l'entendre complètement.

M. de Villoiſon a examiné enſuite un autre manuſcrit, qui eſt unique dans l'Europe; c'eſt un ouvrage de Macare Chryſocéphale, auteur du quatorzième ſiècle, qui contient une collection des plus belles penſées des auteurs Grecs. Il a publié les morceaux les plus intéreſſans dans ſes *Anecdota Greca e regia Pariſienſi & e Veneta S. Marci bibliothecis deprompta*, publiées à Veniſe en 1781, en deux volumes *in*-4°. Cet ouvrage ſe trouve à Paris chez Debure; ainſi que les *Epiſtolæ Vinarienſes*, imprimées à Zurich, chez Geſsner, Füesli & Orell, 1783 *in*-4°. L'on trouve dans ces ouvrages les notices les plus amples des manuſcrits de Veniſe.

Ce ſavant a trouvé dans la même bibliothéque pluſieurs manuſcrits grecs, qui n'étoient point connus, & pluſieurs fragmens juſqu'alors inédits de Sophocle, d'Euripide, d'Anacréon, &c. Il a corrigé beaucoup de fautes & d'omiſſions dans le catalogue de cette bibliothéque, publié par Zanetti & Bongiovanni.

On trouve dans cette bibliothéque de S. Marc les originaux autographes du Paſtor Fido & de l'hiſtoire du concile de Trente, par Fra-Paolo; une carte marine faite en 1436, par André Biancho, Vénitien, & où l'on voit les Antilles, *Iſola di Antillia*, quoique le voyage de Chriſtophe Colomb en Amérique ne ſoit que de 1492. M. Mallet Dupan fait voir que les Italiens avoient alors des connoiſſances ſingulières dans la navigation. *Mercure du 12 Mars* 1785.

Parmi les bibliothéques particulières, la plus remarquable eſt celle de M. le chevalier Nani, riche en manuſcrits grecs qu'il a raſſemblés dans les isles grecques vénitiennes, lorſqu'il étoit général du Levant. M. Mingarelli en fait imprimer le catalogue à Bologne; & M. Morelli a déjà publié, en 1777, le catalogue des manuſcrits latins, avec

des opuſcules & des anecdotes curieuſes, qu'il en avoit tirés, comme je l'ai déjà dit plus haut.

M. Nani a auſſi une belle collection de marbres antiques & d'inſcriptions, une entr'autres de l'isle de Mélos, qui eſt au moins de quatre cent cinquante ans avant Jéſus-Chriſt, & qui a été imprimée pluſieurs fois. Le Père Paciaudi a publié la plus grande partie de ces inſcriptions dans ſes *marmora Peloponneſia*.

On trouve dans la maiſon Gradenigo de Ste. Juſtine & chez M. Swaier, négociant & conſul de la nation Allemande à Veniſe, beaucoup de manuſcrits très-curieux pour l'hiſtoire & la politique de la république de Veniſe, de bonnes chroniques inédites & très-précieuſes, ſurtout chez M. Swaier, qui a de plus le teſtament olographe du fameux Bembo, & une foule de pièces fort rares.

M. l'abbé Canonici, ex-Jéſuite, poſsède beaucoup de manuſcrits orientaux, grecs, latins, italiens & même françois; & une belle ſuite de toutes les éditions de la Bible dans toutes les langues, &c.

La plus belle collection d'auteurs grecs & latins ſe trouve chez M. Baſtien Zen, noble Vénitien, & chez M. Pinelli, imprimeur du ſénat, & auteur d'une notice utile des différentes éditions des auteurs claſſiques, grecs & latins, traduite de l'anglois.

M. Vrachin, conſulteur de la république, & M. Paitoni ſon premier médecin, ont auſſi de très-belles bibliothéques, le premier ſurtout dans le droit public & le ſecond dans la médecine; celui-ci eſt parent du Père Paitoni, dont j'ai cité les ouvrages.

M. Daniel Farſetti a une galerie précieuſe, qui feroit honneur à un ſouverain, où ſont les plâtres des plus fameuſes ſtatues antiques de Rome & de Florence.

Il a auſſi une bonne collection d'auteurs claſſiques italiens, ſurtout des éditions très-recherchées en Italie, qui ſont cités dans le dictionnaire de la

Crufca, & dont M. Jacques Bravetti a donné un catalogue à Venife en 1775; fous le titre de *Indice de' tefti di lingua.*

M. fon frère, Thomas-Jofeph Farfetti, commandeur de Malthe, qui a donné d'excellentes poéfies latines & italiennes, a auffi la même fuite d'auteurs italiens, furtout d'anciens comiques florentins, dont il a fait imprimer le çatalogue féparément; il pofsède beaucoup de manufcrits latins & italiens, toutes les bonnes éditions des auteurs grecs & latins, & un recueil de toutes les hiftoires particulières des différentes villes d'Italie; les moindres villes renferment fouvent des monumens intéreffans pour l'hiftoire générale de l'Italie.

M. Antoine Coleti, au pont S. Moyfe, & fes trois frères, font les plus favans Libraires de l'Europe; ils ont furtout une collection immenfe de toutes les hiftoires particulières d'Italie, elle contenoit déjà deux mille quatre cent volumes en 1779, & ils ne ceffent de l'augmenter. Cette collection qui eft unique, leur a coûté beaucoup d'argent, de temps & de recherches, & ils ne s'en déferont pas à moins de deux mille fequins.

M. Antoine Coleti, qui eft très-verfé dans la littérature grecque, latine, italienne & françoife, a donné une notice raifonnée de cette collection: *Catalogo delle ftorie particolari, civili ed ecclefiaftiche delle città e de' luoghi d'Italia, le quali fi trovano nella domeftica libraria de' fratelli Coleti in Vinegia, nella ftamperia degli fteffi.* 1779. *in-4°.*

Son frère & affocié, M. Nicolo Coleti, également inftruit, a collationné à Rome les manufcrits de Luciferus, & a beaucoup contribué à la belle édition qu'en ont donnée MM. Jacques & Dominique Coleti, ex Jéfuites, avec de favantes notes: *Luciferi Epifcopi Calaritani opera omnia, quæ extant, curantibus Johanne Dominico & Jacobo Coletis. Venetiis*, 1780. *in-fol.*

Dans la bibliothéque des Jacobins de S. Jean & S. Paul, il y a quatre-vingt-neuf manuſcrits grecs & ſoixante-ſix arabes, &c. dont on trouve le catalogue dans la *nuava raccolta d'opuſcoli ſcientifici e fiſiologici*, Tom. XX & XXXII.

Chez les Camaldules de l'isle S. Clémente, près de Veniſe, il y a quelques manuſcrits d'anciens auteurs latins.

Chez les Camaldules de S. Michel, à Murano, il y a des manuſcrits grecs, dont le catalogue eſt imprimé, & un célèbre planiſphère de quatre pieds huit pouces de diamètre, que le ſénat fit faire en 1439, par le F. Mauro, Camaldule, où l'on voit le cap de Bonne-Eſpérance, l'isle de Madagaſcar, & les côtes de Sibérie juſqu'au Japon. Voyez M. Mallet Dupan, Mercure du 12 Mars, 1785.

Chez les Somaſques de Veniſe, il y a quelques livres curieux, comme la première édition de l'Homère de Florence, ſur velin.

La bibliothéque des Bénédictins de S. Giorgio Maggiore mérite auſſi d'être citée; elle eſt même, ſuivant Buſching, la plus belle bibliothéque de Veniſe, mais c'eſt tout au plus pour le local.

Il y a des cabinets de médailles ou de camées dans la maiſon Tiépolo, chez le marquis Antoine Savorgnani & chez MM. Zanetti, négocians.

Le grec & les langues orientales ſont fort cultivées à Veniſe : il y a un ſéminaire pour les Grecs, dont le ſupérieur M. Agapito Loverdo, de Cephalonie, eſt très-inſtruit dans l'ancien grec, & même dans les mathématiques.

Les moines arméniens, qui habitent une isle près de Veniſe, n'y parlent qu'arménien; ils s'occupent à faire imprimer les meilleurs auteurs, les rituels & les livres de piété, en arménien, dont ils font un grand commerce dans tout le Levant. Les Pères de cette ſavante communauté ont déjà compoſé & publié pluſieurs dictionnaires très-volumineux,

mais en arménien seulement, & qui sont pour cette langue ce qu'est celui de la Crusca pour l'italienne. Il seroit bien à souhaiter que quelque savant allât s'établir pendant quelques années à Venise, pour apprendre dans toute sa perfection une langue riche, féconde, utile pour le commerce, pour la connoissance de l'histoire civile & ecclésiastique, des médailles & de la géographie, sans parler de l'utilité qu'on peut tirer de la version arménienne de la Bible, pour restituer la version des Septante, & de ses rapports avec l'ancienne langue mède ou zend.

Les Arméniens ont encore une autre imprimerie à Trieste.

Le P. Gabriel, Capucin, né à Alexandrie de la Paille, & qui étoit à Paris en 1780, a prêché long-temps en arménien à Astracan; il a fait un dictionnaire arménien, latin & italien-arménien; il seroit à souhaiter que la propagande le fit imprimer; cette entreprise seroit digne de l'attention du savant prélat M. François Borgia; M. l'abbé Lourdet, professeur au collége royal à Paris, en a fait un très-considérable, arménien-latin, en six vol. in-4°, & qu'il seroit également utile de faire paroître. Il se propose même de faire un voyage à Venise & à Trieste, pour cet objet.

Il y a des Juifs très-savans à Venise, tels que Calamani & Abouaf; M. Kuhnans, secrétaire du résident d'Angleterre, est fort savant dans l'hébreu, dans le rabbinisme, & dans la connoissance des usages & des cérémonies des Juifs, ainsi que M. Gallicioli.

Dès l'an 1459, Nicolas Janson établit l'imprimerie à Venise; les Aldes y acquirent surtout la plus grande célébrité. Il n'y a point de ville en Italie où l'on ait tant imprimé & où l'on imprime tant encore actuellement. On publie dans cette ville la grande collection des conciles, dans laquelle on a ajouté beaucoup de choses à celles du P.

Labbé, du P. Coſſart, & de Coleti; l'on en étoit en 1765 au douzième Tome.

Il y a pluſieurs imprimeries pour le grec, une pour l'hébreu, elle appartient à l'ancienne maiſon Bragadin, & une d'arménien dans le couvent dont j'ai fait mention.

Les libraires les plus riches & les plus célèbres à Veniſe, ſont les Coleti, dont j'ai déjà parlé; le comte Remondini, dont je parlerai à l'article de Baſſano, où eſt ſa principale maiſon; les Zatta, Betinelli, Occhi, Paſquali: la plupart des libraires demeurent dans la rue appelée *Merceria*.

M. Baglioni, noble Vénitien, a une imprimerie compoſée de plus de ſoixante ouvriers; elle étoit dirigée en 1765 par un jeune François.

On imprime pluſieurs journaux à Veniſe, il y en avoit cinq de mon temps; l'un avoit pour titre: *La Minerva o ſia nuovo Giornale de' letterati d'Italia*; il fut commencé en 1762 par un Camaldule; il n'a pas eu de ſuite. Le ſecond étoit un journal de médecine, commencé en 1766, dont on donnoit toutes les ſemaines une feuille in-4°; il étoit principalement du Docteur Orteſchi. Le troiſième étoit le *Corrier Letterario*, dont on donnoit une feuille & demie chaque ſemaine, il n'a plus lieu. Le quatrième étoit le *Giornale d'Italia ſpettante alla Scienza naturale e principalmente all' Agricoltura, alle arti ed al commercio*; il étoit du docteur Griſelini, & il en paroiſſoit une feuille toutes les ſemaines. M. l'abbé Fortis s'en chargea en 1776, au treizième volume. Le cinquième étoit la *Biblioteca moderna, overo eſtratti di libri nuovi e Memorie ſtorico-letterarie*, qui paroiſſoit auſſi chaque ſemaine; il étoit formé par différens auteurs; il a ceſſé. On a vu enſuite l'*Europa letteraria*, par la ſignora Eliſabetta Caminer.

On imprime actuellement deux journaux à Veniſe; l'un s'appelle *Giornale da' confini d'Italia*, &

il eſt intitulé : *Progreſſi dello ſpirito umano nelle ſcienze e nelle arti ;* il en paroît une feuille toutes les ſemaines.

L'autre eſt un journal de médecine, dont il paroît un cahier tous les mois.

On traduiſoit à Veniſe le journal encyclopédique de Bouillon, cela n'a duré qu'un an ; mais il y a un journal encyclopédique de Vicenſe très-répandu dans l'Etat de Veniſe.

M. l'abbé Fortis avoit commencé en 1776 & 1780, une traduction du journal de phyſique de M. l'abbé Rozier, qu'il n'a pas continuée : on le réimprimoit en françois ; mais cela n'a pas duré long-temps.

J'ai parlé ailleurs des journaux de Modène, de Florence, de Piſe, de Rome, & de Macerata. Voyez les Tomes II & III.

Veniſe a été ſurtout célèbre dans les arts : les grands peintres de l'école Vénitienne ont été les meilleurs coloriſtes ; ils ſont, dit M. Cochin, les vrais peintres de l'Italie ; moins aſſujettis que les autres à la correction du deſſin, mais plus remplis d'enthouſiaſme dans leurs compoſitions ; plus ſavans dans ce qui concerne l'intelligence de la lumière, & plus hardis dans ſes oppoſitions, ils ont employé, ſans crainte, les plus vives couleurs de la nature & les plus beaux tons, c'eſt-à-dire, les charmes les plus ſéduiſans que puiſſe offrir la peinture.

LE TITIEN, *Tiziano Vecellio da Cadore*, qui eſt le peintre le plus fameux de cette école, naquit à Cadore dans le Frioul en 1477, & mourut en 1576 ; c'eſt certainement le plus grand coloriſte qui ait exiſté ; quoiqu'on puiſſe à bien des égards lui comparer Rubens, on peut dire néanmoins que la magie de la couleur eſt encore plus admirable & plus vraie dans le Titien ; il n'a pas toujours été égal, & l'on trouve en Italie pluſieurs tableaux de lui, qui, quoique remplis de beauté, préſen-

tent cependant quelque ſéchereſſe : mais c'eſt à Veniſe que l'on voit le plus grand nombre de ſes ouvrages, & c'eſt de ſon meilleur temps ; on y trouve une largeur de pinceau admirable, & le plus parfait coloris : on peut encore admirer en lui la vérité, la juſteſſe & le caractère de ſon deſſin, qualité fort rare chez les coloriſtes.

L'empereur Charles-Quint voulut être peint juſqu'à trois fois par le Titien, il le créa chevalier, comte Palatin ; les poëtes le célèbrèrent à l'envi, & il jouit, plus que la plupart des grands peintres, des honneurs & de la fortune qu'il méritoit.

Il n'y a point de maître plus étonnant que le Tintoretto ; l'enthouſiaſme de ſon génie, & la fureur, pour ainſi dire, de ſon pinceau, ſont au-deſſus de toute comparaiſon. Il paſſe ſouvent les bornes de la raiſon, & cependant on ne peut ſe refuſer aux ſentimens d'admiration qu'il excite. On ne le connoît véritablement qu'à Veniſe, & ce que l'on voit ailleurs de lui, ſemble ne donner que l'idée de ſes défauts ; car il n'eſt véritablement grand que dans les grandes choſes qu'il a exécutées avec tout ſon feu. L'on y trouve, avec le faire le plus étonnant, la plus belle intelligence de lumière, les tons de coloris les plus beaux & les plus hardis.

PAUL VÉRONÈSE eſt le plus riche & le plus beau génie pour la compoſition raiſonnée d'un tableau ; perſonne ne l'a ſurpaſſé pour la belle ordonnance ; l'enchaînement ingénieux de ſes groupes, la manière dont la lumière y eſt répandue, & l'intelligence ſupérieure de ſes reflets ; ſon coloris eſt auſſi vrai que fier & précieux. Quoiqu'on puiſſe lui reprocher un ton général un peu violâtre dans les ombres, néanmoins il eſt digne d'admiration & préſente les demi-teintes les plus belles & les plus fraîches. La facilité &, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, la fleur de ſon pinceau, offrent ce que la peinture a de plus ſéducteur ; la magnificence des étoffes

dont il habille ses figures, répand dans ses ouvrages un agrément inexprimable que l'on connoissoit peu avant lui.

Enfin on peut compter Paul Véronèse au rang des plus grands peintres qu'il y ait eu en Italie; & c'est un de ceux qui ont réuni le plus de parties dans la peinture.

Le Giorgione, le Palma, le Padouanino, les Bassans, le Ricci & quantité d'autres maîtres augmentent encore la gloire de cette fameuse école de Venise, dont presque tous les peintres ont été coloristes, cela vient de la manière d'étudier : d'ailleurs, on imite naturellement ce dont on est environné.

On peignoit autrefois à Venise le dehors des maisons, on en voit encore quelques vestiges; mais on dit que cela fut défendu par une loi somptuaire, & c'est de-là qu'on date la décadence de la peinture. On comprend en effet combien d'occasions de travail ont été supprimées par la cessation de cet usage : d'ailleurs, les gens riches à Venise avoient autrefois pour la peinture un goût qu'on n'y trouve plus actuellement, les honneurs & les récompenses qui font germer les talens n'ont plus lieu; mais on y conserve du moins avec soin ce qui reste des grands maîtres. Les fameux tableaux d'église, où la république met son cachet ou ses armes, ne peuvent plus être aliénés, ni transportés au-dehors.

Venise a eu des peintres modernes d'un très-grand mérite, tels que Tiépolo, Piazetta, qui ont eu le plus beau génie, la couleur la plus agréable, la plns grande facilité, & le pinceau le plus flatteur. M. Cochin, Tom. III, p. 159.

LA ROSALBA a surtout illustré dans ces derniers temps l'école vénitienne; plusieurs femmes s'étoient déjà rendues célèbres dans les arts, comme nous l'avons observé dans le Tome II. Mais on peut dire, qu'à l'exception d'Elisabeth Sirani de Bolo-

gne, l'admiration qu'on leur accordoit étoit accompagnée de quelque indulgence, & fondée plutôt sur la rareté de leurs succès, que sur l'excellence de leurs talens. Privées de la liberté d'étudier la nature nue, comme le font les hommes, on n'est point en droit d'exiger d'elles un savoir aussi étendu dans des arts où cette étude est d'une nécessité indispensable. La Rosalba s'étant attachée aux talens du pastel & de la miniature, les a portés à un si haut degré de mérite, que non-seulement les hommes les plus célèbres dans ce genre ne l'ont point surpassée, mais qu'il en est bien peu qui puissent lui être comparés. La pureté & la fraîcheur des tons qu'elle a su employer dans son coloris, sont admirables, & la belle facilité aussi-bien que la largeur de sa manière, l'ont égalée aux plus grands maîtres; elle étoit devenue aveugle en 1748, & elle est morte en 1761.

On a du regret qu'un pinceau si exquis se soit exercé dans un genre si fragile que le pastel, ces ouvrages séduisans passeront bientôt; mais M. Loriot a publié depuis quelques années la manière de le fixer, & les copies multipliées qu'on a faites de ces belles têtes, en conserveront les grâces, & éterniseront le souvenir de cette imagination qui a produit des genres de beautés plus variés & plus piquans, pour ainsi dire, que la nature.

Parmi les peintres Vénitiens actuellement vivans, je n'en connois point de plus habile que Tiépoletto, qui est à Madrid.

CHAPITRE VI.

Poids, meſures, monnoies, commerce de Veniſe.

IL y a dans les poids de Veniſe une diverſité & une confuſion plus grande qu'en aucun endroit de l'Italie.

1°. La livre qui ſert à peſer le pain & les drogues vaut neuf onces deux gros ſoixante-deux grains de France ; elle ſe diviſe en douze onces, dont chacune vaut par conſéquent ſix gros dix-ſept grains & un ſixième. L'once ſe diviſe en ſix ſazi quand il s'agit de peſer le pain, la ſoie, le fil & tout ce qui ſert à coudre.

2°. Le marc qui ſert à peſer la monnoie, les matières d'or & d'argent, les perles & les diamans, *peſo di orefice*, vaut ſept onces ſix gros trente-deux grains & demi, & on l'emploie dans l'Etat de Veniſe ; il ſe diviſe en huit onces, dont chacune vaut ſept gros cinquante-huit grains & un ſeizième. L'once ſe diviſe en cent quarante-quatre carats, & le carat contient quatre grains (1). M. Tillet, *mémoire de l'académie*, 1767. La livre *dell' orefice*, qui contient douze des mêmes onces, doit donc être de ſix mille ſept cent quarante-cinq grains ; d'après les poids que M. Toaldo m'a envoyés, ce ſeroit ſix mille ſept cent trente-ſept ou ſix mille ſept cent trente-neuf & demi, mais elle

(1) Cette once de ſept gros cinquante-huit grains & un ſeizième, eſt le poids de huit ſequins neufs & demi de Veniſe, moins quatre grains de Veniſe ; c'eſt-à-dire, qu'il faut ajouter quatre grains aux huit ſequins & demi pour avoir l'once des orfévres.

M. Criſtiani m'écrivoit que le marc valoit quatre mille cent & dix grains de Paris, mais j'en trouve quatre mille quatre cent quatre-vingt-ſeize & demi.

vaut six mille neuf cent & douze grains de Venise.

3°. La livre, *libra grossa*, *peso grosso*, qui sert pour les métaux & autres marchandises pesantes, & pour les comestibles, vaut quinze onces, quatre gros, & soixante-cinq grains, ou huit mille neuf cent quatre-vingt-treize grains de France ; elle se divise en douze onces grosses, chacune de dix gros vingt-neuf grains ; chaque once en cent quatre-vingt-douze carats, le carat en quatre grains. On trouve trois grains & demi de moins pour la livre, en se servant de l'once qui a été envoyée de Venise, soit à M. Tillet, soit à moi, & qui ne s'accorde pas exactement avec la livre totale. M. Cristiani, dans son traité des mesures, dit qu'elle doit contenir quinze onces des orfèvres ; mais cela ne feroit que quatorze onces deux gros douze grains.

4°, La livre légère, *alla sottile* ou *peso sottile*, qui sert à peser la soie & les drogueries, est de neuf onces six gros soixante grains, ou cinq mille six cent soixante-seize grains de France, en se servant de l'once qui a été envoyée, soit à M. Tillet, soit à moi ; cette livre légère se divise en douze onces, dont chacune par conséquent vaut six gros & quarante-un grains (suivant M. Cristiani, six gros & deux dix-neuvièmes de grain) & répond à cent vingt-un carats & un grain : on suppose aussi que dix-neuf onces légères font la livre pesante. Il est vrai que M. Christiani fait cette livre de huit onces sept gros & vingt-six grains, ou cinq mille cent trente huit grains de France ; mais j'ai vérifié la valeur de cette livre sur une once étalonnée au bureau de Venise. L'once se divise en huit dragmes, *dragme*, & la dragme en trois scrupules (1) quand il s'agit des drogues ; mais elle se divise en six *sazi*, quand il s'agit de peser la soie & autres marchandises.

(1) Le scrupule en vingt grains. Pour les marchandises pesantes, l'once se divise en moitié & en quarts.

5°. La livre qui ſert à peſer les galons & l'or filé eſt plus légère que celle qui ſert pour les lingots & la monnoie; elle ſe diviſe auſſi en douze onces, mais elle ne vaut que ſept gros, ſept grains & neuf ſeizièmes, & les douze onces, qui font la livre, ne valent que dix onces cinq gros, ou ſix mille cent vingt grains : cette once ne vaut que ſix gros quarante-ſix grains & un ſixième, ſuivant M. Criſtiani; elle ſe diviſe en cent trente carats (1).

Le dictionnaire du commerce de Savary ne parle point des deux onces qui ſervent pour la monnoie & pour les galons; & M. Criſtiani lui-même, quoique Vénitien, n'avoit point éclairci cette matière dans ſon traité des meſures. Les valeurs qu'il m'a envoyées par lettres, depuis l'impreſſion de ſon livre, ne s'accordent point avec celles que j'ai déterminées ſur les poids venus de Veniſe : cependant j'ai cru devoir tout rapporter, pour qu'on puiſſe conſtater les articles ſur leſquels je diffère de M. Criſtiani.

L'on compte à Veniſe par *livre numéraire*. Les louis d'or de France y paſſent pour quarante-cinq livres au moins, ainſi la livre de Veniſe vaut dix ſols huit deniers de France : auſſi les paules de Rome paſſent pour une livre à Veniſe, & valent intrinſéquement un peu plus.

Le *ducat* de Veniſe vaut ſix livres & un cinquième de Veniſe, ou trois livres ſix ſols de France; on le ſuppoſe quelquefois en compte rond, égal à notre écu de trois livres. Quand on dit ſimplement *ducato*, c'eſt celui-là que l'on entend.

(1) M. Criſtiani m'écrivoit enſuite que cette livre répondoit à cinq mille ſept cent trente-huit grains, & qu'elle étoit au marc comme quinze cent quatre-vingt-quatre eſt à onze cent cinquante-deux. Il ajoute que la livre pour le pain eſt à la précédente, comme trente-trois eſt à trente-un, ainſi elle vaut cinq mille trois cent quatre-vingt-dix grains. Elle ſe diviſe auſſi en douze onces.

Le *ducat d'argent* vaut huit livres de Venise, ou quatre livres cinq sols quatre deniers de France, & c'est celui que l'on emploie le plus souvent dans l'usage; mais on le spécifie toujours en disant *ducato d'argento*.

Le sequin vaut vingt-deux livres de Venise, ou onze livres quatorze sols huit deniers de France (1).

Le *scudo* vaut sept livres de Venise, mais c'est une monnoie idéale.

La monnoie n'est point marquée de la tête du doge, on permet seulement qu'il y soit représenté à genoux aux pieds de S. Marc.

Le pied avec lequel on mesure à Venise, vaut dix lignes de plus que celui de Paris, ou cent cinquantre-quatre lignes, suivant une comparaison exacte faite par M. Toaldo.

Six pieds font la perche, une perche quarrée s'appelle *Tavola*; le *campo*, ou l'arpent est de huit cent quarante perches quarrées, ou huit cent quarante Tavole.

Le *passo* est de cinq pieds; il sert à mesurer les distances & la maçonnerie.

Le *moggio*, mesure de bled, pèse cinq cent vingt-huit livres de Venise; le sac de bled pèse cent trente-deux livres grosses; le *staio* en pèse quarante-quatre, il se divise en *quarte*, la quarta en *quartaroli*. Le prix moyen du bled depuis un siècle, suivant M. Toaldo, est de soixante-huit livres de Venise pour le *moggio*, cela vient à quinze livres six sols le setier, argent & mesure de France; le prix moyen depuis dix ans est de vingt-une livres quatorze sols, & en 1782, il a été à trente-six livres. *Giornale astro-meteorol. per l'anno* 1784.

La mesure du vin est le *bigonzo*, qui contient quatorze *secchi*, chacun de dix *inguistares*.

(1) *Delle Monete e dell' instituzione delle Zecche d'Italia, dell' Antico e presente sistema di esse, del Conte Don Gian. Rinaldo Carli-Rubbi.* 2 vol. in-4. *à l'Aja*, 1754. *In Pisa*, 1757.

La

La viande de mouton revenoit, en 1765, à quatre sols six deniers la livre, poids & monnoie de France; celle de bœuf à six sols & demi ou sept sols, suivant sa bonté; celle de veau y coûtoit huit sols huit deniers, c'est-à-dire, seize sols la livre, poids & monnoie de Venise.

La poste arrive de France, d'Espagne & de Portugal, de Piémont, par le courier de Milan, le vendredi, & part le samedi après le Pregadi.

Elle arrive d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Danemarck, le vendredi matin & le dimanche au soir, & part le mercredi & le vendredi.

De Vienne en Autriche, elle arrive le lundi & le vendredi, & part le mercredi & le samedi.

De Rome, elle arrive le mercredi en été, le jeudi en hiver, & part le samedi.

Le commerce de Venise qui étoit immense autrefois, comme nous l'avons dit, a cessé depuis qu'on a été aux Indes par mer, & que les Vénitiens ont perdu leurs principales possessions au Levant. Il diminue encore par les entraves qu'on y a mises pour favoriser l'industrie, par le voisinage d'Ancône & de Trieste, qui sont des ports francs, & parce que l'entrée des légumes est souvent difficile. (M. Rolland, Tom. VI. pag. 91.)

Cependant les Vénitiens font encore un commerce assez considérable au Levant : pour le rendre plus sûr, ils ont fait, en 1764, avec les Barbaresques un traité peu honorable, mais qui les dispense d'avoir plus de cinq à six bâtimens armés : on disoit cependant que les Barbaresques alloient le rompre, ayant pour Venise fort peu de ménagement ; & depuis ce temps-là, on a été obligé de faire un armement considérable contre Tunis.

Aussi la crainte des Barbaresques qui infestent la Méditerranée oblige les Vénitiens d'embarquer quelquefois sur les vaisseaux marchands des soldats, qui augmentent la dépense des négocians, & leur

causent du désavantage, en comparaison des Anglois, des François, des Hollandois, qui peuvent donner leurs marchandises à un moindre prix. Si la république avoit une escadre qui en imposât aux Corsaires, elle seroit indemnisée de la dépense par le benéfice résultant des retours & des taxes sur le commerce; elle se feroit respecter, & ses navires marchands ne consumeroient point en équipage trop fort une partie de leur bénéfice. Il est rare que la république arme une escadre, elle le fit en 1759; ce n'étoit qu'un armement d'ostentation, qui ne rapporta aucun profit, & coûta immensément: cette escadre manqua de périr auprès de Lisbonne. En 1770, on envoya aussi une escadre du côté de Corfou, commandée par Angelo Emo.

On a essayé de faire un commerce de corail; le doge Foscarini avoit entrepris une manufacture qui n'a pas subsisté: on le pêche avec facilité dans la mer Adriatique, mais il n'est pas d'une aussi bonne qualité que celui qu'on travaille à Livourne, & qui se pêche en Corse, en Sardaigne & en Afrique. Voyez le Tome III.

Des Juifs & des marchands Anglois établis à Venise avoient entrepris d'envoyer des vaisseaux directement en Amérique; mais la course est trop longue & les hasards trop grands, ce qui rend les profits médiocres.

Actuellement les nobles Vénitiens ne font pas le commerce directement, mais ils ont des fonds chez les négocians. En 1765, les négocians les plus riches étoient les Tamozzi, Testori, Burati, Trevese, Uzeli, Bonfil, Camuzzini, &c. L'argent n'est point rare à Venise, l'Etat ne paie que trois & demi pour cent d'intérêt; les particuliers quatre ou quatre & demi quand il y a sureté & hipothéque. Les négocians paient souvent six pour cent, à cause des risques du commerce.

On trouve à Venise beaucoup de vins de Chypre;

de marasquin de Corfou, (qui se fait avec l'amande d'une cerise noire distillée) & autres denrées du Levant.

Le commerce de Venise en terre-ferme consiste en riz du Véronois & du Vicentin, en soie, en toiles, en armes du Brescian : on avoit fait dernièrement avec la cour de Dresde un traité de commerce qui annonçoit beaucoup, mais qui n'a pas eu grande exécution : Venise envoie aussi des bleds de son territoire en Espagne & à Gênes ; elle en fournissoit même à Rome & à Naples dans le temps de la cherté.

Les arts en général ne sont point en vigueur à Venise, & l'on est obligé de tirer beaucoup de choses d'ailleurs. Les soieries ont le défaut, commun à toutes celles d'Italie d'être mal écruées, dures, sèches, cassantes : les étoffes brochées & en dorures, les broderies, les galons, les gases en soie, or & argent, se tirent de France en contrebande ; les draps fins se tirent de France & d'Angleterre. M. Rolland, Tom. VI, p. 93.

On fait cependant des étoffes à Venise : les damasquettes ont un grand cours au Levant ; ce sont de petites étoffes légères, un peu croisées, qui ne se font qu'à Venise.

Les glaces de Murano vont partout ; il n'y a que celles de France qu'on leur préfère ; mais celles-ci coûtent le double.

Il y a une quinzaine de maisons dans l'isle de Murano, où l'on fait des ouvrages de verreries, comme des gobelets, des fleurs, &c. Il n'y a que celles de Jean Mota, où l'on fasse des glaces ; on n'y travaille que deux jours de la semaine, & une douzaine d'ouvriers qui y sont, suffisent pour souffler soixante glaces dans une matinée : l'on fait la frite avec de la cendre d'Espagne & de la terre de Vicense dans un fourneau à part, en six heures de temps ; & cette frite, mise dans un autre creuset

pendant ſept à huit jours, ſert à faire le verre. On ſouffle des glaces de *nove quarte* ou quatre pieds & demi en tout ſens, mais communément elles n'ont pas plus de trois pieds. Après les avoir ſoufflées avec beaucoup de peine, on les coupe, on les étend ſur une pierre, on les prend avec une pelle de fer pour les mettre au-deſſus du fourneau, ſur un plan incliné, où elles ne ſe réfroidiſſent que peu-à-peu; les creuſets ſont faits auſſi avec de la terre de Vicenſe, ils ſervent pendant ſept à huit ſemaines.

Dans la manufacture de criſtal de Briati, qui eſt à Veniſe dans le Rio del Anzelo, près Ste. Marie Majeure, il ſe fait des ouvrages de la plus grande délicateſſe; j'y ai vu des luſtres de ſix à ſept pieds de diamètre, on les appelle *Ciocche*. Les perles fauſſes & les verrotteries ſont un article de commerce aſſez conſidérable: le quartier de Caſtello eſt plein d'ouvriers & de marchands de ce genre; on y voit deux cent eſpèces différentes pour la forme & la couleur, en ouvrages de verrotteries; on en fait des aſſortimens & des envois à Lisbonne & à Cadix, pour ſervir à la traite des Nègres, à Alexandrie & dans tout le Levant.

On y fait des aventurines artificielles, mais un ſeul homme en a le ſecret; il demeure à Murano.

Un opticien nommé Domenico Selva y faiſoit d'aſſez bons téleſcopes.

On y travaille auſſi la crême de tartre en grand, le ſublimé corroſif, le blanc de céruſe; & la thériaque s'y fait avec le plus grand appareil en préſence des commiſſaires du ſénat.

Les caractères d'imprimerie qui ſe fondent à Veniſe vont dans toute l'Italie; on y imprime plus de livres que dans aucune autre ville d'Italie, comme nous l'avons dit dans le volume précédent, & il n'en coûte que la moitié de ce qu'il en coûte à Paris (1). On ne donne aux ouvriers que neuf

(1) Un volume *in*-12. de vingt-cinq feuilles, ne s'y vend que vingt-cinq ſols du pays.

livres douze ſols par ſemaine, & ils ſont obligés de travailler depuis douze heures juſqu'à quatre heures de la nuit.

Le climat de Veniſe eſt doux comme celui de la Lombardie, cette ville étant à la même latitude que Milan. M. Farſetti avoit fait venir du plan de Bourgogne pour mettre dans ſa campagne, du côté de Treviſo, & non-ſeulement les ſeps de vigne, mais encore la terre même priſe en Bourgogne, afin qu'il ne manquât rien à la qualité de ſon vin, il avoit bien raiſon, puiſqu'on ſait par l'analyſe chimique, qu'une même plante telle que la ſoude, ne renferme pas les mêmes ſels quand elle eſt ſemée dans nos provinces intérieures de la France, ou quand elle eſt cueillie dans les bords de la mer. M. Farſetti eut en effet quelque ſuccès. Un connoiſſeur m'a aſſuré que dans les premières années, ſon vin n'étoit point mauvais, mais il ne pouvoit manquer de dégénérer bientôt.

On pêche de fort bon poiſſon dans le canal de Veniſe; & tout le long des murs des canaux, on trouve une quantité prodigieuſe de petits crabes, grands comme des écus de ſix livres, qui s'attachent aux murs, & qui ſont fort bons à manger, quand on les a tenu dans un vivier pour les ramollir.

Veniſe étant au milieu des eaux ſalées, celle qui eſt bonne à boire y eſt fort rare; on n'a que l'eau des citernes, auſſi l'on en compte à Veniſe cent ſoixante, qui ſont toutes publiques, & le grand puits de S. Marc n'eſt lui-même qu'une citerne.

M. Joannin en a vu conſtruire une dont voici le détail. On commença par creuſer un eſpace de cent pieds de long & autant de large ſur quinze à vingt de profondeur. On fit des murs très-ſolides de brique à l'entour, on les fonda ſur pilotis: on épuiſoit l'eau de la mer qui filtroit à travers les terres, & l'on parvint à paver cet eſpace avec un bon ciment qui ferma l'entrée à l'eau de la mer.

La place étant nette & sèche, on éleva un mur en forme de puits dans le milieu, en laissant des ouvertures au bas, pour que l'eau pût y entrer : tout autour du puits, on remplit de sable de rivière le reste du cube, jusqu'à la hauteur du pavé de la place, on le pava avec des briques posées de champ. Aux quatre extrémités de ce pavé, on fit quatre puisards ou petits puits d'environ trois à quatre pieds de profondeur, posant sur la masse de sable ; ces puisards furent couverts d'une dalle percée & grillée pour recevoir l'eau de pluie : on dirigea toutes les rigoles du voisinage sur ces quatre puisards.

Il résulte de cette construction, que les eaux ne tombant qu'aux angles du quarré, ont une masse de sable de vingt pieds de profondeur & de cinquante pieds de largeur à traverser avant d'arriver au puits, & qu'en y arrivant, elles sont nécessairement bien filtrées ; cela est d'autant plus nécessaire, que les pluies qui tombent sur toutes les parties d'une maison balayent des ordures de toute espèce ; mais avec les précautions que l'on prend l'eau des citernes est fort bonne, lorsqu'elle est reposée quelques jours après la pluie, & il ne paroît pas qu'elle ait aucun inconvénient pour la santé.

Dans les temps de sécheresse, comme en 1762, on est obligé de faire venir de l'eau de la Brenta ; on l'apporte dans des barriques sur des bateaux.

Le climat de Venise paroît assez bon, puisque les habitans de Venise passent pour vivre plus longtemps que les autres : je crois cependant que leur sobriété en est la principale cause ; leur position au milieu des eaux ne paroît point favorable à la santé. L'on assure, il est vrai, que les eaux salées ne sont point sujettes à cette putréfaction qui rend les eaux croupissantes si dangereuses en terre ferme ; mais je crois que cela vient de l'agitation continuelle des eaux par le vent & la marée : car les endroits où l'on fait du sel sur le bord de la mer,

sont fiévreux en été, les habitans désertent au printemps, il n'y reste que les ouvriers nécessaires, & presque tous prennent la fiévre. C'est du moins ce que j'ai ouï raconter de Trieste, de Stagno près Raguse, & de la Rochelle en France. De Venise à Trieste on compte cent dix-neuf milles ou quinze postes & demie; mais je n'ai point fait ce voyage, & de Venise je suis revenu par Padoue.

CHAPITRE VII.

Chemin de Padoue ; histoire de cette ville.

LA route que nous allons faire de Venise à Milan par Padoue, Vicense, Vérone, Bresse & Bergame, est de cinquante-cinq lieues en ligne droite; on compte cent quatre-vngt-quatorze milles, & l'on paie vingt-deux postes. On peut faire la majeure partie de cette route par eau; car il y a une barque pour Modène, qui part de Venise le samedi à minuit. On change de barque à Poléfine, & l'on soupe pendant le déménagement; on dîne le dimanche dans une auberge au bord du canal; on arrive le lundi à ciuq heures du matin à Pontelago; on passe, vers onze heures, du Pô dans le Panaro; à dix heures du soir on est à Finale dans le Modenois, on y passe la nuit; le mardi on va le jour & la nuit, & l'on arrive alors à Modène le mercredi matin à porte ouvrante.

De Venise à Padoue il y a vingt-cinq milles: on y va pour l'ordinaire par la Brenta, en prenant un *Burchiello*; c'est un grand bateau, dont la chambre est communément ornée de peintures, avec des tapis, des glaces & des portes vitrées: on le fait remorquer par une ou deux barques à quatre rames, depuis Venise jusqu'à Fusina, le long des

lagunes, où la route est indiquée par des piquets, pour que les barques ne soient point exposées à s'égarer ou à donner sur les bas-fonds. Il faut environ une heure pour aller de Venise en terre-ferme, c'est-à dire, pour faire cinq milles, on prend ensuite deux chevaux pour tirer la barque le long du canal de la Brenta.

Depuis Venise jusqu'à Padoue les vues sont admirables : tant qu'on est sur les lagunes, on a d'un côté la perspective singulière de Venise, de l'autre un rivage charmant couvert des plus belles maisons, & qui semblent sortir des eaux; quand on est entré dans le canal (qui vient de la Brenta), on trouve une double file de villages & de maisons qui se succèdent sans interruption, des palais superbes, des casins ornés, des jardins sans nombre, une belle verdure : je n'ai point vu de rivages aussi rians & aussi bien peuplés.

A un mille de l'embouchure du canal, on trouve les premières écluses, appelées *Porte del Morazano*, & deux milles plus loin le palais Foscari, sur la rive gauche, dont l'architecture est de Palladio : on y remarque des peintures à fresque, surtout un beau salon qu'on assure être du Titien, & six chambres peintes par Paul Véronèse, ou qui sont du moins de son école. Du palais Foscari à Mira, il y a cinq milles.

MIRA est un gros village à quatorze milles de Venise & onze de Padoue, où l'on passe les secondes écluses; il est rempli de belles maisons : la plus remarquable est celle des *Bembo*, actuellement des Dolfin, où il y a deux fenêtres feintes que Paul Véronèse a peintes : elles sont traitées de bon goût & bien conservées.

DOLO est un autre bourg considérable, à dix-sept milles de Venise, où M. Tron a un très-beau palais : on y passe des écluses, & l'on entre dans la Brenta qu'on a détournée des lagunes, & qui va

jusqu'à la mer, par le canal appelé Brentone. En 1777, M. Frisi & M. Ximenès furent appelés à Padoue pour examiner un projet de M. Lorgna, relativement à ces eaux de la Brenta, qui causent beaucoup de dommages dans ces campagnes. La maison Tiepolo, qui est à un mille plus loin que Dolo, est aussi fort belle: de-là jusqu'à *Stra*, il n'y a qu'environ deux milles.

STRA est un gros bourg à vingt milles de Venise & à cinq milles de Padoue: c'est-là qu'est la belle maison *Pisani*, dont les bâtimens & les jardins sont d'une étendue & d'une magnificence extraordinaire. Le plan des jardins surtout est beau, symétrique dans le total, & bien varié dans les détails: on y trouve quantité de pelouses à l'angloise, & de charmilles taillées dans le goût de celles de Marly, & un beau berceau de limoniers. Les terrasses, les peintures, les statues, les colonnes de marbre, tous les genres de décoration y annoncent un des plus riches possesseurs de Venise.

NOVENTA, village à trois milles de Stra, & à deux milles de Padoue, où est le palais de Giovanelli (on prononce à Venise Tzuanelli), sur le canal de Piovego: c'est une des plus belles maisons de campagne qui soit sur la route; le bâtiment est très-grand, l'entrée est d'un beau caractère; les jardins sont surtout très-beaux, quoique sur un plan très-simple.

PADOVA, Padoue, en latin *Patavium*, est une ville de quarante mille ames, située à huit lieues de Venise vers le couchant. Sa latitude est de quarante-cinq degrés vingt-trois minutes quarante secondes à l'observatoire, & sa longitude est trente-huit degrés de temps, à l'orient de Paris, suivant les observations de M. Toaldo. Elle est située au midi de la Brenta, au N. E. des collines appelées *Monti Euganei*, ce nom vient de Εὐγενὴς *nobili genere ortus*; c'étoit le nom des anciens habitans de ce

pays-là. Nous n'avons point de témoignage plus brillant ſur l'ancienneté de Padoue, que ces vers de Virgile, qui en attribue la fondation à Antenor :

Antenor potuit mediis elapſus Achivis,
Illyricos penetrare ſinus, atque intima tutus
Regna Liburnorum & frontem ſuperare Timavi.
. . . .
Hic tamen ille urbem Patavi ſedesque locavit
Teucrorum.

Æneid. L. 1. v. 242.

Les ſavans, il eſt vrai, diſputent pour ſavoir ſi la Brenta eſt véritablement le *Timavus* de Virgile, & ſi la ville qu'il appelle *Patavium* eſt la même que nous appellons Padoue; mais il eſt difficile de croire qu'il ait pu s'y méprendre, & le plus grand nombre des hiſtoriens s'accorde à rapporter la fondation de Padoue à Anténor.

Tacite paroît le ſuppoſer encore, quand il dit: *Thraſea Patavii unde ortus erat ludis Ceſticis à Trojano Antenore inſtitutis, habitu Tragico cecinerat.* Annal. L. XVI. On place cette époque onze cent quatre-vingt-trois ans avant Jéſus-Chriſt, & c'eſt ainſi qu'on l'a gravé ſur la porte *del Portello* ou d'*Ogni Santi*. Voyez *Pignoria*, *origini Padovane*.

Padoue a toujours été une des villes les plus célèbres de l'Italie, même ſous l'empire Romain. Strabon dans le cinquième livre de ſa géographie, nous dit qu'elle avoit pu fournir à la fois juſqu'à cent vingt mille ſoldats, & qu'on y avoit compté juſqu'à cinq cent chevaliers Romains; il y a des hiſtoriens qui diſent qu'elle renfermoit un million & demi d'habitans.

La victoire que les habitans de Padoue remportèrent ſur Cléonime, capitaine des Grecs, à Oriago, fit établir des combats naumachiques, dont il eſt parlé dans Tite-Live: *Patavii monumentum navalis pugnæ eo die quo pugnatum eſt ſolemni certamine na-*

vium in flumine oppidi medio exercetur. Dec. I. L. X.

Dans le temps où les Romains, assiégés jusque dans le Capitole par les Gaulois Sénonois, étoient réduits aux dernières extrémités, les troupes de Padoue secondant la valeur de Camille, contribuèrent surtout au salut des Romains. Ceux-ci reçurent encore de grands secours dans d'autres occasions, de la part des habitans de Padoue. Voyez le *Cavalier Orsato*, dans son Histoire, pag. 24.

Vers l'an 224 avant Jésus-Christ, toute la Lombardie & la Gaule Cisalpine ayant été conquise par les Romains, Padoue se trouva réunie à la république de Rome. Cn. Pompée Strabon lui donna le *Jus Latii*, & Jules-César la fit ériger en colonie Romaine dans la tribu *Fabia*, l'an 49 avant Jésus-Christ, en même temps que plusieurs autres villes Transpadanes, Milan, Mantoue, Bergame, Bresce, Vérone; mais Padoue fut toujours traitée avec plus de distinction que les autres villes; ses habitans avoient droit de suffrage comme les citoyens Romains: elle se gouvernoit elle-même; elle avoit ses lois municipales: elle étoit plutôt alliée que sujette.

Cette ville fut saccagée par Alaric, ensuite par Attila, l'an 455: ses habitans prirent la fuite, quelques-uns se retirerent dans les lagunes, & y formèrent des villages qui furent long-temps sous la jurisdiction des magistrats de Padoue, jusqu'à ce qu'ayant formé la superbe Venise cette colonie subjugua son ancienne métropole.

Padoue fut encore brûlée ou saccagée plusieurs fois: l'an 600, par Agilulfe, roi des Lombards, l'an 903, par les Hongrois, & l'an 1174, par l'effet des divisions intestines, excitées entre Forzate & Transalgardi; il y eut cette fois-là deux mille six cent maisons de brûlées; on en voit la date sur une porte latérale de S. Canziano; enfin le palais fut brûlée l'an 1420, par un accident dont on ignore la cause. Si l'on ajoute à cela les tremblemens de

terre qui la désolèrent en 369, 1004 & 1117, & le fléau de la peste, on ne sera pas surpris que cette ville, autrefois si florissante, soit si fort déchue de son ancien éclat.

Charlemagne ayant détruit le royaume des Lombards l'an 773, fit rétablir Padoue; la tradition porte qu'il fit bâtir l'église de S. Egide; du moins on le lit ainsi dans une inscription qui est sur la porte extérieure de cette église.

Padoue fut très-favorisée par les empereurs Othon, Henri III, Henri IV; ce dernier lui accorda, en 1090, presque toutes les prérogatives d'une ville libre; & Fréderic II transporta l'université de Bologne à Padoue, l'an 1222. Mais lorsque les seigneurs particuliers envahirent l'Italie, Padoue eut le sort de toutes les autres; en 1237, elle tomba sous la tyrannie d'Acciolino ou Ezellino, il y exerça mille cruautés & mille horreurs, jusqu'à l'année 1256: enfin il mourut désespéré dans une bataille donnée près de Soncino, en 1259 (1).

Ezellino, immanissimo tiranno
Che sia creduto figlio del Demonio;
E distruggendo il bel paese Ausonio,
Che pietosi appo lui stati saranno
Mario, Silla, Neron, Caio, ed Antonio.

La ville reprit une forme républicaine & s'y maintint jusqu'à l'an 1318. Les *Carrara* ou *Carraresi* eurent ensuite la principale autorité; mais ils l'exercèrent avec modération & pour le bien public: ce furent eux qui firent achever les anciens murs de la ville, rétablir les fortifications & le château, & paver les rues en 1340; ils bâtirent le palais appelé aujourd'hui *Prefetticio*, avec un corridor qui conduisoit au château; ils accordèrent des privilé-

(1) M. Verci de Bassano a écrit l'histoire d'Ezellin & de sa famille.

ges aux ouvriers en laine, & encouragèrent le commerce.

Cette ville passa ensuite sous la puissance des Scaligeri; les Carrares reprirent le dessus, mais Galéas Visconti fit prisonnier François *Carrara*, qui mourut dans sa captivité à Monza, en 1393; il est enterré dans le baptistère de la cathédrale de Padoue. Cette ville revint encore aux Carrares; enfin elle se soumit aux Vénitiens en 1405. Le dernier des Carrares fut étranglé, & Padoue n'a éprouvé depuis aucune variation.

Cette ville est dans une plaine agréable, sur la Brenta, dont nous avons déjà parlé: il y a dans le voisinage des collines d'où se tire le meilleur vin & la meilleure huile de l'Italie; si l'on n'étoit pas assuré, disoit l'empereur Constantin Paléologue, « que le Paradis terrestre a été dans l'Asie, je croi» rois qu'il n'a pu être que dans le territoire de Pa» doue ». En effet, ce territoire est un des plus beaux de l'Italie; il contient huit petites villes, huit gros bourgs, plus de quatre cent villages ou communautés, & l'on y compte environ trois cent mille ames.

La ville a la forme d'un triangle, qui a sept milles ou deux lieues & un tiers de tour; les fortifications, composées de fortes murailles & de larges fossés, sont en bon état: ces fortifications furent faites à grands frais par la république de Venise, après la ligue de Cambrai: on fit abbattre tous les ouvrages anciens, & construire vingt bastions, avec des casemattes, des mines, & de belles portes. Ozanam nous dit dans son dictionnaire de mathématique, que les longues guerres des Vénitiens contre les Turcs, firent inventer la méthode de fortifier avec des bastions; mais un des plus vastes & des plus beaux qu'on ait faits, est le bastion *Cornaro* à Padoue, près de la porte *di Ponte Corbo*. Il fut construit en 1539, de même que le bastion de

Santa Croce, dans le temps que Jérôme Cornaro étoit *Capitanio* de Padoue ; l'architecte fut *San Micheli*, Véronois, en 1484. Vasari, dans la vie de ce célèbre architecte, fait mention de ces deux bastions, comme étant les premiers & les plus beaux que l'on ait construits ; on ne faisoit auparavant que des tours rondes, bien moins propres à la défense : *San Micheli* imagina de faire des faces rectilignes, & des flancs de bastions concàves, comme on le voit à Vérone ; ce fut lui qui fortifia Candie, & la mit en état de supporter, cent cinquante ans après, le siège le plus mémorable qu'il y ait eu depuis long-temps, contre toutes les forces de l'empire Ottoman. Nous avons parlé de *Marchi*, à Bologne, dans le Tom. II.

L'intérieur de Padoue n'a pas beaucoup d'apparence : en général les rues sont longues, & ressemblent à des cloîtres, soutenus par de gros piliers courts & sans goût : mais on y a l'extrême commodité des portiques, sous lesquels on est à couverts le long des rues, comme à Bologne. Il y a trois belles portes de ville, qui sont comme des arcs de triomphe : 1°. *porta di S. Giovanni*, 2°. *porta di Savonarola*, qui va du côté de Vicense. Ces deux ouvrages sont de Jean-Marie Falconetto de Verone ; le marquis Poleni a fait graver celle ci dans son Vitruve, comme un véritable modèle. 3°. La troisième & la plus belle des trois est la *porta del Portello*, ornée de huit colonnes composites : elle est à l'un des trois angles de la ville : les portes *di Savonarola* & *di Santa Croce* sont aux deux autres angles.

La ville de Padoue est pavée de pierres bleuâtres & grisâtres, tachetées de points blancs, ou parsemées de trous, d'où cette matière blanche est sortie, à-peu-près comme les pierres de la voie Flaminia. Cette pierre se tire des montagnes voisines de Padoue. On tire une espèce de moilon ou de

pierre blanche, de Costoza; mais l'on en tire encore des côteaux de Vicense. On trouve aussi à Padoue, dans les rues & sur les troitoirs, beaucoup de marbre rouge de Vérone.

CHAPITRE VIII.

Description de Padoue.

LA CATHÉDRALE fut d'abord fondée par l'empereur Fréderic II, vers l'an 1222. L'évêque & les Chanoines sont les plus riches de l'Etat de Venise; les Chanoines ont depuis six cent soixante livres jusqu'à huit mille deux cent livres de rente, sans compter les revenus de la sacristie: aussi dit-on que l'évêque de Padoue est un petit pape, & que ses Chanoines sont les cardinaux de la Lombardie. Voyez Salmon, Tom. XIX.

Le pape Clément XIII, qui avoit été évêque de Padoue, a décoré les Chanoines d'une croix: on y voit d'un côté l'assomption de la Vierge, & de l'autre le bienheureux Grégoire Barbarigo; & ils ont tous le titre de protonotaires apostoliques, *extrà muros.*

Parmi les six papes Vénitiens qu'il y a eu dans l'Eglise, trois ont été tirés de ce chapitre; Eugène IV, en 1431; Paul II, en 1464; Alexandre VIII, en 1689; il faut y ajouter Clément XIII, élu en 1758, & qui avoit été quinze ans évêque de Padoue.

On est persuadé que S. Prosdocimo, disciple de S. Pierre, fut le premier évêque de cette ville, l'an 46 de Jésus-Christ, & on le regarde comme le premier protecteur de la ville, quoiqu'elle en ait encore trois autres.

Le bâtiment actuel de la cathédrale fut com-

mencé l'an 1123, aux dépens du chapitre, par un architecte, nommé Macilo, comme on le voit par une inſcription qui eſt ſur le chapiteau d'une des colonnes de l'égliſe; elle fut rétablie, achevée & embellie en 1400, par Etienne de Carrare, évêque de Padoue. Elle menaçoit ruine encore en 1524 : on y fit des reconſtructions conſidérables ſur les deſſins de Jaques Sanſovino, on les a continuées par parties aux dépens des évêques, du chapitre & des quêtes publiques juſqu'à l'année 1754, que l'égliſe a été finie; elle a été conſacrée par le cardinal Rezzonico, en 1756; la coupole a été faite d'après les deſſins de Jean Gloria, elle eſt établie ſur quatre grands arcs très-ſolides, dont la pouſſée eſt dans la direction des gros murs, liés dans les angles par quatre autres arcs plus petits, qui rendent les premiers encore plus ſolides : cette méthode eſt très-propre à aſſurer la plus vaſte coupole; on en doit l'idée à Bernard Squarcina, architecte ou *Proto* de cette cathédrale, qui eſt mort il n'y a pas long-temps.

Cette égliſe eſt grande, décorée de pilaſtres compoſites; mais ils ſont lourds & d'aſſez mauvais goût.

Dans la branche droite de la croiſée de l'égliſe eſt une Vierge du célèbre Giotto, le reſtaurateur de la peinture en Europe, mort en 1336. Pétrarque étoit poſſeſſeur de ce tableau, dans le temps qu'il étoit chanoine de cette cathédrale; & par ſon teſtament il le laiſſa, en 1374, à François de Carrara, comme un chef-d'œuvre de l'art; les dévotes regardent auſſi cette image comme miraculeuſe.

Dans la ſacriſtie eſt une collection de tableaux, où l'on voit entr'autres une Vierge du Titien, beau tableau, très-bien empâté & vigoureuſement colorié : un S. Jérôme & un S. François, de Jaques Palma le jeune, & le portrait de Pétrarque parmi ceux de pluſieurs autres chanoines.

La bibliothéque du chapitre contient beaucoup de

de manuſcrits & d'éditions rares : elle fut donnée par Jaques Zeno & Pierre Foſcari, évêques de Padoue, (voyez Tomaſini, *Biblioth. Patav.*) Pétrarque même avoit laiſſé une partie de ſes livres à la cathédrale.

On voit auſſi dans cette égliſe les tombeaux de pluſieurs hommes célèbres, tels que Marc-Antoine Pellegrini, juriſconſulte : Jaques Dondi, ſurnommé *Orologio*, parce qu'il fut l'auteur d'une des premières horloges qu'on ait faites avec des roues dentées : & Charles Patin, célèbre médecin de Paris, qui étoit allé profeſſer dans l'univerſité de Padoue.

Le baptiſtère eſt dédié à S. Jean-Baptiſte ; il eſt ſéparé de l'égliſe, ſuivant l'ancien uſage, que l'on remarque encore à Rome, à Florence, à Parme, à Novare, &c. on y batiſoit tous les enfans par immerſion, le ſamedi de Pâques & de la Pentecôte, à l'exception de ceux qui étoient en danger de mort, & que les curés baptiſoient en particulier.

En ſortant de la cathédrale, on trouve le mont de Piété, qui eſt d'une belle architecture.

IL SANTO, égliſe de S. Antoine, c'eſt la ſeconde par ſon rang, mais la première par ſa célébrité, à cauſe de S. Antoine de Padoue, qu'on appelle le ſaint par excellence, & qui fut le Taumaturge (1) de ſon ſiècle ; il naquit à Lisbonne l'an 1195 ; il entra dans l'ordre de S. François, qui commençoit à ſe rendre célèbre ; il prêcha en Italie avec tant de ſuccès, il fit tant de converſions, on lui attribua tant de miracles, qu'étant mort en 1231, à l'âge de trente-ſix ans, il fut canoniſé l'année ſuivante.

L'égliſe qui lui eſt conſacrée eſt un des lieux de dévotion les plus célèbres de l'Italie ; elle fut commencée en 1255 aux dépens de la ville, par Nicolas de Piſe, architecte & ſculpteur de réputation, & terminée en 1307.

(1) Qui fait des miracles.

Avant que d'y entrer, on voit ſur la place une ſtatue équeſtre de bronze, qui repréſente Eraſme de Narni, ſurnommé *Gattamelata*, général des troupes de Veniſe; cet ouvrage eſt du Donatello, célèbre ſculpteur Florentin, & Vaſari en parle avec beaucoup d'éloges. On ne peut rien voir, dit-il, de plus animé, de plus fier, de plus noble, & l'on fut étonné de cet ouvrage lorſqu'il parut: il y a véritablement du mérite dans cette figure, le cheval a aſſez d'action, & l'on y trouve des choſes vraies dans les enſembles, mais peu d'élégance & peu de fineſſes dans le détail.

L'égliſe de S. Antoine eſt du vieux gothique, à-peu-près comme l'égliſe de S. Marc à Veniſe: on y voit ſix dômes dont deux compoſent la nef. Dans la chapelle du S. Sacrement, il y a des bas-reliefs en bronze du Donatello; au milieu, Jéſus-Chriſt mort, qui eſt entre deux anges; à droite un enfant qui peu de jours après ſa naiſſance, nomme & montre du doigt, par ordre du ſaint, celui qui étoit véritablement ſon père, ſauvant par ce moyen l'honneur d'une mère qui étoit injuſtement accuſée; à gauche, la mule qui ſe met à genoux devant la ſainte hoſtie, que S. Antoine lui montre, pour convertir un hérétique. Il y a encore quatre autres anges de bronze à demi-relief, qui ſont du Donatello. Le tabernacle eſt diviſé en trois ordres d'architecture, avec des ſtatues & ornemens de bronze, des colonnes de verd antique, &c. dans la manière de Sanſovino; on en ignore l'auteur. Le grand autel au fond du chœur eſt de Jérôme Campagna, habile ſculpteur de Vérone, élève de Sanſovino, & de Céſar Franco, architecte de Padoue.

Le martyre de Ste. Agathe, par Tiepolo, eſt dans une chapelle derrière le chœur; c'eſt un très-beau tableau, au jugement même de M. Cochin, qui lui reproche cependant quelques petits défauts

dont les Italiens ne conviennent point. (Rosseti, pag. 43). Le mérite de ce peintre a été fort célébré dans un poëme du P. Bettinelli, & dans l'essai sur la peinture du comte Algarotti : il semble, dit-il, qu'on voie sur le visage de la sainte la douleur des souffrances, & la joie d'une félicité prochaine.

La chapelle du saint est la partie principale de l'église : elle fut commencée en 1352 ; la façade est toute en marbres fins, soutenue par quatre colonnes composites, de marbre de Carrare, & ornée de statues ; dans l'intérieur on voit neuf bas-reliefs, qui représentent divers miracles de S. Antoine, dont les figures sont presque de grandeur naturelle.

Dans le premier cadre, on voit S. Antoine, qui voulant aller chercher la gloire du martyre, quitte l'habit des chanoines réguliers, pour prendre celui des Frères-Mineurs à Coïmbre ; ce bas-relief est d'Antoine Minello de Bardi, sculpteur de Padoue, dont les ouvrages ont un peu de sécheresse. Dans le second, on voit le saint qui fait le signe de la croix, pour rappeler à la vie une femme que son mari avoit jetée par la fenêtre ; l'expression est un peu dans le goût de Raphaël ; on en ignore l'auteur.

Le troisième bas-relief est de Jérôme Campagna ; Maffei, (tome 3. p. 192.) & M. Cochin en parlent avec beaucoup d'éloges : il représente le saint ressuscitant à Lisbonne un jeune homme, pour délivrer son père, injustement accusé de l'avoir massacré. Cet ouvrage est le seul des neuf dont nous parlons, auquel M. Cochin ait accordé de la correction & de la beauté.

Le quatrième est du célèbre Sansovino : on y voit S. Antoine ressuscitant une jeune fille des environs de Padoue, qui s'étoit noyée dans un fossé. Il est parlé de cet ouvrage avec éloge dans la vie de Sansovino, écrite par Vasari, & dans les notes de monsignor Bottari.

Le cinquième est de Danese Cataneo, un des meilleurs élèves de Sansovino : il représente le saint qui ressuscite un enfant submergé par une tempête imprévue, dans le temps qu'il jouoit dans une barque avec d'autres enfans.

Le sixième fut fait en 1525, par Tullio Lombardi ; c'est S. Antoine qui montre dans la bourse d'un avare déjà mort, son cœur encore palpitant.

Dans le septième, qui est du même artiste, S. Antoine remet le pied d'un enfant qui se l'étoit coupé lui-même, pour se punir d'avoir donné un coup de pied à sa mère.

Le huitième, dont on ignore l'auteur, représente une histoire de l'hérétique Aleardino ; il jeta un verre par la fenêtre, en disant qu'il reconnoîtroit Antoine pour un saint, si ce verre ne se cassoit pas ; on voit le verre entier rompre la pierre sur laquelle il est tombé, & l'hérétique se convertir.

Le neuvième & dernier de ses bas-reliefs est d'Antonio Lombardi ; c'est l'enfant nouveau né que nous avons déjà vu représenté par le Donatello.

Au milieu de cette chapelle est un très-bel autel de granit, qui renferme, dans une châsse d'argent, le corps de S. Antoine ; le tout est porté sur une table de verd antique. Trois figures de bronze, qui représentent S. Antoine, S. Prosdocime, & S. Louis, évêque de Toulouse, ainsi que quatre anges de bronze qui soutiennent des chandeliers, sont de Tiziano Aspetti, sculpteur célèbre de Padoue ; les portes de bronze qui forment le dessous de la châsse, & celles qui ferment les marches de l'autel, sont encore du même maître ; cet ouvrage fut achevé en 1596 : des deux côtés de l'autel s'élèvent deux groupes d'anges en marbre, qui portent des chandeliers d'argent d'un très-grand travail, & qui pèsent trois mille cent trente-quatre onces de Padoue.

Le devant d'autel est d'argent, & dans les gran-

des fêtes on en met un autre qui est enrichi de pierres précieuses.

Il y a une lampe d'or, & vingt-quatre lampes d'argent dans la chapelle ; quatorze sous les arcades, & neuf en dehors de la chapelle, avec un très-grand lustre ; les *Ex-voto* en or & en argent y sont accumulés de tous côtés avec la plus grande profusion.

De l'église on monte dans le chœur par trois marches, au-dessus desquelles on voit une balustrade fermée par deux portes de bronze, qui sont de Tiziano Aspetti, aussi-bien que les quatre statues placées aux angles de la balustrade, qui représentent la Foi, la Charité, la Tempérance, & la Force ; sous les cantories ou tribunes de la musique, on voit à droite S. Marc & S. Luc ; à gauche, S. Matthieu & S. Jean, figures en bronze de Donatello ; les 12 autres bas-reliefs de bronze sont de Vellano de Padoue, disciple de Donatello & de Riccio : Vasari parle de l'un & de l'autre avec éloge.

La musique de cette église est composée de quarante personnes, dont seize pour la voix, & vingt-quatre pour les instrumens ; le célèbre Tartini en étoit encore en 1765 ; on citoit aussi Antonio Vandini de Bologne, fort estimé pour le violon ; Matteo Bissioli de Bresse pour le haut-bois, Valloti Piémontois, maître de chapelle, l'un des meilleurs de l'Italie ; mais ils sont morts depuis mon voyage. Quatre grands buffets d'orgue, dorés aussi-bien que le baldaquin du grand autel, font un coup-d'œil très-majestueux.

Le portrait de S. Antoine que l'on voit sur le mur du chœur à gauche, renfermé sous une glace, passe pour avoir été fait d'après nature.

Au fond du chœur où l'on a bâti le nouvel autel d'ordre corinthien, orné de marbres, on voit cinq statues de bronze du Donatello, faites en 1468, qui représentent la Vierge & les quatre protecteurs

de Padoue ; il y a aussi des statues de pierre, par Jérôme Campagna ; dans le milieu est une grande niche, où l'on voit un beau crucifix de bronze, du Donatello ; dans la partie extérieure qui regarde la chapelle du sanctuaire est un grand cadre de marbre, où ce célèbre artiste a représenté notre Sauveur dans le tombeau ; on admire les saintes femmes qui pleurent autour de lui.

Dans le milieu de l'église, sur le troisième pilier à droite, est le monument du cardinal Bembo, célèbre par plusieurs ouvrages, histoire de Venise, poésies italiennes, &c. Il étoit secrétaire du pape Léon X, & d'une illustre famille de Venise ; on voit son portrait en marbre de Carrare, par Cataneo de Carrare, disciple de Sansovino : Cataneo étoit à la fois sculpteur & poëte ; on a de lui *Gli amori di Marfisa*.

Dans une niche de marbre jaune on voit le buste d'Hélène Cornaro Puiscopia, noble Vénitienne, qui reçut à Padoue le titre de docteur en philosophie, & se rendit célèbre par son savoir ; elle est enterrée à Ste. Justine ; Burnet l'a célébrée dans ses lettres sur l'Italie.

Dans la cinquième chapelle à droite, qui est celle de S. Félix, sont des peintures à fresque de Giacopo Avanzi ; elles sont encore assez bien conservées ; on y trouve de très-bons caractères de têtes & des vérités de nature ; mais la manière en est sèche.

A la cinquième chapelle à gauche, derrière le chœur, est la décollation de S. Jean-Baptiste, de Piazetta ; il a beaucoup d'effet, mais le S. Jean n'a pas un beau caractère ; la couleur du tableau est piquante sans être vraie.

Dans le premier cloître du couvent est le tombeau de Gabriel Fallope, grand philosophe & médecin célèbre, qui a donné son nom aux trompes de la matrice ; il étoit professeur d'anatomie à Padoue, & il y mourut.

Il y a beaucoup d'autres tombeaux remarquables, sur lesquels on pourra voir le P. Polidore : *Religiose memorie della Chiesa del Santo*; Tomasini, Salomoni, & Rossetti *descrizione delle pitture*, &c. On y trouve surtout des tombeaux de médecins, cette profession ayant toujours été très-distinguée à Padoue.

La bibliothéque du couvent mérite d'être vue : la voûte a été peinte par Pellegrini.

SCUOLA DEL SANTO est une confrérie ou un oratoire qui est à côté de l'église : on y voit seize fresques, dont trois, savoir, la quatrième à droite, la sixième & la septième à gauche sont du Titien, & représentent des miracles de S. Antoine; elles firent la réputation de ce peintre, & déterminèrent le sénat de Venise à le charger des peintures de la salle du grand conseil, qui ont péri par un incendie. Il y a de bonnes têtes dans ces tableaux, mais elles sont peintes avec un peu de dureté.

Près de cette église est le jardin de botanique, dont nous parlerons dans la suite.

SANTA GIUSTINA, église de Bénédictins du mont Cassin, l'une des plus superbes de l'Italie; elle est d'André Riccio, architecte de Padoue, & appartient à une abbaye de Bénédictins riche & ancienne. Cette église est bâtie dans l'endroit où étoit autrefois un temple de la Concorde, & fut commencée vers l'an 1520 : elle a quatre cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur du levant au couchant, cent & huit de hauteur, cent & vingt-neuf de largeur, en y comprenant les trois nefs, & trois cent trente-deux dans la croisée. Elle est bâtie en briques, mais les chapiteaux des pilastres sont d'une belle pierre blanche de Vicense (1); elle est grande, majestueuse & bien proportionnée; la composition est d'un seul ordre placé sur un piédestal fort bas, ce qui lui donne une proportion encore plus majes-

(1) Voyez la description imprimée de cette église.

tueuſe ; les pilaſtres ſont ioniques, un peu lourds, ainſi que leurs chapiteaux : le chœur eſt plus élevé de neuf marches que la nef, ce qui fait un bon effet. L'égliſe eſt couverte par huit coupoles, dont la plus haute a intérieurement cent ſoixante-quinze pieds ſous la voûte, & deux cent trente-deux au-dehors, en y comprenant la ſtatue de Ste. Juſtine, qui fait le couronnement ; ces coupoles éclairent avec beaucoup d'effet l'intérieur de l'édifice.

Cette égliſe eſt remarquable encore par de belles peintures : la principale eſt au fond du chœur, c'eſt le martyre de Ste. Juſtine de Padoue, par Paul Véronèſe ; tous les auteurs l'ont cité comme un des plus beaux ouvrages de ce maître ; cependant la compoſition de la gloire de ce tableau eſt confuſe ; celle d'en bas eſt médiocre ; la ſainte n'eſt point belle, les couleurs locales en ſont trop tranchantes, & le fond a totalement changé, de ſorte qu'il a perdu une grande partie de ſon accord. On trouve néanmoins des beautés de détail dans les têtes & dans les figures. Ce tableau a été gravé par Auguſtin Carrache en deux grandes feuilles, d'une manière propre à immortaliſer l'original.

Le corps de Ste. Juſtine, vierge & martyre, protectrice de Padoue & titulaire de cette égliſe, repoſe ſous l'autel du chœur.

Dans la croiſée de l'égliſe eſt le corps de S. Luc évangéliſte, qui mourut en Bithynie, mais dont le corps transféré à Conſtantinople fut enſuite apporté à Padoue : du moins la queſtion a été ainſi décidée contre les Obſervantins de Veniſe, qui prétendoient poſſéder les reliques de S. Luc dans leur égliſe de S. Giobbe : voyez *Cavaccio hiſtoriarum Cœnobii D. Juſtinæ*.

Je ne parlerai pas de beaucoup d'autres tableaux eſtimés qui ſont dans cette égliſe ; on peut voir la critique qu'en fait M. Cochin & la réponſe de M. Roſſetti, qui les juſtifie dans ſa deſcription des pein-

tures de Padoue : il suffit de dire qu'il y a plus de vingt autels dans cette église, qui sont tous fort riches & ornés de tableaux, parmi lesquels on distingue les Innocens & la Rachel. On se propose de mettre dans toutes les chapelles des statues de marbre, & d'ôter les tableaux, comme on a substitué des mosaïques à ceux de S. Pierre de Rome. Les stalles des religieux ont été sculptées par un François, qui y a représenté des histoires de l'Ecriture-Sainte.

L'Assomption de Paul Véronèse, qui étoit autrefois dans l'église, est aujourd'hui dans l'appartement de l'abbé, ainsi que beaucoup d'autres tableaux du Titien, du Tintoret, de Maratte, de Solimène, &c.

Il y a quelques monumens antiques à Ste. Justine. C'est-là qu'on a trouvé l'inscription qui est sous le buste de Tite-Live dans le *Salone* de Padoue, dont nous parlerons bientot ; on y a trouvé aussi des ossemens qu'on a cru être ceux de Tite-Live même. Voyez à ce sujet *Pignoria, page* 222, *Orsati Monumenta, page* 27.

Albert in Mussato, gentilhomme de Padoue, poëte, historien & orateur très-célèbre, fut enterré dans cette église, & on voit encore une inscription à son honneur dans le cloître des religieux ; il mourut en 1329. Le marquis Maffei dans la préface du Théâtre Italien, & Facciolati (*Fasti Gymnasii Patavini*, I. 16) regardent Mussato comme le restaurateur des lettres en Italie ; il remit en vigueur la bonne latinité, qui depuis six cent ans étoit tombée dans la barbarie, & reçut la couronne de laurier, comme grand poëte, des mains de l'évêque de Padoue, & d'Albert duc de Saxe. Nous parlerons plus bas de J. F. Mussato.

Gui Pencirole, célèbre jurisconsulte, est aussi enterré à Ste. Justine, aussi-bien qu'Hélène Cornaro Piscopia, dont le monument est à S. Antoine, comme nous l'avons dit ci-dessus.

La bibliothéque du couvent eſt très - belle, ſoit par la beauté du vaiſſeau & de la menuiſerie, ſoit par la quantité des beaux & bons livres qu'on y a raſſemblés. On a fait l'acquiſition de la bibliothéque du marquis Poleni, un des plus ſavans hommes de l'Italie dans la phyſique & les mathématiques ; elle a coûté ſeize mille livres, & contient une collection fort complète, & qui avoit été difficile à former ; j'y ai vu des livres qu'on ne trouve preſque plus, comme la *machina celeſtis* d'Hévelius, l'analyſe de Harriot, & certains ouvrages du célèbre Dominique Caſſini.

La grande place qui eſt devant Ste. Juſtine s'appelle *Prato della Valle* ; elle eſt regardée comme un lieu conſacré par le martyre d'une multitude de chrétiens. Les auteurs nationaux, Cavaccio, Pignoria, Portenari, Orſato, Ongarello, diſent qu'il y avoit très-anciennement ſur cette place un théâtre, où l'on repréſentoit des tragédies, ſpécialement dans des jeux qui ſe célébroient tous les trente ans, & auxquels on ſe rendoit de tous côtés : Tacite en fait mention : *Thraſea Patavii, unde ortus erat, ludis cæſticis à Trojano Antenore inſtitutis habitu tragico cecinerat. Ann. XVI.* 12.

On lit dans un ancien manuſcrit qu'en 1243 pour la fête de Pâques, on donna ſur le *Prato della Valle* une repréſentation des ſouffrances & de la réſurrection de Jéſus-Chriſt. Ces ſortes de ſpectacles ne furent uſités en Toſcane que vers l'an 1273, & en France vers 1398. Voyez les notes d'Apoſtolo Zeno ſur la bibliothéque Italienne de Fontanini. C'eſt à ce ſujet que Voltaire, dans un recueil publié en 1764, dit que nous imitâmes ces repréſentations des Italiens de qui nous tenons tout, & que nous les imitâmes aſſez tard, ainſi que nous avons fait daus preſque tous les arts. Voyez les tablettes dramatiques & l'hiſtoire du théâtre François.

On voit encore par un décret de la ville, daté de

1257, qu'on faisoit chaque année une course de chevaux le 12 de Juin, & qu'on donnoit pour premier prix douze bras d'écarlate; c'étoit après avoir été délivré du tyran Ezelin, & en mémoire de cette heureuse délivrance. Ces courses de chevaux ont été ensuite imitées dans toute l'Italie. C'est aussi sur cette place, une des plus vastes qu'on puisse voir, que se tiennent les grandes foires de Padoue, qui commencent le 12 Juin & le 6 Octobre. On y a fait en 1775 une isle environnée d'un canal, avec quatre ponts; au milieu est un amphithéâtre avec un péristile & des boutiques pour la foire; les bords seront ornés de statues des hommes célèbres du pays. Le spectacle de cette place étoit admirable, surtout dans l'illumination que l'on fit en 1782 au passage du pape, qui logea pendant trois jours à Ste. Justine.

Les trois églises dont je viens de donner une petite description sont les plus considérables de Padoue; il ne me reste qu'à donner une notice de celles qui ont quelque chose de remarquable : je suivrai pour cela l'ordre alphabétique de la description italienne de Rossetti.

S. AUGUSTIN, église des Dominicains; on y voit une annonciation, de Jaques Palma, & des tombeaux de deux princes Carrara, seigneurs de Padoue, avec une belle inscription composée par Pétrarque. Cette église est bâtie dans l'endroit où étoit autrefois, suivant une ancienne tradition, le temple de Junon, auquel on suspendit les proues des vaisseaux pris sur l'ennemi, dans le combat dont parle Tite-Live (Dec. I. Liv. X.). On croit aussi que c'étoit en face de ce temple, qu'on faisoit chaque année la naumachie ou le combat naval dont parle aussi le même auteur, en réjouissance de cette ancienne victoire.

S. ANNUNZIATA, *nell' Arena*, est ainsi appelée à cause d'un ancien amphithéâtre qui étoit dans la grande place qu'on voit devant le palais Foscari;

il y a dans cette église des histoires de l'ancien & du nouveau Testament, peintes à fresque en 1306, par Giotto. Ce peintre qui eut la gloire d'être après Cimabué, le précurseur de Michel-Ange & de Raphaël, étoit de Florence, & s'appeloit Angelo di Bondone, d'où l'on a fait Angelotto, & enfin Giotto; il étoit très-lié avec le Dante, qui dit dans son Purgatoire, que la réputation de Giotto passe celle de Cimabué.

> Credette Cimabue nella pintura
> Tener lo campo; ed ora ha Giotto il grido
> Si' che la fama di colui oscura.

On croit même que l'imagination hardie du poëte fournissoit au peintre des idées singulières, que l'on voit dans quelques parties de ses ouvrages, comme dans son Enfer.

S. BENOIT, église d'Olivétans : la bibliothéque du couvent fut formée par le Tasse, qui passa quelque temps dans cette maison avec Don Oddi, qui en étoit abbé; il lui faisoit lire sa Jérusalem délivrée, à mesure qu'il la composoit, de même qu'à plusieurs autres gens de lettres, dont parle Fontanini dans sa bibliothéque italienne.

Vis-à-vis de cette église, après avoir passé le pont, on voit sous l'arc des anciens murs la figure de Fracastor en bronze; elle est de Cavino de Padoue, célèbre pour les médailles, qu'il imitoit de l'antique de manière à tromper les connoisseurs; on en conserve à Ste. Geneviève de Paris. L'autre figure est celle d'un noble Vénitien, nommé André Navagero, poëte célèbre.

CA'DIDIO, hôpital pour les enfans-trouvés : il y a dans l'église une assomption de Palme le jeune. C'est dans les fondemens de cette maison qu'on trouva, en 1274, des ossemens dans un cercueil de cyprès qui étoit renfermé dans un autre de plomb; on les a placés sous le nom d'Antenor, contre

l'églife de S. Laurent ; ce tombeau étoit accompagné de beaucoup de médailles d'or & d'argent. L'épée qui étoit dans le cercueil, & fur laquelle il y avoit des vers latins, d'un fiècle barbare, a prouvé que ce n'étoit point là le tombeau d'Antenor. Voyez *Facciolatti fasti Gymnasii Patav. parte I, pag. 7.*

SCUOLA DEL CARMINE, églife de confrérie : le tableau du grand autel eft une Vierge du Titien ; il y a auffi une Vifitation du même maître. Près de-là eft le *Torrione di Ezzelino*, ancienne tour du tyran Ezelin.

SANTA CROCE, paroiffe où il y a une Affomption du Tintoret. Dans la même rue, il y a une maifon bâtie par Palladio, la feule qui foit à Padoue.

BEATA ELENA Enfelmini, couvent de religieufes de S. François de Sales ; elles demeuroient à un mille de la ville hors la porte de Codalunga, dans un couvent appelé d'Arcella Vecchia, dont S. François pofa la première pierre. Il ne refte de l'ancien couvent qu'une petite chapelle appelée S. Antonino, où l'on montre derrière l'autel une ftatue de S. Antoine, placée à l'endroit même où il eft mort ; le couvent fut démoli au temps de la ligue de Cambrai en 1509, pour faire l'efplanade.

BREMITANI, églife des Auguftins ; le fond du choeur fut peint à frefque par Guariento, de Padoue, peintre qui étoit célèbre vers l'an 1360. Au maître autel eft un tableau de Ludovico Fiumicelli Trivigiano, repréfentant la Vierge & l'enfant Jéfus ; on voit au bas du tableau S. Antoine de Padoue, plufieurs autres faints & un doge qui tient en main la figure de la ville qu'il met fous fa protection ; la Vierge eft belle, ainfi que l'enfant Jéfus ; ces figures font vigoureufes de couleur ; le général du tableau eft un peu trop rouge de tons, & fingulièrement compofé.

A la chapelle de la croifée à droite, des frefques

d'André Mantegna : ces peintures sont maniérées & d'un goût gothique ; mais il y a des vérités de nature, & même une bonne perspective dans l'architecture des fonds.

Le mausolée de Mantova, grand jurisconsulte, fut fait par Bartolommeo Ammanati, de Florence, élève de Sansovino ; il étoit à la fois sculpteur, peintre & architecte de mérite. Il y a de lui un géant & un bel arc dans les jardins qui sont près de la maison Mantova.

On voit dans la même église le tombeau d'Antoine Valisnieri, un des plus grands physiciens qu'il y ait eu, médecin célèbre, & professeur de médecine dans l'université de Padoue. L'autel de la sacristie est orné par un S. Jean-Baptiste, du Guide ; c'est le seul tableau de ce maître qu'il y ait à Padoue, on en fait le plus grand cas, quoique M. Cochin n'en fasse pas mention ; il est composé dans une très-bonne attitude & fin de dessin, mais un peu rouge de couleur.

S. GAETANO, église de Théatins, de l'architecture de Scamozzi : on y voit une Purification, de Palme le jeune ; une Annonciation, du même : sur l'autel de la petite chapelle du S. Sépulcre, on voit une Notre-Dame de Pitié, du Titien. Derrière l'autel est une représentation du S. Sépulcre, au-dessus duquel est une Résurrection, par le jeune Palme. S. Simon & S. Jude sont aussi de la même main ; la voûte est peinte à fresque par un François, que je crois être Subleiras : il y a peu de mérite dans la composition en général, mais les figures prises en particulier sont bien pensées, & il y en a de très-bien exécutées ; la couleur en est cependant crue.

LA MADDALENA, église de Hiéronimites ; ce couvent a été changé en une école vétérinaire. On voit dans l'église une Vierge, de Paul Véronèse ; un S. Jérôme, un S. Pierre de Pise, du même

maître; il a peint à fresque dans le cloître en face de la porte de la rue, une apparition de Jésus-Christ à la Magdelaine. C'est dans la même église qu'est enseveli Jean-François Mussato, qui fut un des fondateurs de l'académie Delia & de celle des Ricovrati; il n'a publié que quelques poësies grecques dans les recueils de son temps, mais il étoit regardé comme un homme extraordinaire par sa science & sa vertu. L'académie lui a élevé une statue dans le *Prato della Valle*.

SAN-MICHELE, église paroissiale; à la droite du vestibule qui conduit à la porte latérale, on voit les portraits de quelques-uns des anciens Carrares, seigneurs de Padoue, & les funérailles de la Vierge, où sont peintes quatre figures de spectateurs, qu'on assure être les véritables portraits du Dante, de Boccace, de Pétrarque, & de Pierre d'Albano.

Le SÉMINAIRE, dans la rue appelée *Vanzo*, fut formé par le bienheureux Barbarigo, cardinal & évêque de Padoue, mort en 1697: il y établit une belle bibliothéque, & une imprimerie qui y subsiste encore; l'on y a exécuté des ouvrages considérables, même dans les langues orientales, tels que l'Alcoran de Maraccius, &c. il y fonda des maîtres en tout genre. On y voit dans l'église une fameuse descente de croix, du Bassan, faite en 1574, dont parle M. d'Argenville dans ses vies des peintres; mais ce tableau a été retouché.

CHAPITRE IX.

Descriptions des palais de Padoue.

IL SALONE, ou la salle d'audience, est le bâtiment le plus singulier de Padoue, & c'est aussi la plus grande salle qu'il y ait au monde; elle a

trois cent pieds de long, de l'est à l'ouest, & cent pieds de large, sans autre soutien que les murs, dans lesquels sont placés quatre-vingt-dix gros pilastres. La hauteur est de cent pieds en dedans. Ce grand édifice fut commencé l'an 1172 par Pierre de Cozzo, le même qui fit le fameux aqueduc & la grande tour près de Ségovie en Espagne; le 17 Août 1756, un ouragan terrible renversa la voûte, elle fut refaite avec le secours du sénat de Venise, sous la direction d'un très-habile artiste, nommé Barthelemi Ferracina, qui y a fait une grande méridienne.

On a peint dans la salle les douze signes du zodiaque, & d'autres constellations, les planètes, les mois, les saisons: les apôtres y sont placés, chacun vers le signe du zodiaque le plus approchant de sa fête. Il y a encore beaucoup d'autres sujets de piété; une partie de ces peintures fut faite vers 1312 par Giotto; elles ont été restaurées en 1762, par François Zanoni, d'une manière assez ressemblante à l'original.

On voit dans cette salle un monument qui fut élevé à l'honneur de Tite-Live en 1547; l'ancienne inscription qu'on y voit a passé long-temps pour être relative à cet historien: mais elle a été faite plutôt pour un affranchi de Livia, quatrième fille de Tite-Live. Voyez *Orsato Marmi eruditi*. La tête antique supposée de Tite-Live, fut donnée à la ville par Alexandre Bassano, célèbre antiquaire de Padoue; les six vers latins qui y sont gravés sur le bronze, sont de Lazare Bonamico, autrefois professeur de l'université de Padoue. Il y a aux deux côtés de ce monument deux petites statues de bronze, qui représentent Minerve & l'Eternité; au-dessous sont représentés le Tibre & la Brenta; & dans le milieu la louve qui allaite Remus & Romulus.

Près de-là est le buste de Sperone Speroni, noble de

de Padoue philosophe, orateur & poëte, exécuté en marbre de Carrare.

On y voit aussi le buste de la marquise *Lugrezia Dondi Orologia*, femme de *Pio Enà*, *March. de gli Obizzi* : elle succomba le 16 Novembre 1654, sous les coups d'un amant furieux qui ne put parvenir à la séduire, & la ville de Padoue a fait ériger ce monument en 1661, à la gloire d'une si chaste héroïne, digne concitoyenne de *Bianca de' Rossi*, qui se laissa tuer sur le tombeau de son mari, plutôt que de se rendre aux vœux du tyran Ezelin. L'histoire de celle-ci est peinte à fresque dans la salle du conseil, qui est sur la *Piazza de' Signori*.

La pierre d'opprobre, où les personnes insolvables vont se faire déclarer telles, pour se soustraire aux poursuites de leurs créanciers, est placée dans le salon que nous décrivons.

Au-dessus des quatre portes en dehors on voit quatre bustes de marbre de Tite-Live, de F. Alberto, de Paul, jurisconsulte, & de Pierre d'Albano, tous les quatre de Padoue. Le dernier fut célèbre pour le grec, la philosophie, la médecine, les mathématiques, la peinture; le comte Jean-Marie Mazzuchelli a écrit sa vie, & il en parle encore dans le premier volume de son grand ouvrage, intitulé : *Scrittori Italiani*.

PALAZZO DEL PODESTA, renferme des peintures estimées; entr'autres un grand tableau de Palme le jeune, on voit le Sauveur entre l'abondance & la justice, qui bénit la ville de Padoue, assisté des quatre saints protecteurs de cette ville; un autre de Varotari, où est représentée l'alliance de Pie V & du roi d'Espagne avec la république de Venise, sous le doge Mocenigo. Il y a une terrasse au second étage, ornée d'un ordre dorique, qu'on dit être de Palladio; mais M. Temanza, célèbre architecte, a jugé qu'elle étoit de Falconetto. Près de-là est une tour, qui depuis plusieurs siècles est

sensiblement inclinée; cela n'a pas empêché qu'on n'y ait fait une coupole fort pesante.

PALAZZO DEL CAPITANIO, situé sur la *Piazza de' Signori*, étoit la maison des Carrares; on y a bâti une façade régulière avec deux ordres de pilastres l'un sur l'autre, commencée en 1599 par Falconetto : Vasari en parle avec éloge; cependant l'architecture n'en paroît pas belle : la tour qui est au-dessus de la porte renferme une ancienne horloge qui marque le lieu du soleil, les jours du mois, & les phases de la lune, elle fut faite en 1428 par Novello Oriuolajo : on a cru que cette horloge avoit fait donner à la maison Dondi le surnom d'*Orologio*; mais il y a des savans qui pensent que c'est une horloge plus ancienne, faite par Jacques Dondi en 1344, sous Ubertin de Carrare, & qu'il plaça dans cette maison, près de la cathédrale; on a une idée de ce fait dans les vers latins gravés sur son tombeau dans le mur extérieur du baptistère : quoiqu'il en soit, il y eut ensuite à Padoue un autre mathématicien, nommé Jean Dondi, qui fit une machine pour représenter le cours des planètes; elle fut long-temps à Pavie dans la bibliothéque des Visconti, jusqu'à ce que l'empereur Charles V la fit transporter en Espagne en 1529. Dondi étoit professeur à Padoue; mais Jean Galéas Visconti l'attira dans l'université de Pavie, l'employa ensuite auprès de l'empereur, & lui donna des terres dans le Milanez. On voit dans le testament de Pétrarque, mort en 1374, une mention honorable de ce Jean Dondi, qui est appelé le premier astronome de son temps; Pétrarque dit qu'il a reçu le surnom d'*Orologio*, à cause d'une machine merveilleuse qui représente les mouvemens des planètes, & que le vulgaire croit être une horloge : & il lui laisse cinquante ducats d'or, pour l'achat d'une bague qu'il le prioit de porter en mémoire de lui.

La bibliothéque publique de Padoue donne sur

une cour du même palais; elle eſt dans la ſalle des Géans, ainſi nommée à cauſe des portraits en grand de divers empereurs ou héros, peints à freſque par Domenico Campagnola, & que l'on met à Padoue preſque de pair avec les freſques du Titien.

LOGGIA, ſalle du conſeil de ville, eſt un bâtiment ſitué ſur la même place *de' Signori*; la façade eſt compoſée des neuf arcs, ſoutenus par ſix colonnes & quatre pilaſtres de marbre d'ordre corinthien, ou plutôt d'une eſpèce de compoſite qui n'eſt pas trop beau. Elle fut commencée en 1494, ſuivant le modèle d'Annibal Caſſano, gentilhomme de Padoue, qui étoit auſſi très-verſé dans la connoiſſance de l'antiquité. Les murs de la ſalle où ſe reſſemble le conſeil de ville ſont ornés par les hiſtoires des hommes ou des femmes illuſtres de Padoue, peintes à freſque par Antoine Torre, peintre de Vérone. Il y a ſous le portique une boîte de dénonciation ſecrète, ſemblable à celles du palais ducal à Veniſe.

Le reſte de la place eſt environné de maiſons particulières fort communes, avec des piliers bas & informes, portant des arcades qui ſont devant les boutiques, & ſous leſquelles on peut aller à couvert.

Près du pont de S. Laurent, on voit une arche d'un pont antique dans la cave d'une maiſon particulière. L'inſcription a donné lieu à une diſſertation.

Je paſſe ſous ſilence, pour ne pas rendre trop volumineux ce volume, pluſieurs maiſons particulières de Padoue, où il y a des choſes remarquables pour les antiquités ou pour les arts; on les trouvera indiquées dans l'ouvrage de Roſſetti.

CHAPITRE X.

De l'université & de l'état des lettres à Padoue.

IL BO, est le nom qu'on donne au bâtiment de l'université; cet édifice est d'une architecture grande & majestueuse; la façade est ornée de quatre colonnes doriques cannelées; la cour est environnée d'un grand portique à deux étages, de l'architecture de Sansovino, quoiqu'on le trouve encore au commencement du recueil des *Inedita* de Palladio.

Le nom de *Bo*, suivant Salmon, vient du chiffre soixante, qu'on a pris pour deux lettres par corruption; il y avoit en effet soixante chaires dans cette université: d'autres disent que ce nom vient d'une ancienne hôtellerie, qui avoit pour enseigne le bœuf.

L'université de Padoue est une des plus anciennes & des plus célèbres qu'il y ait eu; elle subsistoit déjà avant que l'empereur Fréderic y transportât celle de Bologne en 1223: les professeurs étoient dans la plus grande considération, & les nobles se faisoient honneur d'entrer dans leur corps; les étudians étoient la partie la plus considérable de la ville, & même dans les siècles les plus barbares, on y accouroit de tous les pays; on y a vu jusqu'à dix-huit mille étudians, & il n'y en a pas cinq cent actuellement. On peut voir l'histoire qu'en a donné Facciolati dans ses *Fasti Gymnasii Patavini*, de même que Scardeone, *Uomini illustri di Padova*: Tomasini, *Gymn. Patav. Zabarella illustrium Patavinorum.* Les Vénitiens, les Grecs, & même les Turcs y envoyoient leurs élèves étudier en médecine. Les professeurs ont depuis douze cent quatre-vingt jusqu'à huit mille cinq cent livres de rente, &

il y en a de très-habiles : les supérieurs sont trois Sénateurs Vénitiens, sous le titre de *Riformatori dello studio di Padova*.

Le théâtre anatomique fut élevé en 1594. Il est petit & peu commode ; le professeur en 1765 étoit le célèbre Morgagni, l'un des plus illustres médecins de l'Europe, dont les ouvrages ont été rassemblés en cinq volumes *in-folio*, en 1764. Nous en avons parlé à l'article de Forli : M. Caldani lui a succédé.

La salle de physique expérimentale fut établie au mois de Novembre 1740, par le marquis Poleni : il y a rassemblé une ample collection de machines de toute espèce, faites en France, en Angleterre, en Hollande, sous les yeux des meilleurs physiciens ; plusieurs ont été imaginées ou perfectionnées par Poleni lui-même, & je ne connois guère de plus beau cabinet de physique : le professeur en 1765 étoit le P. Gian Alberto Colombo, Bénédictin de la congrégation du mont Cassin : actuellement c'est M. le comte Stratico.

Le sénat de Venise fournit l'argent nécessaire pour l'augmentation de ce cabinet, aussi-bien que pour les frais du théâtre anatomique.

Le cabinet d'histoire naturelle, où l'on fait des leçons publiques, vient originairement du célèbre Vallisnieri, père du dernier professeur ; mais il s'augmente chaque jour. On peut voir une partie de ce qu'il contient dans l'ouvrage de Facciolati. On estime spécialement dans ce cabinet la belle suite de fossiles, surtout des poissons & des feuilles renfermées dans des pétrifications.

Le jardin de botanique, *Orto de' simplici*, est aussi une dépendance de l'université, & c'est ici l'endroit d'en parler, quoiqu'il soit dans un quartier différent. Il fut formé en 1545 par la république de Venise, à la sollicitation de Daniel Barbaro & de François Bonafède. Il est situé entre les belles églises de S.

Antoine & de Ste. Justine ; on y entre par une avenue agréable, dans laquelle est la maison du professeur à gauche, & celle du jardinier à droite : à côté de la première est un petit jardin pour les plantes exotiques, avec des serres chaudes : à côté de la seconde est un bosquet agréable, ou *Arboretum*, composé d'arbres de toute espèce ; ils ont été rangés dans le plus bel ordre par les soins de M. Marsili, qui en est professeur.

Ce jardin est beau, bien distribué, & sur un dessin agréable ; il est de figure ovale, environné d'un mur qui se termine par une balustrade, avec quatre grandes portes aux extrémités de deux allées principales, qui se coupent à angles droits. Les quatre parterres sont divisés en cinq cent petits espaces, distribués en forme d'étoiles & de roses, & il y en a encore autant dans les segmens qui sont vers la circonférence du cercle : tout cela est garni de plantes, rangées suivant la méthode botanique du professeur. Outre les deux allées principales qui servent à la promenade, il y en a une autre qui tourne entre les quatre quarrés & les segmens. Dans l'intersection des deux allées on voit une fontaine principale, & plusieurs autres distribuées çà & là pour l'utilité & l'ornement du jardin, où il y a une eau courante qui est fort utile à la culture des plantes.

Au-dessus de la balustrade qui environne le jardin, on a placé les bustes de Salomon & de Dioscoride ; ensuite ceux de Prosper Alpin, de Fabius Colonna & de Pontedera, botanistes de la première réputation, qui ont professé successivement à Padoue.

M. Marsili, qui est le professeur actuel, est un botaniste habile qui a voyagé en France, en Angleterre, & herborisé dans différens climats : notre célèbre Jussieu en faisoit cas ; il a une très-belle collection de livres de botanique, & un herbier

considérable ; il a succédé à Pontedera, qui étoit un des grands botanistes de ce siècle.

On voyoit dans ce jardin le *papyrus* de Sicile, qui avoit six pieds & demi de hauteur ; la *bignonia* à quatre feuilles ; le *ketmia sinensis fructu subrotundo*, l'arbre puant, ou petit *anona* ; l'*acacia jalibrisen* ; le *psoralea glandulosa*, le plus bel azedarac que l'on connut, & plusieurs autres plantes fort rares.

M. Arduini professeur d'agriculture, qui a publié des dissertations de botanique, a dans un autre endroit un emplacement de quinze arpens pour faire des expériences.

Depuis quelques années le sénat de Venise a fait dans l'université de Padoue d'autres établissemens utiles.

1°. L'observatoire, *Specola*, bâti en 1769 sous la direction de M. l'abbé Toaldo ; il a coûté douze mille sequins. Il y a un mural de Ramsden de sept pieds & demi de rayon. On s'est servi d'une tour d'Ezelin, ce qui a donné lieu à M. Boscovich de faire ce distique :

Quæ quondam infernas Turris ducebat ad umbras
Nunc Venetum auspiciis pandit ad astra viam.

2°. Le laboratoire de chymie très-bien fourni, & dirigé par le comte Carburi.

3°. Le cabinet pour l'école d'accouchemens, le plus beau de l'Italie ; M. le professeur Calza, Bolonois, en est le directeur.

4°. Une école vétérinaire : le professeur est M. Orus de Parme, élève de l'école royale vétérinaire de Paris.

Padoue a toujours été célèbre par le grand nombre de gens de lettres qui y ont pris naissance, ou que le sénat de Venise a pris soin d'y attirer pour l'honneur de cette université. Parmi les premiers on compte Tite-Live, dont Pollion disoit, au rapport de Quintilien, *Livius sapit Patavinitatem* :

Dondi, Pierre d'Albano, Albertin Mussato, Orsati, Brunaci; plusieurs historiens, & une foule de grands jurisconsultes & de médecins célèbres.

Parmi les étrangers on y a vu Pétrarque, Galilée, Bernoulli, Montanari, Herman, Vesale, Acquapendente, Veslingius, Sigonius, Robortellus, Ferrari, Vallisnieri, Guglielmini, Ramazzini, Morgagni, &c. Christophe Colomb y avoit étudié la navigation & la géographie.

Dès l'an 1540 il se forma une académie à Padoue sous le nom d'*Infiammati*, dont l'emblême étoit un Hercule sur son bûcher, avec cette devise : *Arso il mortale, al ciel n'andra l'eterno*; les beaux esprits d'Italie s'y firent associer. Depuis ce temps-là on a compté, suivant M. l'abbé Gennari, vingt autres académies à Padoue : voici les plus connues.

L'académie des *Ricovrati* (Réfugiés) fut établie en 1599 par Fréderic Cornaro, qui fut ensuite cardinal; l'emblême étoit l'antre des Naïades, où Ulisse se réfugia, (Odyss. L. XIII.) dans laquelle il y avoit deux entrées, & la devise tirée de Boëtius étoit *Bipatens animis asilum*. Galilée illustra cette académie; & la république de Venise vient d'en faire une académie des sciences.

Celle des *Delii* fut établie en 1608 pour les exercices militaires, manége, escrime, mathématiques. Elle a pour devise l'isle de Délos avec ce mot, *nunc tandem immota*; elle subsiste encore : elle est composee de soixante gentilshommes de la plus ancienne noblesse de Padoue.

On voit dans la salle de cette académie les portraits de ceux qui l'établirent : Duodo capitaine de Padoue, le marquis del Monte général de l'infanterie Vénitienne, Jean-François Mussato gentilhomme de Padoue, très-éloquent & très-estimé pour son savoir.

Il y a un ouvrage qui contient un cours de sciences qu'on y cultivoit, c'étoient principalement les mathématiques.

L'académie des *Orditi*, (ourdis) établie vers le même temps, avoit pour emblême un ourdissoir, avec cette devise de Virgile : *Formavimus orsum* (1). Elle dura peu, mais on l'a ressuscitée en 1740 ; & pendant une dixaine d'années plusieurs personnes distinguées en prenoient le titre ; il en est parlé dans Moreri & autres écrivains modernes.

Le sénat a fondé depuis quelques années une *Académie des sciences, belles-lettres & arts*, composée de vingt-quatre pensionnaires, douze associés libres, vingt-quatre élèves, seize associés de l'Etat de Venise, & vingt-quatre étrangers, outre les honoraires.

Je vais citer d'abord les savans que j'ai connus à Padoue en 1765, après quoi je parlerai de ceux qui se sont fait connoître depuis cette époque.

J'ai cité le célèbre Morgagni.

L'abbé Jacques Facciolati, qui vers 1760 professoit encore à Padoue, passoit alors pour un des plus grands humanistes de l'Italie ; son dictionnaire est un ouvrage classique : il a donné les fastes de l'université de Padoue ; il est mort au mois de Septembre 1766, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Le P. Stellini, Somasque, étoit professeur en morale ; on a de lui un livre très-estimé *de ortu & progressu morum*, & plusieurs bonnes dissertations de morale. On vient d'imprimer ses leçons en quatre beaux volumes *in-4°*. & ses mélanges en sept vol. *in-8°*.

Le P. Colombo & M. Stratico étoient professeurs en mathématiques. M. le comte Rinaldi étoit connu pour un habile mathématicien, ainsi que M. l'abbé Suzzi, mort depuis plusieurs années.

Gian-Antonio Volpi étoit très-bon poëte ; il a écrit en latin d'un très-bon style.

L'abbé Melchior Cesarotti, poëte, écrivain cé-

(1) *Atque ut Araneoli tenuem formavimus orsum.* Virg. Culex.

lèbre, connu par ses traductions de Démosthène & d'Ossina; il étoit professeur en grec.

Le P. Daniel Farlatti étoit Jésuite; il a écrit sur les antiquités sacrées; nous avons de lui *Historia Illyrici sacri*, dont il a paru trois vol. in-folio.

Le P. Lucchi, Franciscain, qui étoit professeur en histoire-sainte, a donné des ouvrages de critique & d'érudition; le P. Leoni aussi Franciscain étoit professeur en théologie.

Le P. Valsecchi, Dominicain, étoit professeur en théologie; il publia en 1767 un ouvrage intitulé *de' Fondamenti della Religione*, in-4°. qui a eu une très-grande réputation; il y en a une traduction latine, & un Dominicain de la Minerve à Rome en promettoit une traduction françoise. Il y a aussi un ouvrage du même auteur intitulé *la Religion victorieuse*, publié en 1776; on les a réimprimés plusieurs fois.

Voici actuellement les professeurs en exercice les plus distingués, & les savans dont il y a des ouvrages imprimés.

M. Joseph Toaldo, prévôt de l'église de la Ste. Trinité, membre du collége de théologie & de philosophie, professeur en astronomie, géographie & météorologie, & associé des plus célèbres académies de l'Europe, est connu par un excellent ouvrage *della vera influenza degli astri*, imprimé en 1770 & 1781 par la découverte du saros météorologique ou de la période de dix-huit ans, qui semble ramener les années pluvieuses, du moins suivant les observations faites en Italie, *Journal de physique*, tome XXI, p. 176. Il y a traduit en italien l'abrégé d'astronomie de la Lande, il a donné des observations astronomiques, & il publie chaque année des observations météorologiques, faites avec autant d'intelligence que de soin.

M. l'abbé Chiminello, neveu de M. Toaldo & son adjoint à l'observatoire, a déja remporté un

prix à Manheim, conjointement avec son oncle sur la météorologie.

Les professeurs en mathématiques sont M. le comte Stratico, qui a traduit l'architecture navale du célèbre Euler, & qui a donné quelques mémoires de mathématiques; M. l'abbé Nicolaï, dont il y a aussi des pièces estimées, M. l'abbé Marinelli.

M. l'abbé Coi a écrit sur les rivières du pays.

M. l'abbé Fortis, célèbre naturaliste de l'académie de Padoue, a donné un ouvrage intitulé, *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Ossero*, *in Venezia* 1781. Il avoit publié déjà en 1774 un ouvrage très-curieux, intitulé: *Viaggio in Dalmazia*, avec l'histoire des Morlaques. Feu M. Jean Louriche a fait quelques observations critiques en 1776 sur ce voyage.

M. l'abbé Fortis a donné beaucoup d'autres ouvrages sur l'histoire naturelle; c'est lui qui a fait connoître, en 1784, une mine de salpêtre dans la Pouille. Nous en avons parlé dans le cours de notre voyage.

M. le marquis Otologio a écrit sur les *Colli Euganei*, montagnes voisines de Padoue.

Le docteur Vianello demeure actuellement à Chiozza; il a observé les insectes lumineux de la mer.

Le P. Barbarigo, Somasque, a publié un abrégé de physique.

Le professeur de chimie est M. le comte Carburi, de Céphalonie, frère de celui qui est à Paris, & dont un autre frère s'étoit fait connoître par le transport du bloc immense de granit qui est à Pétersbourg, où il sert de base au monument de Pierre le grand.

M. Marsili, professeur de botanique, a donné des ouvrages sur cette science, & M. Arduini, professeur d'agriculture, de bonnes observations.

M. Caldani & M. Bertossi, professeurs de médecine, ont publié de bonnes institutions.

M. le comte de Piombiolo, professeur de médecine, a écrit *de aëre Patavino*, & M. Pisoni, *de medecina Patavina.*

M. Dalla Bona, professeur de médecine, est né à Vérone, on a de lui un excellent traité du scorbut imprimé à Vérone en 1761, *in*-4°. & plusieurs dissertations.

M. Bonioli & M. Sograffi, professeurs de chirurgie, ont donné tous deux de bons ouvrages dans leur partie.

Le P. Contini, Théatin, professeur d'histoire ecclésiastique, est un écrivain connu.

M. le chanoine Schiavetti, professeur de métaphysique, a donné des ouvrages d'une latinité élégante.

M. l'abbé Lavagnoli, professeur de logique, est aussi un écrivain élégant.

Un des plus savans antiquaires de l'Italie & des plus habiles dans la connoissance des inscriptions, est M. le comte Polcastro, de l'académie de Padoue, & établi dans cette ville; il descend de Sertorio Orsato, si célèbre dans cette partie; il a publié en sa faveur un ouvrage intitulé: *Apologia in difesa del cavaliere conte Sertorio Orsato, contra le censure dell' autore del museo Veronese: in Padova*, 1752, *in*-4°. Voici encore des livres publiés par M. de Polcastro: *Romanarum inscriptionum fasciculus, cum explicatione. Patavii*, 1774, *in* 8°. *Notizia della scoperta fatta in Padova d'un ponte antico, con una Romana iscrizione. In Padova*, 1773, *in*-4°. Il y a encore de lui d'autres ouvrages sur les antiquités.

M. Pappafava, noble Vénitien, descendu de l'illustre & malheureuse maison des Carrara, a donné, vers 1780, une dissertation historique & critique sur les Carrara & Pappafava; c'est un ouvrage plein de recherches & d'érudition en deux cent trente-une pages *in*-4°. avec un arbre généa-

logique à la fin, & dédié à M. le comte Fréderic della Torre, sans date, ni nom d'imprimeur.

L'abbé Sibiliati, professeur de belles-lettres, est un écrivain distingué.

M. l'abbé Bilesimo, consulteur de la république, homme très-savant, est professeur émérite.

L'historiographe de l'université, est M. l'abbé dalle Laste, écrivain latin, très-élégant, dont nous avons parlé à l'article de Venise.

M. l'abbé Gennari est connu par divers ouvrages d'érudition.

M. l'abbé Gaudenzi, est un bon littérateur.

En 1781, on a imprimé aussi à Padoue un ouvrage en 2 vol. *in*-8°. du P. Pianzola, très-commode pour apprendre à la fois, le latin, le grec vulgaire & le turc, intitulé : *Dizionario, grammatiche, e dialoghi, per apprendere le lingue italiana, latina, greca volgare e turca, il tutto disteso in duo tomi in carattere latino*, dal P. M. *Bernardino Pianzola, esprovinciale ed esprefetto delle missioni d'Oriente, de' Minori conventuali. In Padova*, à San Lorenzo, 1781.

Nous avons dit que la musique est très-bien cultivée à Padoue : la salle de théâtre est assez jolie ; on y arrive par de beaux escaliers de pierre ; sa forme est celle d'un ovale qui s'élargit un peu vers les extrémités ; elle a cinq rangs de vingt-neuf loges chacun, qui seroient beaucoup mieux si elles ne faisoient pas saillie les unes sur les autres. Il y a dans le parterre deux cent cinquante siéges qui se ferment à cadenas, & les loges se ferment avec des volets ; les décorations sont de Jean Gloria. La salle est précédée par une chambre de Ridotto, ou espèce de salon de jeu. Il y a dans la ville opéra & comédie pendant l'hiver, & pendant l'été opéra seulement. Le théâtre est très-fréquenté, ainsi que le salon d'assemblée qui est au théâtre, pendant la foire qui se tient vers le milieu de Juin pour la fête de S. Antoine, & qui dure trois semaines d'une

manière très-brillante ; on fait alors des courses de chevaux, & le concours est considérable.

Il y a encore à Padoue un théâtre appelé *Teatro obizzo*, parce qu'il appartient à la famille des Obizzi, il est près de l'évêché, & on le préfère pour l'harmonie au grand théâtre ; on y joue dans le carnaval & dans l'automne.

On ne peut guère parler de musique, sans citer le célèbre Joseph Tartini, qui a été long-temps le premier violon de l'Europe ; on l'appeloit en Italie *il maestro delle nazioni*, soit pour le violon, soit pour la composition ; M. Pagin qui a brillé à Paris, étoit allé à Padoue exprès pour se former avec lui. Tartini a donné un traité des principes & des régles de la composition, où il y a d'excellentes choses, & un systême ingénieux que Jean-Jaques Rousseau, dans son dictionnaire de musique, élève beaucoup au-dessus de celui de la basse fondamentale, & de la génération harmonique de Rameau.

Tartini naquit en 1692 à Pirano en Istrie ; son père l'ayant enfermé à cause d'une inclination qui ne convenoit pas à sa famille, il s'amusoit à jouer des instrumens pour charmer l'ennui de sa captivité ; il reconnut ainsi par hasard le talent & la facilité qu'il avoit pour la musique : ce fut à Assise & à Ancône qu'il exerça ensuite ses talens ; & depuis 1722, il est demeuré attaché à l'église de Padoue jusqu'à sa mort.

Personne n'a mis plus d'esprit & de feu dans ses compositions que Tartini ; il me raconta un trait qui prouve bien à quel point son imagination étoit embrasée par le génie de la composition.

« Une nuit, en 1713, me dit-il, je rêvois que » j'avois fait un pacte, & que le diable étoit à » mon service ; tout me réussissoit à souhait : mes » volontés étoient toujours prévenues, & mes désirs » toujours surpassés par les services de mon nou- » veau domestique ; j'imaginai de lui donner mon

» violon pour voir s'il parviendroit encore à me
» jouer de beaux airs : mais quel fut mon éton-
» nement, lorsque j'entendis une sonate si singu-
» lière & si belle, exécutée avec tant de supério-
» rité & d'intelligence, que je n'avois même rien
» conçu qui pût entrer en parallèle. J'éprouvois
» tant de surprise, de ravissement, de plaisir, que
» j'en perdois la respiration : je fus réveillé par
» cette violente sensation ; je pris à l'instant mon
» violon, espérant de retrouver une partie de ce
» que je venois d'entendre ; mais ce fut en vain :
» la pièce que je composai pour lors est à la
» vérité la meilleure que j'aie jamais faite, & je
» l'appelle encore la sonate du diable ; mais elle
» est si fort au-dessous de ce qui m'avoit frappé,
» que j'eusse brisé mon violon, & abandonné pour
» toujours la musique, si j'eusse été en état de
» m'en passer ».

Il y avoit aussi à Padoue un artiste étonnant dans le genre des machines, il s'appeloit Barthelemi Ferracino, ou Ferracini ; il étoit né à Solagna près de Bassano en 1692 ; le premier indice qu'il donna de ses talens fut une machine qu'il imagina pour s'éviter la peine de faire tourner la meule, & de scier des planches pour son père ; il ne s'étoit jamais appliqué à rendre raison de ce qu'il inventoit, & semblable au célèbre Zabaglia, il alloit toujours au but sans s'en douter, par la route la plus ingénieuse & la plus simple ; c'est lui qui fit l'horloge de S. Marc à Venise, qui dirigea la voûte du sallon immense de Padoue ; il fit un pont près de Bassano. Semblable à Rennequin, qui avoit fait la machine de Marly, dans le dernier siècle, Ferracini construisit, en 1749, une machine qui élève l'eau à trente-cinq pieds par le moyen de plusieurs vis d'Archimède, & qui a réussi contre l'espérance des gens de l'art ; en conséquence on y a mis une inscription à son honneur : cette machine

est dans une maison du procurateur Belegno à Bassano sur la Brenta. Cet homme singulier demeuroit ordinairement à Padoue, mais il alloit aussi travailler de côté & d'autre, suivant qu'il étoit appelé pour des ouvrages de différente espèce : Rome n'a eu que Zabaglia, & nous n'avions à Paris que Loriot, à opposer à un génie aussi décidé par la nature pour la méchanique. On a imprimé un recueil des inventions de Ferracino : il en a été parlé dans la Gazette littéraire. Il est mort en 1777 ; M. Verci de Bassano a écrit sa vie. On a mis une épitaphe sur son tombeau à Solagna, & on lui a élevé un monument à Bassano.

Le commerce de Padoue étoit renommé parmi les anciens : cette ville fournissoit à Rome des étoffes, des habits de toute espèce, des tapisseries, & d'autres marchandises précieuses, comme nous l'apprennent Strabon & Pline. Martial en parle aussi comme d'une chose très-connue.

Vellera cùm sumant Patavinæ multa trilices,
Et pingues tunicas serra secare potest.

Epig. L. XIV.

Il y a dans le parloir des chanoinesses de Saint Pierre, une inscription ancienne, sur laquelle le Père Salomoni a donné des éclaircissemens (*Inscr. Patav.* p. 120) : elle fait voir que le corps des marchands de laine étoit déjà florissant à Padoue sous le règne d'Auguste ; les Carrares rétablirent ce corps en lui donnant des prérogatives, & le droit même d'élire un magistrat pour régler tout ce qui appartenoit à cet art. La république de Venise y apporte encore la même attention, elle a récompensé François Sberti, fabricant de draps, qui s'est distingué par la qualité de ses ouvrages & par une exportation considérable. Aussi Padoue est-elle renommée en Italie pour la draperie : on y fait supérieurement les bas & des bonnets de poil

de

de castor, en noir & en blanc; il est peu de voyageurs, qui passant dans le pays, ne veuillent en remporter. La laine de Padoue est la plus estimée après celle d'Espagne.

Le pied de Padoue est de quinze cent quatre-vingt-un dixièmes de lignes du pied de Paris, ou treize pouces deux lignes & un dixième (1), suivant une comparaison exacte faite par M. Toaldo; celui de Venise quinze cent quarante dixièmes, ou un pied & dix lignes, & celui de Treviso dix-huit cent trente dixième de ligne, un six, ou quinze pouces trois lignes & six centièmes; nous parlerons ailleurs de ceux de Vicense & de Vérone.

Le bras de Padoue est de deux sortes: *Braccio à Lana*, qui est de trois mille & une ligne, ou vingt-cinq pouces & un dixième de ligne.

Braccia da Seta, de deux mille huit cent quinze lignes, ou deux pieds moins six lignes & demie.

Pour la mesure des terres, on emploie une perche de six pieds; l'on appelle *Tavola* une perche quarrée, & *Campo* une surface de huit cent quarante perches quarrées, à Venise, à Padoue, à Vicense & à Treviso; en employant respectivement pour chaque pays le pied qui est d'usage. Pour mesurer les distances, ainsi que les murailles & les édifices, on se sert du pas, *passo*, de cinq pieds; ainsi le mille de Padoue, qui fait mille pas, revient à neuf cent quinze toises de Paris.

Pour mesurer le bois à brûler, on se sert d'un pas de quatre pieds du pays; & l'on appelle *Passetto di legno* un cube de quatre pieds en tout sens.

Il y a deux sortes de poids à Padoue, la *libra grossa* & la *libra sottile*; l'une & l'autre se divise en douze onces. La première sert à peser les comestibles naturels, non artificiels; la livre légère sert

(1) C'est par erreur que M. Cristiani (pag. 79.) le fait de quinze pouces neuf lignes.

à peser le pain, les pâtes, la soie, la laine, le fil, les drogues; mais pour la médecine on se sert de la *libra sottile* de Venise.

M. l'abbé Cerato, professeur d'architecture, & M. Toaldo, professeur d'astronomie, ont comparé les poids originaux des deux livres de Padoue avec la livre des orfévres de Venise, qui contient dix-sept cent vingt-huit carats, & ils ont trouvé les livres de Padoue de deux mille trois cent quarante-six & seize cent trente-huit de ces mêmes carats: la livre des orfévres se divise en douze onces, l'once en cent quarante-quatre carats, le carat en quatre grains. M. Toaldo m'a de plus envoyé des modèles exacts de chacune de ces livres, & M. Tillet les a pesées à Paris avec soin; la *libra sottile* qui pèse six mille cinq cent cinquante-deux grains du poids des orfévres, faits à Paris onze once un demi gros & quatorze grains, ou six mille trois cent quatre-vingt-six grains. La *libra grossa*, qui pèse neuf mille trois cent quatre-vingt-quatre *grani d'orefice*, fait à Paris quinze onces sept gros & six grains, ou neuf mille cent cinquante grains, ce qui diffère de quatre grains de la quantité trouvée par M. Toaldo pour le rapport de deux livres de Padoue; cela diffère beaucoup de ce que M. Tillet avoit donné (*mém. de l'ac.* 1767. p. 406.); mais la livre *dell' orefice* s'accorde assez bien avec le marc des orfévres que donne M. Tillet, car il en résulte pour la livre six mille sept cent quarante-cinq grains.

Voici donc les deux livres de Padoue, comparées avec la livre des orfévres de Venise, & avec celle de France.

		Grains de France.	Grains de Venise.
Libra del orefice	1728.	6740.	6912.
Libra grossa	2346.	9150.	9384.
Libra sottile	1638.	6386.	6552.

(1) Suivant M. Tillet, la livre grosse est de neuf mille cent

La livre de France est de neuf mille deux cent seize grains.

Le sequin de Venise pesant seize carats, & trois grains & demi, il faut trente-neuf sequins & un grain & demi pour faire la première livre ; il faut quatre-vingt-dix-sept sequins & quatre grains & demi, pour faire la seconde.

Un pied cube d'eau de puits, mesure de Padoue, pèse quatre-vingt-dix-huit livres grosses & un tiers quatre onces & cent quarante-quatre carats, tandis qu'un pied cube de France pèse soixante-huit livres, huit onces & deux tiers de Paris. Ainsi la livre grosse de Padoue est à celle de Paris comme quatre-vingt onces & trois cinquièmes est à quatre-vingt-dix-huit & deux cinquièmes, ou presque comme quinze est à seize : cent petites livres de Padoue font cent & douze petites livres & demi de Venise, *libre sottili*.

Cent livres grosses de Padoue font cent & deux livres grosses de Venise.

Le *staio*, qui est la mesure du bled à Padoue, pèse quarante-quatre livres grosses, qui font à-peu-près quarante-une livres de Paris : c'est un cylindre qui a de diamètre treize pouces quatre lignes & un quart de France, & de hauteur dix pouces six lignes. Il se divise en *quarte* & la *quarta* en *quartaroli*.

Le *sacco* contient quatre *staia* à Padoue & à Vicense, mais trois seulement à Venise, Treviso, & Polesine.

Le sac de bled à Padoue pèse cent soixante-seize livres grosses de Venise, ou cent quatre-vingt-dix livres poids de marc.

Le *mojo* ou *moggio*, mesure idéale dont on parle dans le commerce, est de douze *staia*, ou de cinq cent vingt-huit livres grosses ; le prix moyen du

quatre-vingt-cinq grains de France, & la livre légère de cinq mille huit cent quarante-six ; mais il y avoit sans doute erreur dans les mémoires qu'on lui avoit envoyés.

bled eſt de ſoixante-huit livres neuf ſols de Veniſe le muid. (M. Toaldo, *Giornale*, 1784, p. 71.)

La *botta*, meſure de vin à Padoue, ſe diviſe en douze *maſtelli*, le *maſtello* en ſoixante & douze *inguiſtare*, ou *boccie*. Une *inguiſtare* d'eau de puits pèſe deux liv. groſſes & cinquante carats & demi ou deux cent & deux grains; le *ſecchio* vaut dix *inguiſtare*, & le tonneau quatre-vingt *ſecchi*.

CHAPITRE XI.

Environs de Padoue; deſcription de Vicenſe.

LES environs de Padoue renferment divers objets de curioſité; tels que les bains d'Abano (1), la Chartreuſe, les couvens de Praglia & de Monte-Ortone, & ſurtout le palais Obizzi à Cataio.

M. l'abbé Farſetti étoit auſſi occupé à embellir une maiſon à Sala, qui eſt à trois lieues au nord-eſt de Padoue, où il s'étoit retiré pour s'occuper d'hiſtoire naturelle & d'agriculture; il y fit venir des arbres de tous les pays, de la vigne de Bourgogne avec un vigneron, & de la terre même où elle croît, pour eſſayer s'il étoit poſſible d'avoir du vin de Bourgogne en Italie; il y a de beaux berceaux de citronniers ſur leſquels on bâtit une ſerre pendant l'hiver, des ananas, des plantes exotiques; des boſquets charmans, & des curioſités d'agriculture & de phyſique; par exemple, un jaſmin greffé ſur un oranger, tous les deux très-bien venus; le pêcher, le figuier, la vigne, greffés ſur des orangers, lui ont donné des fruits pour la plupart; enfin, il mettoit dans ce nouveau genre d'occupa-

(1) Claudien a donné une deſcription intéreſſante des bains d'Abano, qui étoient célèbres dans le temps de Tibère; il y a eu un ouvrage à ce ſujet.

tion autant de dépenſe & d'ardeur qu'il en avoit mis quelques années auparavant dans la peinture & les antiquités, lorſqu'il faiſoit la collection dont nous avons parlé au commencement de ce volume.

La maiſon du ſénateur Angelo Quirini, à Altichiero, une petite lieue au nord de Padoue, n'eſt pas ſi grande, mais d'un goût plus recherché, & digne de curioſité, ainſi que celui qui l'habite.

Il y a après d'Abano, à ſept milles au midi de Padoue, une montagne, où l'on voit des colonnes priſmatiques de baſalte, on l'appelle *Monte-roſſo*, nous en parlerons à la ſuite de Vicenſe.

ARQUA, village à quatre lieues au S. S. O. de Padoue du côté d'Eſte, eſt remarquable par le tombeau de Pétrarque, qui y mourut en 1374, jouiſſant de la plus grande réputation, & comblé des plus grands honneurs que jamais poëte ait reçus de ſon vivant.

Après cette digreſſion nous allons reprendre la route de Padoue à Vicenſe, que nous avions interrompue. De Padoue à Arſleſica, ou Sleſega, il y a une poſte ou huit milles; de Sleſega à Vicenſe, une poſte de dix milles. On paie quinze paules par couple de chevaux, & ſept & demi par bidet, à moins qu'on n'ait un ordre comme nous l'avons dit. Lorſque l'on eſt à une lieue de Vicenſe, on paſſe la Teſina ſur un beau pont de pierre, bâti par Palladio.

VICENZA, Vicenſe, en latin, *Vicentia*, eſt une ville d'environ trente mille habitans, ſituée à quinze lieues de Veniſe, du côté du couchant; elle fut fondée, ou du moins agrandie & peuplée par les Gaulois Sénonois, trois cent quatre-vingt douze ans avant Jéſus-Chriſt, auſſi-bien que Vérone, & tomba comme elle ſous la puiſſance des Romains; il en eſt parlé dans Cicéron (1). A l'arrivée des

(1) *Vicentini me & M. Brutum præcipue obſervant; his ne*

Goths, cette ville fut saccagée par Attila; soumise ensuite aux Lombards, puis aux rois d'Italie; mais elle secoua le joug, & forma pendant quelque temps une république particulière. Elle fut brûlée par l'empereur Fréderic II, dans le temps qu'il faisoit la guerre au pape Grégoire IX en 1236, guerre cruelle dont l'empereur fut la victime, & qui donna naissance aux longues divisions des Gibelins & des Guelfes.

Les Carrares de Padoue, les Scaligers de Vérone, les Visconti de Milan, possédèrent Vicense successivement; enfin lassée comme tant d'autres villes des divisions intestines & des tyrannies particulières, elle se donna aux Vénitiens en 1404, sous la garantie de ses lois, de son gouvernement, & de ses priviléges, dont elle jouit encore à quelques égards. L'empereur Maximilien la prit en 1509, mais il la rendit aux Vénitiens en 1516. Voyez *Marzari*, *storia Vicentina*, & *Pagliarino*, qui a publié aussi une histoire de Vicense.

Il est difficile de donner une évaluation de l'étendue de Vicense, parce qu'elle a une figure irrégulière; mais elle a plus d'une lieue de tour; elle est environnée d'une double muraille, mais l'ancienne entre dans les maisons, & la seconde ne suffiroit pas pour la mettre en état de défense.

La ville est traversée par deux rivières, *Bachilione* & *Rerone*; ce sont des espèces de torrens, qui la désolent par des inondations. Il y a six ponts, l'un desquels, appelé le pont *delle Barche*, est remarquable par sa grandeur, & forme un bel arc. Il y a sur les parapets une balustrade de marbre à-peu-près dans le genre de celle qui est dans la cour du Luxembourg à Paris. La grandeur de ce pont

---

quam patiare injuriam fieri in Senatu vernarum causa à te peto; causam habent optimam; Officium in Rempublicam summum. Cic. Lib. 9. ad Br. Ep. 19.

faisoit dire à un plaisant : Achetez une rivière ou vendez ce pont.

Les bâtimens particuliers de Vicense sont plus remarquables que les églises. Le célèbre architecte Palladio, mort en 1580, qui étoit né dans cette ville, y a déployé ses talens d'une manière brillante. Vincent Scamozzi, son contemporain & son rival, célèbre par ses écrits comme par ses édifices, se distingua également à Vicense ; & les jeunes architectes devroient séjourner dans cette ville pour y étudier la pureté du style & la justesse des proportions.

Il y a près de vingt maisons décorées qui passent à Vicense pour être de Palladio ; elles n'en sont pas toutes, mais il y a eu des imitateurs distingués. Je commencerai par le théâtre de Palladio, qui est le plus célèbre édifice de Vicense, & le chef-d'œuvre de ce fameux architecte.

TEATRO OLIMPICO, théâtre ainsi appelé du nom de l'académie Olympique ; ce fut l'une des plus anciennes de l'Italie, puisqu'on lit dans un ancien manuscrit de Vicense, qu'en 1568, la maison de l'archidiacre Porto avoit été louée pour les assemblées des académiciens Olympiques.

Ce théâtre est situé vers la place de l'Isola, dans un grand bâtiment, où l'on entre par plusieurs rues ; il est dans la forme des théâtres anciens ; les modernes ne l'ont point imitée : elle auroit cependant des avantages pour le spectacle, & il semble que M. Cochin l'ait pensé de même, par un projet de théâtre qu'il donna en 1765, à l'occasion de la reconstruction de l'opéra de Paris, qui avoit été brûlé en 1763 ; son plan approche beaucoup de celui du théâtre de Vicense.

Le Proscenium, ou l'avant-scène, a soixante-dix-huit pieds & demi de largeur, vingt-un de profondeur, il représente l'entrée d'une ville. On voit un arc de triomphe à l'honneur d'Hercule ; les statues

& les bas-reliefs sont relatifs à ce héros. Il y a sept espèces de rues qui partent du fond du théâtre, & aboutissent dans l'avant-scène ; l'ouverture principale a treize pieds dix pouces ; les autres, six pieds sept pouces ; on apperçoit dans ces différentes avenues des maisons, des temples, des forêts en relief, ou en perspective ; & tout est distribué d'une manière très-propre aux tragédies. Les décorations sont de Scamozzi. La façade du théâtre, au-delà de l'avant-scène, est décorée de deux ordres de colonnes corinthiennes, surmontés d'un attique, avec des niches & des statues en très-grand nombre ; le premier ordre a vingt pieds de hauteur, le second en a seize, l'attique a neuf pieds & demi.

Le parterre est environné par quatorze rangs de gradins en face du théâtre, qui forment les places des spectateurs, ou la Scalinata. Ces gradins sont disposés sur une demi-ellipse, dont le grand axe est parallèle à la face du théâtre, ainsi qu'étoient les théâtres anciens, suivant les descriptions de Vitruve, & de Daniel Barbaro : ils occupent un espace de vingt-trois pieds & demi de profondeur : le rang inférieur des gradins a environ quatre-vingt pieds dans le contour de son demi-ovale, & le rang supérieur a cent quarante pieds. Au-dessus du dernier rang est une tribune décorée, qui règne tout autour, dont les colonnes ont quatorze pieds & demi, y compris l'entablement. Le grand diamètre intérieur de la salle a cent & deux pieds, & celui du bas des gradins au niveau de l'orchestre, a cinquante-six pieds ; la profondeur est de quarante pieds y compris les gradins & de dix-sept & demi, au bas des gradins : on élève le parquet à la hauteur du théâtre, pour en faire une salle de bal. La hauteur totale est de cinquante-deux pieds au-dessus du pavé.

On voit dans cette salle un grand nombre de statues faites par Vittoria & Marinali ; elles sont d'une pâte ou d'une espèce de stuc extrêmement

dur ; toute la façade du théâtre, & toute la colonnade qui est au-dessus des gradins de la salle, en sont ornées.

Les académiciens Olympiques, en faisant construire ce théâtre, avoient pour objet de donner une idée des spectacles anciens ; ils y jouoient eux-mêmes des pièces de Sophocle & d'Euripide, traduites en vers italiens : on y représenta aussi la Sophonisbe du Trissino, tragédie, où pour la première fois, l'on voit les trois unités. Aujourd'hui l'on y joue rarement ; on y tient les assemblées publiques de l'académie, dont les salles sont contiguës.

Ce théâtre fut fait en 1584, comme on le voit par l'inscription qui est au-dessus de l'avant-scène : *Virtuti ac genio, Olympicorum academia theatrum hoc à fundamentis erexit, anno 1584, Palladio, Archit.* Il y a des auteurs qui disent qu'il fut commencé le 23 Mai 1580. Palladio étant mort le 19 Août 1580, n'eut point le plaisir de le voir finir, mais ce fut sur ses dessins & sur ses plans qu'on en continua la construction. J'ai vu des connoisseurs qui regardoient cet ouvrage comme la plus belle architecture moderne de l'Italie (1).

Parmi les palais de Vicense, il faut d'abord compter les deux palais publics : la *Ragione*, ou *Palazzo della Raggion*, est celui où se rend la justice ; il est situé sur la place des seigneurs ; c'est un grand & bel édifice de Palladio, où il y a deux portiques l'un sur l'autre, décorés d'ordres doriques & ioni-

(1) On peut voir au sujet de ce théâtre *Temanza*, dans la vie de Palladio, *Il Forestiere instruito delle cose di Vicenza*; Scamozzi, 1761, *in-4*. Description du théâtre de Vicense, par M. Patte. A Paris, chez Gueffier, rue de la Harpe, 1780. Essai sur l'architecture théâtrale, par M. Patte, 1782. On le trouve dans la collection des plans de théâtres, par M. Dumont. Dans ce dernier ouvrage, le plan du théâtre de Vicense n'est point exact ; mais il est gravé en cinq planches *in-folio*, dans la dernière édition des œuvres de Palladio, donnée par M. Bertolli Scamozzi en quatre volumes. Il y en aura un cinquième pour les dessins des antiquités, qui furent faites par Palladio.

ques. La salle est grande, mais elle n'est pas belle; c'est-là que les plaideurs se rassemblent, comme dans la grand-salle du palais à Paris.

Sur la porte de la salle du conseil, est un grand tableau de Jacob Bassan représentant deux recteurs aux pieds de la Ste. Vierge, bien coloriés, mais bizarrement composés.

Sur une des faces de la place, vis-à-vis le palais public, est le *Palazzo del Capitanio*, qui est d'un ordre composite, de Palladio.

Un peu plus loin, sur la même ligne, est le mont de Piété, où l'on prête pour treize mois à quatre & un sixième pour cent d'intérêt; il y a dans le même lieu une fondation considérable pour des aumônes, & une bibliothéque publique; l'escalier en est très-beau; l'architecture est maigre, elle est de Giacomo Borella; on en peut voir la description, comme de beaucoup d'autres palais de Vicense, dans le *Forestiere istruito* que j'ai déjà cité.

La place de l'Isola, auprès de laquelle les deux rivières s'unissent, est vaste & environnée de maisons ordinaires; mais on y remarque un beau palais des comtes Chiericati; il est de Palladio, & d'une étendue immense: le premier ordre forme un péristile de colonnes doriques sans piédestaux, qui posent sur un simple soubassement; le second ordre est décoré de colonnes ioniques; elles sont engagées dans les croisées qui forment le principal corps de bâtiment, mais elles sont isolées dans les deux loges ou pavillons qui sont de chaque côté.

Les autres palais principaux, décorés par le célèbre Palladio, sont les suivans: *Valmarana Trison*; *Conte Porto Barbaran*; *Tiene mori*, celui-ci n'est pas entièrement fini; *Trissino di ponte furo*, *Orazio Porto*; *Conte Schio*, ci-devant *Monti*. Il y a aussi la *Casa di Palladio*. Le palais des comtes Orazio Trento, & de Trissino Baston, sont de Scamozzi; le second est le plus magnifique de tous, de même que celui

de *Tiene del Castello*. On ignore de qui est le palais Caldogno, ainsi que le palais du comte *Valmanaro del Giardino*; on le désigne ainsi à cause d'un très-beau jardin qu'il y a dans son palais.

Je pourrois citer beaucoup d'autres maisons qui sont très-belles; plusieurs ne sont point achevées, surtout dans les environs; Palladio avoit tellement donné aux Vicentins le goût de bâtir, qu'il ruina, par ce moyen, plusieurs familles: on disoit qu'il ne les aimoit pas, & que c'étoit par malice qu'il avoit trouvé le moyen de se venger d'eux, en leur faisant faire de ces folies ruineuses: on remarque, par exemple, la maison du comte Julio Porto, actuellement habitée par Trivilli, marchand de soie, c'est la cinquième partie d'un palais, dont Palladio avoit donné les dessins, & qui eût été immense; il n'y a que deux croisées, décorées de trois colonnes engagées, d'ordre composite, qui posent sur un piédestal servant de soubassement; il n'a point été fini, faute d'argent.

On compte plus de soixante églises à Vicense, mais elles ne renferment que peu d'objets de curiosité, si l'on en excepte les suivantes.

LA CATHÉDRALE. On y voit une vaste tribune, ou élévation du rond point, qui fait fort bien; elle fut décorée à l'occasion du concile de Trente, qui devoit s'y assembler: le pavé du chœur est en compartimens. D'ailleurs, cette église est gothique, il n'y a point de bas-côtés; au-dessous du chœur est une église souterraine.

SANTA CORONA, église des Dominicains, dans la chapelle du fond des bas-côtés à gauche, on voit une adoration des Mages, de Paul Véronèse, bien composée, peinte avec une grande fraîcheur, & une belle finesse de tons: on diroit que ce tableau vient d'être fait. Il y a de riches draperies qui sont vraies; la Vierge est belle, quoiqu'elle n'ait pas assez de noblesse. Le peintre a tenu ses figures

trop ſur le bord de la toile de ſon tableau, ce qui en rapproche le premier plan, & nuit à ſon effet.

Au troiſième autel à gauche, S. Antonin, archevêque de Florence, diſtribuant l'aumône aux pauvres, tableau de Léandre Baſſan, bien compoſé, mais dont l'effet n'eſt pas piquant; les plans ſont correctement obſervés, la couleur en eſt un peu dure, & le point de vue trop haut.

On conſerve dans cette égliſe une épine de la couronne de Jéſus-Chriſt, dont S. Louis fit préſent à un évêque de Vicenſe.

Dans le chœur de l'égliſe de S. Laurent, le mauſolée de Léonard Porto; il eſt décoré de colonnes d'ordre ionique; la compoſition en eſt très-ſimple & bien exécutée.

A S. Roch, il y a un tableau du Baſſan, & un de Zelotti, qui étoit du temps & du pays de Véronèſe.

Dans l'égliſe de S. Michel, à la chapelle au fond des bas-côtés à gauche, S. Auguſtin qui guérit des peſtiférés, tableau du Tintoret: il eſt traité d'une couleur aſſez claire, & il n'eſt pas mal compoſé, mais la perſpective aërienne pourroit y être mieux obſervée: ce n'eſt pas un des meilleurs ouvrages de ce maître.

On ne voit à Vicenſe que de légers reſtes d'antiquités: dans les jardins des Pigaſetta, ou Battiſtelli, les ruines d'un théâtre qu'on croit avoir été bâti du temps d'Auguſte; un reſte du palais impérial qui en étoit proche; une partie de l'aqueduc qui y portoit les eaux, dont on voit trois arcs au village de Lobia; une ſtatue d'Iphigénie en marbre grec, qui eſt aux Dominicains; un chapiteau de colonne qui ſert de bénitier à S. Thomas, & un morceau de colonne cannelée qui eſt ſur la place Gualdi.

J'ai vu avec plaiſir une grande manufacture de ſoie, qui étoit établie depuis quelques années à

Vicense, & qu'on appelle *Negozio di Franceschini*, où travailloient plus de quinze cent personnes : l'auteur qui est un homme intelligent, a su tirer parti d'un ruisseau de la façon la plus ingénieuse : tous ses dévidoirs & ses moulins sont disposés de manière à employer le moins de bras qu'il est possible ; je crois que Vaucanson, mort en 1782, qui a fait de si belles choses à Aubenas, eut trouvé encore des idées ingénieuses dans la manufacture de Vicense. On fabrique dans cette ville beaucoup d'étoffes de soie qui se répandent en Italie & en Allemagne.

On fait aussi à Vicense des fleurs artificielles très-estimées, surtout les petites plantes herbacées, dans le couvent de Ste. Marie la Neuve, & dans celui des *Convertite*.

Il y a une grande foire qui commence le 15 Mai, & qui se tient principalement dans la place de Vicense.

La ville a le privilége d'être gouvernée par la noblesse du pays, divisée en deux corps, *Collegio de' Dottori*, & *Consiglio*, qui choisissent les juges & les chefs de la ville, & qui décident toutes les causes sans appel. Aussi la noblesse de Vicense est-elle riche & en grande considération : on dit en Italie, *Conti di Vicenza*, *Marchesi di Mantova*.

Le podestà, qui est nommé par la république de Venise, préside au consulat & au conseil ; c'est un juge civil ; les particuliers sont les maîtres de le prendre pour juge, à la place des magistrats ordinaires, mais c'est à la charge de l'appel à Venise : les sentences de mort doivent être soumises à la révision du conseil des dix à Venise. Le capitanio a dans son département le militaire & l'administration économique, ainsi que dans les autres villes de l'Etat de Venise.

Les habitans de Vicense passent pour être un peu vindicatifs & sauvages, le voisinage des mon-

tagnes entretient naturellement un peu cet ancien caractère de férocité, que les divisions, les guerres, les trahisons, formèrent pendant plusieurs siècles en Italie : on comptoit qu'il y avoit eu en 1765 plus de trois cent meurtres ou assassinats dans le territoire de Vicense, qui ne renferme pas deux cent mille habitans ; aussi avoit-on fait passer en proverbe les assassins de Vicense : l'on dit du côté de Vérone, *Vicentini Cani e Gatti* ou *Mangia Gatti*, & les Vicentins répondent pour faire la rime, *Veronesi Mezzomatti*.

Les femmes sont jolies à Vicense, & elles ont un beau teint. Les contadines ou villagéoises ont bonne grâce : elles portent ordinairément des chapeaux de paille ; mais quelques unes ont leurs cheveux tressés avec des rubans & roulés derrière la tête ; elles mettent communément une rose ou un œillet à leurs cheveux avec la branche, d'une manière fort galante, surtout vers Padoue.

Parmi les gens de lettres qui étoient à Vicense, on distinguoit le comte Jean Leoni Montanari, mathématicien, qui est mort, ainsi que le comte Louis Barbieri, métaphysicien qui avoit écrit sur la philosophie. Actuellement on cite M. l'abbé Pieropan, maître de physique, auteur de plusieurs machines ingénieuses, surtout de celle qui sert à remettre les fractures, & qu'on a publiée à Paris avec éloge en 1782.

M. Antoine Turra, médecin de Vicense, a donné un catalogue des plantes du mont Baldo, & du mont Sumano, & il travaille à une flore d'Italie, qui contiendra plus de seize cent plantes décrites, avec leurs synonymes & propriétés.

M. Jaques Zigno, qui avoit fait imprimer à Vicense, en 1771, les trois premiers chants de la Messiade de Klopstock, les a retouchés, & a donné les dix premiers chants de ce poëme à Vicense, en 1782, en deux vol. *in-8°*.

Madame Elisabeth Caminer Turra, est auteur d'un journal & de plusieurs poésies ; elle a donné à Vicense, en 1781, le premier volume de sa traduction du Gessner, intitulée : *Le opere del signor Salomone Gesnero tradotte della signora Elisabetta Caminer Turra ; con le due novelle morali del signor Diderot.* Vicenza, 1781, *in*-8°.

M. Bertolli Scamozzi, habile architecte, garde du théâtre olympique, a donné une belle édition de Palladio ; il s'appelle Scamozzi, parce qu'il jouit d'une pension que Scamozzi fonda pour le meilleur architecte de son pays, à la condition de porter son nom.

M. Calderari, jeune gentilhomme, exerce l'architecture avec le plus grand succès.

M. le docteur Festari est aussi connu à Vicense.

M. Jean Arduini étoit ingenieur de la ville, & professeur de chymie, de métallurgie & d'oryctologie ; c'est un homme très-intelligent, très-actif, & très-utile dans son état ; mais il est allé à Venise, & on l'a mis à la tête de l'administration économique & rurale dans l'Etat de la république ; on peut voir l'éloge que M. de Saussure fait de son savoir, dans le *Journal de physique* Janvier 1776.

Son frère, M. Pierre Arduino est un savant botaniste, dont nous avons parlé à l'article de Padoue.

Le territoire de Vicense est très-peuplé : on y recueille assez de bled pour nourrir le pays pendant trois ans. On y fait environ deux cent mille livres de soie, poids de Vicense (1), mais on la transporte ailleurs. La grande manufacture de Schio fournissoit cinq cent pièces d'étoffes par an ; mais ce commerce est fort diminué.

(1) La livre sottile de Vicense équivaut à dix onces six gros quarante-huit grains de Paris. Elle se divise en huit *dramme*, chacune en trois scrupules, le scrupule en soixante grains, c'est-à-dire, que la livre contient mille quatre cent quarante grains.

Dans le village *delle Nove* on a établi une fabrique de faïence & une de porcelaine.

L'abondance des eaux, dont le territoire eſt arroſé, le rend très-fertile, & on l'appelle le jardin de Veniſe.

Les environs de Vicenſe offrent un grand nombre de choſes remarquables en architecture, en peinture & en hiſtoire naturelle. On trouve d'abord au ſortir de la ville le champ de Mars, grande eſplanade bordée de foſſés ; on va le ſoir y prendre le frais : le milieu eſt ſemé de ſainfoin ; on y entre par un arc de triomphe où il y a une grande porte ceintrée & deux petites quarrées, avec une fenêtre auſſi quarrée au-deſſus ; il eſt décoré de colonnes doriques à refends, qui ſont engagées, & porte un petit attique, au milieu duquel il y a une inſcription. Cet attique eſt terminé par un fronton : aux deux extrémités de l'entablement on voit deux petites pyramides. Cet arc eſt d'une bonne proportion.

Le jardin du comte Valmarana eſt ſitué vis-à-vis de cet arc de triomphe ; on y voit un petit périſtile, qu'on dit être du Palladio, décoré de ſix colonnes d'ordre dorique qui portent un fronton. Il ſert pour prendre le frais à couvert, il eſt précédé de quelques chambres qui forment un petit caſin.

La rotonde eſt un caſin du marquis Capra à un mille de Vicenſe, il eſt de Palladio ; on y lit dans la friſe *Marius Capra Gabrielis F.* On y monte par quatre eſcaliers qui conduiſent aux quatre faces différentes, compoſées d'un périſtile de ſix colonnes ioniques qui ſupportent un fronton ; ainſi extérieurement cet édifice a le caractère d'une égliſe ; on entre dans les ſalles à manger & dans tous les bas par des portes pratiquées au milieu des eſcaliers : au premier étage il y a dans le milieu un ſalon de forme ronde, avec quatre eſpèces de galeries qui conduiſent aux quatre périſtiles ; ces galeries étant ſans portes font partie du ſalon : il eſt décoré en peinture

peinture d'un ordre dorique composé. Ce faux ordre soutient un balustre réel qui est sur l'entablement, au-dessus duquel on peut tourner autour du salon.

La coupole est divisée en cadres, où sont des tableaux & des niches ; elle est trop chargée d'ornemens, & ces ornemens sont un peu lourds. Les peintures qui sont dans ces cadres sont des fresques du Fiammingo, elles représentent des vertus, & plus bas des divinités : le dessin n'est ni léger ni correct ; cependant les figures ne sont pas mal composées, la couleur en est vigoureuse & assez bonne : on trouve qu'il a cherché à imiter Paul Véronèse.

Quand on sort de Vicense par la porte de la *Madonna del monte*, on trouve à droite un arc de Palladio, décoré de quatre colonnes corinthiennes engagées, portant un petit attique sur leur entablement : on voit au-dessus les figures de Notre-Seigneur & de S. Vincent, & le lion aîlé de S. Marc dans le milieu. Cet arc, auquel on ne reproche que les colonnes engagées, est fort joli, bien en proportion : l'entablement en est cependant un peu serré. Il fait l'ouverture d'un escalier de deux cent quatre-vingt-dix marches, qui conduit à l'église dont nous allons parler.

MADONNA DEL MONTE, église des Servites, à laquelle on arrive par des arcades dans le goût de celles du portique de Bologne. Voyez le tome second. Cette galerie en arcades a un mille de long depuis la ville ; on y a travaillé long-temps avec le secours des ames dévotes.

L'église est moderne & décorée d'un ordre corinthien ; mais elle n'est point belle : on y a entassé beaucoup de mauvais ajustemens. On y remarque des statues & des bas-reliefs d'Orazio Marinali.

Dans le réfectoire des Servites il y a un fort beau tableau de Paul Véronèse, dont la composition est très-simple, dans le goût de celle de son tableau qui

est au réfectoire de S. Jean & S. Paul de Venise, du moins l'architecture qui est très-belle est la même en général, & il n'y a de changement considérable que dans la disposition des figures. Ce tableau représente une cène donnée par S. Grégoire à cinq pauvres, dont l'un est Jésus - Christ, l'autre S. Pierre, deux cardinaux sont aux deux coins de la table : l'ordonnance du tableau est admirable ; il est bien colorié, les figures bien pensées, bien drapées & de beau caractère : une belle couleur locale supplée à l'intelligence du clair-obscur, qu'on ne trouve pas assez dans ce tableau. On remarque sur le devant à droite, auprès d'un pilier, un chien : à gauche, un singe & un page qui tient un petit chien : toutes les attitudes sont très-variées, & les teintes très-fines, mais les ciels ont un peu changé.

La vue de la campagne & de la ville dont on jouit dans ce couvent est belle. On y découvre une grande plaine couverte d'arbres, & une campagne très-riche.

A deux lieues de Vicense est une maison des comtes Caldonio ou Caldogno, où il y a des peintures estimées. Ce bâtiment passe pour être de Palladio, du moins il en a le goût & la richesse.

Les comtes Trissino, les comtes Poianna, les comtes Gualdi, les Tiene, les Tornieri, les Quinti, & surtout les Porti ont aussi de fort belles maisons de campagne. J'en pourrois citer beaucoup d'autres remarquables par leur architecture ; car Palladio n'a pas restreint à l'intérieur de la ville l'exercice de ses talens.

Les amateurs de la bonne architecture doivent aller voir le petit temple dans le goût du Panthéon, qui est un chef-d'œuvre, à huit lieues de Vicense.

Costozza est un village situé à deux lieues au midi de Vicense dans les *Colles Berici*, qui sont composés de pierres calcaires : on y voit une grotte fameuse, creusée dans l'intérieur de la colline en

formé de labyrinthe & d'une vaste étendue ; on l'appelle *Covoli* : on y trouve des salles, des allées, des routes, des arcs commencés, des sources, des incrustations, & d'autres singularités dignes de l'attention des curieux ; le labyrinthe passe pour avoir une lieue de longueur ; ce n'est sans doute qu'une carrière qu'on a creusée anciennement.

A *S. Pancrazio di Barbarano* il y a des eaux chaudes sulfureuses. On trouve aussi beaucoup de mines dans ce territoire, surtout dans les collines de Tretto, où l'on tire encore une terre argilleuse, très-blanche & très-onctueuse, connue sous le nom de terre de Vicense. On s'en sert pour la porcelaine de Venise. Les eaux de Recoaro sont dans les montagnes du Vicentin, à deux lieues de Valdagno, & huit de Vicense au N. O. M. le chevalier Lorgna en a publié une analyse complète en 1780. Ces eaux sont martiales, & elles ont de la réputation depuis 1689, que la principale source fut découverte. M. Lorgna a trouvé dans chaque livre quinze pouces cubes, mesure de Venise, d'air acide vitriolique, suivant la dénomination de Priestley, c'est-à-dire, de gaz sulfureux ; huit grains, poids de Vicense, de sélenite ; trois grains de fer en dissolution ; deux grains de sel amer à base terreuse ; deux grains de terre calcaire commune, & un tiers de grain de terre vitrifiable.

Les montagnes qui sont au midi de Padoue & de Vicense, *Colles Euganei*, furent le séjour des premiers habitans de la Lombardie, à qui l'on attribue la fondation de plusieurs villes ; nous en avons parlé à l'occasion de Padoue.

Sette Communi sont sept villages situés sur des rochers escarpés entre Vicense & Vérone, habités par des hommes très-forts & très vigoureux ; on croit qu'ils descendent des Cimbres & des Teutons qui, chassés par Marius, vinrent se réfugier dans ces montagnes : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils

parlent encore dans le ſein de l'Italie l'ancien Saxon. Le roi de Danemarck étant à Veniſe en 1709 eut la curioſité de les aller voir : il entendit leur langue, & s'en fit entendre en parlant danois. Nous avons ſur cette matière un ouvrage curieux : *Dei Cimbri Veroneſi e Vicentini libri* 2, *di Marco pezzo Veroneſe, terza editione; in Verona* 1763, in-8°. On parle auſſi une eſpèce d'allemand dans dix-ſept communautés des montagnes de Vérone.

Une partie des montagnes qui ſont au nord de Vicenſe du côté du Tirol, & au nord de Vérone, ſont volcaniques. La montagne du Diable auprès de S. Jean Ilarion, trois lieues au nord-oueſt de Vicenſe dans le territoire de Vérone, renferme des colonnes priſmatiques de baſalte, ſemblables à celles de la chauſſée d'Antrim, ou de la chauſſée des Géans en Irlande. M. Strange en a donné la deſcription & la figure dans les Tranſactions philoſophiques de 1775, & dans un mémoire imprimé à Milan en 1778 : *De' Monti Colonnari, e d'altri phenomeni volcanici dello ſtato Veneto*. M. l'abbé Fortis a donné auſſi ſur cette matière un mèmoire intitulé : *Della valle volcanico-marina di Ronca vel territorio Veroneſe, Venezia* 1778, *in*-4°. Voyez le Journal de phyſique, Décembre 1779, p. 507. La deſcription de la chauſſée des Géans a été donnée par Drury, elle eſt rapportée dans l'Encyclopédie au mot *Pavé des Géans*, & repréſentée dans les planches du tome VI. Il faut conſulter auſſi ſur cette matière l'ouvrage de M. Faujas ſur les volcans éteints du Vivarez, pag. 333, & la deſcription de la belle grotte de Fingal dans l'isle de Staffa, au N. O. de l'Ecoſſe, à cinquante-ſept degrés de latitude. Lettres ſur l'Islande, par M. de Troil, Paris 1781. A Tour in Scotland, par M. Pennant 1774, *in* 4°.

Dans les montagnes qui ſont au S. E. ou du côté de Padoue, on rencontre auſſi des pierres ponces & autres débris de volcans, à ce que m'a aſſuré M.

Arduini ; on y trouve beaucoup de coquilles & de corps marins, des saphirs, des jacintes, des topases, des terres colorées, comme la terre verte de Vérone, dont nous parlerons plus bas ; du verre fossile, des pierres obsidiennes, des pierres meulières ; du zinc, de l'arsenic, de l'alun, du charbon, & même des métaux précieux. On en voyoit des échantillons chez M. Arduini, qui a publié quelques lettres à ce sujet, chez M. Antonio Masstini à Valdagno, & chez M. Turra, médecin de Vicense.

En sortant de Vicense par la porte de Vérone on trouve à un mille de distance un casin de l'architecture de Palladio, appartenant ci-devant au comte Arsiero, actuellement aux Tornieri.

Mais avant que de parler de la route de Vérone, nous ferons une digression pour les petites villes de Bassano & de Roveredo.

BASSANO est une ville de dix mille habitans, qui est à sept lieues au nord de Vicense, & à dix lieues de Padoue sur les bords de la Brenta, à sa descente des Alpes, & sur la route d'Allemagne, dans une situation agréable, environnée de villages très-peuplés & de collines qui sont plantées de vignes & d'oliviers. On ignore sa première origine, mais elle passe pour être ancienne. Elle dut son principal accroissement aux Ezelins qui s'y établirent. Cette famille étoit de la Marca Trivigiana, & M. Verci en a publié l'histoire. A la mort du dernier Ezelin en 1259, cette ville reprit sa liberté sous la protection des habitans de Padoue ; elle passa ensuite successivement sous la domination des Scaligers, des Carrares, des Visconti. Enfin en 1404 elle passa sous la domination de la république de Venise ; & fut fortifiée & embellie.

Dans le temps de la ligue de Cambrai, Bassano fut prise & reprise plusieurs fois ; les Allemands la saccagèrent. Mais depuis elle s'est relevée ; elle a

tous les priviléges de ville, & son conseil est réputé noble à Venise, comme ceux des autres villes de terre-ferme.

Le pont qui est sur la Brenta, & qui joint la ville avec le faubourg appelé de Vicense, étoit un bel ouvrage de Palladio; mais il a été refait tout à neuf par Ferracini.

On remarque à Bassano une grande & belle place, sur laquelle se bâtit actuellement la nouvelle église de S. Jean-Baptiste.

Il y a six portes de ville, dont l'une est de l'architecture de Palladio. Il y a trente églises, tant grandes que petites, dans lesquelles on trouve beaucoup de tableaux des Bassans, qui ont fait la réputation de cette ville dans l'histoire de la peinture. Il y en a surtout au dôme, à S. Joseph, à S. François, aux Capucins, & à Notre Dame-des-Grâces. La salle du conseil est pour ainsi dire une petite galerie de leurs ouvrages.

Le plus célèbre des Bassans est *Giacomo da Ponte*, appelé aussi le vieux Bassan; il naquit en 1510; ses quatre fils se distinguèrent aussi, surtout François & Léandre Bassan.

Cette ville est encore la patrie d'un habile méchanicien, nommé Barthélemi Ferracini, dont nous avons parlé, à qui on a élevé en 1783 un monument où l'on voit son buste en marbre de Carrare. Il y a eu d'autres personnages remarquables, tels que Lazarre *Buon-amico*, qui eut dans le seizième siècle une très-grande réputation; Campesano poëte, Vittorelli théologien, Marinali sculpteur,

M. l'abbé Roberti auteur connu, Jean Baptiste Verci historien & antiquaire, M. Vittorelli poëte, y sont actuellement, & font honneur à cette ville, ainsi que Volpato, habile graveur de Rome.

On peut voir dans les ouvrages de M. Verci les noms des autres personnages distingués, auxquels cette ville a donné naissance.

L'imprimerie de Remondini est le plus grand établissement de ce genre qu'il y ait en Europe ; on y occupe mille personnes, sans compter ce qu'on fait imprimer à Venise. Il y a dix-sept presses pour les livres, vingt-une pour les estampes, quatre pour les papiers dorés ou marbrés, onze graveurs en taille-douce, deux en bois, trois papeteries qui renferment dix cuves. M. Remondini a fait constuire en 1783 des cylindres à la manière de Hollande, tels qu'on peut le voir dans l'art de faire le papier, qui fait partie de la collection des arts de l'académie ; on y a établi des manufactures de papiers peints à la manière de France ou des Indes, des fonderies de caractères ; enfin on trouve à Bassano ce qu'on auroit peine à trouver dans de très-grandes villes, & l'on en a l'obligation à M. le comte Remondini ; il possède actuellement un grand fief qui lui donne ce titre : il a seize mille ducats de revenu indépendamment d'un commerce immense. Au mois de Mai 1783, M. Boscovich est allé s'y établir pour faire imprimer la collection de tous ses ouvrages mathématiques en cinq volumes *in*-4° ; on en faisoit un volume tous les deux mois.

Le commerce de soie est considérable à Bassano, & il s'augmente encore de jour en jour ; on y fait diverses étoffes. Il y a une manufacture de porcelaine ; on y travaille les cuirs & les peaux, & le commerce en général y a beaucoup d'activité. On tire des marchandises d'Allemagne par Trente pour les distribuer dans l'Etat de Venise.

Le territoire produit beaucoup de bled, de vin & d'huile : la viande, le laitage, le gibier y sont excellens & en abondance. L'air y est pur, & contribue à la santé des habitans, comme à l'exercice de leurs talens.

M. Goldoni, ingénieur & naturaliste, a découvert en 1785 à trois lieues de Bassano des restes de volcans, & de la bonne pouzolane.

Au nord de Baſſano on trouve le Feltrin, province de la Marche Treviſane, dont la capitale eſt Feltri, ville ſituée à dix-huit lieues au nord-oueſt de Veniſe. Ce pays eſt remarquable par les productions marines dont la vallée eſt remplie. M. Odoardi a publié en 1764 une diſſertation en forme de lettre à M. Valliſnieri, dans laquelle il prouve par le grand nombre de teſtacées qu'il a trouvés dans ce territoire, par les couches du terrain, & autres obſervations minéralogiques, que la mer adriatique a couvert la vallée de Feltri, qui n'eſt qu'une continuation des lagunes de Veniſe. Les différentes couches de pierres, de coquillages & de terres ſont inclinées vers la mer, & ſemblent marquer qu'elles en ont été abnndonnées ſucceſſivement, & que les lagunes de Veniſe ſe deſſécheront auſſi à leur tour.

Baſſano n'eſt qu'à douze lieues de Roveredo & de Trente; il y a des voyageurs qui vont viſiter ces deux villes avant que d'aller à Vérone, & c'eſt ici le lieu d'en donner une idée.

CHAPITRE XII.

De la ville de Roveredo & de l'académie des Agiati.

ROVEREDO, Rovereto, ou Rovereid, en latin *Roberetum* ou *Roveredum*, eſt une ville d'environ huit mille habitans, ſituée dans le Trentin Autrichien, & la Marca Trivigiana (1), preſqu'au milieu de la

(1) On la comprend quelquefois dans le Tirol, mais elle n'en dépend qu'accidentellement pour l'adminiſtration. Il en eſt de même de Trente, qui eſt véritablement une ville d'Italie, ſituée dans la Marca Trivigiana, fondée par les Etruſques ou par les Gaulois, vers le même temps que Vérone & Breſſe. C'eſt la première ville qu'on trouve en Italie, lorſqu'on vient par l'Allemagne. Mais comme j'écris pour les François, qui ne vont guère juſques-là, je ne parlerai pas de Trente plus en détail.

vallée agréable de Lagarina, ſur les bord du Leno, à la gauche de l'Adige, quatre lieues au midi de Trente qui la renferme dans ſon diocèſe, & dix lieues au nord de Vérone; on y paſſe quand on prend la route d'Allemagne; l'empereur en 1765, & le pape en 1782, y ont ſéjourné.

On ne ſait guère quelle a été la première origine de cette ville; c'étoit autrefois une dépendance du château de Lizzana; (*Arx Liciniana.*) mais l'on n'a preſque rien écrit ſur cette matière. M. Andrea Saverio Bridi, ſecrétaire de l'académie des Agiati, ſe propoſe de travailler ſur cette hiſtoire.

Le ſavant abbé Tartarotti (*Mem. ant. di Roveredo*) eſt porté à croire qu'elle a été fondée par l'ancienne maiſon des comtes de Caſtelbarco, qui étoient les maîtres de toute la vallée Lagarina, & qui y avoient bâti pluſieurs châteaux dans des temps antérieurs à toutes les notices qui nous ſont parvenues de Roveredo. En 1200, c'étoit la réſidence du juge de la vallée; en 1300, elle fut environnée de murs, & l'on y bâtit un fort. Il eſt ſouvent parlé de cette ville dans les titres poſtérieurs au onzième ſiècle; mais il paroît que ce n'étoit alors qu'un fort petit endroit, appelé ſimplement *Borgo* ou *terra di Reveredo.* Lorſqu'en 1416, elle paſſa de la domination des comtes de Caſtelbarco à celle de la république de Veniſe, on en fit une forterefſe conſidérable; on augmenta la population, & l'on y plaça un Capitanio & un Podeſtà.

Cette ville étant ſur les confins de l'Italie & de l'Allemagne, & ſes habitans naturellement induſtrieux, il s'y forma bientôt un commerce conſidérable, ſurtout celui des laines, qui attira dans la ville un grand nombre de familles nouvelles.

La culture des mûriers & la fabrication des étoffes de ſoie s'y établirent avant l'an 1500, & firent abandonner le commerce des laines; alors les citoyens les plus aiſés de Roveredo voulurent acqué-

rir le droit de bourgeoisie ou de noblesse à Vérone.

En 1488, Roveredo se défendit vaillamment contre les Allemands.

En 1509, Roveredo fut cédée par les Vénitiens à la maison d'Autriche, qui la possède encore actuellement; l'empereur Maximilien lui accorda le titre de ville, avec divers priviléges; & par les traités de Worms en 1518, elle fut unie au comté de Tirol. L'année suivante, il y eut plusieurs personnes agrégées à la noblesse de cette province, & plusieurs autres dans la suite qui ont reçu le titre d'*Eques Auratus*, de chevalier, de baron, ou de comte du S. Empire; en sorte que l'on y compte actuellement environ quarante familles ainsi décorées. Plusieurs des citoyens de cette ville ont eu le titre de conseiller de l'empereur, & plusieurs ont rempli des postes distingués dans les armées d'Allemagne.

L'église archipresbytérale de S. Marc est la principale église de Roveredo; elle fut interdite par l'évêque de Trente, à l'occasion d'un mausolée que la ville vouloit élever à l'abbé Tartarotti, qui avoit écrit contre le prétendu martyre de S. Adelprêt, évêque du douzième siècle, pour lequel on a une grande vénération à Trente; les habitans de Roveredo soutinrent leur droit de patronage sur l'église, & ils gagnèrent leur procès.

Il y a une bibliothéque publique dans le collége, fondée en 1662, par le chanoine Ferdinand de gli Orefici, & l'on y a réuni celle de l'académie.

Le commerce actuel de cette ville consiste principalement dans le transport & les commissions de soie pour l'Allemagne; celle que l'on recueille dans le pays est peu considérable, à cause de la petitesse du territoire, mais on l'y travaille parfaitement : l'art des teintures y est aussi porté assez loin, surtout pour un pays où l'on a peu de ressources. Les richesses que ce commerce y a ver-

ſées, de même que le luxe & le goût de ſociété qui en eſt une ſuite, ont contribué à en polir les mœurs; & le changement eſt devenu ſi grand depuis quelques années, que les perſonnes d'un certain âge ne reconnoiſſent plus leur propre pays : le même changement me paroît avoir eu lieu dans la plupart des villes d'Italie, par la très-grande fréquentation des étrangers qui y voyagent plus que jamais.

Cette ville eſt jolie, les maiſons ſont bâties d'une belle pierre blanche ou rouge, ſemblable à celle dont on ſe ſert à Trente : on s'apperçoit de l'augmentation des richeſſes de cette ville par le grand nombre de nouveaux édifices, par les équipages, par les ameublemens & autres ſuperfluités du goût le plus moderne : on y a bâti une ſalle de théâtre, & le nombre des habitans paroît s'accroître de jour à autre.

Le langage du pays eſt moins dur que celui de bien d'autres villes de la Lombardie; il eſt ſuſceptible même des agrémens de la poëſie, comme l'a fait voir le cavalier Joſeph Vanetti, dans un petit ouvrage fait ſur ce ſujet.

Le goût des belles lettres s'y eſt répandu en même temps que les autres genres de culture, & l'on en a banni la vieille manière de philoſopher, qui infectoit encore l'Italie il n'y a pas bien long-temps.

On attribue le principal mérite de cette révolution à l'abbé Jérôme Tartarotti, mort en 1761, qui étoit un ſavant critique, & un poëte très-eſtimé. Il a écrit contre le préjugé des ſorciers, & il a eu la gloire de faire revenir bien des perſonnes de cette ſtupide crédulité. Il fut ſecondé par ſon frère Jaques Tartarotti, auteur de la notice des écrivains du Tirol & de Trente, par le P. Mariano Ruele, Carme, par le docteur Antoine Chiuſole, qui a donné une bonne géographie, & par le cavalier Joſeph Valérien Vanetti, qui a donné plu-

ſieurs ouvrages d'érudition & de poëſie. M. Vanetti contribua ſurtout à répandre dans la bonne compagnie le goût des lettres ; ſa femme Bianca Laura Saïbante, qui dès ſa jeuneſſe avoit cultivé ſon eſprit ſous la direction de l'abbé Tartarotti, s'occupoit de poëſie, de muſique, de deſſin ; elle a été regardée comme une des femmes diſtinguées de l'Italie ; on imprime actuellement quelques-unes de ſes lettres ſur les devoirs & la parure des femmes, dans la *Raccolta d'opuſcoli*, que publie l'abbé Meloni de Ferrare, avec d'autres ouvrages des Italiennes diſtinguées. Elle contribua beaucoup, vers 1750, à l'établiſſement d'une académie qui eſt devenue célèbre. Les perſonnes qui ſe raſſembloient chez elle, telles que l'abbé Joſeph-Felix Givanni, l'abbé Gotardo Feſti, M. François Saïbante, s'occupoient de poëſie & d'éloquence ; ils s'aſſocièrent enſuite MM. Clément Baroni Cavalcabo, le baron Valeriano Malfatti, l'abbé Jean-Baptiſte Graſer ; enfin l'académie des Agiati de Roveredo commença au mois de Décembre 1750 ; les principaux auteurs de cette inſtitution furent MM. Joſeph-Valérien Vanetti, François Saïbante, & Mde. Vanetti, chez laquelle ſe tenoient les aſſemblées.

Le nom d'Agiati ſignifie *a lor Agio*, à leur aiſe ; c'eſt l'académie des gens qui donnent carrière à leur goût & à leur génie, ſans gêne & ſans contrainte : les autres académies pourroient toutes, ou à-peu-près, ſe donner le même nom, du moins en Italie. La deviſe (*impreſa*) eſt un petit eſcargot (*Chiocciolino*), qui ſe gliſſe juſqu'au ſommet d'une pyramide, avec cette légende : *Giunto'l vedrai per vie lunghe e diſtorte.*

Le 27 Septembre 1751, cette académie tint une aſſemblée publique pour la première fois ; l'impératrice-reine s'en déclara protectrice par un diplôme du 29 Septembre 1753. Voyez le P. Zaccaria, *Storia letteraria d'Italia*, tome VIII. Bientôt

les ſavans les plus illuſtres de l'Italie & de l'Allemagne ornèrent la liſte de cette académie, mais elle languit un peu depuis la mort de M. Vanetti.

La ville de Roveredo eſt la patrie de pluſieurs auteurs célèbres ; j'en ai déjà cité quelques-uns : M. l'abbé Jean-Baptiſte Graſer, profeſſeur de morale & bibliothécaire à Inſpruck, eſt connu pour la poëſie & la critique ; on connoît M. Félix Fontana, dont nous avons parlé dans le tome II ; le P. Grégoire Fontana des Ecoles-Pies, profeſſeur à Pavie, dont nous avons parlé dans le tome premier ; M. Joſeph Fontana, leur frère, eſt un médecin de réputation ; M. l'abbé Adam Chiuſole a donné un poëme italien ſur la peinture.

M. Vanetti a été remplacé dans les fonctions de ſecrétaire de l'académie, par M. Clémentino Vanetti ſon fils, à qui je dois divers articles de la notice que je viens de donner. Il a publié pluſieurs ouvrages en latin & en italien, en vers & en proſe, entr'autres la vie de Gaſpard Antonio Baroni Cavalcabo, peintre habile, né à Sacco, dans le territoire de Roveredo, & qui ſe diſtingua au commencement du ſiècle.

M. Clément Baroni, dont j'ai déjà parlé, a écrit ſur la philoſophie, ſur les matières d'érudition, une hiſtoire du val Lagarina.

M. Chriſtophe Baroni, ſon frère, s'eſt occupé de méchanique & d'hydraulique.

M. l'abbé André Bridi, archiviſte de Mantoue, eſt auſſi de Roveredo.

CHAPITRE XIII.

Description de Vérone.

APRÈS cette digreſſion pour Baſſano & Roveredo, nous allons reprendre la route ordinaire de Vérone. En partant de Vicenſe, on paſſe au château de Monte-Bello; il y a une poſte de dix milles; de Monte-Bello à Torre de' Confini, une poſte & demie de treize milles; de-là à Vérone, une poſte de neuf milles.

Depuis Vicenſe juſqu'à Vérone, le terrain eſt un peu pierreux; il y croît des mûriers en abondance: & à chaque mûrier il y a une treille, qui, paſſant d'un mûrier à l'autre, forme des chaînes & des guirlandes de verdure dont l'effet eſt très-agréable.

VÉRONE, *Verona*, eſt une ville de cinquante-huit mille ames, ſituée dans l'Etat de Veniſe, à vingt-cinq lieues de la capitale, & à trente-deux lieues de Milan, à quarante-cinq degrés vingt-ſix minutes de latitude, & vingt-huit degrés cinquante-huit minutes trente ſecondes de l'isle de Fer. Elle eſt ſituée aux pieds des montagnes, ſur les bords de l'Adige; il y a une plaine du côté du couchant & du midi.

Les uns rapportent la fondation de Vérone aux anciens Etruriens, ou aux Euganéens, d'autres à des peuples ſortis des provinces qui ſont entre la Seine & l'Yonne, qui habitèrent les premiers la Lombardie, avant Belloveſe, qui paſſa en Italie l'an 613, avant les Cénomans (I. 345) & les Sénonois, dont l'expédition eſt de l'année 391 ans avant Jéſus-Chriſt. (III. 268.) Verone fit enſuite partie de l'Empire romain. Ce fut auprès de Vérone, à l'endroit appelé Raldone, que Marius défit, cent &

dix ans avant Jésus-Christ, les Cimbres, peuples Gaulois-Germains, qui venoient s'établir en Italie; il en resta six cent mille sur le champ de bataille. Jules-César en fit une colonie romaine, & de-là vint le droit de bourgeoisie dont les habitans de Vérone jouissoient à Rome. Tacite l'appelle *Coloniam copiis validam*. Martial la préfère à Mantoue.

Dans la guerre de Vitellius, l'an 69, Vespasien choisit la plaine de Vérone, pour ôter à Vitellius une puissante colonie; les Véronois le servirent utilement, & donnèrent l'exemple aux autres villes.

L'empereur Philippe fut vaincu & tué l'an 249, près de Vérone. Quelques années après, les Germains y furent défaits, lorsqu'ils venoient au secours d'Auréole, & le second fils de Gallien resta gouverneur de Vérone.

Il y eut encore près de cette ville une bataille mémorable, l'an 285: l'empereur Carin défit Sabinus, qui s'étoit emparé de l'empire, après la mort de Carus.

Les premiers avantages de Constantin sur Maxence, l'an 312, commencèrent par la prise de Vérone; c'est à cette époque que s'établit l'indiction, par les impôts qui furent levés dans le pays.

A la décadence de l'empire, Vérone fut la proie des Barbares, qui désolèrent l'Italie, à commencer par Attila. Odoacre y fit sa résidence: il fut défait par Théodoric, l'an 489, près de Vérone. Celui-ci s'établit alors dans cette ville, & lui rendit son premier éclat: il y fit une nouvelle enceinte de murailles, des forts, des bains & un amphithéâtre.

Les empereurs de Constantinople ayant envoyé des armées contre les Goths, les succès furent variés. Vérone en profita pour reprendre sa liberté; mais les Francs en 553, & ensuite les Lombards, conduits par Alboin, vinrent à leur tour, & s'emparèrent de Vérone, ainsi que des autres villes de la Venete; Alboin y fut tué l'an 574. Agilulf y résidoit l'an 590; Didier en 756.

Charlemagne assiégea Didier dans Vérone, & la pris d'assaut l'an 774. Pepin, son frère, resté en possession du royaume d'Italie, fit aussi sa résidence à Vérone, & l'on croit qu'il y fut enterré. Vers ce temps-là vécut le fameux archidiacre Pacificus, dont l'épitaphe se voit au-dessus de la porte de la cathédrale. Vérone eut ensuite le rang de ville libre. En 1440, elle étoit sujette aux empereurs; mais les divisions des Guelfes & des Gibelins la dérèchirent; les Traversari étoient Guelfes, les Monticoli étoient Gibelins; elle fut gouvernée par Ezelin, qui vers 1250 y commit toutes sortes d'excès jusqu'en 1259. Après sa mort, on élut pour Podestà, Martino Dalla Scala, ou Scaliger, qui en 1260 fut fait capitaine perpétuel du peuple; ses successeurs eurent aussi le titre de vicaires perpétuels de la ville, & la tyrannisèrent jusqu'en 1387. Les Visconti y regnèrent jusqu'en 1405; enfin pour se soustraire à la tyrannie, Vérone se donna à la république de Venise, l'an 1405. Ce furent ces guerres qui donnèrent occasion à l'inimitié des familles des Capeletti & des Montecchi, que nous appelons Capulets & Montaigus. Les amours de Romeo & de Juliette, & leur fin tragique, ont passé pour des faits historiques; il en est même parlé dans Muratori: on voyoit encore dans le dernier siècle la maison des Capulets à Vérone. Cette aventure devenue si célèbre de Giulietta Cappeletti, & Romeo Montecchi, est en effet rapportée par Corte, dans ses histoires de Vérone, Liv. X, & il la met à l'année 1303. Mais Biancolini, dans ses additions aux chroniques de Zagata, soutient que l'histoire n'est pas vraie, & rapporte plusieurs circonstances pour le prouver. Ces deux familles étoient puissantes à Vérone, & à la tête de deux partis opposés; mais elles ne subsistent plus, & l'on ignore aujourd'hui où étoient leurs habitations. Le sujet de la tragédie de Shakespear, & de celle de M. Ducis, a été pris dans

dans les histoires de Bandel, religieux Dominicain de Lombardie, qui vivoit dans le seizième siècle; il fut évêque d'Agen pendant quelques mois : c'est dans cette ville qu'il publia les nouvelles galantes, qui le rendirent célèbre. Lopez de Vega traita aussi le même sujet, dans sa tragédie des Castelvins & des Montèses; on trouve un extrait de sa pièce dans, le quatrième volume de la traduction de Shakespear, par M. le Tourneur.

On a reproché à M. Ducis le caractère atroce de vengeance qu'il donne à Montaigu; mais quand on lit les histoires, on voit que ce caractère dans les guerres du douzième siècle n'y étoit pas très-rare, & malheureusement l'auteur n'est point sorti de la nature, en faisant cependant l'intrigue la plus horrible qu'il y ait sur le théâtre françois. Aussi cette tragédie fit dans Paris la plus vive sensation en 1772.

Lorsqu'après la ligue de Cambrai, les Vénitiens, vers l'an 1520, prirent le parti de fortifier à grands fraix toutes leurs places, Vérone fut environnée de bastions & de larges fossés, & l'on fortifia les trois châteaux qui étoient bâtis plus anciennement; San Micheli, célèbre architecte, présidoit à ces ouvrages, qui pouvoient être alors d'une assez bonne défense; mais on ne peut pas regarder actuellement ces fortifications comme bien importantes, d'autant que la situation de Vérone n'est point forte par elle-même; il y a trois châteaux qui commandent la ville : *Castello Vecchio*, *Castello S. Felice* & *Castello S. Pietro*. Le vieux château fut construit par Can grande Scaliger, en 1355; c'étoit sa demeure. Le château de S. Felix fut bâti par Visconti, en 1393, & perfectionné par les Vénitiens; celui de S. Pietre étoit déjà en bon état sous Bérenger. L'historien Luitprand l'avoit fortifié; c'est-là que l'empereur Louis fut surpris par Bérenger, qui lui fit crever les yeux. On a établi au château vieux une école militaire pour vingt-

quatre jeunes gens, ſous la direction de M. Lorgna, & M. Jouve eſt un des profeſſeurs.

On ne tient pas de garniſon à Vérone, quoi qu'en diſe M. Richard; mais en temps de guerre, on y peut mettre juſqu'à ſept à huit mille ſoldats.

L'enceinte de Vérone eſt de ſix milles & demi. Il y a cinq portes qui ſont ornées d'architecture: la plus belle de toutes, qui eſt fermée actuellement, s'appelle *Porta Stupa* ou *Porta del Pallio*, à cauſe du prix de la courſe des chevaux, qu'on appelle en Italie *Pallio*. Elle eſt de San Micheli, & paſſe pour un des beaux morceaux de l'architecture du ſeizième ſiécle.

Parmi les quatre portes qui ſervent aujourd'hui pour entrer à Vérone, la plus remarquable s'appelle *Porta Nuova*, elle conduit à Mantoue; celle qui eſt du côté de Vicenſe s'appelle *Porta del Veſcovo*; celle qui va à Breſcia, s'appelle *Porta S. Peno*: enfin la porte qui eſt du côté de la montagne s'appelle *Porta S. Giorgio*; c'eſt la moins belle.

Dans un endroit des fortifications, on voit d'immenſes ſouterrains, avec quatre larges ouvertures, qu'on appelle *le Boccare*, & dont on admire la conſtruction.

L'hiſtoire & la deſcription de cette ville ſe trouvent fort au long dans un grand ouvrage du marquis Maffëi, imprimé en 1732, *in folio*, & enſuite *in*-8°. ſous le titte de *Verona illuſtrata*: il n'y a guère de ville en Italie dont on ait une deſcription auſſi complète. M. le marquis Muſelli ſe propoſoit de donner auſſi un *Muſeum Veronenſe*, mais il eſt mort ſans l'avoir achevé; comme l'hiſtoire de Maffei ne va que juſqu'à Charlemagne, il faut avoir recours à celles de Jérôme della Corte, de Saraina, Tinto & Moſcardo; Biancolini, mort il y a quelques années, a donné les chroniques de Zagata, & huit volumes ſur les égliſes de Vérone.

La ville eſt traverſée par l'Adige, dont la vue eſt

très-belle ; ce fleuve descend du Tirol, passe à Trente, & va tomber dans la mer Adriatique, huit lieues au-dessous de Venise. Il divise Vérone en deux parties, dont la communication est établie par quatre beaux ponts. Le plus remarquable des quatre est le *Ponte di Castel Vecchio*, il y a plusieurs marches qui en rendent l'accès impraticable aux voitures ; il ne s'ouvre qu'une fois l'année pour le peuple, qui va par-là dans la campagne ; il est peu nécessaire, si ce n'est pour une sortie en temps de guerre, mais c'est aussi pour cela qu'il fût bâti. Ce pont a trois cent cinquante-neuf pieds de long, sur trois arches de soixante-douze, quatre-vingt-cinq, & cent quarante pieds d'ouverture : on vante beaucoup celle-ci ; elle est plus grande en effet que celle du fameux pont de Rialto à Venise, qui n'a que quatre-vingt-neuf pieds d'ouverture ; mais elle n'égale pas celle du pont de Brioude, en Auvergne, qui en a cent soixante & douze.

Quoique l'Adige ne paroisse pas considérable, il y a des temps où il devient très-dangereux ; on en a vu un exemple fâcheux dans le débordement de 1757, qui inonda une grande partie de la ville, & renversa le pont *delle Nevi ;* ceux de 1767 & 1776 ont aussi causé beaucoup de dommage.

L'ARENA est la chose la plus curieuse qu'il y ait à Vérone : c'est un amphithéâtre magnifique, bâti dans le goût du colisée de Rome, & qui est de la plus belle conservation ; le marquis Maffei en a fait graver le plan. Ce bel édifice est d'une forme ovale, il a extérieurement quatre cent soixante-quatre pieds de long, & trois cent soixante sept de large, ainsi il est moindre que le colisée de Rome, qui a cinq cent quatre-vingt-deux pieds, sur quatre cent quatre-vingt-deux ; la circonférence entière de l'amphithèâtre de Vérone, extérieurement prise, est de treize cent trente-un pieds, tandis que celle du colisée est de seize cent quinze. L'arêne, pro-

prement dite, ou la place vuide du milieu, a deux cent vingt-cinq sur cent trente-trois pieds. Il y a tout autour de cette arêne quarante-cinq rangs de gradins, faits de beaux blocs de marbre, qui ont dix huit pouces de hauteur sur vingt-six de profondeur ou de giron ; il peut y avoir vingt-deux mille personnes assises, en comptant un pied & demi pour chacune, & il y en avoit davantage le 12 Mai 1782, lorsque le pape y vint.

Cet édifice est exactement réparé, & entretenu avec soin aux dépens de la ville ; on travailloit encore, en 1765, à dégager l'arêne, qui étoit encombrée, de sorte que les premiers gradins sembloient être à fleur de terre : il en coûte beaucoup à la ville ; mais aussi l'édifice est en très-bon état, & pourroit servir aujourd'hui de la même façon qu'il servoit il y a dix-sept cent ans ; on y donne même de temps à autres des spectacles, comme des courses, des combats d'animaux, où d'autres fêtes, & je ne crois pas qu'il y ait au monde un endroit plus propre à des spectacles, c'est-à-dire, plus magnifique & plus vaste ; en 1769, on y donna pour l'empereur un combat de taureaux, & tout l'amphithéâtre étoit rempli.

Aux extrêmités du grand axe de cette enceinte, il y a deux grandes portes, & au-dessus de chaque porte une plate-forme ou tribune, de vingt-pieds sur dix, formée par une balustrade ; on a fait ces tribunes pour le gouverneur & la noblesse. Il y a aussi un grand nombre d'issues (vomitoires) dans la circonférence de l'amphithéâtre.

L'extérieur de ce bâtiment est peu décoré : on voit, il est vrai, d'un côté le commencement d'une enceinte à trois ordres d'architecture, appelée l'*Ala dell' Arena* ; mais il paroît qu'elle n'a jamais été finie. Le marquis Maffei croit que cet amphithéâtre a été construit sous le règne de Domitien

ou de Trajan, c'est-à-dire, vers la fin du premier siècle.

Sur cette place, appelée la *Bra*, & qui est très-vaste, on a fait un beau bâtiment pour les fêtes extraordinaires : le bas est à arcades & à refends ; le premier étage est formé par un ordre dorique ; c'est-là où la garde se tient, & on l'appelle la *Gran Guardia*.

On a fait sur cette place un trottoir pavé de dalles appelé *Listone*, qui borde le chemin des carrosses, & où l'on se promène à pied.

LE MUSEUM, ou recueil d'antiquités de l'académie de Vérone, est aussi sur cette place : on y entre par une cour environnée d'un portique, sous lequel est le *Lapidario*, construit en 1719 ; c'est une collection très-curieuse d'inscriptions, & autres monumens antiques ; on y voit des bas-reliefs, des autels de marbre, des colonnes milliaires, des tombeaux ; des inscriptions orientales, grecques, étrusques, latines, sur le bronze, est le porphyre & le marbre ; tout cela est rangé avec la plus agréable symmétrie : le marquis Muselli y a mis des chiffres de renvois, qui serviront à la description de ce lapidaire, quand on la donnera au public ; dans la cour, que ce portique environne, on projetoit un jardin de botanique, mais l'emplacement est trop étroit. Le portique sert d'entrée à un théâtre, qui est annoncé par péristile de six grandes colonnes ioniques. Au-dessus de la porte qui conduit à la salle de l'académie, est le buste du célèbre marquis Maffei, qui a fait tant de bien & tant d'honneur à sa patrie ; ce buste avoit été placé de son vivant, il le fit ôter ; mais on l'a rétabli après sa mort, comme l'annonce l'inscription qui est au-dessous. *Marchioni Scipioni Maffeo viventi, academia Philarmonica decreto & ære publico. Anno* 1727.

Marchionis Scipionis Maffei, Musæi Veronensis con-

ditoris, *protomen ab ipso amotam* (1), *post obitum Academia Philarmonica restituit*, *anno* 1755.

Le rendez-vous de la bonne compagnie est dans un appartement de cet édifice, *Camera della conversazione*; c'est une espèce de *ridotto* ou casin, meublé aux dépens de vingt-quatre familles nobles du pays, sous la protection du gouvernement, où l'on se rend tous les soirs, hommes & femmes, pour le jeu & la conversation; cet usage, qui se retrouve dans plusieurs villes d'Italie, est extrêmement commode pour tout le monde; personne n'est assujetti aux embarras de tenir maison, de recevoir, de donner à jouer, & personne n'est forcé à ces égards particuliers qu'on doit à ceux chez qui l'on est, quelquefois malgré soi.

Les portraits des académiciens les plus célèbres, & ceux des fondateurs de l'académie filarmonique de Vérone se voient dans une salle voisine.

On passe ensuite au théâtre, *Teatro Filarmonico*; il a avoit été construit en 1718, on l'a rétabli après un incendie arrivé en 1752. Il est très-spacieux & très-beau; le vestibule forme une très-belle salle, peinte d'un bon goût d'architecture ionique; la salle du théâtre est jolie, d'une belle forme, presque circulaire: elle a cinq rangs de vingt-sept loges; c'est dommage qu'on les ait fait saillir en ressauts les unes sur les autres de quelques pouces, comme dans beaucoup d'autres théâtres d'Italie. On y jouoit au mois de Novembre 1765 l'opéra d'Antigone, paroles de Metastasio, musique de Giuseppe Sarti Faëntino; ce spectacle étoit composé supérieurement: il y avoit surtout une actrice qui avoit paru depuis peu en Italie, avec une voix surprenante, elle s'appeloit *Aguiari*; mais on la nommoit plus communément la *Bastar-*

(1) On croit qu'il devoit y avoir *Amotum*, mais il y a bien certainement *Amotam*.

dina, parce qu'on prétend qu'elle étoit bâtarde, née à Ferrare: je n'ai véritablement rien entendu de si singulier, que l'étendue & la flexibilité de sa voix; elle est morte il y a peu de temps.

Il y avoit aussi un acteur de la première force à Vérone, nommé *Manzoli*, & une danseuse très-connue, la *Mantuanina*. Ces acteurs viennent passer à Vérone un temps mort pour les autres théâtres de l'Italie, & ne laissent pas d'y gagner beaucoup. La Bastardina avoit trois cent cinquante séquins, ou quatre mille deux cent liv. de France pour une quinzaine de représentations; c'est-à-dire, pour le mois de Novembre. Ce spectacle coûte quarante mille livres aux entrepreneurs, aussi est-il très-beau; les étrangers y viennent en foule, & les habitans de Vérone en sont très-empressés. Quelquefois ils ont un opéra-bouffon, mais c'est sur un autre théâtre, appelé *Teatro dell' Academia Vecchia*.

Les principaux restes d'antiquités qu'on remarque à Vérone, sont les suivans: un grand arc appelé *Arco de' Gravii*, qui paroît avoir été le tombeau d'une famille distinguée. On voit le nom de Gravius sous les niches des statues, il est près du *Castello Vecchio*, on l'appelle aussi arc de Vitruve, parce que l'inscription prouve que l'architecte de ce monument s'appeloit Vitruve, différent de ce célèbre architecte, ami d'Auguste, & dont les écrits nous sont restés. Il ne subsiste plus de ce monument que les cintres de l'arc, & quatre colonnes cannelées, sans chapiteaux: il est d'un assez mauvais goût.

Porta de' Borsari, où est l'inscription de l'empereur Galien; c'est une porte à double sortie, que cet empereur fit faire vers l'an 265, avec une enceinte pour se garantir des Germains. Cette porte est jointe à un ancien mur de la ville dont on voit des vestiges sous les maisons; il y a deux arcades avec frontons; elles sont soutenues par des colonnes corinthiennes, & surmontées de deux petits

ordres un peu gothiques, qui ont six fenêtres chacun.

Foro Giudiziale ou *Porta di Leone*, dont on voit quelques restes près des Jésuites, dans la rue appelée *Via de' Leoni*, est décoré de colonnes composites cannelées, & d'un petit ordre attique au-dessus de trois fenêtres; le tout est mauvais.

On voit encore des restes du théâtre dans des caves & des maisons particulières, & les fondemens des murs du cirque, vers la maison des prêtres de Ste. Cécile.

Le Capitole ou le Panthéon de Vérone étoit sur la colline de S. Pierre; & c'est-là qu'étoit la statue qu'on voit à la place des Herbes; il est fait mention de ce Panthéon dans une description trouvée depuis peu.

Au-dedans de la ville est une vieille enceinte de Théodoric, de l'an 490 environ, & une de l'an 1387, que Galéas Visconti fit construire pour s'emparer de Vérone; ce fut lui qui fit faire ensuite le château S. Félix en 1393, après s'être rendu maître de la ville, mais ce château a été fortifié par la république de Venise.

Les églises de Vérone n'ont rien d'extrêmement remarquable: dans la cathédrale, *il Duomo*, on voit le tombeau du pape Lucius III, qui fut chassé de Rome l'an 1185; on y a mis une épitaphe à son honneur.

On y montre aussi un beau crucifix de bronze.

Dans la première chapelle à gauche, une Assomption du Titien, la Vierge est trop coloriée, & tranche dans le haut du tableau; le bas est bien & sagement composé; on y voit de beaux caractères.

Sur le portail de l'église, on remarque des figures gothiques de Roland & d'Olivier, qui fut son compagnon d'aventures; sur l'épée de Roland, on lit ce mot, *Durindara*: c'étoit le nom de cette épée, dont l'Arioste parle en plusieurs endroits de son poëme, sous le nom de Durindana (XI 50. XXIII. 79.)

M. Dionisi, qui a donné en 1773, l'explication du rithme Pipinien, espèce de chanson ancienne, y parle d'une tapisserie brodée, où est représentée la Ville de Vérone, environnée de ses quarante-trois évêques, depuis S. Euprepe, qui vivoit l'an 72, jusqu'à S. Annon, l'an 760; on en voit à l'évêché les portraits faits par le Brusasorzi, l'an 1567.

M. Jean Morosini, évêque actuel, a mis son séminaire & les études de théologie sur le meilleur pied.

L'église de S. George, occupée par des Bénédictines, est d'une architecture qu'on prétend être de S. Micheli & de Sansovino; sur le maître-autel est un tableau de Véronèse, représentant S. George qu'on mène devant les idoles, & qui refuse de sacrifier; le groupe de S. George est très-beau, & bien colorié; le groupe qui est devant le saint, aux pieds de l'idole, est mal composé; il y a dans le haut une gloire, qui est trop bleue & gris de lin: la Vierge qu'on y voit est belle; elle est au milieu de S. Pierre & de S. Paul, & a devant elle la Foi, la Religion & la Charité: les deux premières figures sont jolies, la troisième, qui est vue par derrière, est mal composée, elle semble près de tomber: le petit ange qui apporte la couronne & la palme est d'un gris violet; les figures sont en général trop à l'angle, & au bord du tableau (1).

Dans la cinquième chapelle à gauche, S. Barnabas, apôtre, qui lit l'évangile sur la tête des malades; ce tableau est aussi de Véronèse; il est bien composé, & d'une couleur vigoureuse; les caractères en sont variés, & il s'y trouve une belle intelligence de clair-obscur; il est meilleur que celui du maître-autel.

Près de cette église est un réservoir, où l'eau est amenée par un aqueduc de deux milles de longueur, pour l'usage de la ville.

(1) Toute cette critique a été contredite par un connoisseur.

On voit encore dans la même rue, la maison qu'habitoit S. Pierre, martyr, de l'ordre de S. Dominique.

Aux Capucins est un S. Antoine de Padoue*, du Guerchin.

A S. Firmo e Rustico, on voit un beau mausolée des Torre, avec des figures en bronze : on leur trouve un caractère de figures idolâtres.

A Santa Maria Antica, on remarque les tombeaux des Scaligers, & surtout de Can Signorio, qui, en 1359, fut élu capitaine-général du peuple pour sa vie. Ces tombeaux sont des plus riches qu'il y ait, mais dans le genre gothique.

S. Zénon est une ancienne abbaye, située vers la porte du même nom : ce couvent passe pour avoir été fondé par Pepin, fils de Charlemagne, & roi d'Italie, qu'on dit être enterré près de-là, sous le cimetière de S. Procule. Les portes de l'église sont couvertes de bronze, avec des bas-reliefs qui sont estimés pour le genre grotesque : le bénitier est un vase de marbre, de trois pieds & demi de diamètre ; le corps de S. Zénon, évêque de Vérone, est sous le maître-autel. Il n'y a plus de religieux dans ce couvent.

L'oratoire de S. Zénon fut rebâti ou embelli par S. Pétrone, dans le cinquième siècle ; c'est-là qu'étoit autrefois le corps de S. Zénon. S. Grégoire, pape, dit que dans le débordement de l'an 509, les eaux de l'Adige montèrent jusqu'aux fenêtres, sans pouvoir y entrer, *ad ostendendum cunctis meritum martyris*. Onofrio Panvinio, dans ses Antiquités Véronoises, parle de l'oratoire de S. Zénon, & du souterrain de Procule, comme des restes d'églises des premiers chrétiens ; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce genre, est à S. Nazaro, du côté de la porte de l'évêque, à la partie orientale de Vérone : on y voit une ancienne église, dédiée à S. Michel, taillée dans le roc, pavée de

mosaïque, avec des peintures anciennes : c'est un des plus beaux monumens d'antiquité sacrée ; mais l'on ne peut y entrer, parce que c'est dans l'intérieur du couvent des religieuses.

Dans la grotte de S. Jean in Valle, il y a deux beaux sarcophages anciens.

A S. Procule, on montre le tombeau de Pepin, un devant d'autel de *verde antico*, & un souterrain de la primitive église.

A S. Bernardino, on voit une chapelle des Pellegrini, construite par Michel San Micheli.

Il nous reste à parler de quelques édifices profanes, que l'on remarque à Vérone. Dans le palais des recteurs est la salle du conseil de ville, *Sala del Consiglio del Proveditore e della Nobilta*, c'est l'endroit où s'assemble le conseil des nobles. On a placé sur les murs extérieurs de ce bâtiment les statues de Pline le naturaliste, de Vitruve, de Catulle, de Cornelius Népos ; tous ces grands hommes étoient de Vérone, du moins on le prétend ; & l'on a voulu en conserver le souvenir par ces monumens ; on y voit aussi les statues d'Æmilius Macer, de Jérôme Fracastor, & celle du marquis Maffei, en habit de magistrat.

LA FIERA, ou le bâtiment de la foire, est une chose très-remarquable, que Vérone doit aux soins du marquis Maffei, dans le temps qu'il étoit provéditeur de la ville ; il y a un grand nombre de maisons & de boutiques, disposées sur un plan très-régulier & très-commode. Les deux foires de Vérone se tiennent au mois de Mai & au mois de Novembre.

La Dogana est un autre grand bâtiment remarquable.

Parmi les palais de Vérone, on distingue ceux de Canossa, Bevilacqua, Verzi, , Pompei, Pellegrini, voyez Maffei, Tom. III, p. 86, & celui de Guastaverza, sur la place de la Bra, qui est de l'architecture de San Micheli.

Dans le palais Bevilacqua, on conserve encore de belles antiques, & de fort beaux tableaux.

On voit aussi des tableaux ou autres curiosités dans la galerie Muselli, dans le palais Gherardini, & chez M. Serpini, négociant retiré.

Les jardins de la maison Justi, près de S. Zeno in monte, se remarquent de fort loin, & ont une vue fort agréable.

J'ai été voir aussi avec plaisir le palais où habitoit le marquis Maffei, & où demeure son neveu; il est près le jeu du Pallone, du côté de la citadelle. M. Torelli avoit été chargé par la ville d'écrire la vie de ce grand homme, & c'est un tribut de reconnoissance qui étoit bien dû à sa mémoire; M. le chevalier de Pindemonti s'en est acquitté. Le crédit que donnoient au marquis Maffei & sa naissance & la réputation de ses ouvrages, fut toujours employé au bien de sa patrie; il la servit, soit comme historien, soit comme magistrat; tantôt comme intercesseur auprès de la république de Venise, tantôt comme riche particulier: & nous trouvons dans l'histoire peu d'exemples d'un aussi parfait citoyen.

La ville de Vérone est bien bâtie, on y voit de grandes places & de fort belles rues, la plupart ont des trottoirs, *Portici*, extrêmement commodes pour les gens de pied; de la *Brà*, c'est-à-dire, la place où est l'arêne, part une grande & belle rue qui conduit à la porte neuve du côté de Mantoue; *le Corso* est une autre grande rue où l'on fait des courses de chevaux, au commencement du mois de Mai; les prix consistent en velours ou autres étoffes de prix.

Il y a une place appelée *Piazza delle Erbe*, décorée d'une fontaine avec une statue couronnée d'un diadême. Le peuple dit qu'elle représente Vérone. Il y a aussi une place affectée aux assemblées de la noblesse.

Les maisons, les ponts, les trottoirs & autres bâtimens à Vérone, sont presque tous en marbre, parce que le marbre est très-commun dans les carrières des environs de la ville. M. Spada, qui en a donné la liste dans le catalogue des fossiles des environs de Vérone, en compte trente-cinq espèces, tirées d'autant de marbrières différentes ; elles sont aussi nommées dans les mémoires de M. Guétard, Tom. I. pag. 399. On y trouve en quantité la pierre blanche, semblable à la pierre d'Istrie, que nous avons vue à Venise, & une pierre qui est encore plus facile à travailler, & qu'on appelle *Mattone*, où l'on distingue des coquilles d'huitres, & d'autres pétrifications en quantité : les parapets & les cordons des bastions San Micheli, & la porte du Pallio, ainsi que la décoration des autres portes, sont de cette pierre.

CHAPITRE XIV.

Des sciences, des arts, & du commerce de Vérone.

VÉRONE est célèbre par les gens de lettres qu'elle a produits. Pline le naturaliste, Catulle, Vitruvius Cerdo, Cornélius Népos, Emilius Macer, Cassius Severus, Pomponius Secundus, sont comptés parmi ses anciens citoyens. On met dans le nombre des modernes, Fracastor, mathématicien, médecin & poëte distingué, & surtout Jules-César Scaliger, né à la Ferrara dans la vallée de Caprino, qui est du territoire de Vérone ; il naquit en 1484 : on a écrit de lui qu'il n'y a point eu de plus grand philosophe depuis Aristote, point de plus grand poëte depuis Virgile, point de plus grand médecin depuis Hippocrate. Juste-Lipse dit que les quatre plus grands hommes qui aient paru dans

le monde, sont Homère, Hippocrate, Aristote & Scaliger; enfin, Huet dit qu'il sembloit formé par la nature, pour que nos derniers temps eussent de quoi oppofer à toute l'antiquité.

Le cardinal Norris, & Bianchini, astronome célèbre, étoient aussi de Vérone; nous avons déja parlé du marquis Maffei, un des hommes les plus célèbres de ce siècle.

On y trouve encore de nos jours beaucoup de gens de lettres.

M. Ant. Mar. Lorgna, colonel d'ingénieurs, chevalier de l'ordre royal de S. Maurice, & directeur de l'école militaire de Vérone, est aussi correspondant de l'académie des sciences de Paris, & il n'y a guère de savans aussi distingués en Italie; il est né le 18 Octobre 1738 à Cerea, dans le territoire de Vérone, où son père étoit résident, comme officier de dragons. L'établissement auquel il est attaché, qui est l'*Academia Militare*, a été formé en 1760 dans le vieux château, pour vingt-quatre jeunes gens, qui y sont élevés & instruits dans les sciences relatives à leur état : on n'y voit que des gentilshommes de terre-ferme & des fils d'officiers, car les patriciens ou les nobles Vénitiens, proprement dits, ne suivent guère l'état militaire. Il sort de cette école des ingénieurs & des officiers de mérite. M. Lorgna a donné beaucoup d'ouvrages de haute géométrie, d'hydraulique, de physique; & en 1782, il a partagé les prix de l'académie des sciences de Paris sur la théorie du salpêtre, & la manière d'en multiplier la production.

Il a été demandé, en dernier lieu, pour aller visiter le lac da Sesto ou de Bientina, qui est en Toscane, entre l'Arno & le Serchio, & auquel on voudroit donner un écoulemant, en perçant une montagne sous le Serchio, sur une longueur de quatre milles, pour procurer le desséchement d'une partie du territoire de la république de Luques.

M. Lorgna a reconnu une colline où l'on peut faire une coupure à ciel ouvert, qui n'aura que soixante pieds de hauteur, & par laquelle on pourra conduire à la mer les eaux du lac de Sesto.

M. Cagnoli, un des plus habiles astronomes que je connoisse, est né à Zante le 29 Septembre 1743; mais son pére étoit de Vérone. Il a bâti un observatoire à Paris en 1782, & doit bientôt en faire un à Vérone; il a fait faire les meilleurs instrumens par M. Megnié, & il les a vérifiés avec une sagacité & une patience peu communes. Il va publier un excellent traité de Trigonométrie sphérique, dans lequel il y a beaucoup de choses ingénieuses & nouvelles.

M. Salimbeni, capitaine d'ingénieurs, a donné, en 1782, des recherches sur les équations du troisième degré.

M. Pierre Cossali a écrit aussi sur le cas irréductible des équations du troisième degré.

M. Paul Delanges, ingénieur, a écrit sur le frottement des cordes & sur la poussée des terres.

M. l'abbé Gaëtano Marzagaglia est aussi un mathématicien connu à Vérone.

M. le comte Betti, secrétaire de l'académie d'agriculture, a fait de très-bons ouvrages sur l'histoire naturelle, & il est encore excellent littérateur; il a écrit sur la morale, & il a donné des poësies estimées.

Son zèle pour l'académie d'agriculture & de commerce, dont il est secrétaire, a été si utile à cet établissement, que la république de Venise a fait frapper une médaille à son honneur en 1782, avec cet exergue :

Virtuti & Solertiæ.

Et sur le revers :

Zachariæ Betti Comiti, de pub. Veroni Academ. opt. merito ex. S. C.

Pour la médecine, on cite M. Jean-Everard Ziviani, auteur de plusieurs bons ouvrages ; M. Jean Dalla Bona, mais ce dernier est actuellement professeur à Padoue ; M. Targa, connu encore par une belle édition de Cornélius Celsus.

Il y a un cabinet considérable chez M. le comte Jacques Muselli, savant antiquaire, où l'on voit une grande collection d'insectes, de poissons, & autres pièces d'histoire naturelle ; une petite collection de verres, lampes & bronzes antiques, & une belle suite de médailles qu'il a fait graver en quatre volumes.

Il y a un cabinet d'histoire naturelle chez M. le chanoine Dionisi, où l'on voit beaucoup de poissons & d'empreintes de plantes ; nous en parlerons ci-après, à l'occasion des poissons pétrifiés de Vérone.

On voit encore des collections d'histoire naturelle chez M. le comte Rotari, chez M. l'abbé Dorigni, chez M. le comte Jérôme Burri, chez M. le comte Pompei, chez M. Bordoni, & chez M. Vincent Bozza, apothicaire & chymiste distingué, qui a rassemblé avec beaucoup de soins & de dépenses des pièces très-curieuses.

M. Moreni avoit formé une collection qui est chez M. le marquis Canossa, d'une famille illustre, où il y a une belle suite de poissons pétrifiés & de fossiles singuliers des environs de Vérone.

M. Ignace Paletta a une collection très-rare d'insectes & de poissons.

M. Bettinelli, ci-devant Jésuite de Vérone, dont nous parlerons à l'article de Mantoue, comme d'un poëte célèbre, avoit aussi une collection de curiosités naturelles.

Une des plus belles collections qu'on ait faites relativement au territoire de Vérone est celle que M. Séguier avoit formée, & qu'il a transportée à Nîmes sa patrie, après la mort de son illustre ami le marquis Maffei ; elle contient des morceaux admirables,

tables, surtout des poissons pétrifiés d'une grosseur extraordinaire & d'une ressemblance singulière : je ne me rappelle pas d'en avoir vu d'aussi beaux ; excepté peut-être le poisson qui étoit à Beaune, & dont on avoit refusé des sommes considérables : il est actuellement au cabinet du roi ; je parlerai bientôt de là montagne où l'on trouve ces poissons. M. Séguier est mort en 1784 ; mais il a laissé son cabinet à l'academie de Nîmes.

La collection du comte Moscardie, *musæum calceolarium*, a été célèbre à Vérone ; elle est actuellement en désordre, mais elle est des plus complètes pour les antiques, les médailles, surtout celles des empereurs : il y a aussi dans cette maison des tableaux des meilleurs maîtres, & des curiosités de toute espèce, soit de l'art, soit de la nature.

M. Toderini, ex Jésuite de Vérone, y avoit rassemblé beaucoup de médailles rares, surtout celles des rois Goths ; il s'étoit appliqué aussi à chercher toutes les médailles frappées pour des Jésuites illustres, & le nombre de ces médailles s'est trouvé fort considérable. M. Toderini est actuellement à Constantinople avec le baile de Venise, & il s'occupe d'un ouvrage sur la littérature des Turcs. *Nouvelles littéraires de Florence*, 4 Mars 1785.

M. le comte Jacques di Verita, garde du cabinet d'antiques, a lui-même une collection de médailles & d'antiques.

M. Joseph Torelli, mort en 1781, a donné plusieurs dissertations mathématiques & littéraires, & de bonnes traductions du grec & du latin ; il étoit littérateur & poëte : nous avons de lui une vie de Maffei, une dissertation sur le prêt à intérêt, & un ouvrage de calcul différentiel, *de nihilo geometrico*. Il préparoit une édition d'Archimède en grec & en latin : on regardoit M. Torelli & M. Facciolati comme les meilleurs écrivains latins de l'Italie. M. Torelli a légué sa bibliothéque au chapitre de

Vérone, qui l'a rendue publique; son éloge est dans le second volume des Mémoires de la Société Italienne.

MM. Pierre & Jérôme Ballerini ont été éditeurs des Œuvres de S. Zenon & de S. Léon, & de Raterio évêque de Vérone.

L'abbé Vallarsi a donné une belle édition de S. Jérôme.

Le P. Jérôme de Prato de l'Oratoire a été éditeur de Sulpice Sévère; ces savans sont morts actuellement.

M. le marquis Jean-Jacques Dionisi, chanoine, a donné depuis 1758 six ouvrages sur l'histoire ecclésiastique & civile, les antiquités, les monnoies.

M. le marquis Hippolyte de Pindemonte, chevalier de Malthe, est auteur d'excellentes poésies, ainsi que M. son frère; (ils viennent d'être aggrégés tous deux à la noblesse Vénitienne). Le marquis Hippolyte a donné une excellente tragédie, intitulée *Ulisse, tragedia. In Firenze* 1778. Il a aussi traduit en vers italiens des poëmes grecs.

L'oncle de MM. Pindemonte, feu M. le marquis Antoine Pindemonte, avoit fait une excellente traduction en vers italiens de Valérius Flaccus: son neveu l'a fait imprimer à Vérone en 1776, *in*-8°. avec le texte latin, & de judicieuses observations sur la traduction en vers italiens de la Thébaïde de Stace, par le cardinal Bentivoglio.

M. l'abbé Lorenzi est un des meilleurs improvisateurs d'Italie. On dit même qu'il n'y a point d'endroit, si ce n'est la Toscane, où l'on ait trouvé plus souvent ce genre extraordinaire de poëtes italiens. Il a publié un poëme sur la culture des montagnes, &c.

L'académie filarmonique de Vérone fut établie en 1543 par Denys Dionisi, suivant le marquis Dionisi; il y réunit celle des *Incatenati*, encore plus ancienne. On s'y occupoit de poésie & de musique.

L'académie des *Alétophiles* a été établie en 1768. Elle s'assemble au vieux château.

L'académie d'*agriculture* a été formée par le gouvernement de Venise, depuis qu'on s'en est occupé dans toute l'Europe à l'exemple de la société d'agriculture de Bretagne.

Il y a une académie d'escrime, *Academia Filotomia*, établie à Vérone.

C'est aussi à Vérone qu'est le chef-lieu d'une nouvelle académie ou d'une association littéraire, formée entre tous les savans d'Italie pour la publication de leurs mémoires. C'est à M. Lorgna que l'on doit cette entreprise, & il en a déjà résulté deux volumes de mémoires intéressans. Le premier a paru en 1782, sous le titre de *Memorie di matematica e fisica della Società Italiana*; tome I *Verona* 1782, 854 pages *in*-4°. avec figures. Ce volume contient vingt-deux mémoires sur les sciences, composés par des savans de toutes les parties de l'Italie, & envoyés à M. Lorgna qui en a procuré l'impression; ils sont de M. Boscovich, du P. Barletti, des deux MM. Fontana, de MM. Landriani, Moscati, Morozzo, Riccati, de Saluces, Spallanzani, Ximénez, Malacarne, Malfatti, Zeviani, & de M. Lorgna lui-même. Ces mémoires ont pour objet l'astronomie, la géométrie, la méchanique, la météorologie, l'électricité, l'anatomie, & formeront une nouvelle collection académique, digne d'être réunie à celles que nous connoissons de vingt-sept académies : savoir, celles de Paris, Londres, Berlin, Pétersbourg, Stockholm, Upsal, Copenhague, Bologne, Sienne, Turin, Bruxelles, Brest, Montpellier, Toulouse, Dijon, Gœttingue, Giessen, Dantzick, Manheim, Erfort, Harlem, Flessingue, Rotterdam, Lausanne, & celles de Bavière, de Bohême & de Philadelphie; il faut joindre à ces mémoires le Journal de physique de M. l'abbé Rozier, dont il y a vingt-sept volumes *in* 4°. Le se-

cond volume de la Société Italienne a paru en 1784.

Les études sont sur un bon pied à Vérone. Après la suppression des Jésuites, la ville a fait l'acquisition du collége, & l'a confié à des prêtres séculiers. L'Etat contribue en partie aux frais de l'entretien de ce collége ; la ville y nomme un chapelain qui exerce les fonctions de curé ; on y enseigne les humanités, la philosophie, la théologie & les mathématiques.

Le séminaire est aussi un établissement de même espèce, où l'on enseigne les humanités, la philosophie, la théologie, la morale, le droit canon, l'hébreu, &c.

La bibliothéque du chapitre, qui est à l'évêché, est publique & fréquentée ; elle est riche en livres & en manuscrits anciens. M. Torelli y a joint la sienne, comme nous l'avons dit ci-devant. L'évêque M. Morosini l'a enrichie, & il paie le bibliothécaire.

Quant aux arts de goût, le nom de Paul Véronèse annonce que Vérone fut la patrie de ce peintre immortel, devenu si célèbre par la fertilité de son imagination, la vérité de ses couleurs, le beau naturel de ses expressions. Il naquit à Vérone en 1532, & mourut en 1588 à Venise, ville qu'il a enrichie de ses plus belles productions, comme nous avons eu occasion de le remarquer dans la description de Venise. Le beau choix de ses sujets, ses grandes compositions pleines de chaleur & de véhémence faisoient dire au Guide que s'il avoit à choisir parmi les peintres il voudroit être Paul Véronèse.

Michel San Micheli, architecte célèbre, étoit de Vérone ; cette ville a produit encore dans la peinture Dominique Ricci & Felix Ricci, surnommés les *Brusasorzi* (Brûle-Souris), Farinato, Orbetto, Claude Ridolfi, Pasqualotto & Moro. Parmi les modernes, Signorini, Balestra, Rotari, qui sont morts ; le dernier étoit allé à Pétersbourg : Balestra étoit le plus estimé. On doit surtout citer

Zambettin Cignaroli, mort depuis quelques années; c'étoit un des meilleurs peintres de l'Italie; il étoit fort employé par de riches Anglois qui versent beaucoup d'argent en Italie.

Ange Sartori étoit un sculpteur estimé.

Le commerce de Vérone, comme celui de toute la plaine de Lombardie, roule principalement sur la soie; on y travaille cependant en laine. Les productions naturelles du territoire sont du riz, qu'on envoie jusqu'à Constantinople. On en recueille chaque année plus de quatre-vingt-dix mille *stara* : on y fait aussi un commerce d'huiles, de vins, & de bestiaux. Il y a dans le territoire plusieurs rivières, qui sont un moyen de commerce & une richesse dans le pays. La campagne y est très-agréable; on y trouve beaucoup de haies faites avec le *Paliurus*, l'arbre de Ste. Lucie, & le *Spiræa hyperici folio*.

Le pied de Vérone a précisément douze pouces sept lignes & un cinquième, mesure de Paris.

Le *Braccio* commun est cinquante-cinq vingt-neuvièmes du pied de Vérone.

Le *Braccio* dont on se sert pour mesurer les étoffes est moindre d'un centième que le *Braccio* commun.

Il y a deux sortes de livres à Vérone, la petite & la grosse, dont chacune est divisée en douze onces; vingt-cinq petites livres forment le *peso*. La petite livre, *peso sottile*, vaut huit onces de la grosse, & revient à dix onces six gros quarante-huit grains, ou six mille deux cent trente-huit grains de Paris; c'est six grains de plus, suivant M. Tillet; ainsi la grosse doit avoir neuf mille trois cent soixante-six grains.

Nous ajouterons que, suivant le calcul du pays, cent livres légères de Venise font cent & dix livres légères de Vérone, & que cent livres pesantes de Venise font cent cinquante-huit livres quatre onces, poids léger de Vérone; enfin qu'un *staro* de Venise vaut cent quarante livres grosses de Vérone, comme

on l'a vérifié au magasin du sel, qui se vend à Vérone par mesure & poids de Venise.

Le *sacco*, mesure des grains, contient environ deux cent cinquante livres légères de Vérone, du moins en riz : il se divise en trois *minali*; la quatrième partie d'un *minale* s'appelle *quarta*, & la seizième est le *quartarola*.

La mesure des liquides est l'*inguistara*, la *secchia*, la *brenta* & la *botte*; dix-huit *inguistare* font la *secchia*, quatre *secchie* font une *botte*, qui pèse cent *pesi*. En conséquence l'*inguistara* pèse deux livres dix onces & treize dix-huitièmes. Un pied cubique de Vérone contient deux *secchie* & deux *inguistare*.

Pour arpenter les terres on se sert de la perche, qui est de six pieds; la perche quarrée s'appelle *Tavola*. Le *campo* ou arpent de Vérone vaut sept cent vingt perches quarrées, ou *tavole*; chaque *campo* est divisé en vingt quatre parties, nommées *vanezze*.

Pour mesurer la quantité des eaux courantes, on a établi qu'une rivière qui coule avec une pente de trois pieds & un tiers par cent toises est censée donner autant de pouces d'eau, qu'il y a de pouces quarrés dans la section de la rivière.

Chaque pied quarré de cette section s'appelle un *quadretto* d'eau; on le divise en douze parties égales, qu'on appelle pouces d'eau, *unce* : enfin chaque douzième partie du *quadretto* est divisée en douze autres parties, qu'on appelle *punti*. C'est une convention tout-à-fait arbitraire. Mais on n'est point d'accord sur le produit effectif, ou la dépense d'eau, ce qui est surprenant dans un pays où l'hydraulique est extrêmement cultivée.

Les écus de six livres portés à Vérone passoient dans le commerce pour onze livres cinq sols de Venise; les monnoies vénitiennes y étoient rares, & nos louis-d'or y passoient pour quarante-huit livres, quoiqu'à Venise ils ne valussent que quarante-cinq;

par la même raison les sequins de Venise se payoient à Vérone vingt-deux livres trois-quarts, au lieu qu'à Venise ils ne valoient que vingt-deux livres vénitiennes, & on payoit en basse monnoie du pays, qui ne vaut pas celle de Venise. Actuellement les monnoies de Venise y sont communes, les sequins y valent vingt-deux livres de Venise, & les louis environ quarante-cinq ou quarante-quatre livres quinze sols; on donne même encore un pour cent d'agiotage, quand on en a besoin.

Les habitans de Vérone sont doux & accueillans; les mœurs y sont plus réglées, & la religion plus respectée que dans beaucoup d'autres villes; les plaisirs du carnaval y ont beaucoup de vivacité : on s'y masque comme à Venise, & tout y respire l'enjouement. Les femmes y sont belles, & le sang est en général très-beau soit à Vérone, soit dans les environs.

La ville est gouvernée par un Podestà & un capitaine, envoyés par la république, & qui changent tous les seize mois; deux provéditeurs élus par la ville, & un magistrat appelé *Vicario di Mercanti*, & qui sont des nobles de Vérone. Voyez Maffei, tom. III, pag. 12. Les *Cavalieri di Comun* sont chargés de l'approvisionnement : tous ces officiers sont élus par le conseil de la ville.

Les environs sont connus par plusieurs singularités d'histoire naturelle. M. Séguier a donné un ouvrage entier sur les plantes de Vérone. Les eaux minérales chaudes de Caldiero sont très-estimées; elles sont près d'un village qui est à trois lieues de Vérone du côté de Vicense. Le mont Balde est célèbre par la description que Pona, fameux botaniste, en a donnée, & qui fut imprimée à Anvers en 1601.

Le pont de Veja, à quatre lieues de Vérone, dans les montagnes de Valpolicella, est une arcade naturelle dont la corde est de cent quatorze pieds

de Vérone d'un côté, & de l'autre cent cinquante-quatre, avec quatre-vingt-six de flèche & vingt d'épaisseur; on en trouve la description & la figure dans un livre de M. Zacharias Betti, & les étrangers y vont souvent par curiosité.

La terre de Vérone donne une couleur d'un vert foncé, douce, agréable & permanente, fort usitée dans la peinture à l'huile; elle se trouve à neuf lieues de Vérone: c'est un dépôt cuivreux, formé dans une terre argilleuse par des eaux courantes, qui sont impregnées de cette dissolution de cuivre. On n'a pas encore bien analysé la nature & les propriétés de cette terre; mais M. Séguier, qui avoit demeuré à Vérone, promettoit d'en donner la description, avec beaucoup d'autres observations qu'il avoit faites sur l'histoire naturelle de ce pays: voici ce qu'il m'avoit communiqué sur cette matière.

Dans les pays qui sont annexés au Tirol, entre Trente & Vérone, il y a une longue vallée traversée par l'Adige, on l'appelle *Val-Lagarina;* elle confine au midi avec le territoire de Vérone. Dans cette vallée est le village de Brentonico qui dépend de l'évêché de Vérone, & qui est un fief des comtes de Castel-Barco. C'est dans le district de ce village que se trouve la terre verte, & ceux qui la débitent à Vérone, l'appellent en effet, *Terre verte de Brentonico.* Pour y aller, on prend le chemin du mont Baldo, & après avoir passé la Ferrara, qui est dans une de ses vallées, on laisse les sommets les plus élevés de cette montagne à gauche, & l'on poursuit sa route jusqu'à la hauteur de celui qu'on nomme *Artilon.* C'est dans ces environs que l'on trouve, en se détournant à droite, l'endroit de la montagne où est la terre verte; c'est à neuf lieues de Vérone.

Les rochers qui recouvrent la mine & ceux des environs sont de pierre calcaire; l'ouverture est tournée au midi, elle n'est pas bien spacieuse: des

amas de roches amoncelées la retrécissent & gênent les petites routes qui y conduisent. Ces rochers n'étant point par lits, mais entassés les uns sur les autres, on n'y voit que des fentes & des crevasses; la grotte est tapissée de vert, dont les nuances sont fort variées: ce qui s'en est détaché est de la même couleur; le cahos y est si grand, qu'il empêche de juger des travaux que l'on y a faits pour fouiller cette terre: d'ailleurs, on y travaille que dans certains temps, lorsqu'on en a besoin.

La terre verte est logée dans les fentes du rocher; ses lits ne sont ni étendus, ni suivis: les rochers ne gardent aucun ordre entr'eux. Ce sont de petites masses ou des globes denses, pesans & durcis, mêlés de petits graviers. Lorsque ces petites masses ont été bien comprimées, la superficie en est luisante, lisse, grasse au toucher; elles happent à la langue: on ne recherche que celles qui sont pures, homogènes, dégagées de tout corps étranger, d'un beau vert, de couleur égale, qui peuvent se réduire aisément en poudre. C'est la terre marchande; toute celle qui n'est pas de cette qualité, est au rebut.

Cette terre ne fait point effervescence avec les acides; ils en dégagent tout au plus quelques bulles d'air, à mesure qu'ils en pénètrent la substance. Les masses de terre verte mises au feu pétillent, se divisent par écailles; elles deviennent brunes, & perdent leur couleur verte, quand on les a fait rougir; elles sont alors âpres & roides au toucher. M. Hill, dans son histoire des fossiles, dit qu'on en a trouvé en France qui ne lui cède point en bonté; mais il ne dit point en quel endroit. M. Valmont de Bomare l'appelle ochre de cuivre, il la range avec les Chrysocolles; c'est le *Lithomarga viridis cum acidis non effervescens*, de Ludwig, *Terræ mus. Dresd.*

Les poissons pétrifiés, dont nous avons déjà parlé, & qui sont une des singularités des environs de Vé-

rone, se trouvent au mont Bolca. Le village de Bolca, qui est à six lieues de Vérone, est placé sur les confins du territoire de cette ville & de celui de Vicense, à l'orient : ce village est fort élevé ; l'église paroissiale est bâtie sur le sommet d'une montagne où il y a des indices de volcans. A un mille au-delà, & tout-à-fait sur les confins, on trouve un côteau composé, du côté du midi, de pierres qui se débitent par dalle : de-là le nom de *Lastara* de Bolca (*Lasta* dans la langue du pays signifie un dalle de pierre) ; c'est-là où se trouvent les belles empreintes de poissons : un petit ruisseau sépare ce côteau des monts de Valeco au midi ; un autre plus abondant descend du côté du nord, & se réunit au premier à la pointe orientale du côteau, pour en former un qui traverse la vallée de Cherpa. Ce côteau appartient aujourd'hui aux héritiers du célèbre Maffeï, qui l'avoit acheté quelques années avant sa mort.

Ces dalles de pierre sont semblables à de l'ardoise blanchâtre, mais presqu'aussi dures & compactes que la pierre vive ; elles sont sonores, d'un grain uni, nuancées par des veines jaunâtres, grises & brunes : il y en a qui ont un pouce & plus d'épaisseur, & d'autres qui n'ont que quelques lignes ; chacune peut se refendre en feuilles beaucoup plus minces : leur longueur & leur largeur n'est point limitée ; il y en a de plusieurs pieds de long. Si l'on prenoit soin de les détacher avec les précautions nécessaires, on pourroit en tirer des pièces fort grandes.

Le côteau, qui est du côté du midi, contient des couches parallèles à l'horizon, & séparées de celles qui sont au septentrion par un cordon de pierres ; celles du nord sont inclinées à l'horizon d'environ quarante-cinq degrés ; les couches du cordon sont à-peu-près perpendiculaires, & se détachent mal aisément, parce qu'elles sont courbes ; c'est ce qu'a

observé M. Séguier, & ce qu'avoit déjà remarqué le comte Marsigli, Œuvres de Vallisnieri, Tom. II, pag. 361. Dans ce cordon de pierres, on ne trouve aucune empreinte de poissons, c'est seulement dans les autres couches. On détache les dalles au hasard, & en les tenant élevées, on les ouvre avec des ciseaux : lorsqu'elles sont tirées fraîchement de la couche, elles s'ouvrent assez facilement ; les poissons qui y sont logés offrent sur chaque superficie de la pierre l'empreinte d'une moitié, & cela d'une manière si distincte & si marquée, qu'on en peut aisément connoître l'espèce. Ils y paroissent comme s'ils venoient d'être enfermés & moulés ; il n'y a point d'endroit en Europe qui présente un pareil phénomène. On y remarque le contour du corps, la tête, l'œil, l'arête, les épines, la queue, & tous ce qui peut les caractériser ; il ne s'en trouve cependant aucun en relief : on remarque tout au plus dans ceux qui sont les plus gros, des parties plus saillantes vers la tête ; on n'en rencontre pas dans toutes les pierres qu'on détache, & l'on travaille souvent en pure perte. Ceux qui sont engagés dans les dalles qui ne sont pas égales, peuvent se refendre en entier, & on les tire pièce à pièce. Il faut beaucoup de précaution & d'adresse pour bien réussir ; on a presque fouillé dans toute l'étendue du côteau, si ce n'est du côté oriental où le terrain est trop escarpé. Dans les endroits où l'on n'a pas encore fouillé, on voit que les couches des ardoises où sont les poissons, sont recouvertes de trois lits de pierre plus dure, qui ne peut pas se refendre ; par-dessus il n'y a que quelques pouces de terre végétale.

L'espace où sont toutes les dalles à poissons a environ cent toises d'étendue en tout sens ; le côteau a trente-cinq toises de long par en-bas, & à-peu-près la moitié vers le sommet. La partie escarpée à l'orient a plus de trente-huit toises d'élévation ;

mais toute cette hauteur n'eſt point remplie par les ardoiſes, elles n'ont que deux pieds au plus de profondeur.

Outre les poiſſons, on y trouve pluſieurs empreintes de différentes plantes, mêlées avec les poiſſons; mais on n'y rencontre aucun coquillage. Les eſpèces de poiſſons ne ſont point ſéparées; on trouve les grands & les petits mêlés enſemble ſur les mêmes couches. M. Séguier avoit un catalogue de toutes les eſpèces de poiſſons qui ſe trouvent dans cette curieuſe mine: il y en a quelques-uns de gravés dans le Muſæum de *Moſcardi*, dans celui de *Calceolari*, dans le livre intitulé: *Piſcium quærelæ* de Scheuchzer, & dans l'ouvrage de Valliſnieri, que l'on pourra conſulter, ainſi que Maffei, Part. III. M. Séguier avoit fait des deſſins de plus d'une quarantaine, & il en conſervoit preſque tous les modèles, outre un grand nombre de doubles; c'eſt une des parties les plus intéreſſantes du cabinet de Nîmes.

Il y en a une collection à Vérone, chez M. le marquis Dioniſi, chanoine de la cathédrale de Vérone, dont nous avons parlé: l'on y voit des eſpèces de poiſſons exotiques qui ne ſe trouvent pas ailleurs, & ſi bien conſervés, que perſonne ne peut en montrer de ſemblables; il en a envoié au jardin du roi, à Paris. Nous avons parlé ci-deſſus de pluſieurs autres collections de poiſſons à Vérone.

Si l'on avoit ſoin de faire des recherches dans les endroits de France où il y a des ardoiſes blanches, je ne doute point que l'on n'y trouvât auſſi des empreintes de poiſſons, ſemblables à celles du mont Bolca. M. Séguier en a vu la moitié d'un, venu des plâtrières d'Aix en Provence, & il en a trouvé deux petits dans les Cévennes; on aſſure qu'il y en a à Dreſde.

On trouve auſſi dans les environs de Vérone des traces de volcans, & même des colonnes baſalti-

ques. Journal de physique, 1779. Déc. pag. 507.

M. Cavichioli a découvert, en 1784, une mine de nitre dans les montagnes de Vérone; on dit qu'elle est abondante & de bonne qualité.

Le sel d'epsum, qu'on tiroit du sel marin, ou des sources amères par évaporation, s'est trouvé fossile & pur dans les montagnes de Belluno. M. Lorgna en a fait l'expérience en 1785.

CHAPITRE XV.

Description de Mantoue.

Le chemin de Vérone à Mantoue est d'environ sept lieues.

De Vérone au village de Roverbella il y a deux postes & demie, ou dix-huit milles. A dix milles de Vérone, on passe sous les murs du bourg de Villa Franca. A cinq milles de Villa Franca, on sort de l'Etat de Venise, dont les limites sont marquées par des bornes, & à trois milles de ces bornes, on trouve le village de Roverbella: depuis Vérone jusqu'à ce village, on a un terrain couvert de cailloux, mais très-abondant en plantations de mûriers.

De Roverbella à Mantoue il y a une poste de sept milles, que l'on fait parmi d'excellens pâturages; c'est un pays baigné par les eaux, & par conséquent très-fertile. De Villa Franca à Parme, on paie quatorze paules par couple de chevaux, & cinq paules par bidet.

Quand on entre à Mantoue par le nord, on passe entre douze moulins à blé, qui sont sous une espèce de portique ou galerie couverte. On trouve sur la même chaussée un moulin pour scier les bois, & un autre pour fouler les draps; ils sont

mûs par la chûte des eaux du lac supérieur au lac inférieur.

MANTOUE, en italien *Mantova*, est une ville de vingt-six mille habitans, y compris les Juifs & deux bataillons de garnison; elle est au milieu d'un lac formé par le Mincio : cette position la rend très-forte, mais y cause un air qui doit être très-dangereux en été & en automne, quoique les habitans ne veuillent pas tous en convenir. Cette ville passe pour être beaucoup plus ancienne que Rome; elle fut fondée par les anciens Etruriens ou Toscans, trois cent ans avant la fondation de Rome. Voyez Platina, Equicola & Agnello Maffei, dans leurs histoires de Mantoue, Virg. X, 198. On croit que son nom vient de μαντεία, *Divinatio*, soit qu'on voulût indiquer que sa fondation avoit été de bon augure, soit qu'il y eût des oracles dans cet endroit.

Après les Etruriens, ce furent les Gaulois Cénomans qui occupèrent Mantoue; & lorsque ceux-ci furent défaits par les Romains, cette ville fit partie de la Gaule Cisalpine, ou *Gallia Togata*; elle avoit voix dans les comices du temps de César; elle étoit de la tribu Sabatine, comme on l'apprend par les inscriptions. Dans le partage des triumvirs, elle échut à Antoine. On trouve dans plusieurs inscriptions les curateurs de la république de Mantoue; il paroît aussi qu'on y avoit établi une école militaire; cependant comme elle n'étoit point sur les grandes routes militaires, elle ne joua pas un très-grand rôle.

Crémone ayant soutenu le parti d'Antoine contre Octave, celui-ci donna les terres des environs de Crémone à ses soldats vétérans, l'an 31 avant Jésus-Christ; & comme il ne s'en trouva pas assez, on y ajouta une partie du territoire de Mantoue; c'est à quoi Virgile fait allusion, en disant :

Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ.

Ecl. X. v. 28.

Mais la grande division des terres, dans laquelle Virgile perdit son patrimoine, avoit eu lieu dix ans auparavant.

Dans la guerre entre Vitellius & Othon, celui-ci fut défait à Bedriacum, qui est aujourd'hui Canneto.

Mantoue eut beaucoup à souffrir dans l'irruption d'Attila. Il rencontra le pape S. Léon près de cette ville, & ce fut à sa sollicitation qu'il renonça au projet d'aller faire le siége de Rome.

Mantoue fut prise par Alboin; les Grecs de Ravenne l'enlevèrent aux Lombards, mais elle fut reprise par Agilulfe. Charlemagne la fortifia, & l'on a prétendu qu'il l'avoit donnée au pape. Lothaire publia un de ses capitulaires à Mantoue. On y tint un concile, lors du schisme qu'il y eut entre le patriarche d'Aquilée & celui de Grado.

Après la mort de Bérenger, elle fut molestée par les Hongrois. Jean I, évêque de Mantoue, qui gouvernoit cette ville, la céda à Boniface de Canossa; les empereurs confirmèrent cette inféodation à la même famille, & ce fut ainsi qu'elle passa à la fameuse comtesse Mathilde, en 1064; le pape Alexandre II y tint un concile contre l'antipape Cadiolus.

Après la mort de Mathilde, les empereurs accordèrent plusieurs priviléges à cette ville. Ezelin voulut s'en emparer : elle fut secourue alors par Sordello Visconti, beau-frère d'Ezelin, & les habitans le prirent pour leur seigneur. Après sa mort, ils reprirent le gouvernement républicain; mais un des capitaines de la république, Pinamonte Bonacolsi, ou Bonacorsi, s'en rendit maître vers l'an 1274. Il eut pour successeurs trois Bonacorsi, savoir, Bottigella, Passarino & Butirone; le peuple se souleva contr'eux, Passarino fut tué; les autres Bonacolsi furent mis en prison, & l'on choisit pour chef Louis de Gonzague. L'empereur Sigismond donna, en 1433, le titre de marquis de Mantoue à Jean-

François de Gonzague, & Charles-Quint, en 1530, donna le titre de duc à Fréderic de Gonzague, & il transmit à ses descendans la souveraineté de Mantoue.

Ferdinand-Charles de Gonzague, dernier duc de Mantoue, ayant pris parti contre la maison d'Autriche, au commencement de ce siècle, ses Etats furent envahis & saccagés. Le duc mourut en 1708 à Padoue, dépouillé de sa souveraineté & sans enfans; sa troisième femme, qui étoit Françoise de Montaut de Navailles, mourut à Paris en 1710. Il ne reste de cette illustre maison qu'un enfant naturel, qui est à Rome en prélature, & des branches collatérales, mais éloignées; le duché de Mantoue est resté à la maison d'Autriche. L'histoire de cette ville fut écrite dans le quatorzième siècle, par Alipandri, & par Battiste Platina, & au commencement du seizième siècle, par Mario Equicola. L'histoire de la maison de Gonzague a été écrite en latin avec élégance par Possevino. L'histoire ecclésiastique de Mantoue a été donnée par Monsignor Scipione Agnelli Donesimondi.

Mantoue est assez bien bâtie; ses fortifications & sa citadelle sont en bon état; elle contient quinze paroisses, & trente-neuf couvens, sans compter les confréries & les conservatoires, ce qui prouve bien qu'elle a été plus considérable qu'elle n'est actuellement: aussi dit-on, que vers la fin du dernier siécle, il y avoit cinquante mille ames; peut-être le mauvais air, qui fait déserter une partie des habitans en été, l'a fait abandonner entièrement de plusieurs.

Elle est séparée de la terre par deux cent toises de lac du côté de Crémone, & par quatre-vingt toises du côté de Vérone; elle est tellement engagée dans les marais, qu'on ne peut l'aborder d'aucun coté, que par des chaussées étroites. Malgré cela, cette ville paroît vivante & habitée, & l'on

n'y

n'y voit pas d'herbe dans les rues, comme dans d'autres villes d'Italie, mais comme ces lacs rendent l'air mal-sain, on se propose de les diminuer & d'en dessécher une partie, spécialement la partie méridionale, qui est une portion du lac de Païolo, & l'on employoit en 1784 plus de cinq cent ouvriers, dirigés par M. Bisaghi, ingénieur.

La ville a trois mille cent quarante-quatre toises de tour, ou en y comprenant les lacs cinq mille six cent toises. Il y a six portes, au nord *Porta Molina*, ou de' Molini, qui conduit à la citadelle de Porto, sur le chemin d'Allemagne, par l'Etat de Venise. Près de cette porte est un grand portique, entre le lac supérieur & le lac inférieur, avec des moulins dont nous avons parlé.

La porte appelée *Pradella*, à l'occident, conduit à Marcana & à Crémone; c'est le chemin de Lombardie.

La porta *Pustella*, ou porte du Thé, au midi, conduit au palais de ce nom, mais il n'y a pas de grande route de ce côté-là.

La porta *Cerese*, qu'on appelle quelquefois porte Virgilienne, est au midi du côté de Pietolo, d'où l'on va à Modène & à Parme; il y a sur cette porte un buste de Virgile.

La porta *Catena*, à l'orient, conduit au port où sont les barques qui viennent du Pô par le Mincio.

La porta *S. Georgio*, aussi à l'orient, conduit à un grand pont de pierre, qui a quatre cent soixante-cinq toises de long, traverse le lac inférieur, & le partage en deux parties, celle qui est à gauche quand on sort, ou au nord, s'appelle lac du milieu, *Lago di mezzo*, & l'autre *Lago di Sotto*, qui fait partie du lac inférieur. La porte S. George conduit à Ferrare, à Venise & à Modène, en passant le Pô.

Le lac supérieur a six milles de long sur huit cent toises environ; il est séparé des lacs inférieurs

par une digue de trois cent vingt toises. Celle qui est hors la porte Pradella, & qui soutient le même lac, est de deux cent cinquante toises.

Le lac de Païolo est soutenu par une digue de quatre cent soixante-dix toises, qui commence à neuf cent toises de la ville; une écluse sert à le mettre à sec. Une grande écluse qui soutient les eaux du lac inférieur à dix milles de Mantoue, rend navigable jusqu'à la ville ce bras du Mincio.

IL DUOMO, ou *S. Anselmo*, belle église, qui est la cathédrale de Mantoue, fut bâtie sur un plan de Jules-Romain; elle a cinq nefs, & des bas-côtés doubles, portés par des colonnes corinthiennes cannelées, sans piédestaux, qui forment un beau péristile. Le second ordre de la nef du milieu est en pilastres composites, entre lesquels il y a alternativement des croisées & des niches; tout ce dessin est chargé d'ornemens, & paroît un peu lourd; mais on remarque du grand dans le général de cet édifice.

A la première chapelle à droite est un tableau du Guerchin, représentant le miracle de S. Eloi, qui, après avoir coupé le pied d'un cheval pour le ferrer, en fait la réunion avec un signe de croix: ce tableau est trop noir; l'effet n'en est pas heureux, mais la tête du saint est bien.

A gauche de la chapelle du S. Sacrement, vis-à-vis de l'orgue, Jésus-Christ qui appelle S. André à l'apostolat; tableau de Jules-Romain, bien composé, dessiné de grande manière, mais d'une couleur peu vraie; il a été retouché & gâté.

Dans la chambre du chapitre, où l'on va en traversant la sacristie, il y a la tentation de S. Antoine, par Paul Véronèse; un diable tient le saint à la gorge, & culbuté sur lui, semble prêt à lui porter un coup sur le nez, avec un pied de cheval qu'il tient de l'autre main; une jolie femme par derrière retient la main de S. Antoine, pour

l'empêcher de se défendre ; la tête de cette femme, qui est dans la demi-teinte, est bien peinte ; le reste du tableau se voit moins, ayant beaucoup souffert, & paroît un peu gris ; il y a aussi des incorrections dans cet ouvrage.

S. AGNÈS, église qui étoit occupée par les Augustins, & dont la tour est sensiblement inclinée ; ce défaut d'à-plomb peut bien être causé par le peu de solidité d'un terrain aussi détrempé par les eaux du lac ; cependant on creuse à dix ou douze pieds pour les fondations, sans y trouver de l'eau.

Cette église a été supprimée, & les Augustins ont été transférés à la Trinité, où étoient les Jésuites.

S. ANDREA, grande & belle église, de l'architecture de Léon-Baptiste Alberti, qui ramena le goût de la bonne architecture en Italie, en s'éloignant du gothique de son temps. Il n'y a qu'une seule nef avec une coupole très-haute, construite depuis quelques années, par les contributions du public, & peinte par George Anselmi de Vérone.

Cette église est célèbre par ses reliques ; on y montre du sang de Jésus-Christ dans une superbe châsse.

Dans une chapelle à gauche on voit la statue en bronze du fameux peintre André Mantegna, maître du Corrège, dans laquelle il y avoit autrefois de petits diamans pour former les prunelles ; cette figure est faite avec vérité, mais avec sécheresse. Au-dessous on lit cette inscription :

Esse parem noris, si non præponis, Apelli,
Ænea Mantiniæ qui simulacra vides.

Sur le pavé de l'église on lit cette autre épitaphe :

Ossa Andreæ Mantiniæ famosissimi Pictoris, cum duobus filiis in sepulchro per Andream Mantinam, nepotem ex filio constructo reposita. 1560.

Sur l'autel il y a une Nativité de S. Jean-Baptiste, par Mantegna ; mais ce n'est pas un bien beau ta-

bleau : il eſt peint d'une manière sèche ; d'ailleurs on en jouit peu ; on voit cependant que la figure de Ste. Eliſabeth a de l'expreſſion.

André Mantegna naquit en 1451, & mourut en 1517 ; il a été regardé par pluſieurs écrivains comme l'inventeur de la gravure en cuivre : il a du moins contribué beaucoup à la perfection de cet art (1).

Dans l'égliſe des Dominicains on voit le monument en marbre de Pierre Strozzi. On ſait auſſi que Jean de Médicis, frère de Côme I duc de Florence, eſt enterré dans cette égliſe ; mais on ne ſait pas en quel endroit. Elle a été rebâtie depuis quelques années.

Dans l'égliſe de S. Maurice ou des Théatins on voit au ſecond autel à droite une Annonciation de Louis Carrache, aſſez bien peinte ; la tête ou le profil de la Vierge a de la naïveté, mais la figure, ainſi que celle de l'ange, eſt trop longue ; la tête de l'ange eſt mauvaiſe ; ſon attitude & ſon expreſſion le ſont encore davantage. Dans la troiſième chapelle des bas-côtés à droite, le martyre de Ste. Marguerite, par Annibal Carrache, bon tableau, dans lequel cependant on blâme les têtes, ou pour mieux dire, les figures des ſpectateurs, coupées en bas par la bordure du tableau.

A la ſeconde chapelle des bas-côtés à gauche les deux lunettes ſont de Louis Carrache, & ſont aſſez bien : l'une repréſente S. Jean dans le déſert ; l'autre S. François auſſi dans le déſert avec un ange qui joue du violon ; ils paroiſſent d'une aſſez bonne couleur & bien composés, quoiqu'on ait peine à les bien voir.

Dans l'égliſe de Ste. Urſule au maître-autel, le martyre de cette ſainte & de ſes compagnes, par

(1) Dictionnaire des graveurs anciens & modernes, depuis l'origine de la gravure, avec une notice des principales eſtampes qu'ils ont gravées, par F. Baſſan. Paris, 1767, 3 vol. *in*-12.

Louis Carrache; ce tableau eſt bien deſſiné, & la ſainte eſt belle; mais il péche en général par l'effet; la couleur n'en eſt pas mauvaiſe, ſans être d'une grande vérité; la compoſition aſſez bonne, quoique confuſe.

L'égliſe de la Trinité, où étoient les Jéſuites, a été donnée aux Auguſtins; on voit au ſanctuaire à droite la Transfiguration, par Rubens, où il a choiſi les mêmes ſujets que Raphaël, en y introduiſant un démoniaque, mais où il eſt entièrement différent de ce maître, ſoit dans le général de la compoſition, ſoit dans toutes les attitudes, les caractères, & même dans le ſite. Il n'a pas coupé ſon ſujet en deux; il a mieux lié ſon épiſode avec le ſujet principal, en le raprochant du haut de la montagne: le ſujet eſt bien, quoiqu'il n'ait pas toute la vérité qu'on pourroit y déſirer; ce tableau eſt un peu dur de tons, mais l'ordonnance en eſt admirable.

Le tableau du milieu repréſente la famille d'un duc de Mantoue, invoquant la Trinité; il eſt bien compoſé, autant qu'il a été poſſible de le faire, le peintre étant aſſuetti à des portraits. Les draperies ſont de couleur dure; elles manquent de vérité, & elles ſont trop chargées.

Le Baptême de Jéſus-Chriſt, tableau où il y a du feu de compoſition, mais dont la couleur eſt encore crûe, quoiqu'il s'y trouve beaucoup de clair-obſcur; le Chriſt & les anges ſont trop rouges; les figures de S. Jean & de ceux qui viennent ſe faire baptiſer ſont trop noires. Ce tableau ne paroît pas de Rubens.

On y voit auſſi un Ecce-Homo, du Dolci.

Dans la ſacriſtie, S. François Regis tenant un crucifix, tableau de Creſpi ou l'Eſpagnolet de Bologne; il eſt d'une couleur piquante, mais ſans fineſſe de deſſin.

Le bâtiment du collége eſt grand & beau; il fut fait par les Jéſuites quelques années avant leur ex-

tinction, il a le titre de *Ginnasio Regio* & d'université : on y enseigne la théologie, la physique, les mathématiques, & l'on y confère des grades en médecine & en droit, parce que les colléges des médecins & des juristes sont aggrégés à ce collége. Cependant ceux qui veulent être reçus docteurs vont à Pavie, où est la grande université, qui depuis quelques années a le privilége exclusif du doctorat. Il y a dans le collége de Mantoue un cabinet d'histoire naturelle, un de physique, un laboratoire de chymie, un jardin de botanique. Il y a un observatoire bâti en 1758; c'est une espèce de tour à plusieurs étages, très-vaste & très-solide; à la partie supérieure est une terrasse qui domine l'horizon, & un toît tournant en forme de cône, dont la fenêtre peut-se diriger à toutes les régions du ciel. Le P. Joseph Mari jésuite, mathématicien de l'université, avoit la direction de cet observatoire.

L'église de Ste. Thérèse est remarquable par un autel & un tabernacle, travaillés richement en marbres précieux & en agathe, avec des statues de chaque côté.

A l'église des Quarante-Heures il y a une belle façade & différens tableaux de bons maîtres, avec huit statues en plâtre de Barbarigo, qui représentent David, Salomon, & quelques prophètes. A l'entrée de l'église en-dehors il y a un bas-relief de l'Annonciation avec une statue de chaque côté.

On peut voir encore l'église de S. Sébastien, & celle des Oratoriens Filippini, qu'on appelle *la Vittoria*; il y a un beau tableau de Mantegna, où l'on admire la patience & la perfection des détails.

LA CORTE, ou le palais ducal de Mantoue, est grand, mais ancien & bâti sans symétrie & sans goût.

Le cabinet & le trésor de Mantoue étoient fameux dans le commencement du dernier siècle; mais lorsque le général des troupes de l'empire, Colalto,

eut pris cette ville d'assaut le 18 Juillet 1630, elle fut mise au pillage ; toutes les choses curieuses qui avoient coûté des millions tombèrent entre les mains des soldats, & furent dissipées par des gens qui n'en connoissoient pas le mérite ; un simple soldat avoit fait un butin de huit mille ducats ; il perdit tout au jeu dans la même nuit, & le général Colalto le fit pendre le lendemain. Les plus beaux tableaux de la galerie de Mantoue furent alors transportés à Prague ; la reine de Suède les acquit & les fit porter à Rome, où ils ont resté jusqu'au temps où le duc d'Orléans, régent de France, en fit l'acquisition, aussi-bien que des statues antiques de la reine Christine.

On trouve encore dans ce palais plusieurs choses intéressantes, comme des appartemens décorés avec beauoup de goût, des tapisseries faites sur les dessins de Raphaël, & des peintures de Jules-Romain son élève, l'un des plus grands dessinateurs qu'il y ait eu.

Dans la *Sala di Troja* on voit les combats livrés au siège de Troye, & l'histoire de cette ville dans le style grec, où le costume est très-bien observé pour les chars, les héros & les dieux.

Il y a d'autres salles dont les plafonds passent pour être de Jules-Romain, comme les signes du Zodiaque, l'assemblée des dieux, le char de la nuit, & celui d'Apollon.

Le plafond d'Apollon, que M. Cochin appelle char de l'aurore, fait beaucoup d'effet : les quatre chevaux, ajoute-t-il, vus en-dessous, sont pleins d'action & de feu : on y trouve la grande manière, la belle forme & la grandeur de caractère qui est une des parties les plus rares de la peinture, mais avec différentes imperfections. Il y a dans une autre salle une chûte des Géans, ingénieusement composée, & dessinée de fort grand caractère ; elle semble tenir de l'école vénitienne.

Vis-à-vis du palais ducal est le théâtre, qui est de

l'architecture du vieux Bibiena, c'eſt un des beaux théâtres d'Italie.

Palazzo della Giuſtizia contient une ſalle d'une grandeur remarquable; on voit dans la muraille une ſtatue de Virgile aſſis, mais dont le mérite ne répond pas au ſujet.

Parmi les édifices particuliers de Mantoue on remarque les palais du comte Mantelli, des Valenti, des Sorli, des Canoſſa, des Colloredo, des Arrivabène.

Il y a pluſieurs fauxbourgs au-delà du lac : à l'orient, celui de Saint-George; au midi celui de Cérèſe.

Le palais du Thé, ainſi appelé à cauſe de la forme de ſon plan qui approche d'un T, eſt ſitué dans une iſle, une demie lieue au midi de Mantoue, environné de jolies promenades; il a été reſtauré nouvellement, mais l'architecture eſt de Jules-Romain; la cour eſt décorée de quatre corps de bâtimens d'ordre dorique; au bout de la cour il y a un portique qui la ſépare du jardin; ce portique eſt également décoré d'un ordre dorique, mais trop riche.

M. Volta bibliothécaire de Mantoue, & M. Bottani peintre en ont donné une deſcription détaillée en ſoixante-deux pages *in*-8°. Voyez auſſi Richardſon, traité de la peinture & de la ſculpture.

Ce palais eſt remarquable par de belles peintures de Jules-Romain : dans la voûte il y a trois tableaux à freſque & des lunettes, qui ſont de lui, mais qui ont beaucoup ſouffert par l'habitation des troupes allemandes : les ſujets ſont tirés de l'hiſtoire de David.

Dans la première chambre à droite, les deux friſes l'une ſur l'autre & toute la voûte, ſont décorées de ſtucs de l'abbé Primaticio, dont les compoſitions ſont belles, & repréſentent des marches d'armées, & des ſujets héroïques.

Les peintures à fresque de la seconde chambre sont de Jules-Romain ; le sujet du milieu représente un héros assis, qui commande qu'on brûle des livres qu'on lui apporte dans une caisse ; il est bien composé comme un bas-relief antique, & dessiné de grande manière ; les chairs sont un peu de couleur de brique, & les habits de couleur tranchante ; il n'y a point de clair-obscur.

Dans la troisième chambre on voit la victoire de Jupiter sur les Géans, par Jules-Romain ; les murs & les plafonds ne font qu'un seul sujet, & c'est un poëme tout entier : la composition en est impétueuse & terrible, les groupes bien formés, mais il est de couleur rouge ; il y a peu d'intelligence de clair-obscur ; le dessin est un peu incorrect, manièré & de caractère trop chargé. Le Jupiter n'a point l'air noble. Ce morceau est pourtant le triomphe de Jules-Romain ; & s'il n'a pas les agrémens qui touchent, il a la force qui enlève.

Dans la première chambre à gauche, on voit la chûte de Phaëton.

Dans le plafond de la seconde, beaucoup de tableaux à fresque répartis dans la voûte, représentant des chasses, des pêches, des jeux, des sacrifices antiques, & différentes divinités ; ils sont de Jules-Romain : au-dessus de la fenêtre, il a représenté une prison ; on prétend qu'il la peignit ayant été renfermé & détenu lui-même dans cette chambre.

On y remarque aussi beaucoup de figures à la manière de Raphaël, plus outrées, mais dans le goût de l'antique ; quelques-unes sont incorrectes, elles sont trop rouges dans les chairs ; au reste, il y a de très-belles choses de détail.

Sur les murs de la troisième chambre, Jules-Romain a peint à fresque les noces de Psyché : il semble au premier coup-d'œil que ce sujet est une orgie ; l'ordonnance en est belle, pleine de feu & d'expression, & l'on y trouve de grandes beau-

tés de détail; le ton rouge y domine un peu trop.

Sur la cheminée, Jules-Romain a peint Acis fuyant avec Galathée, à l'aspect de Polyphème.

Les sujets de toutes les petites lunettes, ou ceintres, qui sont sous la voûte, sont tirés de l'histoire de Psyché, & peints à fresque par Jules-Romain, ou par ses élèves ; mais il s'y trouve bien éloigné de Raphaël. On dit aussi que les tableaux de la voûte sont de Jules-Romain : le dessin en est rond, les ombres d'un bistre forcé, les clairs violets, le dessin n'est pas très-ferme, mais les figures ont de la finesse.

Au bout du jardin, sur la gauche & dans une loge basse ou espèce de sallon ouvert, vis-à-vis une ancienne grotte ruinée, on voit des tableaux à fresque, dans la voûte & sur les murs, par Jules-Romain, représentant les différentes situations de l'homme : il y a de bonnes choses : le plafond de la chambre qui précède cette salle est orné de jolis arabesques.

Jules-Romain, auteur de tous ces beaux ouvrages, mourut à Mantoue en 1546, & il est enterré dans l'église de S. Barnaba, qui appartient aux Servites ; mais on ne sait pas précisément dans quel endroit.

Près de la même église de S. Barnaba on voit la petite maison qu'il occupoit ; elle est décorée d'une architecture rustique de très-bon goût : il y a sur la porte une belle statue de Mercure, qui annonçoit bien la demeure d'un artiste aussi habile. Le peuple appelle cette figure S. Jean-Baptiste.

Jules-Romain eut soin de placer sa maison dans une belle position ; elle est vis-à-vis du vaste palais de Gonzague, construit aussi sur ses dessins (1). La façade de ce palais est digne de Jules-Romain : au-dessus d'un premier étage rustique, il a placé,

(1) Le palais Colloredo est aussi du dessin de Jules-Romain.

au lieu de colonnes, une longue suite de colosses groteſques, qui portent ſur leurs têtes un ordre dorique, ſurmonté d'un entablement ou d'une haute architrave. Il y a beaucoup de belles peintures dans ce palais; l'enlèvement de Ganymède, par le Tintoret, occupe un des plafonds.

On va voir encore à un mille de Mantoue une maiſon ducale appelée la *Favòrita*.

Lorſqu'on ſort de Mantoue par la porte Cérèſe ou porte Virgilienne, le chemin qu'on trouve à gauche conduit à la ménagerie, qui eſt à deux milles de Mantoue; & pour y aller l'on paſſe le Mincio dans un bac : on appelle cet endroit la *Virgiliana*, & la tradition porte que Virgile y venoit étudier dans une grotte; mais actuellement on n'y voit rien de remarquable.

Près de-là eſt le village de Piètolo, ſitué à-peu-près à l'endroit anciennement appelé *Andès*, où naquit Virgile (1); cependant comme ce village, alors peu connu, étoit dans le territoire de Mantoue, Virgile a toujours chanté la ville de Mantoue comme ſa patrie.

Primus idumæas referam tibi, Mantua, palmas.
Georg. III. 12.

On ne trouve rien dans ce village qui ſoit digne de la mémoire de ce grand homme; on ne lui a pas élevé le moindre monument, non plus qu'à Jules-Romain qui eſt mort à Mantoue, après avoir conſacré ſes talens à la ſureté & à l'embelliſſement de cette ville.

Les gens de lettres qui ont fait honneur à Mantoue ſont, Sordello da Goito, ancien poëte provençal, Battiſta Spagnoli, Teofilo Folengo, qui compoſa un poëme burleſque où il n'y a que les

---

(1) Le marquis Maffei a voulu placer Andès dans le territoire de Vérone, mais perſonne n'a trouvé ſes preuves ſuffiſantes.

terminaisons latines. Baldassar Castiglioni, les trois Capicupi, de nos jours le docteur Vettori, le comte Sotovia.

Pour la philosophie, Pomponazzo, Jean-Baptiste Fera; pour la jurisprudence, Borsato, Manenti, Bardelloni, Gobbi & Ciriaco; celui-ci est regardé comme un auteur classique, & son style est estimé.

Pour les mathématiques, Gabriel Bertazzolo, Giovanni Ceva, Doricilio Moscatelli-Bataglia, mathématicien & ingénieur, mort en 1739.

De mon temps, M. le comte Thomas Medini, capitaine de justice. M. Pellegrino Salandri, autrefois secrétaire du comte Cristiani, étoient les seuls poëtes que l'on citât à Mantoue, encore n'étoient-ils pas du pays; le second est mort, le premier est allé en Bavière; mais si quelqu'un peut rappeler à Mantoue le souvenir de Virgile, c'est M. l'abbé Bettinelli, autrefois Jésuite, & qui est revenu dans son pays. Il est connu par des poësies si estimées, que M. Cornaro, dans le recueil que j'ai déjà cité dans le Tome II, le donne pour un des trois poëtes modernes qui doivent servir de modèle à l'Italie, avec Frugoni & Algarotti. M. Bettinelli a fait entr'autres un joli poëme contre les *Raccolte*, espèce de poësies qui se distribuent journellement dans les fêtes, les mariages & les baptêmes; M. de l'Anglard, depuis substitut du procureur général à Paris, traduisit en françois, en 1759, ses lettres aux arcades de Rome; elles eurent de la célébrité.

M. Bettinelli a aussi publié, en 1769, à Milan, un ouvrage plein d'imagination & de goût, qui a pour titre: *Dell' Entusiasmo delle belle Arti.*

Le P. Andrès, Jésuite Espagnol, qui étoit à Mantoue, y a donné une histoire des sciences & des arts.

On peut encore citer le comte Jean-Baptiste d'Arco, le comte Bulgarini, M. Visi, qui a donné

un premier volume de l'hiſtoire de Mantoue, & M. Volta, bibliothécaire de Mantoue, dont nous avons parlé.

J'ai auſſi nommé le P. Joſeph Mari, mathématicien du collége.

M. Félice Aſti a donné, en 1782, un ouvrage ſur la maladie épidémique de 1781.

L'académie impériale & royale des ſciences & des arts a un beau bâtiment où ſe tiennent ſes aſſemblées; elle propoſe quatre prix chaque année, depuis 1769; elle s'occupe des ſciences, des belles-lettres & des arts; il y a des profeſſeurs de peinture & d'architecture; un théâtre pour l'académie filarmonique, où l'on repréſente des pièces de muſique; un théâtre anatomique, une collection de bas-reliefs antiques venu de Bozolo, & des modèles en plâtre des plus belles ſtatues de Rome; l'on a commencé à former une bibliothéque; l'empereur fait tous les fraix de l'académie. M. l'abbé Carli en eſt ſecrétaire, depuis la mort de M. Pellegrino Salandri. Le comte Carlo di Colloredo, préfet de l'académie, eſt écrivain diſtingué; c'eſt chez lui que ſe tenoient les aſſemblées avant l'ouverture du bâtiment appelé théâtre académique. Il y a ſept aſſemblées par an, depuis le 11 Novembre juſqu'au 13 de Mai. Le théâtre eſt garni en partie de loges, & en partie de colonnes; il eſt d'Antonio Bibiena, connu par ſes décorations théâtrales.

L'académie des arts avoit été établie dès l'an 1755.

La bibliothéque la plus remarquable de la ville eſt celle du comte Ignazio Zanardi della Virgiliana.

L'on joue à Mantoue des comédies & de petits opéra, dans le carnaval & au mois de Mai, temps où il s'y forme une eſpèce de foire très-agréable.

Le duché de Mantoue contient cent ſoixante-dix mille habitans, indépendamment de 2118000 que contient la Lombardie Autrichienne. (*Mercure* du 25 Décembre 1784). Juſqu'ici l'adminiſtration a

été séparée de celle du Milanez ; mais l'empereur se propose de les réunir, on vient de finir le cadastre, & d'établir le cens général du territoire, auquel on travailloit depuis long-temps, dans le goût de celui qui est établi à Milan. Voy. le Tome I.

Ce duché a vingt-deux lieues de long sur quatorze de large ; il est arrosé par le Mincio, l'Oglio, la Secchia, & la Tartaro, qui vont tomber dans le Pô, ce qui donne une communication jusqu'à la mer Adriatique. Le principal commerce du pays est dans les blés, qu'il fournit aux Etats de Parme & de Modène ; il produit aussi du riz, de l'avoine, du maïs. La plantation des mûriers y procure un commerce de soie qui augmente sensiblement, on y voit déjà beaucoup de fabriques de taffetas, & autres étoffes de soie, même de velours ; on y travaille aussi des cuirs. Il y avoit autrefois beaucoup de manufactures de laines, qui avoient de la réputation en Italie.

La livre de Mantoue est de douze onces, & il en faut dix-huit & sept huitièmes pour faire la livre de Paris ; ainsi la livre de Mantoue est à celle de Paris, comme quatre-vingt-seize est à cent cinquante-une. Il n'y a pas d'autre livre employée dans cette ville.

Nous avons parlé du Braccio dans le Tome I.

Pour aller de Mantoue à Brescia, on remonte sept lieues vers le nord, c'est-à-dire, jusqu'à Peschiera ; on va d'abord à Roverbella, qui en est à sept milles ou une poste, & ensuite à Castel-nuovo, douze milles plus loin ; ce terrain est plein de cailloux, planté de mûriers.

PESCHIERA est une forteresse à une lieue de Castel-nuovo, à cinq lieues de Vérone, du côté du couchant, & à neuf lieues de Brescia. Peschiera s'appeloit autrefois Avilica, il y avoit un corps de mariniers pour la navigation du lac. Cette forteresse est située à l'endroit où le Mincio sort du

lac de Garda pour aller à Mantoue ; elle coûta trente-trois millions aux Vénitiens.

Ce fut près de cet endroit que s'établirent les descendans de l'empereur Probus, comme on le voit dans Vopiscus. Le Mincio tombe dans le Pô à Governolo, qui s'appeloit autrefois Ambuleto ; c'est l'endroit où S. Léon tint un fameux congrès avec Attila, qui venoit ravager l'Italie.

Le lac de Garda, que l'on côtoie ensuite, mais qui est sur le territoire de Vérone, a onze lieues de long ; il s'appeloit autrefois *Benacus* ; c'est celui que Virgile a célébré, en même temps que le Larius, ou lac de Côme :

Te Lari maxime, teque
Fluctibus & fremitu assurgens, Benace, marino.
Georgr. II. 159.

Il est vrai qu'au moindre vent le lac de Garda s'agite, & promène ses flots comme une véritable mer.

On voit de fort loin une presqu'isle du lac de Garda, qui est célébrée dans Catulle, sous le nom de Sirmio, & qui étoit son lieu de délices :

Peninsularum, Sirmio, insularumque
Ocelle, quascumque in liquentibus stagnis,
Marique vasto fert uterque Neptunus ;
Quàm te libenter, quàmque lætus inviso !

Il y a encore dans cette péninsule des masures qu'on appelle les grottes de Catulle.

Toute la partie occidentale du lac, appelée *Riviera di Salo*, est un endroit renommé par la beauté de ses rivages & par la multitude des orangers & des citronniers qu'on y cultive ; il y a des mines de fer, des forges, des papeteries, & une nombreuse population ; cette partie dépend du territoire de Brescia, & forme un commerce considérable.

La pêche du lac de Garda est un objet impor-

tant ; elle a été affermée vingt-six mille francs ; mais elle est libre actuellement ; le poisson en est recherché dans toute l'Italie ; aussi les truites à Peschiera reviennent à trente-cinq sols la livre, poids & monnoie de France ; l'anguille vaut quatorze sols, & le carpione vingt-trois sols.

Le carpione du lac de Garda est un poisson très-recherché, qui ne se trouve point ailleurs ; il est fort différent de la carpe : Linnæus & Artedi le mettent dans le genre du saumon ; il ressemble un peu à la truite, mais il est plus large, & il a le ventre plus élevé ; sa longueur ne passe pas un pied, la chair en devient rouge quand elle est cuite ; les écailles sont petites, la couleur du dos est moins obscure que celle de la truite ; mais il est parsemé de taches noires, le ventre & les côtés sont argentés, la tête est luisante, la gueule bleuâtre. *Ray Sinopsis Meth. Pisc.* pag. 66, c'est le *Gilt Charre* des Anglois. Il est décrit & figuré dans Salvien *de Piscibus*, 1555, & dans Rondelet, *de Piscibus Lacustribus* : celui-ci le met avec la truite, & prétend qu'on l'appeloit autrefois pione, mais étant devenu fort cher, il prit le nom de carpione ; on disoit autrefois qu'il se nourrissoit avec de l'or, pour exprimer l'excellence de ce poisson.

On pêche aussi dans ce lac des truites, de grosses sardines, & autres poissons qu'on envoie à Milan & à Parme.

Les eaux du lac de Garda ont surtout la qualité de blanchir le fil ; de manière à le faire rechercher dans toute l'Italie ; on ne sait pas si cela tient à l'eau seule, où à l'air, ou au sol sur lequel on l'étend pour l'arroser ; mais cela réussit mieux au Lido Salodiano que vers les autres parties du lac.

Il y a des auteurs qui prétendent que les ruines qu'on voit à l'endroit nommé *Tusculanum*, sont d'une ancienne ville appelée *Benacum* ; mais c'est une fable : cependant l'on en voit une espèce de

description

description dans le titre d'un livre singulier, connu dans l'histoire de la géométrie : *Summa de Arithmetica Geometria proportioni, proportionalità : novamente impressa in Toscolano su la riva del Benacense e unico Carpionista laco : Amenissimo sito : delle antique e evidenti ruine di la nobil cità Benaco vitta illustrato : cum numerosita de impatorii epitaphii di antique e perfitte littere sculpiti dotato : & cujus finissimi e mirabil colone marmorei : innumeri fragmenti di alabastro porphidi e serpentini. Cose certo lettor mio diletto oculata fide miratu digne soto terra se ritrovano. Frater Luca de Burgo sancti Sepulcri Ordinis Minorum : in Tusculano su la riva di laco Benacense*, 11 Décemb. 1523, *in-folio.*

La route ordinaire de Brescia par la poste passe à Desenzano, qui est sur le bord du lac, à sept milles & demi de la ville de Brescia, ensuite à Lonato, petite ville, & à *Ponte di S. Marco*, petit village à huit milles plus loin.

CASTIGLIONE, *Castrum Stiliconis*, est une petite ville de quatre à cinq mille ames, située à dix lieues de Vérone, six de Brescia, & huit de Mantoue, où l'on peut passer quand on va de Vérone à Brescia; on l'appelle *Castiglione delle Stiviere*, pour la distinguer des autres villes d'Italie, qui portent le nom de Castiglione; cette ville appartient à l'empereur; elle étoit le siége d'une principauté d'environ trois lieues de diamètre, qui commence une lieue & demie au midi du lac de Garda. Elle étoit possédée par la maison de Gonzague. Le dernier prince fut obligé de l'abandonner, par une révolte des habitans; l'empereur la reçut comme dépôt, & vouloit donner une pension au prince, qui ne l'a jamais voulu recevoir; mais les revenus se déposoient réguliérement pour lui être payés quand il voudroit les toucher : cela a duré jusqu'à la guerre de 1745, où les dépenses extraordinaires de la maison d'Autriche ont occasionné l'emploi de

ces deniers, & la principauté est restée unie au duché de Mantoue.

Il reste encore à Venise un prince Louis qui est de la famille, & un autre qui est prêtre à Garda, qu'on appelle prince Almerico, fils du dernier souverain : on dit aussi que la comtesse de Fuentes, comme fille d'un frère du dernier prince, avoit demandé l'investiture de ce fief.

Il n'y a autour de la ville de Castiglione que des murs de jardins; mais il y avoit sur la hauteur un château, qui fut renversé & pour ainsi dire rasé, au commencement du siècle par les François, contre qui le prince s'étoit déclaré.

C'est dans ce château que naquit S. Louis de Gonzague, en 1568 ; ce jeune prince entra chez les Jésuites dès sa plus tendre jeunesse, & il y devint si célèbre par sa piété & sa vertu, qu'étant mort en 1591, à l'âge de vingt-trois ans, il fut béatifié quatorze ans après, son frère étant ambassadeur de l'empire à Rome; sa mère vivoit encore dans le temps de cette béatification; elle eut la consolation inexprimable de voir son fils sur les autels, exposé à la vénération des fidelles, d'entendre célébrer ses vertus dans la chaire, & de lui adresser des vœux avec toute l'église. Le pape Paul V, en 1618, accorda la messe à l'honneur de S. Louis de Gonzague.

François de Gonzague, frère cadet de Saint Louis, étant prince de Castiglione, voulut marcher sur les traces de son frère, il se distingua par des établissemens de piété; il fonda le collége, les Capucins, & le Parthenone, maison de piété, appelée dans le pays, *Collegio delle Signore Vergini*, composée de trente Demoiselles de qualité, avec seize sœurs converses, ou *Oblate*.

Sur la place de Castiglione, on voit une fontaine avec un bassin, au milieu duquel est un piédestal qui porte la statue en marbre d'une jeune fille, nom-

mée Calubina, avec une inſcription à ſon honneur. Le fait qui a donné lieu à ce monument, eſt un exemple de vertu digne d'être conſervé à la poſtérité. Cette jeune & belle perſonne étoit de Caſtiglione : un jeune homme qui l'aimoit avec paſſion obtint le conſentement des parens, & il étoit prêt à l'épouſer; les approches de ſon bonheur augmentèrent ſon impatience; il voulut dévancer le mariage: la jeune perſonne réſiſta avec fermeté: il y voulut employer la violence, elle fut inutile; enfin ce malheureux, ſoit déſeſpoir, crainte, ou fureur, la tua. Le prince François de Gonzague fit écarteler l'aſſaſſin, fit frapper une médaille à l'honneur de cette jeune victime de l'innocence, avec ces mots qu'on lit auſſi aux pieds de la ſtatue: *Dominicæ de Calubinis quod maluerit mori quam fædari* : les deux derniers mots ſont effacés, mais on les retrouve dans la préface du livre qui a pour titre: *Gaſp. Scioppii Eccleſiaſticus, auctoritati Sereniſſimi Britanniæ Regis oppoſitus. Hartbergæ*, 1611. Ce livre eſt dédié à François de Gonzague, & l'auteur en prend occaſion dans la préface de célébrer les vertus de ce prince, & de raconter les établiſſemens qu'il avoit fait.

La principauté de Caſtiglione renferme encore deux villages conſidérables, *Solferino* & *Médole* (1).

De Caſtiglione à Breſcia, il y a huit lieues que l'on fait aiſément en ſix heures avec un voiturier ordinaire, par un très-beau chemin bordé d'arbres, de ruiſſeaux & de prairies, comme la plupart des routes de la Lombardie; des vignes en guirlandes qui vont d'un arbre à l'autre ombragent agréablement les chemins ſans occuper beaucoup de place, & les mûriers qui les ſoutiennent, forment une autre eſpèce de produit, ſans préjudice du grain qu'on sème ſous les mûriers.

(1) Voyez la grande carte de Scutter, *Curſus Padi*, ou le cours du Pô, par le Père Placide, gravée en 1704.

Il y a des voyageurs qui vont de Mantoue à Parme, en passant par Casal-Maggiore : il y a huit postes ; on paie quatorze paules par couples de chevaux, & cinq paules par bidet.

De Mantoue à Parme par Guastalla, il y a six post. ou cinquante-deux milles.
à Modène, sept postes & demie ou soixante-neuf milles.
à Ferrare, cinq postes & demie ou soixante-neuf milles.
à Venise douze postes ou cent six milles.
à Trente, sept postes & demie ou soixante milles.
à Bergame, neuf postes ou soixante-seize milles.
à Milan par Crémone, onze postes ou cent cinq milles.

CHAPITRE XVI.

Description de Brescia.

BRESCIA, Bresse (1), ou Bresce, s'appelle en latin *Brixia* : cette ville renferme trente à trente-cinq mille ames : elle est à dix-huit lieues de Milan, & à trente-huit lieues de Venise ; elle a environ une lieue de tour, sa latitude est de quarante-cinq degrés, trente minutes, & vingt-deux secondes, suivant les observations du Père Cavalli ; & sa longitude, cinq minutes, trente secondes, ou cinq minutes, quarante secondes de temps à

(1) Quand on traduit Brescia par Bresse, on fait une confusion géographique de cette province d'Italie avec celle de Bresse qui est en France, entre le Rhone & la Saone, dont Bourg est la capitale. Voyez le Dictionnaire de la France, par M. Expilly.

l'orient de Milan, ou de vingt-huit degrés, vingt-deux minutes, trente secondes. C'est une ville riche, agréable, dans une heureuse situation, & dont les environs sont très-fertiles : l'on y arrive, en venant de Vérone, par un très-beau chemin, bordé d'arbres & de ruisseaux, & son intérieur répond à la beauté de l'avenue : on peut la regarder, après Milan, comme la principale ville de la Gaule Cisalpine & de l'Etat de Venise ; & elle a été appelée long-temps *Sposa di Venezia* ; quoique Vérone à cet égard lui dispute la préséance.

Les auteurs qui ont embelli l'origine des villes d'Italie, ont donné jusqu'à sept opinions différentes sur la fondation de celle-ci ; mais Hercule est le plus grand de tous les héros qu'on lui donne pour fondateurs, suivant Capriolo. Elle fut du moins rebâtie par Bellovese, chef des Gaulois Cénomans, cinq cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ (1), ou suivant Tite-Live, par Brennus, chef des Gaulois Sénonois, trois cent quatre-vingt-onze ans avant Jésus-Christ, & ce fut alors qu'on lui donna le nom de Brescia ; elle étoit capitale des Cénomans, suivant Tite-Live, lorsqu'elle passa sous la domination des Romains. Elle les servit utilement contre les Gaulois Insubriens, deux cent vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, & leur fut toujours fidelle, surtout dans les temps de calamités, comme

(1) Bellovese, neveu d'Ambigate, roi des Celtes du Berry, partit l'an 590 avec une nombreuse colonie, & s'empara d'une partie de l'Italie. Tite-Live V. 33. Les peuples dont Tite-Live fait mention à cette occasion, sont les *Bituriges*, du Berry ; *Arverni*, d'Auvergne ; *Senones*, de Sens ; *Hedui*, d'Autun ; *Ambarri*, du Charolois, ou du Nivernois ; *Carnutes*, de Chartres ; *Aulerci*, du Mans ; & ensuite *Lingones*, de Langres ; *Boii*, de Buch, du côté de Bourdeaux. *Cenomanni*, qui étoient aussi du Mans, ou suivant d'autres auteurs, des bords du Rhone, du côté de Marseille. Ces Gaulois fondèrent beaucoup de villes, car on leur attribue Milan, Vérone, Mantoue, Crémone, &c mais pour lors ils ne passèrent pas l'Apennin.

après le triomphe d'Annibal, deux cent dix-sept ans avant Jésus-Christ, jusqu'au temps où l'empire fut ravagé par les Barbares. Elle étoit colonie romaine, comme on le voit par deux inscriptions qui sont encore à la cathédrale & à S. Nazaire, & fut honorée d'un grand nombre de distinctions & de prérogatives, dont on voit des indices dans quelques inscriptions. Plusieurs empereurs y séjournèrent.

On croit que Brescia fut brûlée par Radagasse, rois de Goths, l'an 405, & prise par Attila en 452, de même que la plupart des villes d'Italie. Les rois Lombards la possédèrent vers l'an 670: Aigilulf & Théodelinde y firent bâtir une église consacrée à S. Jean-Baptiste. Voyez ZAMBONI, *Descrizione delle fabriche di Brescia*, 1778; *fol.* FAINI, *Cœlum Brixianæ Ecclesiæ*.

Charlemagne étant venu en Italie en 771 avec Rolland & Olivier, vainquit le roi Didier, & conquit tout ce qui se trouva sur son passage; on croit qu'il vint à Brescia, mais Biemmi n'est pas de cet avis.

Dans le temps où les factions des empereurs & des papes déchiroient l'Italie, & où les massacres de villes entières étoient des choses communes, Brescia ne fut pas exempte de ces terribles révolutions: Vers le commencement du dixième siècle, Capriolo prétend qu'en vingt-huit ans elle changea sept fois de gouvernement: elle fut prise ensuite & saccagée par l'empereur Henri VI. Ezelin s'étant rendu maître de Padoue, de Vicense & de Vérone, prit aussi Brescia, & y exerça mille cruautés l'an 1258. *Verci Storia degli Ecelini*, 1779; elle fut prise l'an 1332 par Scaliger, duc de Vérone, qui étoit du parti des Guelfes: en 1337, par Azzo Visconti; & les ducs de Milan la possédèrent quelque temps.

En 1426, Philippe-Marie Visconti ayant vexé

le peuple de Brescia, à l'occasion des travaux qu'il faisoit faire à la forteresse de la Garzetta, derrière l'endroit où est la nouvelle citadelle, l'assemblée générale de la ville délibéra d'envoyer des orateurs à la république de Venise, pour lui offrir la souveraineté du pays; les offres furent acceptées & la citadelle fut prise. Les Vénitiens ayant perdu la bataille de Gerradadda le 14 Mai 1509, Louis XII fit son entrée à Brescia le 23 Mai. On vint à bout de chasser les François en 1512, ils se retirèrent dans le château; & le 19 Février, Gaston de Foix, venu de Bologne, reprit la ville. Il avoit promis à ses soldats de leur en abandonner le pillage, & cette ville fut réduite à la dernière désolation: on épargna la maison où le chevalier Bayard avoit été transporté. On peut voir dans l'histoire de France la générosité dont il usa envers la Dame de la maison & ses deux filles; on en parla longtemps dans la ville. Les François remirent Brescia le 28 Octobre 1512 au vice-roi de Naples, qui en prit possession au nom de l'empereur, & y mit une garnison espagnole. Le 22 Mai 1516, on la rendit à François I, qui la restitua aux Vénitiens, & depuis ce temps ils l'ont toujours possédée.

En 1478, cette ville éprouva une peste affreuse, dont il mourut, dit-on, plus de vingt-cinq mille personnes. En 1524, il y eut encore une peste terrible, & en 1559 la petite vérole y fit un si grand ravage, qu'il mourut environ douze mille personnes en cinq ou six mois. L'inoculation n'étoit point connue à cette époque. En 1577 & 1630, il y eut encore des contagions terribles.

Voyez les histoires de Brescia, par *Malvezzi*, *Capriolo*, *Rossi*, *Gagliardi*, *Biemmi*, la *Raccolta de' Cenomani*, & la *Brixia Sacra* du P. Gradenigo.

Le 18 Août 1769, le tonnerre tomba sur la tour qui est à la porte de S. Nazaire, & qui renfermoit deux cent trente-trois milliers de poudre; cette

terrible explosion fit sauter la porte S. Nazaïre, soixante-seize maisons & plusieurs églises, détruisit la vingt-quatrième partie de Brescia, ou vingt-quatre mille pas quarrés, mesure de Venise; fit périr cinq cent personnes, & en blessa sept cent. L'ébranlement de l'air fut tel que les portes furent enfoncées dans beaucoup d'églises & de palais assez loin du lieu de l'explosion. Cet accident causa une perte de plus de dix millions. C'est depuis ce temps-là que la république de Venise a fait mettre des conducteurs électriques ou paratonnerres sur tous les bâtimens de cette espèce.

Brescia est environnée de murs, de fossés, & de remparts plantés d'arbres, qui forment une promenade agréable; il y a cinq portes, dont quelques-unes sont décorées : on compte dans la ville & les faubourgs dix-neuf paroisses & trente-sept couvens.

IL DUOMO, église cathédrale de Brescia, est un bâtiment considérable qui fut commencé en 1604. Ses accroissemens étoient fort lents; mais le cardinal Quirini, devenu évêque de Brescia, contribua beaucoup à cet édifice; aussi a-t-on placé son buste dans l'intérieur de l'église en 1737, & sur la façade extérieure en 1752. Le comte Silvio Martinengo y a dépensé soixante mille livres. On faisoit encore en 1766 des quêtes continuelles pour achever la façade; il n'y a plus que la coupole à finir. Ce bâtiment est d'une belle pierre tirée de Bottesino Mattina, qui est à quatre milles de la ville; les plus grandes colonnes sont de trois morceaux: cette pierre est blanche, calçaire, approchant du marbre, quoique d'une pâte moins fine; c'est un marbre qui n'est pas perfectionné. L'église est décorée d'un ordre corinthien dans le goût moderne, mais trop riche; il y a beaucoup de statues, de bas-reliefs & d'ornemens, & on peut la mettre au nombre des principales églises d'Italie.

On conserve dans cette cathédrale un petit étendard ou oriflâme de Constantin, appelé *Croce del Campo*, *Orofiamma* ou *Labbaro imperiale*; il est d'un bleu céleste avec une croix rouge dans le milieu : la tradition veut que ce soit une image contemporaine de la croix qui apparut à Constantin, lorsqu'il étoit sur le point de combattre Maxence.

L'évêque de Brescia a environ soixante mille liv. de rente; mais le cardinal Quirini, qui a fait l'ornement de ce siége pendant de longues années, y joignoit d'autres revenus qui l'ont mis à portée de faire de très-grands biens à cette ville, & il en eût fait beaucoup plus, s'il n'eût été prévenu par la mort en 1755.

La Rotonde ou l'ancien dôme, appelé autrefois Ste. Marie-Majeure, est une église bâtie, à ce qu'on croit, sous le roi Grimoald, qui régnoit dans le septième siècle. On y conserve avec vénération & sous sept clefs différentes deux croix miraculeuses: l'une qu'on croit avoir été donnée par Ste. Hélène à Constantin son fils, comme faite avec le bois de la vraie croix; l'autre qui passe pour avoir été au sommet de l'oriflâme.

Après avoir vu la cathédrale, nous passerons à la partie septentrionale de la ville du côté du château, pour y remarquer ce qu'il y a de plus important en architecture, en peinture, soit dans les églises, soit dans les palais, dont quelques-uns sont tout-à-fait dans le goût de ceux de Rome pour la grande architecture. Ceux qui voudront sur les peintures de cette ville des explications plus circonstanciées, pourront consulter la description de ces peintures par Averoldi, ou plutôt l'ouvrage de M. Carboni, publié en 1760 par M. Louis Chizzola, patricien de Brescia, homme plein d'esprit & de talens, qui a séjourné long-temps à Paris; ce livre a pour titre : *le Pitture e Sculture di Brescia, dalle stampe di J. B. Bossini*, 196 pag. *in*-4°.

Le palais de Broletto, qui est sur la place de la cathédrale, est le palais du peuple & des représentans, c'est-à-dire, du capitaine & du podestà. Ce palais fut bâti dès l'an 1144 sous l'administration des consuls, ou du moins en 1187; il étoit d'abord en bois, mais en 1223 on le bâtit en pierres, on l'augmenta en divers temps; il est composé de plusieurs corps de bâtimens qui servent pour l'habitation des magistrats, pour la caisse, les tribunaux & les prisons. Le capitaine a un jardin en terrasse, où est une fontaine ornée de statues. On voit aussi dans ce palais des peintures à fresque, un grand escalier qui est décoré d'architecture, ainsi que les fontaines.

L'évêché est aussi un des édifices considérables de Brescia. La bibliothéque est établie dans un bâtiment voisin de l'évêché; elle fut donnée à la ville par le cardinal Quirini en 1747, par les conseils du P. Gradenigo, Théatin; elle est ouverte au public quatre fois la semaine: on y fait tous les jeudis en été des expériences de physique; on y voit aussi une collection de médailles. L'évêque a encore une belle galerie de tableaux, deux dyptiques consulaires, & une salle où l'on tient des assemblées académiques.

La Congrega, dont le bâtiment est sur la place même de l'évêché, est une assemblée de piété, tenue par des citoyens distingués; ils ont des revenus considérables, & les emploient à faire des charités. Le cardinal Quirini contribua beaucoup à augmenter cet établissement.

De-là passant par la *Contrada delle tre Spade*, on trouve *la Carità* ou *le Convertite*, dont l'église renferme des tableaux estimés; on y voit aussi un modèle exact de la *Santa Casa* de Lorette, avec l'autel, la grille, & la statue de la Vierge qui sont au-dedans, le tout parfaitement imité.

En allant au levant on arrive à la petite place de

San Zeno, où est la *Casa Martiningo Cesaresco*; près de-là est la *Casa Gambara*; elles sont remarquables par l'architecture & par des tableaux de prix.

Santa Giulia, église des Bénédictines, bâtie en 1599 à l'endroit où Didier, roi des Lombards, en avoit fait bâtir une; elle étoit célèbre par la retraite d'Anselberge sa fille. Plusieurs princesses ont fini leurs jours dans ce couvent; on y conserve un grand nombre de reliques. Le tableau du grand autel est une Transfiguration de *Giulio Cesare Procaccino*. Il y a encore d'autres tableaux estimés dans cette église.

Le château de Brescia est une forteresse bâtie en pierres-de-taille, sur la montagne appelée *Colle Cioneo* ou *Rocca Erculea*; il fait la seule défense de la ville, encore n'est-il pas très-fort, surtout à cause de la montagne qui le domine. On y entretient une garnison d'environ quarante invalides; autrefois on le regardoit à Brescia comme une des principales forteresses de la république de Venise: les gens du pays disoient qu'il étoit le *Falcone* de la Lombardie. De dessus la tour du château, appelée *Mirabella*, on a une vue délicieuse sur la campagne la mieux cultivée : on apperçoit en grand nombre les maisons de campagne dont la colline est couverte (*Ronchi*), & celles qui sont dans la plaine, & qu'on appelle *Brede*. Il y a peu de négocians qui n'en aient. On va s'y promener en été tous les soirs.

Après avoir vu le château, si l'on revient à la partie occidentale de la ville, du côté de la porte appelée *delle Pile*, qui conduit dans les vallées des environs & du côté de Venise, on trouve les églises de S. Joseph, S. George, S. Faustin & les Carmes.

Piazza grande ou *Piazza de' Signori*, située dans le plus bel endroit de la ville, fut commencée en 1433; elle est entourée de bâtimens publics; on remarque surtout le mont de Piété, commencé dès 1465; l'on ouvrit alors une rue pour communiquer à la place du Dôme, on l'appelle *Strada nuova*.

On éleva en 1561 la colonne qui porte le lion aîlé de S. Marc ; l'horloge fut faite en 1581 par Pierre Fansego *da Clusone*, mathématicien, à qui l'on attribue aussi l'invention des machines à curer les ports, actuellement usitées à Venise.

En creusant dans les environs, on a trouvé des inscriptions antiques qui ont été encastrées sur la façade des prisons.

PALAZZO *Publico delle Ragioni* ou la *Loggia*, située sur la *Piazza de' Signori*, est un des édifices les plus remarquables de Brescia. Il fut commencé en 1492, vers l'endroit où avoit été un ancien temple de Vulcain ; la première construction est attribuée à Thomas Formentoni, architecte de Venise ; mais il a été achevé & perfectionné par Sansovino, Palladio, Beretta : la grande salle fut peinte par le Titien & par Christophe Rosa, de Brescia, & les statues faites par des sculpteurs habiles ; mais il y eut un incendie le 18 Janvier 1775, & il ne resta que les murailles.

La longueur du bâtiment est de cent bras, ou cent quarante-six pieds & demi, & la largeur de soixante-quatre bras : la façade orientale qui donne sur la place est décorée de quatre colonnes corinthiennes, chacune d'une seule pièce ; sur les autres façades il y a des pilastres. M. l'abbé Turbini a donné un beau projet pour la décoration de la grande salle, & il a fait graver cet édifice en 1778 en seize planches. Il y en a aussi une description dans l'ouvrage intitulé : *Memorie intorno alle fabriche publiche di Brescia*.

C'est-là que se rassemblent les conseils ; celui de la ville tous les jours, & le conseil général dans le mois de Janvier & d'Août.

SS. FAUSTINO *e Giovita* est une église des Bénédictins, soutenue par des colonnes doriques, chacune d'un seul bloc : on y plaça en 1623 les reliques des saints protecteurs de la ville, dans une châsse de marbre ornée de bronzes dorés.

LE GRAZIE, église du collége qu'occupoient les Jésuites, est d'une architecture hardie & singulière, les voûtes des trois nefs étant soutenues par de petites colonnes isolées: elle est ornée de stucs dorés, & renferme plusieurs bons tableaux; le martyre de Ste. Barbe, de Pietro Rosa élève du Titien; un tableau où l'on voit S. Antoine de Padoue, S. Antoine abbé & S. Nicolas de Tolentin, par le Moretto de Brescia; on y révère une image célèbre de la Vierge, appelée *Madonna delle Grazie*, toutes les murailles sont couvertes d'*Ex-voto*. Il y a un observatoire dans ce collége, & le P. Cavalli habile mathématicien y a fait diverses observations astronomiques.

On rencontre dans ce quartier-là, CASA FENAROLI, qui contient de fort beaux appartemens & des tableaux de prix; la CASA BARGNANI, d'une belle architecture, avec une salle peinte par François Monti; S. ANTONIO, ou collége des nobles, qui étoit sous la direction des Jésuites; il y a dans l'église plusieurs tableaux de Gandino, Palma, Santagostini, Bassano; le palais CALINI, *del Conte Orazio*, dans la rue appelée *Contrada de' Gadaldi*; & la CASA UGERI, *alla pace*, dans laquelle il y a de fort beaux tableaux: une résurrection de Raphaël; un portrait célèbre, fait par le Titien, & un par Paul Véronèse; une Susanne du Bassan; un S. Sébastien du Palma; un paysage de Brill; un S. Jérôme de Giorgion, &c.

LA PACE ou *Filippini*, église neuve & très-jolie, fut commencée en 1720, & finie en 1746; elle est décorée de colonnes corinthiennes de marbre isabelle veiné, avec des autels très-riches, beaucoup de verd antique, des niches, des statues; les peintures de la voûte sont de François Monti. Il y a deux tableaux de Pompeo Battoni; l'un est celui du grand autel, où l'on voit la Ste. Vierge présentant Jésus-Christ à Siméon; le dessin est incorrect:

les figures de devant font trop longues; mais il eft bien compofé, & il y a de l'intelligence du clair-obfcur.

Sur le fecond autel eft un S. Jean Népomucène, qui eft aux pieds de Jéfus-Chrift & de la Ste. Vierge; tableau bien compofé, vigoureufement peint, & d'un bon accord; la Vierge eft belle, mais l'ange eft très-mauvais, les chairs font un peu rouges. Les entre-colonnes font ornés de niches avec des ftucs, & les voûtes font peintes en clair-obfcur.

On paffe enfuite à la Palata, ancienne tour de la ville, pour aller à S. Giovanni, églife des chanoines réguliers de S. Sauveur, où il y a des tableaux du Moretto, du Romanino, de Panfili, de Ferramola, &c.

SANTA AGATA, paroiffe avec chapitre: on y voit dans l'églife trois belles ftatues de Ste. Agathe, Ste. Lucie & Ste. Apollonie, qui font d'Antoine Calegari, de Brescia, & plufieurs bons tableaux.

Dans la maifon Lecchi, il y a une belle galerie de tableaux, qu'on a encore augmentée depuis la publication du livre des peintures de Brescia, par quatre tableaux de Paul Véronèfe, un du Titien, douze du Guerchin, deux du Guide, deux du Baffan, deux de Vandyk, &c.

On peut voir enfuite le *Giardino Martinenghi*, ou *Cafa Martinenghi del Conte Silvio*, c'eft une belle maifon où il y a des jardins élevés, très-agréables & très-ornés; l'églife de S. Francesco; la *Cafa di Dio*: & un jardin de botanique, chez M. Vicenzo Averoldi, près de Sainte-Croix & de S. Charles.

MIRACOLI, églife bâtie vers la fin du quinzième fiècle, aux dépens de la ville: la façade eft ornée de fculptures très-délicates, faites dans la pierre, par *Prospero Bresciano* & *Rafaello Brescia*, fculpteurs anciens, qui étoient très-habiles: le veftibule renferme quatre colonnes remarquables: l'intérieur

est divisé en trois nefs, par huit pilastres & six colonnes ; on voit au-dedans des tableaux de *Moretto*, de *Gandino*, *Amigone*, *Marone*, *Alarizzi*, *Paglia*, *Sassi*, &c. Les voûtes sont ornées de stucs dorés.

Vis-à-vis de cette église est la maison Aricci, où il y a une collection de tableaux, entr'autres une tête sur bois, par Léonardo *da Vinci*, des tableaux du Guide, du Titien, &c.

SS. NAZARO *e Celso*, est la seconde église de Brescia, dont le prévôt est ordinairement évêque *in Partibus* : le tableau du grand autel est un ouvrage célèbre du Titien, qui est déjà fort gâté : il est divisé en cinq parties ; dans les deux supérieures, on voit l'Annonciation ; le tableau du milieu exprime la résurrection de Notre-Seigneur, il est beau, bien composé, parfaitement peint ; à droite, S. Nazaire & S. Celse, à gauche, S. Sébastien. Ce tableau fut donné par Altobello Averoldi, évêque de Pola, qui avoit été prévôt de cette église.

On couvre ordinairement ce chef-d'œuvre, au moyen de deux portes qui s'ouvrent & se ferment ; elles sont peintes par Moretto.

Il y a encore dans cette église d'autres peintures estimées : par exemple, au sixième autel à droite, un tableau du Moretto, représentant la Vierge couronnée par Jésus-Christ & plusieurs saints, peint avec légéreté, où il y a des finesses de tons & de beaux caractères, mais froids ; au quatrième autel, un martyre de S. Barthelemi, de Carlo Lotti, peint d'une grande manière & bien composé.

Palazzo FE, d'une belle architecture moderne.

Gli Angioli, église peinte agréablement, & où l'on voit le plus bel autel de la ville.

Près de-là est la porte S. Nazaro, la plus méridionale de toutes, qui conduit à Crême, petite ville de l'Etat de Venise, qui est à dix lieues de Brescia.

Cette porte fut renversée par l'accident de 1769.

Pour visiter la partie orientale de la ville, je suppose que nous recommencions par le centre, en partant de la place, autrefois nommée *Mercato del Lino*, & qu'on appelle actuellement *Piazza delle Erbe*; on y voit une petite église de la Vierge, qu'on dit avoir été bâtie par Palladio, mais elle fut bâtie en 1608, vingt-huit ans après sa mort.

CASA MARTININGO *del' Mercato del Lino*, est une belle & grande maison, de l'architecture de Palladio, où il y a un vestibule d'ordre dorique, & une balustrade en pierre-de-taille, qui sert de couronnement. La sculpture de la porte est de Jaques Medici, de Brescia, élève de Sansovino.

On trouve ensuite le *Pescarie*, place que l'on a construite pour la vente du poisson, avec des bancs en pierre-de-taille. *Le corso de' Paroletti*, est une rue dont toutes les maisons ont été peintes en-dehors par Lattanzio Gambara : elle conduit à la place appelée *Piazza del Theatro*.

Le théâtre de Brescia est très-grand, & la salle est belle; l'opéra y commence le lendemain de Noël, & dure jusqu'à la fin du carnaval; en été on y joue la comédie ou l'*Opera Buffa*, depuis le 18 de Juillet, jusqu'à la fin de Septembre, temps où l'on va en villégiature. Il y a un *Impresario* ou entrepreneur qui en fait tous les fraix, & en retire les profits, mais à qui l'académie donne une somme pour lui aider à en supporter la dépense.

San Dominico, église remarquable par la grandeur de la nef, par son architecture, & par les peintures de Sandrino de Brescia, faites en 1590.

S. LORENZO est une église toute neuve, petite, mais très-ornée; elle a été rebâtie par l'industrie & les soins de M. Pietro Dolfini, qui en étoit prévôt : il fit la découverte d'une Madonne miraculeuse, qu'il appela *della Providenza*, & qui a véritablement pourvu à tout dans son église. L'architecture

tecture est de Corbellini : les autels sont revêtus de marbres fins, & ornés de lapis ou autres pierres dures; le tabernacle est en jaspes & agathes; le baldaquin de l'autel de la Vierge, qui est le plus riche de tous, est revêtu en entier de lapis lazuli: l'ostensoir est garni de pierres précieuses.

CASA BARBISONI, dans *Strada larga*, contient une grande collection de tableaux du Bassan, du Tintoret, du Guerchin, de Palma, de Breughel, du Pérugin, &c. Il y a une tête du Sauveur qu'on assure être du Titien.

On conserve aussi dans cette maison un monument précieux d'antiquité, le célèbre dyptique de Boëtius, en italien *Dittico* : le dyptique étoit en général une tablette, ordinairement de bois, à deux feuilles, où le consul étoit représenté en relief avec les jeux qu'il devoit donner en prenant possession du consulat. Voyez les *Mémoires de l'acad. des Inscript.* tome V : le consul en donnoit aux principaux officiers. Celui du consul Mantius Severinus Boëtius est de l'an 487, il est d'ivoire, il a neuf à dix pouces de long, avec des caractères & des figures; Apostolo Zeno en a donné la description dans le vingt-huitième tome des Journaux d'Italie; on la trouve aussi dans un ouvrage de Hagenbuchius. *Epistola epigraphica de dyptico Brisciano Boëtii Consulis. Turici* 1749, *in-fol.* M. de Boze en a aussi parlé.

PALAZZO AVOGADRI, maison des comtes Avogadri, près du collége de S. Barthelemi, renferme une collection considérable de tableaux, qu'on attribue aux plus grands maîtres; un Hercule, de Rubens; une Madelaine, du Titien; un S. Jean, du Guerchin; une Marine, de Salvator Rosa; S. François, par André Sacchi; Jésus-Christ à la colonne, par George Vasari; cinq tableaux de Solimène; plusieurs des Palma; un portrait fait par le

Titien, représentant un buste de vieillard vêtu de noir, fort beau.

Une adoration des Mages, de Paul Véronèse, bien composé ; la Vierge est jolie, mais sans noblesse : ce tableau est d'un bon accord & d'une bonne intelligence de clair-obscur.

Un homme qui étouffe un lion en le serrant avec les bras, & qui écrase un tigre sous ses pieds, tableau de Rubens, très-chaud de couleur & de composition.

Une tête de Magdelaine pénitente, du Guide, pleine d'expression.

Une femme vêtue de blanc : la tête est dans une ombre charbonnée : on la dit du Titien, cela est douteux ; mais elle est fort singulière & de grande manière.

Un S. Michel qui foudroie les mauvais anges, tableau de Solimène, bien composé, mais gris & rouge.

Charles-Quint, par le Titien, il joue de l'orgue auprès de sa maîtresse : c'est le seul tableau de ce prince qui soit en grand : si c'est une copie, comme on le croit, elle est très-bonne.

Une Susanne du Guide avec les deux vieillards, sujet bien traité, que l'on ne trouve presque nulle part en Italie ; il y a des incorrections dans les mains, & les vieillards sont peints d'une manière dure.

Un Bacchus, tenant une grappe qu'il présente à un petit garçon, tableau de Pompée Battoni, bien colorié ; l'enfant est mauvais, le fond du tableau est trop fort de couleur.

On trouve ensuite S. Barnaba, & passant par le marché-neuf, on va au palais Cigola, où est une grande façade, dont l'architecture est fort belle ; on voit près de-là *Santa Maria Calcara*, où il y a de beaux tableaux, & le palais Duranti, où est une belle façade moderne.

Palazzo SUARDI, grande maison neuve avec de beaux jardins. C'est-là qu'habitoit M. le comte

Suardi, qui a donné des livres de mathématiques fort estimés.

Après avoir vu ensuite S. Clément, Ste. Eufémie, les Théatins, & la Casa Proalio, on arrive à Ste. Afra.

SANTA AFRA, est une des églises les plus remarquables de Brescia, par ses tableaux; elle appartient aux chanoines réguliers, appelés *Rocchetini*.

Au second autel à droite, il y a un tableau de François Bassan; le point de vue est trop haut, mais la composition est bonne, & les caractères excellens; la lumière en est éparpillée : il représente S. Apollonius, évêque, qui baptise à la lueur de flambeaux portés par des anges, & fait administrer les sacremens: la lumière des flambeaux occasionne des reflets qui ne sont pas assez vrais, le coloris est d'ailleurs d'un gris violet.

A la première chapelle à droite, une Vierge & deux évêques, avec des anges, du Procaccino : il tient beaucoup de la manière de Rubens.

Au-dessus d'une petite porte à gauche, la Femme adultère, du Titien : ce tableau est bien fraîchement peint, & il a beaucoup de ressemblance avec celui de Modène.

A la seconde chapelle à gauche, le martyre de Ste. Afra, par Paul Véronèse, beau, bien composé, bien dessiné, mais d'une couleur moins vigoureuse que d'ordinaire : les têtes sont belles. Au fond de l'église on voit une Transfiguration du Tintoret. Au dernier autel à gauche, un S. Augustin avec le massacre des SS. Martyrs de Brescia, par Jaques Palma, &c.

On y montre aussi une église souterraine pleine de reliques de martyrs, & même les prisons où ils ont été renfermés. Le couvent est beau, on en attribue l'architecture à Sansovino & à Palladio.

Casa MARTININGO *Colleoni* est près-de-là. On y voit un escalier très-noble, & une belle façade qui orne la rue S. Alexandre.

S. PIETRO, église des Carmes, bâtie très-solidement, & agréable dans l'intérieur; elle est sur le Colle Cicneo, du côté de l'orient.

Il y a dans la ville deux hôpitaux fort bien entretenus, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes; le premier a un revenu de vingt-cinq mille écus du pays, chacun de sept livres courantes de Brescia.

Il y a beaucoup d'autres églises & d'autres maisons particulières, où un amateur des arts trouveroit à satisfaire sa curiosité; mais je le renvoie à l'ouvrage de M. Chizzola que j'ai cité.

Le *Museum*, ou la collection de médailles du comte Mazzucchelli, est une des choses précieuses de la ville : la description en a été donnée en deux volumes *in-folio*; mais il y a chez l'auteur beaucoup plus de choses qu'il n'y en a dans son livre. Le *Museum* du comte Roncalli contient trois mille médailles. On voit à Brescia plusieurs inscriptions antiques, spécialement à la cathédrale & sur la *Piazza de' Signori*; il y est parlé entr'autres de Nonius, consul de Rome, qui étoit de Brescia; mais on ne voit presqu'aucun vestige des anciens édifices qui étoient dans cette ville; on prétend qu'il y avoit un temple d'Hercule dans un jardin, au-dessus de la place *del Novarino*; un temple d'Auguste vers l'église de S. Clément; un temple d'Apollon au-dessus de Ste. Giulia : un de Flore à S. Florian : il y en avoit un de Jupiter près de l'église S. Joseph; il en reste encore un pan de mur, de même que de celui de Minerve au pied du *Colle Cicneo* où est le château; & de celui de Castor & Pollux, dans les prisons de Brescia.

Hors de la ville on trouve des restes considérables d'un ancien aqueduc dans *valle d'Arno*, le long du chemin de Gardone. La ville est pourvue de fontaines publiques & particulières, au moyen d'une source qui vient de Monpiano, une lieue au

nord de la ville : le point de partage est près du couvent de Ste. Claire ; les fontaines ne sont pas belles, mais elles sont en grand nombre. Pour connoître en détail l'état ancien & moderne de cette ville, il faut consulter l'ouvrage intitulé : *Descrizione corografico-storica della provincia Bresciana, con un nuova carta corografica della medesima.* In Venezia, 1779, fol.

CHAPITRE XVII.

Du gouvernement, du commerce, & de la littérature de Brescia.

La ville de Brescia a deux recteurs, qui sont toujours des nobles Vénitiens, de l'ordre des sénateurs : savoir le *Podestà*, qui est chargé de l'ordre public, & le *Capitan grande*, chargé du militaire & des finances ; quelquefois il n'y en a qu'un seul, qui est *Capitano* & *Vice-Podestà*, ou *Podestà* & *Vice-Capitano*.

Mais la ville a beaucoup de priviléges, & une administration particulière : le conseil général est composé d'environ quatre cent cinquante personnes ; il faut, pour y entrer, avoir trente ans accomplis, habiter dans la ville depuis cinquante ans, & être d'une famille qui, depuis cent ans, n'ait exercé aucun art méchanique : tous les deux ans on balotte les membres de la noblesse, & l'on exclut ceux qui peuvent mériter l'exclusion.

Il y a un petit conseil qui s'assemble tous les jours, & qu'on appelle conseil de ville : il est composé de trois députés, deux syndics, un avocat, un abbé qui doit être docteur, & deux chanceliers ; ils veillent à toutes les affaires de la ville, & lorsqu'il y a des choses qui ne sont pas entièrement de

leur ressort, ils en confèrent avec le représentant, & le prient d'assister à leur conseil.

Le collége des juges est composé d'environ vingt nobles, qui sont gradués en droit, parmi lesquels on tire au sort deux consuls : il s'assemble tous les jours pour juger les causes, & concilier les plaideurs. Pour être admis dans ce collége, il faut avoir le droit de cité ancienne, on le fait remonter jusqu'à l'année 430, qu'on appelle *Tempo delle Sorghe*, ou à l'année 438, qu'on appelle *Tempo delle guardie*.

La ville entretient toujours à Venise un député, *Nunzio*, pour être informé des délibérations qui peuvent l'intéresser, & pour prendre à temps les mesures convenables à ses intérêts. Malgré ces précautions, les impôts s'y sont multipliés considérablement; on y compte plus de cent espèces de gabelles ou de droits; & quoique l'impôt territorial ne soit que de quinze sols pour chaque Pio, qui fait deux tiers d'arpent, on assure que le total monte au cinquième du produit des terres, sans compter les taxes sur les marchandises & communautés: les uns disent que l'impôt est beaucoup plus fort, d'autres assurent qu'on est assez content dans les campagnes du gouvernement de Venise, & qu'on dit assez généralement *Viva San Marco*, vive la république; le pays de Bresse rend à cette république cinq cent dix-neuf mille ducats d'argent, ce qui fait deux millions & cent trente mille livres de France.

Parmi les priviléges du pays, il y en a un fort singulier, mais fort utile; c'est que les nobles Vénitiens nés hors du territoire ne peuvent y acquérir ni posséder des fonds: mais il n'est pas exact que tous les étrangers en soient exclus, comme le dit M. Richard.

Le peuple est plus industrieux, plus cultivé, à Brescia que dans la plus grande partie de l'Italie;

cependant les haines féroces, & les jaloufies cruelles s'y trouvent encore fréquemment ; on prétend qu'il y a communément par année deux cent affaffinats dans la ville ou dans le territoire, mais c'eft furtout dans la montagne : les affemblées des jours de fêtes font prefque toujours marquées par quelque vengeance préméditée, ou par quelque querelle fanglante parmi les gens du peuple.

Le langage ufité dans le pays de Breffe diffère à certains égards du langage vénitien ; on en a fait un dictionnaire à part, il y a plufieurs terminaifons, & même des expreffions qui femblent être tout-à-fait françaifes, comme *neuf*, *œuf*, *feu*, *coq*, &c. elles font très-anciennes dans le pays, c'eft-à-dire, du temps où les François étoient maîtres de la ville.

Brefcia a compté parmi fes anciens citoyens plufieurs confuls de Rome ; elle a toujours eu auffi des perfonnes diftinguées dans les fciences & dans les lettres. Nous donnerons les noms des plus célèbres. Les familles Duchi, Caprioli, Mondelle, Pedrocche, Avogadri, Martininghi, ont fourni des perfonnages diftingués dans les lettres & dans la guerre. *Libraria Brefciana*, 1685. Nicolas Tartaglia de Breffe fut le premier qui découvrit la formule pour réfoudre les équations du troifième degré ; il reconnut que la trace des bombes étoit courbée dans tous fes points, & que la portée de quarante-cinq degrés étoit la plus grande de toutes. Son livre, qui fut imprimé en 1538, ouvrit la carrière à toutes les découvertes qu'on a faites enfuite fur le jet des bombes.

Laurent Gambara, très-bon poëte, mourut en 1596, il fit des poëmes fur Chriftophe Colomb, fur Venife, fur l'art poétique, fur le château de Caprarola. Il y eut auffi une Véronique Gambara, qui fit des poéfies imprimées ; elle fut célébrée par

Bembo Giovani della Casa, & autres auteurs contemporains.

Le P. Lana a été célèbre dans le dernier siècle, par ses ouvrages & son savoir en histoire naturelle, en chymie, en mathématiques. Son ouvrage intitulé *Magisterium naturæ & artis*, est aussi savant que volumineux. On a parlé dans le Journal des Savans (Juin 1782) de *San Prodromo al arte maestra*, où il tâchoit de prouver la possibilité de s'élever en l'air & de voler; l'on y fait voir que c'étoit une erreur de son siècle. Voici la liste des autres auteurs de Bresse.

Bonfadius, connu dans les sciences & dans les lettres; le P. Mazino, médecin & ensuite Jésuite, Laura Caretta, femme célèbre, qui pendant sept ans professa la philosophie à Brescia, & mourut à trente ans.

Benoît Castelli, Bénédictin, disciple de Galilée, un des premiers qui ait éclairci la théorie du mouvement des eaux; c'est encore un des auteurs les plus célèbres dans cette partie.

Le P. Rampinelli, Olivétain, professeur de mathémathiques à Pavie, que Mlle. Agnesi, célèbre Napolitaine, reconnoit pour son maître.

Fortuna di Brescia, Franciscain, auteur de plusieurs ouvrages philosophiques & mathématiques. Voyez le comte Mazucchelli, au mot *Brescia*, *Fortunato*.

Gagliardi, chanoine de Brescia, qui a donné l'édition des *Padri Bresciani*, & plusieurs autres ouvrages d'érudition.

Philippe Garbelli, d'une famille noble de Brescia, auteur de plusieurs ouvrages d'érudition.

Le P. Maccarinelli, Dominicain, commissaire du S. Office à Rome, qui a écrit sur la religion & la morale.

Charle Doneda, qui a eu de la réputation dans l'histoire sacrée, & de la connoissance des caractères & des manuscrits du moyen âge.

L'académie des Erranti à Brescia a la direction des spectacles, c'étoit dans le principe une des belles institutions d'Italie, mais on n'a pas suivi bien exactement le premier plan; elle devoit avoir des professeurs de morale, de mathématiques, d'escrime, &c.

J'ai connu à Brescia M. le comte Gian Maria MAZZUCHELLI, qui est mort vers la fin de l'année 1765: c'est l'auteur d'un recueil immense de biographie, *Gli Scrittori d'Italia*, dont il y a six volumes *in folio*, quoiqu'il n'ait fait que les deux premières lettres de l'alphabet.

Le P. Scarella, Théatin, mort en 1779, a fait plusieurs ouvrages de physique, il avoit été restaurateur de cette science dans son pays: on trouve son éloge détaillé dans l'ouvrage du P. Vezzosi.

M. Girol. Franc. Cristiani, capitaine ingénieur de la république de Venise à Brescia, à qui nous devons les dissertations sur la moyenne proportionnelle harmonique, sur l'utilité & l'agrément des modèles, sur l'hidrodynamique, & contre les idées innées; il a fait un ouvrage sur les mesures de tous les genres & de tous les pays, & qui a donné naissance au grand ouvrage de la métrologie.

Le comte François Roncalli, auteur de plusieurs bons ouvrages de médecine, entr'autres de celui qui est intitulé: *Medicina Europæ*, & qui a eu de la réputation en Italie; il écrivit contre l'inoculation, & M. de la Condamine le maltraita beaucoup à ce sujet. Il étoit aussi antiquaire; il est mort en 1769.

M. le comte Suardi, mathématicien, que j'ai déjà cité, mort au mois de Février 1767; il a donné deux ouvrages de mathématiques.

Le P. Cavalli, ex-Jésuite, mathématicien, qui a fait faire un observatoire dans le collége de Brescia.

M. Jean-Baptiste Guadagni, fort instruit dans les mathématiques les plus sublimes.

M. l'abbé Gaspard Turbini, mathématicien & architecte, qui s'occupe des arts & de l'agriculture.

M. l'abbé Cristofe Pilati, qui cultive l'histoire naturelle; il a découvert dans le pays des jaspes & des marbres précieux, & autres productions minéralogiques, *Saggio di storia naturale Bresciana*, 1769.

Le P. Macchi, de Crémone, de l'ordre de S. Philippe, physicien & mathématicien, qui a fait différentes machines de physique; il travailloit à un grand ouvrage sur les vers à soie.

M. Jean-Baptiste Almici, qui a traduit Puffendorff.

M. l'abbé Fr. Carlo Doneda, bibliothécaire public.

Le P. Ganassoni, Bénédictin, qui est actuellement à Venise.

M. Piazzoni, littérateur & antiquaire.

M. l'abbé Chiari, l'un des meilleurs poëtes comiques de l'Italie : il étoit souvent à Venise; mais il reconnoissoit Brescia pour sa patrie.

M. Antonio Brugnoli, qui a fait un poëme sur les préjugés, un sur la joute exécutée à Brescia, en 1765, plusieurs oraisons funèbres, &c.

Le cavalier Durante Duranti, gentilhomme de la chambre à Turin, poëte estimé, qui a donné un volume de poésies, deux tragédies; une oraison funèbre du cardinal Querini.

La Signora Giulia Baitelli, très-savante dans le grec & le latin, & qui faisoit de très-jolis vers; la Signora Camilla Asti Fenaroli, qui étoit une autre Sapho, chez laquelle se rassembloient les gens de lettres & la plus agréable compagnie; elles sont mortes depuis quelques années.

Voici maintenant les auteurs vivans qui sont à Brescia, suivant les notes que j'ai reçues depuis l'époque de mon voyage.

M. le comte Charles Bettoni, le Mécène des gens de lettres, qui a lui-même écrit sur l'histoire naturelle, l'agriculture, la physique & les mathématiques.

M. le docteur Don Baldassare Zamboni, archiprêtre, auteur de la description de Brescia, que j'ai citée, & d'autres ouvrages sur les antiquités sacrées & profanes.

M. Dominique Coccoli, professeur de mathématiques.

M. l'abbé Pierre Antoine Barzani, professeur d'hébreu & de grec.

MM. Cappelli, François & Marc, frères, tous deux abbés, poëtes & savans en grec & latin.

D. Camillo Almici, prêtre de l'oratoire, connu pour les langues & l'érudition sacrée.

M. l'abbé Don Pierantonio de' Conti Gaetani, pour l'hébreu, le grec & le latin; il a travaillé sur les deux volumes du musée de Mazzuchelli.

M. Giulio Baitelli, pour le grec.

M. Jean-Baptiste Guadagnini, archiprêtre, auteur d'un ouvrage considérable, *De antiqua paræciarum origine*.

M. Joseph Colpani, gentilhomme, poëte estimé, & qui s'est aussi exercé sur le grec.

M. le comte Jean-Baptiste Corniani, dont on a des poésies & des ouvrages d'érudition.

M. le comte Orazio Calini, qui a donné des tragédies.

M. Carlo Roncalli, littérateur & poëte.

M. Piazzoni, antiquaire.

M. Bornati & M. Polotti, jurisconsultes estimés.

M. Guadagni, habile médecin.

M. Vergine, chirurgien estimé.

On cite encore M. Carrara, ex-Jésuite, M. l'abbé Pierre Tamburini, & M. Zola, qui sont professeurs à Pavie, & le P. Ganassoni, Bénédictin, consulteur à Venise.

On emploie à Brescia, comme à Milan, toutes sortes de monnoies; les écus de six livres de France y ont cours pour douze livres & un quart du pays, & ils y étoient plus communs que les ducats d'ar-

gent de Venise, de huit livres vénitiennes, qui s'y vendent comme marchandise, & qu'on est obligé de payer dix à douze sols du pays, plus qu'ils ne valent à Venise. Les sequins de Venise y valent vingt-trois livres, quelquefois vingt-trois livres & un quart, c'est-à-dire, vingt à vingt-cinq sols de plus qu'à Venise; les sequins de Florence, vingt-deux livres & trois quarts de Brescia.

La livre de poids qu'on emploie à Brescia paroissoit de six mille cent cinquante-huit grains de Paris, suivant les comparaisons faites par M. Tillet; M. Cristiani avoit mis dans son livre cinq mille quatre cent quatre-vingt-un, mais il m'a écrit en 1771, que c'étoit six mille & cinq. Je lui avois envoyé un modèle exact de la livre de Paris, qui s'est trouvée peser exactement dix-huit onces & cinq douzièmes de Bresse, ainsi la livre de Bresse est de dix onces, trois gros, vingt-neuf grains du poids de Paris. On n'emploie point à Bresse de livre grosse, comme à Bergame & ailleurs, ou bien on se sert de celle de Bergame, qui est de quatorze mille deux cent huit grains de Paris.

La mesure des longueurs, ou le *braccio* des architectes, a deux cent dix lignes & huit dixièmes de ligne, ou un pied cinq pouces, six lignes, & quatre cinquièmes. Celui des marchands pour la soie, est de vingt-trois pouces onze lignes, & trois dixièmes.

Le *Cavezzo* est de six bras, ou douze mille six cent cinquante-deux dixièmes & quatre cinquièmes de ligne du pied de Paris.

La *Tavola*, est de cent quarante-quatre bras quarrés en surface.

Le *Piò*, est de quatorze mille quatre cent bras quarrés, ou quatre cent *cavezzi* quarrés.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, observée par M. Cristiani, étoit de seize degrés, dix minutes en 1768, on l'observoit alors de dix-neuf degrés, vingt-cinq minutes à Paris.

Le territoire de Brescia est arrosé par trois rivières, le Clisi, ou Chiese, la Garza & la Mella; celle-ci descend du *Val Trompia*, passe à une demi-lieue de Brescia, du côté de Milan, & va se jeter dans l'Ollio ou Oglio, du côté de Crémone, c'est celle dont parle Catulle :

> *Flavus quam molli percurrit flumine Mela,*
> *Brixia, Veronæ mater amata meæ.*

Le marquis Maffei, qui ne vouloit point que Vérone sa patrie dût son origine à Brescia, entreprit de prouver que ces vers avoient été ajoutés à ceux de Catulle, & n'étoient point de cet auteur; mais son sentiment n'a pas été adopté.

Les rivières dont j'ai parlé font qu'il y a, dans la ville & les environs, beaucoup d'usines ou de moulins pour l'avantage du commerce, surtout à Chiave, qui est à cinq lieues de la ville. Les machines à filer la soie, qui sont en très-grand nombre, vont par le moyen de l'eau, & font un objet de manufacture d'un million pour le pays : on y compte plus de trente papeteries; on y voit beaucoup de marteaux pour travailler le fer & le cuivre; des meules de couteliers, qui vont par le moyen de l'eau; des moulins à scier les planches, *Rasseghe ;* des pilons pour écorcer le riz, *Peste di riso ;* des machines à forer les canons de fusil, *Trivelle ;* les manufactures de ces canons sont établies à Gardone, capitale du *Val Trompia*, qui est à quatre lieues de Brescia.

Cette ville a toujours été célèbre pour la fabrication des armes à feu; il y a un proverbe italien qui dit : *Tuta Brescia non armarebbe un Coglione ;* c'est envain qu'on voudroit armer un poltron. Milan avoit eu d'abord à cet égard la plus grande réputation, comme on le voit dans Brantome ; ensuite ce commerce passa presque tout entier à Brescia; actuellement il y est fort déchu, depuis que la

guerre des Vénitiens avec les Turcs fit défendre l'exportation des armes; c'eſt une remarque de Burnet, dans ſon Itinéraire imprimé à Rotterdam en 1690. Il y avoit autrefois dans le territoire de Breſſe, une fonderie de canons, tenue par la maiſon Bailo, qui ſubſiſte encore; la fonderie a été tranſportée à Caſtro dans le Bergamaſque, ſur le bord du lac d'Iſeo; mais on fabrique encore du côté de Breſcia beaucoup d'ouvrage de fer & d'acier.

Les mines de fer & les grandes forges ſont dans *Val Camonica* & *Val Vrompia*; la mine de fer de Trompia fournit ordinairement cinq cent cinquante milliers de fer chaque année; on y employe environ trois cent ouvriers. Il y a auſſi dans les vallées des environs, du cuivre, du jaſpe, de l'albâtre, des pierres de touche, noires comme de l'ébène, & qui ſe poliſſent comme des miroirs, des pétrifications, du cryſtal, des topaſes, des émeraudes, ſuivant M. l'abbé Pilati.

Dans le *val-Sabbia*, on trouve des cryſtaux, dont Lana a parlé dans les Tranſactions philoſophiques, comme on le peut voir dans la collection académique, Tome IV, de la partie étrangère.

On voit à Breſcia pluſieurs preſſoirs pour l'huile de lin, & pour l'huile de pepins de raiſins, *di venaſſoli di uva*; cette huile, que l'on ne fait point en France, eſt l'objet d'un commerce aſſez conſidérable à Breſcia. Pour la faire, on commence à faire ſécher le marc tiré des preſſoirs, on le frappe, on le manie, on le crible, & l'on ſépare ainſi les pepins; on les vanne en les jetant en l'air avec une pelle, & on les fait encore ſécher à l'air ſec pendant un mois; on les écraſe enſuite ſous une pierre, on met cette eſpèce de fécule dans une chaudière ſur le feu, juſqu'à ce qu'elle fume & qu'elle ſoit rôtie; alors on l'enveloppe dans une pièce de laine, & on la met ſous le preſſoir pour en exprimer l'huile.

Le territoire, ou le comté de Bresse, a trente lieues de long, sur quatorze de large, & contient près de cinq cent mille habitans, & deux cent soixante-douze paroisses ; on y voit de belles maisons de campagne, surtout celle de la maison Fenaroli, à Derbusco, qui est à trois lieues de Brescia. Le terrain est très-fertile dans cette province ; on y sème la même année du froment, & ensuite du lin, du millet, ou du maïs, *Fromentone*.

On y engraisse souvent les terres, en sèmant des lupins au mois d'Août, dans les terres que l'on veut ensemencer ; on les laisse pourrir, & ils tiennent lieu de fumier. Dans un *pio* de terrain, qui est à-peu-près les soixante-trois centièmes de l'arpent de Paris, on sème environ cent & douze livres de froment, & l'on y recueille communément sept à huit fois la semence.

Les vivres sont chers à Brescia, à cause du commerce, soit parce que plusieurs gens riches dépensent leur revenu ailleurs. Le bois y est cher à cause des forges.

La soie fait la principale branche du commerce de Brescia, elle rapporte chaque année deux millions & demi ; le commerce du lin rapporte trois cent soixante mille livres, & celui du fer cent soixante-dix mille, monnoie de France.

On y fait encore un commerce de laines & de toiles, qui est assez considérable : on fabrique des draps, des étoffes de soie, des bas de soie ; les habitans ont de l'économie, de l'industrie, & de l'activité.

Le *Vin Santo*, est une des choses remarquables du comté de Brescia : c'est un vin qui est de couleur d'or, & d'une douceur agréable ; pour le faire, on conserve le raisin (blanc ou noir), jusqu'au mois de Février ; quand il fait froid, on le met sous le pressoir ; on expose ce vin quatre ou cinq jours au grand froid, pour qu'il fermente peu, & on

l'enferme : au bout de trois ou quatre ans, il est délicieux.

Il y a une manière de chasser aux alouettes, qui a été imaginée dans le pays, & qui est assez singulière : on l'appelle *Caccia delle fransine*, la chasse des frondes ; sept à huit chasseurs ayant chacun une fronde, font un grand cercle autour du filet ; quand les alouettes passent, l'un d'eux lance une pierre, dont le sifflement les fait précipiter vers la terre ; si elles veulent s'échapper, elles rencontrent une autre fronde, qui les ramène au filet : on en prend souvent vingt-cinq à trente d'un seul coup, & plus de cent dans un jour ; cette chasse peut se faire depuis le commencement de Novembre jusqu'à la fin de Février.

La pêche est un objet considérable dans le pays ; le lac d'Iseo (*Sebino*), & le lac de Garda (*Benaco*), fournissent des poissons excellens ; nous avons parlé du dernier de ces lacs ; celui d'Iseo donne de grosses truites, des brochets, de petites sardines, des tanches, &c. Il y a encore le *pesce persico* qui est, dit-on, nouvellement arrivé dans des crues d'eau, ou qui a été du moins très-long-temps ignoré.

Le *temel* qui se pêche dans le Mella, est aussi très-estimé.

Mais le Mella & l'Ollio ne donnent pas seulement du poisson, on y trouve encore de l'or, comme dans l'Adda, le Serio, &c. Les arpailleurs qui le recueillent, en lavant le sable de ces rivières, après les crues, gagnent ordinairement douze sols par jour ; quelquefois même cela va jusqu'à cinquante sols. Dans la vallée de *Camonica*, qui est au-dessus du lac d'Iseo, & où l'Ollio prend sa source, on trouve des topases & des grenats.

On travaille dans le *val-Camonica* des marmites de pierre, qui sont d'un très-bon usage pour faire cuire la viande, on les appelle *Lavezzi*, elles résistent très-bien au feu ; d'un seul bloc on en tire un

un grand nombre ; le plus petit se tire du milieu du bloc, & ainsi des autres, de plus en plus grands. L'on appelle cette pierre *Lebezio*.

On fait aussi à Brescia beaucoup de meules de moulin ; les petites sont d'un gris-blanc, & d'une pierre tendre, qui se taille aisément, mais qui durcit à l'air ; les plus grandes sont d'une substance composée, dans laquelle on voit des granits roulés, & des pierres blanchâtres, qui paroissent être calcaires.

Il y a de grands pâturages dans le territoire de Brescia, & jusques sur les montagnes : beaucoup d'habitans des environs de Bergame & de Lodi y viennent au commencement de Novembre, & amènent des troupeaux de vaches pour y être nourris jusqu'à l'été, dans des écuries qu'on leur loue ; ils achètent le foin des propriétaires, & ils font des fromages, qui sont un objet de commerce considérable. Chaque vache exige trois chars de foin, chacun du poids de seize cent livres, & du prix de vingt à vingt-deux livres poids & monnoie de France.

Quarante vaches fournissent tous les jours une forme d'environ trente-deux livres de fromage, pendant toute l'année : il revient à douze sols & demi la livre de France : car il se vend seize sols la livre, argent & poids du pays, où les sols ne sont que la moitié des nôtres, & la livre de poids environ quinze vingt-troisièmes de la nôtre. Ces vaches vont paître pendant l'été ; l'hiver elles ne sortent point : on leur donne le marc de la graine de lin, après que l'huile est exprimée, *panello di linosa*, & un peu de sel ; on assure que l'exportation des fromages produit cent trente mille livres ; nous en parlerons plus au long.

La fertilité de ce territoire vient principalement des eaux du Clisi, de l'Ollio, du Mella, & de la Fusa, qu'on distribue avec beaucoup de soin ; on

les achète, ou on les amodie fort cher ; la maison Gambara, l'une des premières du pays, tire plus de quarante mille francs des eaux dont elle peut disposer, & qui sont partie de ses domaines.

En allant de Bresse à Bergame & à Milan, j'ai remarqué avec plaisir l'industrie & le soin qu'on met à la distribution des eaux ; les rivières sont soutenues dans des lits élevés avec de bonnes digues ; il en part des canaux qui sont plus ou moins hauts, suivant la distance à laquelle ils doivent porter les eaux ; ils passent souvent les uns sur les autres, & vont en différens sens arroser les terres & les prés ; quand il s'en trouve de plus élevés que le niveau de l'eau, on y pratique des réservoirs que l'on fait remplir d'eau par des hommes : des travaux de cette espèce rendroient fertile en France bien du terrain qui est inculte & inutile.

Cette route de Bergame est fatiguante par les secousses que causent aux voyageurs les pierres roulées dont les chemins sont formés : ces pierres sont des fragmens de granit, de quartz & de spath, de différentes couleurs, rouges, verts, &c. J'ai ouï dire à Vérone, que le directeur de mosaïque de Florence en avoit emmené plusieurs voitures, pour les employer dans ces belles incrustations dont j'ai parlé dans le second volume. On y trouve aussi du talc en masse qui, broyé dans les mains, se réduit en poudre brillante.

CHAPITRE XVIII.

Description de Bergame.

BERGAME, en italien *Bergamo*, est une ville de trente mille ames, située à onze lieues de Brescia & de Milan, entre le Brembo & le Serio, qui des-

cendent des montagnes de la Valteline; elle est à quarante-cinq degrés, quarante une minutes de latitude, suivant l'observation de M. Maironi. Cette ville est si ancienne qu'on ignore sa fondation: Leandro Alberti l'attribue à Cydnus, fils de Ligur, roi d'Etrurie, qui vivoit environ dix-huit cent ans avant Jésus-Christ. On croit plus généralement qu'elle fut bâtie par les Gaulois, cinq cent quatre-vingt-quatre ans avant Jésus-Christ, mais M. Rota a prouvé qu'ils ne firent que l'augmenter. *Opuscoli scientifici*, Tome 44. Diverses inscriptions qu'on a rassemblées à Bergame prouvent que sous les Romains ce fut une ville considérable. Elle essuya toutes les révolutions dont nous avons parlé à l'occasion de Brescia; elle fut prise par Attila, ensuite par les rois Lombards & par Charlemagne. Sous ses successeurs, les divisions qui régnèrent en Lombardie donnèrent la facilité à la ville de Bergame, comme à celles de Crémone, de Mantoue, de Ferrare, &c. de former des républiques confédérées dans le douzième siècle. Bergame fut désolée par les Gibelins & les Guelfes: ceux-ci ayant été défaits dans une bataille entre les bourgs de S. Antoine & de S. Léonard, on détruisit toutes leurs maisons, qui contenoient les plus riches magasins de commerce de toute la Lombardie. (*Corio, storia di Milano*).

Bergame fut ensuite gouvernée par des souverains particuliers: les Suardi, dont la famille subsiste encore, & qui étoient à la tête des Gibelins, y eurent quelque temps la principale autorité. On prétend même qu'en 1265, l'empereur Fréderic confia toute son autorité sur cette ville à François Suardi. Elle fut ensuite gouvernée par les Torriani, les Visconti, les Scaligeri, les seigneurs de Milan; ensuite par Jean Suardi & Pandolfe Malatesta, seigneur de Brescia; enfin elle se donna

aux Vénitiens en 1428, & la paix de 1447 affermit cette nouvelle domination.

Louis XII allant en Italie, prit Bergame comme toutes les villes du Milanez; mais en 1516 elle fut rendue aux Vénitiens, de même que Brescia, & plusieurs autres.

L'histoire de Bergame fut écrite en vers par Moyse Mutius, secrétaire de l'empereur Justinien: *Moysis Mutii de rebus Bergomensibus Pergamenus.*

Achille Mutius, en 1207, l'écrivit plus au long, mais toujours en vers; *Achillis Mutii Theatrum, Bergomi*, 1596. On a vu ensuite plusieurs ouvrages plus détaillés: *Istoria di Bergamo e suo territorio raccolta per frà Celestino, Cappucino. Bergamo* 1627. *Scena letteraria de gli scrittori Bergamaschi del P. Donato Calvi. Bergamo*, 1664; *Bergamo, sua origine, notabili avvenimenti e guerre in ristretto, di Bartolomeo Farina. Bergamo*, 1703; *Codex diplomaticus à Mario Lupo* 1784.

Cette ville a environ une demi-lieue de long, depuis le *Borgo Canale*, jusqu'au *Borgo Palazzo*, qui est du côté de Brescia; outre ces deux fauxbourgs, & celui de *Santa Catterina*, il y a encore trois autres parties considérables, *Borgo S. Antonio*, *Borgo S. Tommaso* & *Borgo S. Leonardo*, sur le chemin de Milan; ils sont environnés de murs, & forment comme une espèce de ville plus grande que la première, & qui lui est contiguë. Bergame est bâtie en amphithéâtre sur un côteau; elle est revêtue de murailles, de bastions & de fossés, dominée par un château qui est sur le mont *S. Virgilio*, & où l'on tient quelquefois garnison; mais il n'y a maintenant que trois ou quatre soldats; il y a encore deux petits forts appelés *Fortino* & *Rocca*; on a établi dans ce dernier une école d'artillerie.

L'enceinte & les fortifications de la ville sont très-dignes d'attention: les plus habiles architectes du seizième siècle y eurent part; elles furent finies

vers 1560: le prince de Condé en fait l'éloge dans un voyage d'Italie imprimé.

La chose la plus remarquable de Bergame est le bâtiment de la foire, que l'on a construit vers 1740 en pierres de taille; il renferme plus de six cent boutiques; il y a une grande place au-devant, & une au-dedans avec une grande fontaine. Ce bâtiment est au-bas de la montagne, entre les bourgs S. Antonio & S. Leonardo. Le temps le plus agréable pour Bergame est celui où l'on y tient la foire, dans les huit derniers jours du mois d'Août & le commencement de Septembre. On construit alors un théâtre aux environs de la foire. En hiver, quand il y a spectacle, c'est dans le palais du *Capitanio grande*.

On entre dans l'intérieur de la ville par les quatre portes, S. Augustin, S. Jaques, S. Alexandre & S. Laurent. Entre les deux premières portes, il y a sur les murs de la ville une belle promenade & une vue fort agréable; les dernières n'ont pas de fauxbourgs fermés.

Sur une qui est dans la partie supérieure de la ville, est le *Palazzo Vecchio*, où l'on tient les audiences & où l'on rend la justice; le *Palazzo Nuovo*, où se tiennent les conseils de la ville, & le *Palazzo del Podestà*, dans lesquels il y a quelques peintures à voir; le palais neuf est de l'architecture de Vincent Scamozzi; on y remarque une belle colonnade, mais le bâtiment n'a pas été fini. Sur la même place est une statue colossale du Tasse, faite en marbre par Vismara, sculpteur de Milan, d'après un legs de Marc-Antoine Foppa.

On compte douze couvens de religieux à Bergame, autant pour les religieuses; onze paroisses dans la ville, & trois dans les fauxbourgs. Voyez le *Diario* imprimé.

Les principales églises de Bergame sont la cathédrale, les églises de Ste. Marie-Majeure, du S.

Esprit, de S. Barthélemi, deux de S. Alexandre & celle de *Santa Grata*.

IL DUOMO, église cathédrale de Bergame, est celle où l'on révère le corps de S. Alexandre, protecteur de la ville, qu'on croit un des martyrs de la légion Thébéenne.

On y voit beaucoup de tableaux par Morone, Previtali, Cavagna, Creti, Lappicola, Polazzi, Ricci, Menaigo, Pittoni, Monti, Malinconico; le martyre de S. Jean, évêque de Bergame, par Jean-Baptiste Tiépolo; celui-ci n'est pas excellent, les autres sont très-foibles; celui de S. Projettizio est de Cignaroli. Le tableau du grand autel est de Cavagna.

Dans une chapelle, qui tient à la sacristie, on voit S. Ignace exhortant un mourant, par Sébastien Ricci; il est d'une expression étonnante, mais dessiné de petite manière. Dans une autre chapelle est une Ste. Thérèse, de Balestra, & dans la sacristie plusieurs tableaux estimés.

L'évêché de Bergame rapporte onze cent scudi, de sept livres chacun, ce qui fait trente-cinq mille livres de France.

SANTA MARIA-MAGGIORE; on y voit une chapelle de Barthélemi Colleoni, ou Coglione, célèbre général, qui le premier fit conduire de l'artillerie à la suite des armées, & fit à Bergame beaucoup de legs & d'établissemens utiles; son mausolée est une très-grande machine en marbres fins, avec des bas-reliefs, au haut de laquelle il est représenté à cheval; la statue est dorée. Ce tombeau, cité par Misson, fut fait en 1480, par Jean-Antoine Amadei, de Pavie, excepté la statue qui est d'un sculpteur Allemand; mais tout cela est d'un temps où l'on n'étoit pas encore sorti du gothique. Cette chapelle tient à l'église du côté droit, mais elle n'est pas dans son enceinte.

Au grand autel il y a des figures d'apôtres, par le Procaccino.

Les peintures des trois lunettes du plafond & des quatre angles ſont de Jean-Baptiſte Tiépolo ; il y a repréſenté le baptême de Notre-Seigneur dans le Jourdain, la prédication de S. Jean dans le deſert, & la décollation de S. Jean ; dans les angles la Religion, la Prudence, la Juſtice & la Charité : toutes ces freſques ſont bien compoſées, plus agréables de coloris que correctes de deſſin ; on voit que le peintre a cherché la manière de Paul Véronèſe ; c'eſt dommage qu'une partie ſe détruiſe déjà. Il y a d'autres peintures de batailles, par Creſpi, Cignaroli, Pittoni & Guſielmi.

Dans les lambris de l'égliſe principale, depuis la grille du ſanctuaire, ſont quatre tableaux tirés de l'hiſtoire de l'ancien teſtament, faits en marqueterie de bois par Cavagna, dont les diverſes couleurs font aſſez bien l'effet du clair obſcur ; ce ſont les meilleurs ouvrages que l'on ait faits en ce genre ; le deſſin n'en eſt cependant pas bien correct : il y a ſur le bois un vernis, & il paroît qu'on a forcé la couleur du bois par de légères teintes : ces hiſtoires ſont le Déluge, le paſſage du Jourdain, Judith qui tranche la tête à Holopherne, & David qui combat Goliath.

Derrière le chœur on voit un tableau dont les figures ſont plus grandes que nature, repréſentant les apôtres qui regardent dans le tombeau de la Vierge, par Ercole Procaccino de Milan ; il eſt d'une manière très-large, on l'a même attribué à Jules-Romain.

Dans le cul-de-four de la voûte eſt une Aſſomption, par Cavagna de Bergame ; on en jouit fort peu à cauſe du faux jour, mais ce qu'on en voit paroît bon.

Dans la voûte du chœur, trois tableaux ronds, repréſentant la Viſitation de la Vierge, l'Annonciation, la Nativité & la préſentation au Temple,

tous de François Baſſan ; ils ſont beaux, bien compoſés & bien coloriés.

A la croiſée à droite, un grand tableau à la manière des Carrache, repréſentant le Déluge, par le cavalier Liberi ; Montagna y peignit l'air & l'eau. Ce tableau eſt bien compoſé & d'un beau déſordre, aſſez bien deſſiné, mais d'une couleur trop rouge.

Dans la croiſée à gauche, un grand tableau du cavalier Zanchi, peintre Vénitien, quoique M. Cochin l'attribue au cavalier Liberi ; il repréſente Moyſe qui frappe le rocher ; il eſt bien compoſé, les figures en ſont coloſſales ; c'eſt le pendant de celui qui précède, mais il eſt moins bien deſſiné ; le rouge & le jaune y dominent trop.

Au plafond de la nef vis-à-vis le chœur, un grand tableau de Luca Giordano, repréſentant Pharaon ſubmergé ; le point de vue eſt élevé autant qu'il faut pour rendre toute l'étendue de ce ſujet ; on trouve qu'il n'y a pas aſſez d'attention & d'étonnement dans l'univerſalité des figures qui ſont ſur le rivage, mais d'ailleurs l'ordonnance eſt belle, les plans bien obſervés ; il eſt harmonieux, & l'un des meilleurs de Giordano. Les peintures à freſque de la voûte ſont de Ciro Ferri ; les peintures à l'huile ſont de Malinconico, de Storer, Panfilo, Donato, &c. On remarque encore dans cette égliſe une Cène par François Baſſan, une Nativité par Cavagna.

Je vais indiquer encore ſommairement quelques égliſes de Bergame, où il y a de bons tableaux.

S. Aleſſandro in Colonna, dans le bourg S. Léonard ; on y voit la Nativité & la Cène, par François Baſſan (& non Léandro, comme dit M. Cochin) ; un S. François & pluſieurs autres tableaux de Cavagna.

S. Leandro ; une dépoſition de Croix, de Salmezza ; S. Jérôme Emiliani, par Gio. Bettino Cignaroli.

Santa Marta ; tableau du grand autel, par Salmezza, qu'on prétend être dans le goût de Raphaël.

S. Benedetto ; tableau du grand autel, par Morone de Bergame, dans le goût du Titien.

S. Bartolomeo dans le bourg S. Léonard, église de Dominicains ; un grand tableau, de Laurent Lotti de Bergame, peint sur bois, qui fut payé cinq cent écus d'or. On y voit un tombeau d'Alberic Suardo, mort en 1309, où est un bas-relief ; il étoit dans une autre église de Dominicains, qu'on a démolie pour faire les fortifications de la ville. Suardo y est représenté à cheval, avec le bonnet de duc & le bâton de commandement, ce qui annonce qu'il étoit souverain de Bergame, comme nous l'avons indiqué.

S. Spirito ; des tableaux de Lotto, Cavagna, Viani & Previtali.

S. Alessandro in Croce dans le bourg S. Antoine ; une Cène du Tintoret, à droite derrière le second autel, qui est celui du S. Sacrement ; des tableaux de Schiavone, de Bambini, Pittoni, Cignaroli.

S. Michele dans la cité ; tableau de S. Donino, par Léandre Bassan.

S. Andrea ; tableau du Moretto, l'un des plus estimés qu'il y ait à Bergame ; il représente la Vierge sur un trône, S. André avec sa croix, &c.

S. Francesco ; une belle Assomption par François Bassan ; un mausolée du cardinal Longo ou Longhi qui fut chancelier de Sicile en 1290, & qui se rendit célèbre.

S. Agata ; un tableau de cette sainte par Salmezza.

S. Grata ; un tableau de cette sainte par Salmezza. Cette église est petite, mais nouvellement rebâtie avec beaucoup de magnificence, d'ornemens & de dorures.

S. Gottardo ; un des plus beaux tableaux de Jean Carriano, élève du Giorgion ; il représente la Vierge & plusieurs saints, entr'autres S. Augustin qui lit.

C'est dans l'église des Augustins qu'est enterrré Ambroise Calepin, religieux de leur ordre, qui mourut le 30 Novembre 1512 : il étoit fils du comte Trusardo de l'illustre famille des Calepio, & né au château de Calepio, trois lieues à l'orient de Bergame près du lac d'Iseo. Son fameux dictionnaire des sept langues parut pour la première fois en 1503 ; le manuscrit est dans la bibliothéque du couvent. Son érudition dans un temps où l'on étudioit si peu annonce nécessairement un homme rare & digne de sa réputation ; il contribua d'ailleurs beaucoup par son ouvrage au progrès de la littérature.

Aux Gélestins est le tombeau d'Alberic Rosciati, grand jurisconsulte.

Le collége de Mariano ou de la Miséricorde, qui étoit occupé par les Jésuites avant leur dissolution, vient d'être rendu en 1784 par le gouvernement de Venise à ceux des ex-Jésuites qui se trouvoient à portée d'en profiter. On a trouvé cette exception singulière pour un pays où les Jésuites avoient été proscrits dans le temps de leur plus grande faveur.

Les principaux palais de la ville sont ceux du marquis *Terzi*, du comte *Brembati*, des comtes de *Calepio*, des comtes *Spini*, du comte *Sozzi*, des *Moroni*, des comtes *Bresciani* & *Fugazza*, des *Abati*, &c. ; mais en général il n'y a rien d'extrêmement remarquable en architecture.

PALLAZZO TERZI. On y voit un grand tableau de Storer, représentant un festin & un concert ; la composition en est bonne, mais il est foible d'ailleurs.

Lucrèce morte le poignard dans le sein, tableau d'une bonne couleur.

Dans les lambris d'appui, trois paysages touchés de bon goût, dont on ignore l'auteur ; une copie de la Susanne du Guide, qui est à Brescia ; un cabi-

net de glace qui est fort joli. Du vestibule on a la vue de la campagne, & l'on découvre tout ce beau dessin, qui s'étend jusqu'aux Apennins, & forme le plus beau parterre par la verdure & les bois qui découpent la plaine & en varient les aspects.

Dans la maison du comte Jean-Baptiste ZANCHI chanoine, on remarque un buste de femme en marbre, où l'on a figuré un collier de perles qui tombe sur la gorge : ce buste est d'un beau travail ; la tête est très-gracieuse, d'un joli caractère, pleine d'expression ; la coëffure & les cheveux bien traités : on ignore de quel sculpteur est cet ouvrage.

Une basse-cour de Jacob Bassan ; deux bâtimens par Lizandrini, d'un grand effet, mais où il y a peu de fini.

Une sainte famille de Simon Contarini, d'une très-belle couleur & dans le goût du Titien.

Un tableau où il y a trois bustes, dont une femme peinte de trois quarts par Paul Véronèse ; une autre peinte de profil par le Titien ; & au fond un homme du Gorgion. On a vu souvent ces trois maîtres se réunir, aussi l'on reconnoît parfaitement leurs manières : ce tableau a du mérite.

La Vestale qui se justifie en portant de l'eau dans le vase criblé, par Francesco Mazola ; vrai de couleur, mais d'un dessin sec & maniéré.

Le plafond est de Giordano ; il représente Atlas portant le monde, & une Vénus sur son char, précédée de Mercure, laquelle fait voir à un jeune homme que son empire s'étend partout, & qui semble le conduire ; la Vénus & le jeune homme n'en sont pas beaux, le reste est fort bien : la couleur générale n'est pas vraie.

M. Cochin parle des tableaux du marquis Terzi ; il y en a encore de très-beaux dans plusieurs autres maisons de la ville & des fauxbourgs, chez les comtes *Carrara*, *Suardi*, *Ragazzoni*, *Sozzi*, *Tomini*, *Morandi*, *Tossi*, & chez les marquis *Solza* & *Rota*,

Assez près du palais vieux, entre la cathédrale & Ste. Marie, il y a un bâtiment fait pour le *Museum*. On y conserve quelques monumens antiques, qui se rapportent à l'histoire de Bergame, un bel autel où il y a des figures, &c.

Il y a plusieurs établissemens pieux à Bergame : sept hôpitaux qui sont tous nombreux pour les malades & les enfans-trouvés, les orphelins, les repenties, les fous & mendians. *Luogo pio della misericordia* est une fondation de trente mille scudi de rente, qui est chargée de l'entretien du collége & du clergé de Ste Marie - Majeure, composé de vingt - cinq ecclésiastiques ; on y fait encore beaucoup de bonnes œuvres.

Une confrérie pour les besoins des prisonniers, *Conforzio de' prigionieri* ; elle fournit aux pauvres prisonniers du pain, du vin, de la viande, des habits ; il y en a quelquefois près de cent à la charge de cette confrérie. C'est le seul exemple que je connoisse d'un semblable établissement, qui seroit bien nécessaire dans toutes les grandes villes.

Le mont de Piété, où l'on prête jusqu'à dix-huit cent livres pour une année à trois pour cent d'intérêt ; on peut même, en faisant rafraîchir l'obligation, la prolonger à volonté ; cet intérêt est bien médiocre, mais aussi dans ce pays les fonds ne rendent guère que deux & demi pour cent du prix de l'acquisition.

La noblesse de Bergame est nombreuse & illustre. Les familles Calepio & Suardo existoient avant le onzième siècle. On croit que celle des comtes de Calepio est de l'année 918, & descendent d'un Gisalbert, comte du sacré palais, qui fut aussi comte de la ville : cette dignité passa à ses descendans jusqu'au douzième siècle, où Bergame se déclara libre. Cette famille a fourni beaucoup de sujets distingués ; elle tire son nom du fief de Calepio, qu'ils obtinrent des évêques, & que la république

de Venise leur confirma ; il renferme dix - huit villages.

La famille Suardi est aussi très - ancienne ; elle date de l'an 996, & le nom de Suardo se trouve dès l'année 1031. Cette famille gouverna despotiquement Bergame : elle a des branches dans différentes parties de l'Italie.

Les Albani & les Adelasi sont du douzième siécle, de même que les Vertova, Brembati, Coleoni, Grumelli, Mapelli, Mozzi, Riuola, Terzi & Zoppi.

Les familles du treizième siècle sont celles des Agosti, Agliardi, Alessandri, Boselli, Benali, Commenduni, Lupi, Pesenti, Passi, Rota, Solzi, Fassi.

La ville de Bergame est gouvernée par deux recteurs, savoir un Podestà & un Capitaneo, qui sont envoyés de Venise. Le premier amène avec lui trois assesseurs : savoir, un vicaire qui est un juge civil, un juge criminel & un juge pour les finances. Ces trois assesseurs ont voix délibérative avec le Podestà dans les matières criminelles ; il conduit aussi un chancelier & des sbirres.

Le capitaine ou préfet a la jurisdiction militaire ; il est chargé de veiller aux intérêts des communautés de la province ; il a aussi son chancelier & ses sbirres.

On envoie encore un châtelain ou gouverneur du château & deux questeurs ou trésoriers qui assistent aux impositions, & qui jugent les difficultés qui s'y rapportent. Les deux recteurs, le châtelain & les deux questeurs sont toujours des nobles Vénitiens.

Le conseil de la ville est composé de cent conseillers choisis parmi les nobles ; leur exercice dure deux ans. On en choisit cinquante chaque année, & c'est le conseil lui-même qui choisit les cinquante qui doivent entrer ; il choisit également six députés ou représentans de la ville ; ceux-ci assistent avec

les recteurs aux fonctions publiques. Ils ont droit de convoquer le conseil, de proposer les sujets de délibération; il n'y en a que deux qui exercent à la fois pendant deux mois.

Le petit conseil, que l'on appelle aussi *Bina*, est composé de quinze ou seize conseillers, que l'on tire au sort tous les deux mois; ils préparent les matières qui doivent être portées au grand conseil.

Le conseil nomme plusieurs magistrats pour veiller à l'approvisionnement, aux grands chemins, &c. Il choisit des juges qui vont résider dans les différentes parties du territoire.

Les grands procès se portent presque tous à Venise, où l'on peut appeler, excepté dans certains cas où le procès commencé à Bergame doit y être jugé ou par le vicaire ou par le tribunal des *Consoli di Giustizia*, qui sont des jurisconsultes tirés de la noblesse du pays.

Le corps des marchands nomme trois consuls tirés du même corps, qui jugent les questions du commerce entre marchands; on les appelle *Consoli di Mercanti*.

Le territoire de Bergame forme un corps d'administration séparé de la ville; il est divisé en dix-sept parties, dont chacune élit un sindic; ce qui forme le conseil du territoire, auquel préside le capitaine.

Bergame est l'entrepôt d'un commerce considérable de laine & de soie. C'est la seule ville de l'Etat Vénitien où l'on fasse le commerce du change. Celui des laines y étoit autrefois prodigieux: plus de cinquante familles de nobles Vénitiens viennent des marchands de Bergame que ce commerce avoit enrichis; & les pannine, ou serges qu'on y faisoit, étoient célèbres, aussi-bien que les tapisseries communes.

Il y a encore des filatures, & des fabriques où l'on fait de l'écarlate, & d'autres étoffes estimées; quelques-unes sont dans les montagnes, à cinq lieues

de la ville; on y fabriquoit autrefois quarante mille pièces de drap, la plupart avec des laines de Naples; mais ce commerce eſt diminué de moitié. Cependant on aſſure que ce commerce des laines occupe encore trente mille perſonnes.

Le principal commerce de Bergame eſt maintenant celui de la ſoie: on en exporte plus de douze cent balles pour l'Allemagne, la France & l'Angleterre; on eſtime la valeur à un million de Filippi, ou ſix millions de France: la moitié vient du pays, & le reſte s'achette dans les pays voiſins; la ſoie de Bergame paſſe pour être auſſi bonne que celle de Turin.

Cette ville fourniſſoit encore dans le dernier ſiècle une quantité prodigieuſe de fer travaillé, pour la guerre & pour l'agriculture, & beaucoup d'acier; c'eſt encore à Caſtro, vingt-ſix milles de Bergame, que ſe font les canons & les boulets pour l'arſenal de Veniſe.

Bergame envoie auſſi des fers à toute la Lombardie, & des pierres à aiguiſer juſqu'à l'étranger.

Le Serio & le Brembro ſont des rivières navigables, qui contribuent au commerce; on voit à quelques milles de Bergame les reſtes d'un grand pont ſur le Brembo, ruiné en 1493; il y a encore trois arches ſur pied, mais il y en avoit huit: on l'appelle *Ponte della regina*.

Il ſe tient toutes les ſemaines à Bergame un très-grand marché de grains & ſurtout d'avoine; on ne ſe ſentoit point, en 1765, de la cherté qu'il y avoit dans le reſte de l'Italie; le bled n'y coûtoit que dix-neuf livres le ſetier (1). Il y a un établiſſement appelé *Monte dell' Abbondanza*, où l'on fait chaque année une proviſion de grains.

---

(1) C'eſt-à-dire, trente-cinq livres de Bergame les huit *ſtara*; le *ſtaro* pèſe quinze livres & demi de France, & les trente-cinq livres en font dix-neuf de notre monnoie.

Le pied dont on se sert à Bergame pour les mesures & les arpentages s'appelle *piede di Aliprando*, c'est-à-dire, Liutprando; il est de seize pouces, une ligne & trois dixièmes, ou dix-neuf cent trente-trois dixièmes de ligne, suivant M. Cristiani; j'ai trouvé seize pouces deux lignes sur une mesure en papier qui m'a été envoyée de Bergame, & seize pouces seulement sur une autre. Ce pied se divise en douze pouces, *oncie*.

Le pied des architectes est plus long; il est de dix-neuf pouces trois lignes quatre-vingt-seize, & cinq de ces pieds font la perche, *cavezzo*, qui contient six pieds d'arpenteur, à raison de seize pouces une ligne & trois dixièmes chacun: quatre *cavezzi* quarrés font la *tavola*, & vingt-quatre *tavole* font la *pertica*. Le *passo* est de quatre pieds quatre lignes, ou de trois pieds d'arpenteur.

Il y a deux sortes de livres, la plus commune est la *libra grossa*; l'autre qui sert pour la soie & les drogueries, s'appelle *liretta*, ou *lira piccola*, *libra piccola*, elle vaut dix onces trois gros trente grains de France, ou six mille six grains, suivant M. Tillet, comme à Sacco. (M. Cristiani dit six mille cent vingt-cinq).

La *libra grossa* vaut, suivant M. Tillet, trois livres cinq gros vingt-quatre grains, ou quatorze mille deux cent huit grains.

Suivant M. Cristiani, c'est quatorze mille deux cent quatre grains, depuis que je lui ai envoyé un poids de Paris; car l'évaluation qui est dans son livre est trop petite, ainsi que la plupart des valeurs que j'ai citées d'après cet auteur.

Suivant d'autres mémoires que j'ai reçus, la *libra grossa* se divise en trente onces, dont dix-huit font la livre de Paris; une once fait le poids de quatre louis.

L'once se divise en quatre quarts, le quart en six deniers, le denier en vingt-quatre grains.

Le

Le *peso* eſt de dix livres groſſes.

La *liretta* ſe diviſe en douze onces.

Le *peso* eſt de vingt-cinq lirettes, qui équivalent à dix livres groſſe. Les marchands ſuppoſent qu'un ballot de ſoie, de cent ſoixante-dix lirettes, en pèſe cent douze à Paris.

Le bled ſe meſure par *ſtari*, huit *ſtari* ſont la *ſoma*, qui pèſe environ quatre cent lirettes, ou ſeize *peſi*. Le riz pèſe quatre cent cinquante lirettes. Le *ſtaio* ſe diviſe en quatre *quartari*, & le *quartaro* en quatre *ſedicini*.

La meſure ordinaire du vin eſt la *brenta*, qui ſe diviſe en ſix *ſecchie*; la *ſecchia*, pèſe trente-ſix *lirette*, elle ſe diviſe en neuf pintes.

Les habitans de Bergame ont toujours paſſé pour être induſtrieux & actifs; & l'on diſoit en Italie *Bergamo Sottile*; ceux qui ne trouvent pas dans le pays les moyens d'exercer & de développer leurs talens, vont les porter ailleurs; il y a dix mille Bergamaſques à Rome; il y en a beaucoup à Naples: ils y ont leurs égliſes nationales: on dit à Gênes que les porte-faix Bergamaſques ne reculent jamais.

Ils ont auſſi dans l'Italie la réputation d'être très-financiers; auſſi en voit-on beaucoup dans les douanes, les fermes, les entrepriſes: cela fait qu'ils ne ſont pas aimés, & que ſouvent ils ſe diſent de Milan; mais à cet égard il n'y a pas grande différence entre un Milanois & un Bergamaſque.

Il y a eu des gens de lettres fort célèbres à Bergame, tel que Galapin, dont nous avons parlé. Bernardo Taſſo, père du Taſſe, étoit de Bergame, & ce ne fut que par haſard, que ſon fils naquit à Sorrento, près de Naples, en 1544. Voyez Calvi, *Scrittori Bergamaſchi*, *Efemeride di Bergamo*, trois volumes *in* 4°. 1676. Il y a une ſtatue du Taſſe ſur la place de Bergame.

On cite encore, comme ayant été de Bergame,

les deux frères Zanchi, chanoines réguliers de S. Jean de Latran, Alberti Rosciati, surnommé le monarque des loix, Gasparino Barziza, & son fils Guiniforte Barziza; Foresti historien; le P. Maffei, Jésuite, historien latin; Fontana, poëte; le P. Cavalieri, qui a donné quatre vol. *in*-4°. sur les décrets de la congrégation des rites. Le comte Calepio, qui a donné en 1727, un parallèle des tragédies de France & d'Italie. Le cardinal Furietti, qui a donné un ouvrage sur les mosaïques; il découvrit la ville Adrienne, les Centaures, la mosaïque des Colombes, dont nous avons parlé.

Actuellement encore il y a des gens d'un mérite distingué dans cette ville: M. le chanoine Mario Lupi, qui a écrit sur la diplomatique & autres objets dérudition; il a donné en 1784, un grand ouvrage intitulé: *Codex diplomaticus civitatis & ecclesiæ Bergomatis*, *in*-folio, où il y a beaucoup de recherches savantes, & de titres curieux pour l'histoire du huitième & du neuvième siècle; il promet un second volume.

M. Giuf. Mozzi, habile antiquaire, & d'une famille illustre, qui a mis en ordre les archives de la ville.

M. Seraffi, très-versé dans l'histoire littéraire.

Le P. Gaëtano Maria, Capucin, auteur d'un grand nombre d'ouvrages estimés.

M. Mascheroni a publié, en 1782, un écrit sur une nouvelle propriété de la courbe isochrone, & en 1784, un autre mémoire: *Sulle curve che servono a delineare le ore ineguali degli antichi nelle superfizie plane, dell' ab. Mascheroni Prof. nel Coll. Mariano di Bergamo.*

M. le comte Ulysse di Calepio, de la même famille que Calepin, ci-devant chanoine régulier, actuellement prévôt de la cathédrale, a contribué à une édition des élémens de mathématiques de Wolf, faite à Vérone.

C'est à Bergame qu'habite ordinairement madame la comtesse Paolina Grismondi, de l'illustre maison Suardo; elle réunit à une beauté rare un talent plus rare encore pour la poésie: il est peu de femmes aussi lettrées, & qui versifient avec autant de grace & de facilité. Dans un voyage qu'elle fit à Paris il y a quelques années, elle vit les gens de lettres, en fut admirée; elle fit beaucoup de vers, & elle en reçut encore davantage. Elle a fait imprimer, en 1782, une traduction en vers, de l'ode que M. le Brun adressoit à M. de Buffon, lorsqu'il étoit malade, après la mort de sa femme. Madame Grismondi fut malade elle-même, & M. de Buffon lui écrivoit à ce sujet: « Avec » une ame divine & un corps angélique, on est » donc encore sujet à souffrir! je m'irrite contre » cette nature que j'aime, quand je vois qu'elle » n'épargne pas ses chef-d'œuvres, & que tout ce » qu'elle a produit de plus beau est sujet, comme » le reste, à de tristes infirmités ".

M. le Mierre a traduit en vers françois, une épitre de cette Dame, en 1783.

M. le comte Marco Tomini Foresti a donné des poésies très-élégantes, où la morale & la physique sont employées avec succès; la première édition est de 1752; la seconde est de 1778. Il a donné aussi des discours académiques, en 1780.

M. le comte Joseph Beltramelli a fait aussi en France un assez long séjour, en 1770: il s'y distingua par son esprit, ses connoissances & son aménité; il a donné des poésies estimées.

M. Tiraboschi, écrivain célèbre, dont j'ai parlé à l'article de Modène, est d'une famille noble de Bergame.

M. Astori étoit un naturaliste distingué.

M. André Pasta, habile médecin, est mort en 1782; Madame la comtesse Grismondi a fait à sa louange des vers qui ont été fort goûtés.

Mazzoleni, qui a donné des ouvrages pour les colléges, & qui travailloit à une vie des Saints, tirée de la grande collection de Bollandistes, est mort en 1770.

Bergame a produit aussi des artistes distingués; & le comte François Tasso se propose d'écrire leurs vies.

Polidore de Caravage, (il étoit de la Chiara d'Adda, alors comprise dans le territoire de Vérone); Jacques Palma, ou le vieux Palme, élève & imitateur du Titien; Jean-Baptiste Castello, appelé le Bergamasque, élève de Michel Ange, & comme lui, peintre, sculpteur & architecte; Soprani a écrit sa vie.

Jérôme Coleone, qui en 1553 passa au service de Charles-Quint; François Terzi, dont on a publié, en deux volumes *in-folio* les portraits de la maison d'Autriche. Jean-Baptiste Moroni, dont le Titien louoit le talent & le naturel; Jean-Paul Cavagna, imitateur de Paul Véronèse; Enée Salmezza, disciple & imitateur de Raphaël; Christophe Roncalli, dont Baglione a écrit la vie; Etienne Pozzi, dont il y a beaucoup de bons ouvrages à Rome, où il est mort vers 1770.

Pour la sculpture, on cite Campilione, qui vivoit au commencement du douzième siècle, & dont on voit des figures sur les deux portes principales de Ste. Marie-Majeure à Bergame; il donna les dessins de cette église en 1137.

Barth. Bono, que Sansovino appelle Bart. de Bergame, & qu'il cite comme ayant commencé vers 1400, à ramèner le bon goût de la sculpture; il fut architecte de S. Marc à Venise, il fit faire les procuraties vieilles, & la porte du palais ducal, en 1439.

Le Cav. Cosimo Fansago, sculpteur & architecte, qui se rendit célèbre à Naples.

Bartol. Pincelotti, dont il y a beaucoup d'ouvrages à Rome; il en est parlé dans Titi, édition

de 1763; Alexandre Possenti, mort à Rome il y a quelques années. Il y a encore à Bergame des sculpteurs estimés, Sanzi, Perdani, Gielpi.

Pour l'architecture, les plus célèbres ont été Guillaume le Bergamasque, ou le Portello, dont Sansovino cite divers ouvrages à Venise. Le P. Michel de Bergame, Capucin, qu'Urbain VIII fit architecte de la chambre apostolique. Jean-Antoine Rossi, dont il y a beaucoup d'édifices à Rome; Pascali a écrit sa vie. Jean Baptiste Carriana, qui a bâti les meilleures églises de Bergame & des environs dans ce siècle; Gaëtano Chiaveri, architecte du czar Pierre le grand & du roi de Pologne, qui fit à Dresde une grande & belle église, & qui est mort à Rome; son neveu Maffeo Chiaveri, est resté premier architecte à Dresde. Gabriel Valvassori, qui a fait à Rome le palais Doria, sur le cours.

Jean-Baptiste Marchetti, qui a fait à Brescia plusieurs grands édifices, & qui préside encore à la construction de la nouvelle cathédrale.

Bergame est aussi connue en Italie par les rôles d'arlequin, que l'on suppose contrefaire le patois & l'accent populaire de Bergame; cependant il me paroît que cela n'a pas grand fondement; mais le caractère fin & rusé, sous une apparence de simplicité & de bêtise, a bien quelque rapport avec celui des paysans qui habitent les vallées de Bergame.

Beaucoup de femmes dans ce pays ont des goîtres, *Gozzi*, maladie occasionnée probablement par la crudité des eaux, comme je l'ai dit; mais ils sont plus rares actuellement.

Le territoire de Bergame a environ soixante milles du septentrion au midi, & trente de l'orient à l'occident; il renferme deux cent vingt mille habitans.

Dans les environs de Bergame, il y a plus de grandes églises que dans les autres parties de la Lombardie : aux Dominicains de la Basella, qui

est à deux lieues de Bergame, on voit un beau mausolée en marbre, de Médée, fille du général Colleoni ; il a été gravé ; c'est un ouvrage de Jean-Antoine Amadei de Pavie.

A quelques milles de Bergame & près du pont dont nous avons parlé, on voit un ancien temple appelé *S. Tomé*, fait dans le goût du Panthéon, mais dont l'ouverture supérieure a été fermée ; il y a au-dedans deux ordres de colonnes ; on ne connoît guère de plus ancienne église des chrétiens.

Nous avons parlé du commerce des fers à Bergame : les deux vallées du Serio & du Brembo contiennent beaucoup de mines ; on y a établi des forges, & l'on y fait de l'acier.

Les pierres à aiguiser se tirent de Nembro, sept milles au nord de Bergame & des environs.

Le Serio charie des paillettes d'or ; on les ramasse avec des planches un peu rudes, qu'on oppose au courant pour recevoir le sable ; les parties d'or qui sont les plus pesantes s'y déposent, & l'eau emporte le sable ; on trouve à ce métier un profit suffisant, comme nous l'avons dit du Mella.

On tire de Zandobbio, onze milles à l'est de Bergame, des marbres blancs communs. Le marbre appelé *Occhiatino* se trouve à Ardesio, treize milles au nord ; il est d'une très-belle variété.

On a découvert près d'Albino, huit milles au nord-est, un marbre qui ressemble à du bois de noyer pétrifié ; ou même à l'écaille, mais il n'est pas dur. Ces montagnes fournissent encore d'autres beaux marbres de diverses couleurs.

Près d'Alzano, on trouve un marbre qui a presque la transparence de l'albâtre, mais qui est plus dur, & qui contient une multitude de crystaux blancs.

Dans la montagne de Selvino, qui est du côté d'Albino, on trouve des crystaux semblables à ceux du *val Sabbia*, dans le territoire de Bresse, dont nous avons parlé.

A Mapello & à Sarnico, on rencontre des turbinites, coquilles longues, en volutes ; il y en a même dans d'autres endroits de cette province.

Dans la vallée de Calepio, on trouve quantité de pierres d'aigle, géodes ou étites, c'est-à-dire, de ces pierres qui sont vuides intérieurement, & auxquelles les anciens attribuoient des propriétés merveilleuses : elles sont d'une couleur d'ocre, & renferment intérieurement un argile en poudre. M. Asteri en conserve qui sont de la grosseur des œufs d'autruche.

Il y a une fontaine intermittente qui cesse de couler, quatre à cinq fois dans l'espace d'une demi-heure ; elle est près de Casnigo, treize milles au nord-est de Bergame, vers les bords du Serio ; elle éprouve beaucoup de variations. M. Maironi l'a vu s'élever & s'abaisser jusqu'à sept fois dans un quart d'heure.

Les eaux minérales de Trescorio, dix milles à l'orient de Bergame, furent remarquées par les François, du temps de Charlemagne ; on y fit dès-lors des bâtimens pour le public, & ils furent rétablis par Coleone, en 1470, comme on le voit dans une inscription qui subsiste encore ; il en est parlé dans Grataroli, & même dans le dictionnaire de Bayle ; ces eaux s'emploient pour les bains & pour la boisson, on en applique surtout les boues extérieurement. Quoiqu'elles soient froides, elles sont manifestement sulfureuses, l'odeur en est très-sensible ; elles contiennent aussi un sel qui tient de l'alcali ; on les emploie pour résoudre les tumeurs, pour guérir les paralysies, les foiblesses de nerf & les rhumatismes goûteux.

Les eaux de S. Pellegrino, quatorze milles au nord de Bergame, sont presque négligées : on les croyoit dangereuses. M. Astori a fait des expériences qui en prouvent l'utilité, & elles ont en effet opéré des guérisons. Ces eaux sont tiédes,

d'une saveur agréable, comme celle du lait ; elles tiennent une matière aëriforme, qui fait rompre les bouteilles, & qui s'évapore promptement ; elles sont diurétiques & stomachiques, & donnent de l'appétit : elles dissolvent la pierre, guérissent les maladies cutanées, les affections scorbutiques & mélancoliques, ce qui fait présumer qu'elles contiennent de l'air fixe. M. Astori avoit fait une dissertation à ce sujet, mais il est mort sans la publier. Au reste, on peut consulter l'ouvrage intitulé : *Sulla storia naturale della provincia Bergamasca, dissertazione prima di Giovanni Maironi. Bergamo*, 1782, 148 pages *in*-8°.

De Bergame on redescend de onze lieues au sud-ouest pour aller à Milan ; on trouve à trois lieues de Bergame les confins du Milanez, marqués par deux grandes pierres qui les séparent de l'Etat de Venise ; une lieue plus loin on trouve Canonica, village situé sur l'Adda : ce fleuve qui descend du lac de Côme, va se jeter dans le Pô, près de Crémone ; on l'a fait communiquer avec Milan, par le canal appelé *Naviglio della Martesana*, qui commence vers Canonica, à six lieues de Milan ; c'est-là qu'on voit un très-beau château du marquis de Caravaggio, Napolitain.

Près de Canonica, on remarque le village de Cassano, célèbre par la bataille du 16 Août 1705, où le duc de Vendôme repoussa le prince Eugène ; la perte fut très-grande de part & d'autre ; cependant cette affaire, jointe à celle de Cassinato, que le duc de Vendôme gagna le 19 Avril 1706, rendit les François maîtres de l'Italie : il ne restoit plus que Turin à prendre ; mais le duc de Vendôme ayant été rappelé en Flandre, le prince Eugène reprit le dessus, & obligea les François à se retirer vers la fin de 1706, comme nous l'avons remarqué à l'occasion du siége de Turin.

Etant à Canonica, si l'on vouloit descendre trois

lieues le long de l'Adda, on arriveroit aux villages d'Agnadel & de Vailade, célèbres par la bataille que Louis XII y gagna sur les Vénitiens, le 14 Mai 1509 ; cette victoire le rendit maître de toute la Lombardie jusqu'à Venise. Mais on auroit encore sept lieues à faire par des chemins de traverse pour se rendre à Milan.

A deux lieues de Canonica & à quatre lieues de Milan, on passe à Gorgonzola, village situé sur le canal ; de-là on arrive à Milan par de très-beaux chemins bordés d'arbres, entre de vastes prairies arrosées par des canaux sans nombre appelés *Muggia*, qui passent les uns sur les autres, & portent la fertilité de tous côtés.

Ces eaux font un revenu considérable pour le prince, parce que tout est en pâturage dans ce canton, jusqu'à Lodi, qui est à cinq lieues au midi du canal : c'est-là que se font les fromages les plus estimés, dans des métairies appelées *Bergamine*, avec des vaches qu'on fait venir de la Suisse, & qui restent en pâturage jusqu'au 25 Novembre, où elles rentrent dans les étables pour y rester pendant l'hiver.

Cette plaine de la Lombardie, qui s'étend depuis Turin jusqu'à Rimini & à Venise, sur une longueur de quatre-vingt-dix lieues (voyez le Tome premier) est la plus vaste, la plus délicieuse & l'une des plus fertiles qu'il y ait en Europe. M. de Saussure la regarde comme un dépôt des fleuves qui descendent des Alpes & des Apennins, dont les sables comblent peu-à-peu les lagunes de Venise, & finiront un jour par joindre cette ville au continent.

Sur les côtes de Toscane, la mer n'éprouve pas une diminution de même espèce ; mais les coquillages & les coraux y forment des rochers qui contribuent aussi à diminuer le volume de l'eau. M. de Saussure, *Journal de Physique*, 1776.

CHAPITRE XIX.

Route de Milan à Gênes, par Tortone & Novi.

ON a vu dans le second volume la description de Pavie, & dans le premier, la route de Turin à Gênes, par Alexandrie, & celle de Turin à Milan, par Tortone.

Il s'agit ici de reprendre cette route en partant de Milan, où la route de Venise à Milan nous a ramenés, & d'où j'ai été à Gênes par Tortone. Je dois avertir d'abord que le chemin de Milan à Pavie, & de Pavie jusqu'au bord du Pô, qui est à sept milles plus loin, du côté de Gênes, est un pays plat, sujet aux inondations, & dont on ne peut se tirer dans certains temps. Au mois de Novembre 1765 il y eut un des plus grands débordemens qu'on eut vus depuis long-temps, & les chemins étoient impraticables.

A un mille de Pavie, on passe le Gravelone, qui est une branche du Tésin, & l'on arrive sur les terres du roi de Sardaigne, dont les dernières acquisitions se sont étendues jusqu'aux bords du Tésin. A sept milles de Pavie, & dix-neuf de Tortone, on passe le Pô, près d'un village appelé *Porto di Rea*; & neuf milles plus loin, on trouve un gros village, *Voghera*, (voyez le Tome premier) qui est à dix milles de Tortone : on fait dans ce canton-là beaucoup de soie; il n'y a guère de paysan qui ne fasse chaque année soixante à quatre-vingt livres de cocons, *cochette ou galette* : des marchands en rassemblent quelques milliers, les devident, & les vont vendre à Alexandrie, qui est à trente milles de-là.

TORTONE est une ville d'environ six mille ames,

ſans compter deux mille hommes de garniſon, ſituée ſur la Scrivia à quinze lieues de Milan, & à douze lieues de Gênes; nous en avons parlé dans le premier volume. Le château a été aſſiégé dans toutes les guerres d'Italie; il fut pris d'aſſaut en 1706 ſur les Autrichiens; il ſe rendit au roi de Sardaigne en 1734, & à Don Philippe, le 4 Septembre 1744, après douze jours de ſiége. Mais il eſt plus fort actuellement qu'il ne l'étoit alors. Il y a une hiſtoire de Tortone, par Monte Mello; elle eſt extrêmement rare, un officier nommé M. Buſſa avoit compoſé depuis peu un très-gros manuſcrit à ce ſujet. On compte à Tortone quatre paroiſſes, douze couvens & deux colléges.

Dans l'égliſe de S. François, à l'occident de la ville, on va voir la chapelle des Garofoli qui eſt en marbre, & la baluſtrade de la chapelle du grand autel qui eſt d'une pierre aſſez ſingulière.

Dans le couvent des Dominicains de S. Matthieu il y a un gros maſſif de matonnage d'une dureté extraordinaire, qui paroît le reſte d'un ancien tombeau.

A deux milles de Tortone on paſſe la Scrivia; c'eſt un torrent fort dangereux qui change ſouvent de lit, qui ſouvent a ſurpris par une crue ſubite & abîmé les voyageurs qui le paſſoient à gué.

A huit milles de Tortone & trente-deux de Gênes on entre ſur l'Etat de la république de Gênes, & deux milles plus loin, c'eſt-à-dire, à deux lieues de Gênes on trouve Novi; cette petite ville eſt formée de maiſons agréables, où beaucoup de riches Génois viennent paſſer l'automne: le palais Brignolé près de l'égliſe S. Pierre eſt le plus beau de la ville; il étoit ci-devant à la maiſon Lomellino: il y a encore ceux de Doria, Balbi, Spinola, Negroni, Centurioni, Durazzo, qui ſont magnifiques; la plupart de ces maiſons ſont peintes en verd ou en rouge par dehors, ſuivant l'uſage du pays.

Novi eſt célèbre par le tirage des ſoies : comme on n'y paie point de droits d'entrée ni de ſortie, il y a des négocians de Turin qui font des achats dans le pays, & font tirer leurs ſoies à Novi : on y compte plus de quatre cent fourneaux.

Les foires de Novi ſont célèbres à cauſe des opérations de change qui s'y font pour les Génois, & qui procurent le moyen de placer l'argent avec fruit, ſans qu'on paroiſſe le mettre à intérêt.

La ſituation de cette ville m'a paru un peu triſte, parce qu'elle eſt dominée par une haute montagne ; dès qu'on en eſt ſorti pour aller du côté de Gênes, l'on commence à monter. A cinq milles de Novi l'on paſſe ſous le fort de Gavi, où il y a une rude deſcente : on trouve enſuite le torrent Lemo, puis le village de Carogio & celui de Voltagio, qui eſt à vingt milles de Gênes.

La *Bucheta* ou *Bochetta*, c'eſt-à-dire, le ſommet de l'Apennin, qu'il faut paſſer pour arriver à Gênes, eſt à ſix milles de Voltagio. Ce ſommet de montagne m'a paru d'une nature quartzeuſe & ſchiſteuſe. Le paſſage de la Bochette eſt très-fatigant à cauſe des pierres ; auſſi l'on emploie quelquefois douze à quatorze heures pour aller depuis Gênes juſqu'à Novi, & cette route eſt plus pénible que celle du mont Cénis.

Le village de Piétra Laveſara eſt près de la *Buchetta*, à douze milles ou quatre lieues de Gênes.

CAMPOMORONE ou Campo-Marone (on prononce Campo-Maroun) eſt un village à huit milles de Gênes, qu'on trouve après le paſſage de la *Buchetta* : il eſt ainſi appelé à cauſe de la quantité de mûriers qui ſont plantés dans les environs ; on eſt étonné d'y trouver une auberge auſſi bonne que celle *della Roſa*, & un chemin auſſi beau que celui qui y conduit : il eſt pavé de galets ou petits cailloux roulés & applatis, rangés avec ſoin ; les maiſons y ſont couvertes d'ardoiſes : on y voit même des

tables d'ardoise qui ont jusqu'à deux pieds en quarré, & qui y sont communes à cause du voisinage de la grande carrière de Lavagna, qui n'est qu'à vingt-cinq milles de Gênes.

Les postes dans l'Etat de Gênes se paient à raison de huit livres & demie ou six livres dix-huit sols par couple de chevaux de tirage, & trois & demie par bidet. On compte douze postes & demie de Milan à Gênes, ou cent quatre milles; de Gênes à Pise par Lerici seize postes, ou cent vingt-un milles; de Gênes à Brescia par Pavie & Lodi, quinze postes & demie ou cent quarante-sept milles.

En allant de Campomorone à Gênes on suit le lit de la Polcevera, torrent dangereux & quelquefois impraticable; il change sans cesse de lit, & il ruine les chemins qu'on pourroit pratiquer sur ses bords: on est obligé de passer & repasser continuellement dans l'eau pour prendre le chemin qu'il a laissé libre, & toujours sur les cailloux qu'il charrie, & qu'il dépose partout. On pensoit à faire un chemin sur le penchant de la montagne, mais il y avoit tant de terrain à prendre & de travaux à exécuter, que l'on désespéroit de l'entreprise. Cependant j'apprends que la maison Cambiaso a fait construire un nouveau chemin, qui commence à Campomorone, & finit à l'entrée du faubourg de Gênes; les Cambiaso ont acheté des terrains dans le voisinage du torrent, & ils entretiennent ce chemin à grands frais.

La vallée de la Polcevera est bordée à droite & à gauche des plus belles maisons de campagne, comme nous le dirons plus bas; elle aboutit au pont de Cornigliano, qui traverse, au moyen de neuf arches, tout le terrain que peut inonder le torrent; au-delà du pont on voit la mer & le palais Durazzo, mais on ne va pas jusqu'au pont; on trouve à gauche le faubourg magnifique de S. Pierre d'Arena, qui est à l'occident de la ville de Gênes; nous en parlerons à la fin de notre description.

CHAPITRE XX.

De l'histoire de Gênes.

GENES, en italien *Genova*, en latin *Genua*, est une ville d'environ cent mille ames, située à quarante-quatre degrés vingt-cinq minutes de latitude & vingt-six degrés seize minutes de longitude, sur le rivage septentrional de la Méditerranée. On attribue sa fondation & son nom à Janus, roi d'Italie; d'autres disent que son nom vient de *Janua*, parce que cette ville est comme l'entrée de l'Italie. C'étoit une des villes des Liguriens qui se défendirent avec tant de courage contre Rome pendant quatre-vingt ans, depuis l'an 241 jusqu'à l'an 162 avant Jésus-Christ. Mais ceux de Gênes, *Liguri Genuati* ou *Ligures Genuates*, paroissent avoir été alliés ou sujets des Romains avant tous les autres. Gênes fut au nombre des villes municipales; & Magon l'ayant détruite l'an 205 avant Jésus-Christ, les Romains la rétablirent : Strabon l'appelle *Imperium totius Liguriæ*.

Gênes étant tombée avec le reste de l'Italie sous la puissance des Goths, & à ce que l'on croit sous celle des Lombards (1), elle fut annexée par Charlemagne à l'empire François : il y eut ensuite des comtes de Gênes que le peuple chassa pour se gouverner librement : la noblesse & le peuple eurent alternativement le dessus; il y eut différentes espèces de magistrats.

Les consuls & le Podestà changèrent plus d'une fois. En 1257, le peuple reprit l'autorité & élut

(1) Cependant Accinelli, dans son abrégé de l'histoire de Gênes, soutient que les Lombards ne furent point maîtres de Gênes.

un Capitano : la nobleſſe s'en reſaiſit quatre ans après, & cette alternative dura long-temps. C'eſt dans ces temps de trouble qu'on apperçoit l'origine de la nobleſſe de Gênes, qui ne remonte guère au-delà de l'an 1200 : c'eſt du moins le ſentiment de Foglietta; mais Sigonius dit qu'on regardoit comme nobles ceux qui avoient *Jus in Caſtris*; dès l'an 1100 on admettoit à la dignité de conſul les perſonnes diſtinguées, dont pluſieurs poſſédoient des fiefs, & on ne peut leur refuſer le titre de nobles. A cette époque l'égliſe de S. Luc appartenoit déjà aux familles Spinola & Grimaldi.

Pour éviter les conteſtations que produiſoient ſans ceſſe ceux qui aſpiroient à la dignité de conſul, on réſolut de prendre pour chef un Podeſtà étranger; on lui donna enſuite pour adjoints huit citoyens, que l'on commença d'appeler nobles, de quelque famille qu'ils fuſſent, obſcure ou illuſtre. Ce fut ainſi que ſe formèrent d'abord les grandes familles Doria, Spinola, Feſchi, Grimaldi; les deux premières furent à la tête des Gibelins, & les deux autres prirent parti pour les Guelfes; beaucoup de grandes familles cherchèrent à s'unir à celles-là, & on les appela *magnæ quatuor Proſapiæ*.

Parmi les priviléges qu'elles s'arrogèrent on remarque celui de faire bâtir leurs maiſons en marbres noirs & blancs : on voit encore beaucoup de ces palais qui ont paſſé en d'autres mains. Le pouvoir des nobles étant devenu odieux, le peuple ſe donna en 1311 à l'empereur Henri VII; en 1318 au pape Jean XXII; en 1335 à Robert roi de Naples. En 1339, le peuple toujours mécontent des nobles qui avoient repris l'autorité, ſe ſouleva contr'eux, & choiſit pour chef Guillaume Boccanegra : de-là vint la diviſion entre les nobles & le peuple, qui ne fut bien terminée qu'en 1528, & les alternatives de monarchie & de gouvernement républicain qui durèrent juſqu'à cette époque.

Gênes se donna en 1353 à Jean Visconti, archevêque & duc de Milan, qui en fut maître pendant trois ans; en 1396 à Charles VI, roi de France; en 1409 au marquis de Montferrat; en 1421 à Philippe Visconti, duc de Milan, qui la gouverna pendant quinze ans; en 1458 à Charles VII; en 1464 à François Sforce, duc de Milan, qui la posséda pendant quinze ans; en 1488 à Louis, duc de Milan; en 1499 à Louis XII, roi de France; ensuite à un duc particulier; puis aux Espagnols en 1515; enfin au roi de France. Ce peuple toujours las de sa liberté & toujours mécontent de ses maîtres ne pouvoit, pour ainsi dire, se fixer; mais il trouva enfin un héros citoyen, qui sut rendre la liberté à sa patrie & l'affermir pour long-temps.

ANDRÉ DORIA étoit amiral de François I, & causoit des pertes considérables aux Génois, lorsqu'en 1528 les remords d'un citoyen qui fait la guerre à sa patrie, & les mécontentemens qu'il eut de la cour de France le déterminèrent à abandonner la France & à passer au service de Charle-Quint, en même temps qu'il rendroit la liberté à la république de Gênes, qui étoit mécontente de François premier.

Théodore Trivulce, qui étoit gouverneur à Gènes pour le roi, s'étant apperçu des premiers mouvemens, assembla une quantité de citoyens à la place *di Banchi*, pour les exhorter à rester dans le parti du roi; mais le 11 Septembre 1528, André Doria parut avec sept galères vers le quartier appelé *Sarzano*, où étoit une foule immense du peuple; il débarqua près de S. Marc, & toute la ville s'étant mise en armes, on s'empara du palais public, des portes S. Thomas, & des portes de l'Arc, en criant de toute part S. George & la liberté.

André Doria convoqua les principaux citoyens sur la place S. Matthieu; il les exhorta à éteindre

les

les factions & à songer à la liberté de leur partie : le lendemain, 12 Septembre, les membres du grand conseil se rassemblèrent au nombre de plus de quinze cent personnes dans la salle du palais ; il fut résolu de rétablir la liberté, de remettre la république dans son premier état : & l'on ordonna que la mémoire de ce jour se célébreroit à l'avenir sous le nom de la *Fête de l'union.*

On chassa le gouverneur, on démolit le château, on reprit Savone, dont on abattit les fortifications, & l'on établit de nouvelles lois, qui furent appelées les lois de 1528. Il fut surtout ordonné qu'on aboliroit la mémoire des factions des nobles & du peuple.

Les nobes qui par leur naissance, leurs talens ou leurs services, méritoient d'avoir part au gouvernement, furent distribués en vingt-huit familles, sous les noms des familles les plus nombreuses & les plus accréditées, qui étoient Spinola, Fornari, Doria, de Negri, Usodimare, Vivalda, Cicala, Marini, Grilla, Grimaldi, Negroni, Lercari, Lomellini, Calvi, Fiesca, Pallavicini, Cybo, Promontoria, de Franchi, Pinella, Salvaga, Cattanea, Imperiale, Gentile, Interiana, Saüli, Giustiniani, Centurioni.

Ce n'est pas que les autres familles fussent inférieures d'ancienneté & de mérite ; mais on choisit celles qui occupoient au moins six maisons dans la ville, & qui comprenoient le plus de citoyens ; on supprima les noms de *Popolare* & de *Nobile*, qui par leurs oppositions avoient produit tant de divisions intestines. Il n'est resté que la distinction de *Nobili del Portico Vecchio* & *del Portico Nuovo*, ou de *Portico di San Siro*, pour l'anciene noblesse, & de *Portico di S. Pietro*, pour la nouvelle ; distinction qui subsiste toujours, & forme encore une espèce de jalousie entre les nobles de l'ancien portique & ceux du nouveau portique.

Pour reconnoître le bienfait d'André Doria, il fut décidé que toutes les années, le 11 Septembre au soir, la garde du palais iroit avec son colonel & avec ses drapeaux à la place du palais du prince Doria à Fassolo, faire une décharge de mousqueterie, en signe de joie & de reconnoissance. La république lui acheta un palais à la place Doria, avec cette inscription : *Andreæ de Auria patriæ liberatori munus publicum*; on lui éleva une statue de marbre dans la cour du palais public; nous en parlerons ci-après.

On élut alors le doge Oberto Cattaneo de Lazzario, pour deux ans; il fut décidé que le grand conseil seroit composé de quatre cent nobles, & auroit la pleine & entière autorité de la république; que le trésor public seroit administré par huit procurateurs, auxquels on joindroit les sénateurs & les doges quand ils sortiroient de charge; on établit les cinq censeurs, appelés *Supremi Sindicatori*, pour veiller sur les magistrats même & sur les officiers de la république (1).

Depuis ce temps-là, Gènes a toujours conservé sa liberté : les Génois avoient pris parti pour la France & l'Espagne contre la maison d'Autriche & l'Angleterre, dans la guerre qui fut terminée en 1748 : les Autrichiens se rendirent maîtres de Gènes par une capitulation au mois de Septembre 1746; mais le 5 Décembre, ce peuple indigné de ses fers sut rentrer dans ses droits & reprendre sa liberté, malgré le sénat même, qui désespérant du succès, ne voulut pas y prendre part (2). Cette

(1) Le mot grec Ἔνδικοι, d'où nous avons tiré celui de syndics, signifioit les avoçats qui se réunissoient pour défendre devant les juges une seule & même cause : il exprime donc assez bien les fonctions de ceux qui sont chargés de défendre la république.

(2) Voyez le *Compendio delle storie di Genova d'Accinelli*, 1750, 2 vol. *in-12*, & l'histoire des révolutions de Gênes depuis son établissement jusqu'à la conclusion de la paix de 1748, Paris 1750, 3 vol. *in-12*.

expédition si avantageuse à la république de Gènes fait honneur aux Génois, & prouve leur intelligence & leur courage. Un peuple de commerçans, après une si longue paix, paroissoit devoir être plus facile à contenir; le goût de la liberté s'éteint difficilement, & il se rallume bien vîte dans des ames républicaines.

Les Génois ont partagé long-temps avec les Vénitiens l'empire de la mer; nous voyons qu'en 1258, le pape Alexandre IV ordonna que les rois de Jérusalem ne pourroient être courronnés sans la participation des *puissantes & invincibles républiques de Venise & de Gênes, souveraines de la mer*. Les Génois eurent même quelquefois la supériorité, surtout en 1379; les Vénitiens réduits alors à la dernière extrêmité, & prêts à succomber sous la puissance des Génois, implorèrent le secours & la médiation du roi de Hongrie.

On trouve en plusieurs endroits de la ville des morceaux de chaînes suspendus aux maisons; c'est le monument d'une victoire remportée sur les Pisans, & dans laquelle les Génois rompirent la chaîne du port de Pise.

La liste des doges de Gènes commence à Simon Boccanegra, qui fut élu le 23 Septembre 1339, lorsque les Génois lassés de chercher des princes étrangers, voulurent élire un de leurs concitoyens pour duc ou chef de leur république. Il y a eu, à la vérité, diverses interruptions; car ce n'est que depuis 1528 que Gènes, devenue libre par le bienfait d'André Doria, a joui de sa liberté sans trouble: Oberto Cattaneo fut alors le quarante-septième doge, & l'on en compte cent soixante-dix-sept depuis 1339. On en trouve la liste jusqu'en 1743, dans le petit livre qui a pour titre, *Saggi Cronologici*: je vais les rapporter ici depuis le cent cinquante-septième, & y ajouter les derniers; l'élection se fait tous les deux ans.

157 Domenico Canevaro, 1742.
158 Lorenzo Mari.
159 Giovan. Francesco Brignolé.
160 Cesare Cattaneo.
161 Agostino Viale.
162 Giovan. Battista Grimaldi.
163 Giovani Stefano Venerose.
164 Giovan-Giacomo Grimaldi.
165 Matteo Franzoné.
166 Agostino Lomellini.
167 Ridolfo Emilio Brignolé.
168 Franc. Maria della Roveré, 1764.
169 Marcello Durazzo, 1767.
170 Giov. Bapt. Negrone, 1769.
171 Giov. Bapt. Cambiaso, 1771.
172 Alex. Piet. Franc. Grimaldi, 1773.
173 Brizio Justiniani, 1775.
174 Giuseppe Lomellino, 1777.
175 Giac. M. Brignolé, 1779.
176 Marc Antonio Gentile, 1781.
177 Giov. Battista Airoli, élu le 4 Mai 1783, couronné le 22 Novembre.

Les doges du vieux portique, répondent aux nombres pairs 158, 160, &c. Nous parlerons dans la suite de leur élection & de leur autorité.

CHAPITRE XXI.

Description de Gênes.

La situation de Gênes, assise sur le penchant de la montagne, & tout autour du port, présente le coup-d'œil le plus agréable & le plus grand que j'aie vu, à l'exception de celui de Naples. En arrivant par S. Pierre d'Arena, la ville paroît sortir, pour ainsi dire, du fond de l'eau; mais on la voit

s'élever d'une façon singulière, à mesure que l'on descend vers le port. Si l'on veut avoir les plus beaux points de vue, il faut aller, 1°. en mer à un mille du port; 2°. sur le haut de la tour de la Lanterne; 3°. sur le sommet de la montagne qui domine Gènes, c'est-à-dire, du côté de l'éperon. Cette montagne qui vient de la Scrivia, jusqu'à une lieue de la mer, se divise en deux branches, & c'est sur le point de division qu'on a bâti les fortifications, appelées le Diamant, les deux Freres, & le bastion ou *Sperone*, qui fait la pointe des remparts.

L'enceinte extérieure de Gènes, ou les *Nuove Mura*, qui furent commencés en 1626, font un circuit de neuf mille sept cent toises, c'est-à-dire, quatre lieues de France. Les fortifications sont garnies de deux cent cinquante pièces de canon, qui ont depuis quatre jusqu'à vingt-quatre livres de balle; il y a auprès du môle de la cité une fonderie où on les fait. Un citoyen de la maison Justiniani a laissé un fond à la république, pour être employé à des ouvrages utiles, on l'a fait servir dernièrement à fondre deux nouveaux canons.

Le port de Gènes est un demi-cercle qui a mille toises de diamètre, & la ville est bâtie tout autour en amphithéâtre, sur une longueur de plus de dix-huit cent toises.

Le port est fermé par deux môles, l'un à l'orient, appelé *Molo Vecchio*, l'autre à l'occident & du côté de S. Pierre d'Arena, appelé *Molo Nuovo*, des vaisseaux de quatre-vingt canons peuvent entrer dans le port, & se placer dans l'angle du môle.

L'ouverture du port entre les deux môles est de trois cent cinquante toises; elle est sujette au vent de sud-ouest, appelé *Libecio*, qui fatigue souvent beaucoup les vaisseaux, même dans le port, quoiqu'il n'y vienne pas directement. On se rappelle encore avec effroi la tempête du 5 Décembre

1760 : les deux môles étoient couverts de la mer, & les vagues soulevées par le vent formoient une pluie d'eau salée, jusques au-dessus de la place de l'Annonciade ; une tartane fut submergée, & beaucoup de navires endommagés : on eût recours à S. Jean-Baptiste, comme dans les grandes calamités ; on porta ses cendres sur la tour du vieux môle ; heureusement ce fléau, qui avoit commencé vers midi, finit une heure après le coucher du soleil.

Quoique l'ouverture du port soit très-grande, l'entrée en est difficile, & il faut prendre avec soin sa direction du levant au couchant, pour y entrer sans risque.

En 1781, on a alongé le vieux môle de soixante palmes, & l'on se propose de le prolonger encore, pour faire de ce port le plus sûr de la Méditerranée. On a déjà jeté en avant des blocs de pierre en grand nombre.

On feroit à *Araci* & à *Linguelia*, vingt lieues au couchant de Gênes, un très-beau port pour de gros vaisseaux ; mais cela est inutile à une république dont les forces maritimes se réduisent à quatre galères & à quelques grosses barques armées.

C'est une promenade fort agréable à Gênes, que les remparts qui sont le long du port, depuis le couvent des religieuses de S. Antoine, qui sont à l'orient jusqu'à la Lanterne. On passe d'abord sur la porte de l'Arco, d'où l'on voit tout le faubourg & les hauteurs au-dessus de Bisagno, la colline charmante d'Albaro au sud-est de la ville, & tous les forts qui défendent les dehors de la ville ; de-là on remarque le poste de la Madona del Monte, où le duc de Boufflers soutint un assaut terrible contre les Autrichiens, qui venoient de la hauteur des Camaldules.

On passe à l'abbaye appelée *Fieschi*, où se voient les ruines du palais du comte Jean-Louis Fieschi, qui soutenu par la France, & jaloux d'André Do-

ria, forma dès l'âge de dix-huit ans le projet hardi d'asservir sa patrie ; il y a peu d'exemples d'une conjuration conduite avec autant d'art & de secret. Elle auroit probablement réussi, si le jeune Fieschi ne se fut noyé au commencement de l'action, en voulant donner des ordres aux galères qui étoient dans la Darse. Sa mémoire fut proscrite & sa maison démolie.

Au midi de Carignano on trouve la Cava, où sont les ruines des maisons qne le bombardement de 1684 détruisit. Voyez *le siècle de Louis XIV*. On y a fait une batterie qui en rend l'approche plus difficile : aussi quand l'amiral Mathéus vint pour bombarder la ville, dans la guerre de 1745, les Génois alloient tranquillement se promener près de là, sur les *Muragliette*, pour jouir du spectacle des bombes, qui ne servoient qu'à faire voir par leur lumière les vaisseaux de l'escadre Angloise que l'on canonnoit.

On trouve ensuite la *Sotto Riva*, qui est une suite de portiques où travaillent une multitude d'ouvriers ; elle règne autour du port, & au-dedans des murs, sur lesquels on se promène.

LA CATHÉDRALE est dédiée à S. Laurent, elle fut consacrée dès l'an 260, & bâtie à l'endroit où ce saint avoit logé en venant d'Espagne pour aller à Rome (1) ; elle est toute revêtue de marbre & d'un gothique assez léger : il y a dans la chapelle, à droite du sanctuairo, un tableau du Barocci, qui représente un Christ en croix, la Vierge, S. Jean & la Magdelaine : il est d'une couleur agréable, mais la composition en est éparse.

A l'autel de la chapelle, qui est à gauche du sanctuaire, l'adoration des Mages, du Cambiage.

(1) Voyez au sujet des églises de Gênes, le livre intitulé : *Saggi Cronologici, o sia Genova nelle sue antichità ricercata* 1743, in-12.

On conserve dans la sacristie, ou dans le trésor de la cathédrale, une coupe hexagone de quatorze pouces & demi de diamètre, appelée le *Sacro Catino*, qu'on prétend être d'émeraude; les uns disent qu'elle fut donnée à la république par Baudouin, roi de Jérusalem, en reconnoissance des services qu'il en avoit reçus; mais il paroît qu'elle fut trouvée dans la ville de Césarée, dont les Génois s'étoient emparés. M. de la Condamine, qui eut occasion de l'examiner de près, y apperçut des bulles telles qu'on en voit dans le verre fondu. Voyez les Mémoires de l'académie pour 1757; & le livre qui a pour titre; *Il sacro Catino di Smeraldo orientale*, &c.

L'ANNONCIADE, desservie par les Récollets, est une église très-vaste; sa nef est portée par des colonnes ioniques de marbre blanc, dont toutes les cannelures sont incrustées de marbre rouge. Le reste de l'église est revêtu de marbre rouge & blanc: la voûte a été peinte par Carloni, Vénitien; les cadres en sont compartis sans goût, & les fenêtres pratiquées dans cette voûte sont si petites, que l'église en est un peu obscure. La nef est d'ailleurs trop serrée; les bas-côtés sont trop larges, & il y a dans tout cet édifice trop de richesse.

On a placé au-dessus de la porte une cène du Proccacini, tableau d'une belle manière.

Santa Maria in Carignano, église commencée en 1552, en conséquence des dispositions de Bendinelli Saüli, noble Génois. On y arrive par un beau pont, dont les arches sont d'une hauteur prodigieuse, & qui joint deux montagnes; le fils du fondateur fit cette dépense, pour que le public pût aller plus commodément à cette église.

Le bâtiment actuel fut fait sur les dessins du Puget, qui passa plusieurs années à Gênes; le plan en est ingénieux, les proportions en sont belles; la décoration en est sage; le même maître qui a

fait tant d'honneur à la France (1), & que nous comparons à Michel-Ange, a laiſſé dans cette égliſe deux belles figures de marbre, qu'on voit dans deux niches au-deſſous de la coupole : la première eſt un S. Sébaſtien, figure admirablement compoſée, où il a ſu exprimer avec toute la dignité poſſible, la réſignation d'un ſaint dans les douleurs du martyre, & la ſenſibilité à la douleur : en le conſidérant, on croit voir reſpirer le marbre, aucun ſculpteur n'ayant rendu avec plus d'art les ſoupleſſes des muſcles & l'élaſticité de la peau.

La ſeconde figure, pleine d'enthouſiaſme, repréſente le bienheureux Alexandre Saolis, ou Solis : c'eſt un évêque de la famille des fondateurs de cette égliſe; il eſt vêtu d'une chappe ; la manière large dont il eſt drapé, & le nud qu'on en apperçoit, ſont de la même beauté.

Les tableaux remarquables de cette égliſe, ſont S. Pierre & S. Jean qui guérit le paralytique, tableau de Domenico Piola ; la compoſition en eſt bonne, le paralytique eſt ce qu'il y a de mieux. Il ſeroit à ſouhaiter que la manière de ce peintre fût plus légère.

Le martyre de S. Baſile, par Carle Maratte, eſt d'une manière large ; la couleur en eſt un peu rouge, & les têtes pourroient avoir plus d'expreſſion; mais l'on y trouve de belles parties de détail.

S. François recevant les ſtigmates, tableau du Guerchin, bien deſſiné & bien drapé; il paroît avoir été fait dans le temps que ce peintre vouloit quitter ſa première manière.

S. SIRO fut la première cathédrale de Gênes, juſqu'à l'année 985. Elle fut donnée aux Bénédictins en 994, & en 1575 aux Théatins : elle eſt bâtie en marbre & fort jolie ; la nef eſt ſoutenue

(1) On admire ſurtout à Verſailles les groupes de Milon & de Perſée; il étoit né à Marſeille en 1622, & il mourut en 1694.

par des colonnes couplées d'ordre ionique, qui lui donnent un coup-d'œil élégant. La voûte a été peinte par Carloni. C'eſt dommage que ce vaiſſeau ſoit gâté par la trop grande quantité d'ornemens, de dorures, de ſculpture, & encore plus par ceux qui ſont en peinture, & traités d'une manière extravagante.

S. AMBROGIO étoit la maiſon profeſſe des Jéſuites : elle eſt occupée en partie par une congrégation de miſſionnaires inſtitués par feu l'abbé Franzone ; ils ont une bibliothéque ouverte au public tous les jours, même une partie de la nuit. L'égliſe eſt déſervie par des prêtres, qui ſont ſtipendiés par le gouvernement ſur les biens des Jéſuites. Dans la croiſée à droite eſt un grand tableau du Guide, compoſé de vingt-ſix figures, repréſentant l'aſſomption de la Vierge ; l'ordonnance en eſt belle, & la lumière parfaitement entendue ; le peintre eſtimoit ſurtout la tête de la Vierge, il demandoit cent doubles pour chaque tête d'apôtre, & faiſoit préſent de la gloria della Madonna, parce qu'elle étoit hors de prix. Cependant on trouve qu'elle manque de nobleſſe.

Dans la croiſée à gauche, un grand tableau de Rubens, dont le ſujet eſt S. Ignace qui reſſuſcite des enfans & guérit un poſſédé. La compoſition, l'intelligence du clair-obſcur, & les caractères en ſont bien quoique le deſſin en ſoit un peu chargé. On y voit encore une circonciſion de Rubens.

San Luca ; toute cette égliſe a été peinte par Piola le père : ſa manière tient un peu du Cortone, & l'on y trouve quelques caractères de têtes dans le goût de Rubens, mais le deſſin en eſt incorrect & la couleur idéale.

Dans une chapelle à droite, un beau tableau de Gregette, dit le *Caſſiglione*, dont la couleur tire cependant ſur le rouge.

Notre-Dame des Vignes eſt une égliſe collégiale,

dont le vaisseau est très-beau ; l'autel est du Puget ; il est en forme de tombeau, d'un très-bon goût. On y voit l'ange, le lion, l'aigle & le bœuf, qui sont les quatre symboles des évangelistes ; on travailla en 1784 à décorer le sanctuaire.

San Domenico ; le plafond du sanctuaire a été peint à fresque, par le Capucino ; la couleur en est vigoureuse, mais il laisse quelque chose à désirer pour l'effet & la correction du dessin.

On trouve dans la première chapelle, à droite du sanctuaire, une circoncision par le Procaccini, tableau intéressant, tant par la manière dont il est dessiné, que par ses bons caractères de têtes.

L'église des Oratoriens de S. Philippe, dans la Strada Lomellina est une des plus jolies de Gènes. La chapelle de l'Oratoire, qui sert pour des exercices de piété est d'un très-bon goût ; on voit sur l'autel une statue de la Vierge, par le Puget.

On cite encore parmi les choses remarquables de Gènes, la chapelle de la famille Doria, dans l'église de S. Mathieu.

Un tableau de Vandick à *S. Giovani in Vecchio*.

Deux de Giordano à S. Georges.

Un du Tintoret à *S. Francesco in Castelletto*, il représente le baptême de Notre-Seigneur.

Le martyre de S. Etienne, qui est au grand autel de l'église, appelée *S. Stefano alle porte del Arco*, fut donné par Léon X à la république ; la partie inférieure est de Raphaël, la partie supérieure de Jules-Romain ; dans l'histoire des Olivétains, il est parlé fort au long de l'église & du tableau.

On trouve à Gènes beaucoup de confrèries ou d'assemblées de piété ; les vingt-une principales appelées *Casasse*, ont sous leur direction différentes petites congrégations ; chacune a son oratoire ou sa chapelle particulière, & leur administration tient encore de la forme républicaine ; ce sont de petites républiques pauvres, comme la banque de S. George

ſorme une république de gens riches, & le grand conſeil une république de politiques & de nobles.

Les vingt-une caſaſſe ont chacune, pour objet de dévotion ou pour point de ralliement, leur *Caſſa* ou *Caſaſſa* ; c'eſt une grande machine, ou une ſtatue, qui, avec ſes accompagnemens, forme un équipage immenſe, que trente hommes ont peine à porter ; elles ſortent toutes le Jeudi-Saint pour aller en proceſſion ; c'eſt un coup-d'œil très-ſingulier ; mais l'on a beſoin de mettre l'ordre le plus exact dans leur marche, pour que tant de confréries, dans des rues ſouvent étroites, ne faſſent point de confnſion. Les *Caſaſſe* marchent précédées de croix ou de crucifix, ſurprenans par leur grandeur, leur richeſſe & la beauté de leur ſculpture. C'eſt le fameux Maraglian, ſculpteur Génois, qui a travaillé la plupart des *Caſſe* & des crucifix.

CHAPITRE XXII.

Des principaux palais de Gènes.

LE PALAIS DU DOGE, ou pour mieux dire, de la ſeigneurie, qu'on appelle palais ducal, eſt très-vaſte ; il a été rebâti en 1778, après l'incendie de 1777, dont on n'a pu ſavoir la cauſe. Sur un ſoubaſſement de pierre de Final s'élève un premier ordre de colonnes doriques accouplées, ſur la corniche duquel règne un balcon avec une baluſtrade de marbre tout le long de la façade. Le ſecond ordre eſt ionique, ſurmonté pareillement d'un balcon & d'une baluſtrade en marbre, mais plus légère ; enfin un attique en pilaſtres & conſoles, dont les intervalles ſont ornés de ſtatues d'illuſtres captifs, pris par les Génois ; à droite en regardant la façade, Muſalte roi de Sardaigne, Jacques Marſan duc de

Sessa, Dragout fameux corsaire, Nicolas Pisano amiral de Venise ; à gauche un roi Sarrazin, un infant d'Arragon, Albert Morosini, Podestà de Pise, Jacques Lusignan roi de Chypre. Au-dessus de cet attique s'élève vers le milieu un socle, qui porte les armes de la république entourées de divers trophées. Sur les quatre grands pilastres de l'avant-corps sont dès groupes d'esclaves liés à des trophées, & sur les deux pilastres, de simples trophées.

On voit au-dedans de la cour deux statues de marbre, plus grandes que nature, érigées à l'honneur des Doria, comme libérateurs & défenseurs de la patrie ; ils sont représentés avec des cuirasses à la romaine : on lit sur le piédestal de la première cette inscription : *Andreæ Doriæ quod Rempublicam diutius oppressam pristinam in libertatem vindicaverit, patri proinde patriæ appellato Senatus Januensis immortalis memor beneficii* VIVENTI *posuit.*

Sur le piédestal de la seconde : *Jo. Andreæ Doria patriæ libertatis conservatori.*

S. C. P.

La première salle de ce palais est celle du grand conseil ; sa longueur est de cent cinquante-cinq palmes ou cent quinze pieds ; sa largeur de cinquante-six palmes ou quarante-deux pieds ; sa hauteur de quatre-vingt-deux palmes ou soixante-un pieds. Il y avoit des peintures à fresque de *Franceschini*, qui représentoient le triomphe de la ville de Gènes & les exploits des Génois, la guerre de Pise, l'escalade de Jérusalem, les Maures chassés d'Espagne & la liberté rendue par le doge au roi d'Arragon, à sa femme & à son fils. Mais ces peintures ont été brûlées en 1777, & l'on a décoré la salle tout à neuf. L'architecture répond aux deux ordres extérieurs, ionique & attique ; elle consiste en un premier ordre corinthien, dont les colonnes & pilastres sont de brocatelle d'Espagne, & sur ce premier ordre un attique soutenu par des cariatides.

Les entre-colonnes de l'un & l'autre ordre ont des niches pour y placer des ſtatues. La voûte eſt richement ornée de ſtatues & de figures ; le milieu ſera peint à freſque. Au fond de la ſalle au-deſſus du trône il y a déjà un tableau fait par M. Emmanuel Tagliafico, repréſentant le doge de Gènes qui rend à Jacques de Luſignan la liberté & la couronne ; & au-deſſus de la porte une peinture faite par M. David, qui repréſente la défaite de l'armée navale de Piſe auprès de Malora. Il y a quatre ſtatues emblématiques autour du trône & deux vers la porte. Les ſtatues auſſi-bien que les cariatides & les figures qui ſont ſur la façade ſont de Nicolas Traverſo, François Ravaſco & André Caſareggio, artiſtes diſtingués.

L'architecture de ce palais eſt de Simon Canton ; il a donné à ſon ouvrage beaucoup de grâce & de magnificence, & en même-temps toute la ſolidité qu'on pouvoit déſirer. Le toît eſt ſoutenu par de grands arcs détachés de la voûte, & où il n'entre point de bois, ce qui met l'édifice à l'abri des dangers du feu.

Il y a dans les niches de cette ſalle huit ſtatues de marbre plus grandes que nature, érigées aux défenſeurs & aux bienfaiteurs de la patrie ; elles méritent moins d'attention du côté de l'art que par rapport aux objets qu'elles repréſentent ; elles ont beaucoup ſouffert du feu. Une des huit eſt celle de M. le maréchal de Richelieu, elle eſt de Scafini ; la figure eſt médiocre. Sur le piédeſtal on liſoit cette inſcription honorable pour le général François, mais qui a été détruite par le feu :

Ludovico Franciſco Armando Duci Richelio Franciæ Pari & Polemarcho, quod potentiſſimorum regum auſpiciis militans Genuenſem libertatem ab hoſtibus eminus, cominus oppugnatam, vigilantia, conſilio, virtute tutam fecerit, heroem animo, amore civem experta, Reſpublica inter cives ac heroes ſuos immortalitati. An. 1750.

On y a nouvellement ajouté la ſtatue du doge Cambiaſo, aux dépens de qui s'eſt faite la nouvelle route juſqu'à Campomoron. Et en 1785 celle de l'ex-doge Marcel Durazzo, qui a contribué avec générosité à la décoration de la ſalle du petit conſeil, & qui a préſidé à toute la reconſtruction du palais. On doit en mettre encore deux autres : celle de M. Durazzo eſt de Paſquale Bocciardi, ſculpteur Génois.

La voûte de la grand-ſalle ſera peinte aux dépens de la famille Juſtiniani; elle repréſentera l'isle de Scio ou Chio recevant de la Ligurie ſon indépendance & ſes priviléges; Jacques Juſtiniani dépoſant aux pieds du trône l'épée qui lui avoit été remiſe par Alfonſe, roi d'Arragon; & dans le lointain le martyre des Juſtiniani.

La ſeconde ſalle eſt celle du petit conſeil ou des deux cent; dans le fond de la ſalle eſt une eſtrade peu élevée, au fond de laquelle eſt la place où ſe met le doge; il a devant lui un grand bureau & deux ſénateurs à ſes côtés; le reſte de l'eſtrade eſt occupé par dix autres ſénateurs, dont cinq ſont aſſis de chaque côté. Il y a une chaire dans laquelle on fait les lectures aux aſſemblées du petit conſeil, & quelquefois on y monte pour parler dans l'aſſemblée, mais cela eſt rare; cette ſalle eſt riche & de très-bon gout; elle étoit décorée de peintures de Solimène, les meilleures qu'il y eut de ce maître: elles repréſentoient le maſſacre que Soliman fit faire des enfans de la famille de Juſtiniani, ſouverain de l'isle de Chio; Criſtophe Colomb arrivant en Amérique & y plantant la croix : la Translation des cendres de Jean-Baptiſte, apportées avec grande pompe à Gènes; ces peintures ayant été détruites dans l'incendie de 1777, on en a fait faire de nouvelles par Ratti élève de Mengs, & on les dit aſſez bonnes.

Dans le grand arſenal, *Armea*, qui eſt au palais

on voit un magasin d'armes pour l'usage actuel de la république ; on y conserve beaucoup d'armes & de cuirasses, dont on dit que plusieurs étoient destinées pour les nobles Génoises qui se croisèrent en 1301, sous le pontificat de Boniface VIII.

Au-dessus de la porte est une ancienne proue de navire, que les Romains appeloient *Rostrum* ; elle est de fer & se termine en hure de sanglier ; elle fut trouvée en nettoyant le port de Gènes : le P. Zacharie en parle dans ses dissertations, *Scorze Letterarie*.

Il y a aussi un petit arsenal ou arsenal de la marine, qui est près de la darse des galères.

Il n'y a point de ville au monde si superbe en édifices de marbre que la ville de Gènes. Ses plus beaux palais quant à l'architecture sont celui du duc de Tursi ; les deux palais Brignole, savoir *Palazzo Rosso* & *Palazzo Bianco* dans Strada Nuova ; celui de Pallavicino di Castellazzo, à l'angle de Strada Nuova & de la place Negroni ; celui du duc S. Piétro Spinola près de la porte de l'Acqua sola ; les deux palais Balbi dans la rue Balbi ; celui de Marcellone Durazzo dans la même rue à côté du collége, & celui de Marcellino Durazzo (1) qui est vis-à-vis le bâtiment même du collége (2) ; le palais d'André Doria près de la porte S. Thomas.

Les palais dont les ornemens intérieurs & les ameublemens précieux méritent le plus la curiosité d'un étranger sont celui de Marcellino Durazzo, celui de Francesco Maria della Rovere près de Ste. Catherine, celui de Brignolé appelé *Palazzo Rosso*, celui de Giacomo Filippo Carrega dans la même

(1) Cela veut dire le petit Marcel, comme Marcellone signifie le gros Marcel.

(2) Ce collége de la rue Balbi est occupé par les classes de l'université, & par les boursiers du collége Soleri, c'est le nom d'une fondation faite par les étudians qui vont aux classes publiques.

vue,

rue, & celui de Bartolomeo Saluzzo près de la place des Giustiniani. Parmi tous ces palais nous choisirons les sept principaux.

LE PALAIS DORIA, si vanté par les voyageurs, est en effet dans la plus belle situation du monde; il y a un petit jardin sur le bord de la mer, orné d'un bassin, au milieu duquel s'élève un Neptune de marbre qui représente André Doria; la figure n'est pas belle. Pour se mettre à couvert en cas de pluie, il y a une galerie en colonnade, qui a deux cent cinquante pieds de long, de laquelle on ne perd point le coup-d'œil de la mer; on peut se promener également au-dessus de cette galerie, dont le haut est en forme de terrasse. Autour des murs du palais sont les débris d'une belle fresque, de Piérino del Vaga, qui représente des jeux d'enfans. Proche de ce palais on voit une maison de plaisance qui en dépend, & dont les jardins remontent jusqu'au sommet de la montagne : on remarque dans ces jardins une mauvaise figure colossale de Jupiter en marbre, & l'épitaphe d'un chien fidelle nommé Rolland; on dit que Charle-Quint l'avoit donné à Jean-André Doria, en assignant pour le chien cinq cent écus de pension.

LE PALAIS BRIGNOLÉ est très-beau : il appartient à M. Jules Brignolé, fils de Rodolphe; on y va voir surtout une belle collection de tableaux, dont voici les plus remarquables : Trois beaux portraits en pied de Vandick, dont deux sont des portraits de femmes.

Judith mettant la tête d'Holopherne dans un sac, par Paul Véronèse; l'expression en est étonnante. On découvre dans la tête de Judith deux sentimens différens, une noble fermeté, & l'horreur que doit avoir une personne qui n'est point accoutumée à répandre du sang : c'est dommage que la négresse qui lui sert d'esclave ait l'air d'une caricature, & que le raccourci d'un de ses bras soit manqué; mais

ces défauts sont rachetés par la vivacité du coloris & par les autres beautés qui règnent dans cet ouvrage.

Une belle tête de vieillard qui lit, par l'Espagnolet; un grand tableau de la Vierge, par le Capucino; l'adoration des bergers & Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, par Jacob Bassan.

Deux grands tableaux du Caravage, l'un représente Clorinde & Sophronie sur le bûcher; les figures du devant ne sont qu'à mi-corps, ressource à laquelle les peintres ont quelquefois recours pour étendre leurs compositions, mais qui ne réussit guère pour l'ordinaire.

Le second est la résurrection de Lazare, tableau plein d'expression; mais les ombres en sont trop noires, & elles ont des tons de fer. Un tableau de Rubens; il s'est peint prenant la gorge de sa femme d'une main, & de l'autre lui arrachant un flacon de vin: on voudroit, pour la perfection du tableau, que cette idée eût été rendue d'une manière moins triviale.

Une Cléopâtre, du Guerchin, bien composée & bien drapée.

On trouve aussi dans une salle à manger plusieurs ouvrages de peinture & de sculpture du Parodi. Il y a deux cascades: au-dessus de la première est un groupe en marbre de Remus & Romulus qui sortent d'un œuf couvé par un cygne. Au-dessus de la seconde cascade, on voit ces deux enfans allaités par la louve: on admire dans ce dernier groupe une expression très-naïve; Romulus s'étant endormi en tettant, son frère relève une patte de la louve, craignant qu'elle ne le blesse ou ne l'éveille: tout cet ouvrage est d'un goût exquis.

Le même artiste a peint, dans l'espace du mur qui est entre ces deux cascades, une fresque, représentant Pâris qui donne la pomme à Vénus; cette peinture est en tout bien inférieure à la sculpture

de ce maître, & il y règne plus de goût que de correction.

Le palais du marquis François Marie Balbi, dans la rue Balbi, est un des plus remarquables de Gènes; il y a deux grands appartemens qui sont au second étage sur deux galeries à jour, portées l'une & l'autre par des galeries d'ordre dorique. Il paroît assez extraordinaire que l'architecte n'ait pas varié ses ordres. Ces deux appartemens communiquent l'un à l'autre par deux pièces & une galerie, dont les plafonds ont été peints à fresque par Valerio Castelli, Génois : la couleur en est vigoureuse, & tient de la manière de Rubens.

Parmi le grand nombre de tableaux qui y sont exposés, on remarque surtout les suivans : Joseph dans la prison, expliquant le songe du pannetier & de l'échanson, par le Capucino; il est d'une très-belle manière.

Une foire, de Jacob Bassan, où l'on voit de jolies têtes de femmes; ce tableau n'a pas assez d'enfoncement, & les tons des fonds en sont trop noirs.

Un grand tableau de Vandick, représentant une dame de la maison Balbi, fort beau.

S. Jean & S. Jérôme du Guide : ce sont deux grands tableaux, dessinés d'une belle manière, mais dont la couleur est fade.

Un autre tableau de S. Jérôme, du Guide, dans sa dernière manière; il tient beaucoup du goût du Caravage.

La femme de Vandick, peinte par ce maître : elle tient un de ses enfans sur ses genoux : indépendamment de la fraîcheur, de la finesse des tons de couleur, ce tableau est plein d'expression; la tête de la mère est de toute vérité, & la gaieté de l'enfant est si parfaite qu'on ne peut rien voir de plus beau. Il y a encore beaucoup d'autres tableaux précieux dans ce palais, dont on peut avoir dans la maison le catalogue imprimé.

Dans le palais de Marcellone Durazzo, il y a un bel escalier & une collection de tableaux; les plus remarquables sont le portrait en pied d'une femme avec son fils, celui d'un enfant vêtu de blanc, & un autre où sont plusieurs enfans : ces tableaux sont de Vandick. Démocrite & Héraclite, par l'Espagnolet.

Au palais de Marcellino Durazzo, situé dans la rue Balbi, vis-à-vis le collége, il y a une façade immense, & un superbe appartement bien meublé, orné d'excellens stucs, & décoré de bon goût. On remarque surtout un sallon fait par M. de Wailly, célèbre architecte de Paris, dans lequel il y a autant de goût que de richesse. On y montre une collection de beaux tableaux, dans laquelle on admire trois grands morceaux de Giordano, surtout celui qui représente Olinde & Sophronie attachés sur le bûcher, adossés l'un à l'autre : le peintre a choisi l'instant exprimé par ces deux vers du Tasse.

> Sono ambo stretti al palo stesso, e volto
> E il tergo al tergo, il volto ascoso al volto.
> *II.* 32.

L'expression avec laquelle ce sujet est rendu, retrace aux spectateurs les beautés du poëme ; la figure de Sophronie surtout est séduisante, tant par le tour que l'artiste lui a donné, que par les grâces qu'il a su y répandre. Ce tableau néanmoins pourroit être d'une couleur plus agréable, car il tire un peu sur le jaune.

Mais le chef-d'œuvre qu'on admire dans ce palais est un grand tableau de Rubens, représentant la Magdelaine aux pieds de Notre-Seigneur ; elle est peinte la gorge fort découverte, coëffée à la mode des paysannes Italiennes & vêtue comme les femmes de condition avoient coutume de se mettre du temps de Rubens : cette licence qu'il a prise dans presque tous ses ouvrages lui a singulièrement

réussi dans celui dont nous parlons. Le coloris est d'ailleurs d'une vérité séduisante : on ne se lasse point de parcourir les beautés de détail : le seul reproche qu'on pourroit peut-être lui faire, c'est que les ombres des figures dans le second plan le disputent trop à celles du premier. On assure qu'il y a dans le même palais une copie si parfaite de ce tableau, qu'on n'a jamais voulu la laisser passer en d'autres mains, de peur qu'on ne vînt un jour à douter lequel étoit l'original. On y admire encore un tableau de Paul Véronèse, & un du Titien.

La terrasse qui est de plain-pied aux appartemens, donne sur la mer, & la vue en est admirable.

Le palais Carèga, dans Strada Nuova, est décoré extérieurement d'ordres ionique & corinthien ; cette architecture est de Michel-Ange : les dedans en sont assez jolis.

Il y a dans la même rue un palais Doria, où l'on va voir plusieurs tableaux.

Le palais TURSI est inhabité : le duc de Tursi, fils du marquis de Caravaggio, demeuroit à la cour de Naples, où il étoit gentilhomme de la chambre, & son palais a passé à des filles de la même maison. L'infante de Parme y logea quand elle fut à Gènes en 1765, & l'infante d'Espagne logeoit au palais Spinola, près de Ste. Catherine.

Palais PALLAVICINO *al Zerbino*, hors la porte de l'Acqua Sola, vers le faubourg de Bisagno, appartient à M. Thomas Pallavicino : il est décoré d'ordres ionique & corinthien ; il a été bâti sur les dessins de Michel-Ange : la masse générale en est belle, & la décoration, ainsi que la distribution, en sont bien entendues. On y voit deux fameux tableaux.

Le premier est du Guide, il représente la tentation du premier homme : le peintre a choisi le moment où Eve persuadée par le serpent (à qui il a donné une tête de femme) présente la pomme à

ſon mari. La fineſſe du deſſin & les grâces du pinceau, y concourent également. La figure d'Adam a peut-être un tour un peu académique. Celle d'Ève, dont le mouvement eſt plus naïf, eſt de toute beauté.

Le ſecond tableau eſt du Valentin : il a repréſenté les ſoldats jouant la robe de Notre-Seigneur. Ce tableau eſt plein d'expreſſion ; les caractères en ſont variés, & l'effet de la lumière en eſt des plus piquans.

Dans la cour d'un autre palais Pallavicini, dans Strada Nuova, on découvre une grotte avec ſa caſcade, au milieu d'une eſpèce de portique, formé par deux grands tritons, ſoutènant une terraſſe en forme de tribune. Ces tritons ſont traités avec beaucoup de goût, & d'une manière mâle & vigoureuſe. Quelques perſonnes les attribuent au Puget.

L'ALBERGO eſt un hôpital magnifique, qui ſert d'aſyle à plus de mille pauvres, infirmes, ou incapables de travailler. Il y en a pour qui l'on paie quelque petite ſomme, mais le plus grand nombre y eſt reçu gratuitement. Les femmes que la police fait arrêter, *donne bandite*, y ſont renfermées; & il ſervoit de priſon, en 1746, à quatre mille Allemands, parce qu'il eſt bâti très-ſolidement & très-facile à garder : on y porta le tréſor & les papiers de la banque de S. George, & l'on y fit retirer le doge lors du bombardement de 1694. Un noble de la maiſon Brignolé en fut le premier fondateur ; mais beaucoup de citoyens y ont enſuite contribué par des legs conſidérables. Les ſtatues des principaux bienfaiteurs y ſont exécutées en marbre, ou en ſtuc ; ceux qui ont donné tout leur bien y ſont repréſentés aſſis ; les autres ont leurs ſtatues en pied, ou ſeulement leurs buſtes, ſuivant qu'ils ont laiſſé plus de cent mille livres de Gènes, ou plus de vingt-cinq mille. Cet uſage d'honorer la mémoire des bienfaiteurs eſt un excellent moyen

pour animer les citoyens à faire de bonnes œuvres ; aussi l'on est frappé de l'immensité des sommes qui ont été laissées à l'Albergo.

Le bâtiment est grand & beau ; il est supérieur même, à certains égards, à celui du grand hôpital : & il coûtera encore prodigieusement, parce qu'on est obligé de faire la place aux dépends du rocher contre lequel cette maison est adossée ; il reste encore tout un côté à bâtir, pour completter l'exécution du projet qu'on a suivi jusqu'ici.

La chapelle de l'Albergo est jolie ; on y voit un bas-relief de Michel-Ange ; c'est la tête d'une Vierge, qui voit Jésus-Christ mort : & sur le maître-autel, une belle Assomption en marbre, du Puget ; sa tête a quelque chose de divin, & les anges y sont bien traités.

On a bâti hors de la ville du côté de Bisagno, un autre Albergo, ou conservatoire, fondé par un Fieschi, pour deux cent filles orphelines ; elles sont dotées par la maison lorsqu'elles sont en âge de prendre un état.

Le grand hôpital est un autre établissement considérable, où l'on reçoit tous les malades indistinctement, de quelque nation qu'ils soient, & il y en a ordinairement plus de mille ; on y reçoit aussi tous les enfans-trouvés : les garçons y restent jusqu'à ce qu'ils soient en âge de travailler ; les filles, si elles veulent, y restent toute leur vie ; & il y a un conservatoire pour elles quand elles ont passé douze ans : le nombre des enfans-trouvés y monte souvent à plus de trois mille, en comptant ceux qui sont entretenus au-dehors par la même maison.

Les salles destinées aux convalescens y sont séparées de celles des malades, & sont placées dans la partie la plus haute & la plus aërée du bâtiment : cet usage très-salutaire exige à la vérité plus d'emplacement, mais on n'en manque pas.

En 1764 on a terminé un corps de bâtiment qui coûtoit plus de cinq cent mille livres de Gènes ; il a été fait par les contributions volontaires des citoyens riches, dont les uns donnoient dix mille livres, les autres vingt, &c. Tous ceux qui ont donné a cet hôpital plus de cent mille livres génoises, y ont leur ſtatue en pied, de grandeur naturelle. On l'a augmenté encore depuis quelques années, & l'on y a fait un théâtre d'anatomie. Il n'y a pas en Europe, excepté peut-être à Moſcou, d'hôpital plus vaſte & plus beau que celui de Gènes, & l'on y prend grand ſoin des malades.

Dans le petit hôpital, on reçoit auſſi les malades, incurables ou non, mais ſeulement ceux qui ſont Génois : il y avoit onze cent malades en 1765.

Il y a près du grand hôpital un endroit qui ſera long-temps célèbre dans l'hiſtoire de Gènes, & que l'on montre avec plaiſir aux étrangers ; c'eſt dans *Strada Portoria*, en allant dans *Strada Giulia* : on y voit un endroit où le pavé eſt enfoncé, & qu'on n'a point réparé, pour y conſerver la mémoire de la révolution, qui commença dans ce lieu-là le 5 Décembre 1746 ; les Autrichiens charrioient un mortier, & vouloient forcer les Génois à leur aider ; il y en eut un qui fut maltraité : un jeune homme qui étoit, à ce qu'on m'a dit, domeſtique à la Croix-Blanche, excita le peuple à la vengeance ; il alla en force prendre les clefs de la porte S. Thomas, qui étoient au ſénat ; ſon parti s'accrut au point que les Autrichiens ne purent réſiſter, & malgré le ſénat, qui vouloit reſpecter la capitulation, ils furent chaſſés de Gènes le 10 Décembre. Voyez Accinelli, *Compendio delle ſtorie di Genova*, *pag.* 147.

On va voir à S. George la banque, les archives, le tréſor, les ſtatues de tous ceux qui ont fait des legs en faveur de la banque.

On doit voir auſſi les bâtimens de la paneterie.

Porto-Franco eſt un des plus jolis quartiers de la ville. Il eſt remarquable pour la régularité & la propreté des édifices. Les rues y ſont tirées au cordeau, les magaſins amples & commodes.

Les plus belles rues de Gènes ſont la rue Balbi & la rue Neuve, ou *Strada Nuova*; on déſireroit ſeulement qu'elles fuſſent un peu plus larges. En 1778, on a percé une nouvelle rue, qui les réunit avec la place de l'Annonciade; cela donne la facilité de pouvoir traverſer la ville en carroſſe d'un bout à l'autre: pour cela on a fait couper à grands frais une montagne de pierres très-dures. La nouvelle rue s'appelle *Strada-Nuova nuova;* elle va un peu circulairement depuis la rue Neuve juſques devant les fours publics qu'elle laiſſe à droite, en ſe repliant à gauche vers la place de l'Annonciade.

On a auſſi bâti depuis peu des palais remarquables: ceux de Dominique Serra, dans la rue Neuve; de Cambiage, ſur la place de l'Annonciade, & de Jacques Serra, dans une rue voiſine.

Au bout de la rue Balbi, on trouve la place du S. Eſprit, ainſi appelée du nom d'un couvent; c'eſt celui dans lequel les officiers Autrichiens furent mis en 1746. Plus loin on trouve les magaſins de l'abondance, & la porte S. Thomas que les Autrichiens avoient occupée, lors de la dernière révolution.

Plus loin eſt le palais Doria & la rue de la Lanterne. Il reſte encore beaucoup d'ouvrage à faire pour rendre large & belle l'entrée de la ville de ce côté-là, comme on l'a déjà fait vers le S. Eſprit. On paſſe enſuite devant la carrière d'où l'on tire des pierres pour faire le *ſcoglio*, c'eſt-à-dire, pour garnir le rivage de la mer en dehors des remparts, & arrêter l'impétuoſité des flots: on y emploie une machine fort bien faite, qui charge & décharge en un moment des maſſes énormes de rochers.

La Lanterne eſt une tour fort élevée, qui faiſoit

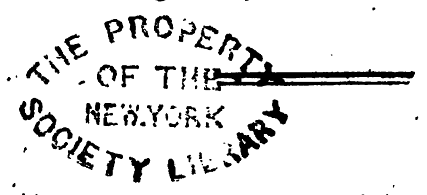
partie du fort que Louis XII fit construire à Gènes; de-là on arrive sur le rivage de S. Pierre d'Arena, où étoit autrefois la grande promenade de tous les soirs pour les carrosses de Gènes; elle commence à n'être plus tant à la mode, on aime à aller chercher plus loin la promenade & l'air de la campagne. Mais S. Pierre d'Arena est toujours une espèce de ville, bien gaie & bien amusante, surtout les dimanches, où tout le monde sort de la ville.

Au bout de S. Pierre d'Arena, on passe la Polcevera sur le pont de Cornigliano, qui fut bâti dans le dernier siècle aux dépens de Benedetto Gentile, noble Génois.

Plus loin on trouve le pont de Sestri, bâti par Michel Imperiali, pour les gens de pied seulement; c'étoit un homme riche, original & badin, dont on raconte des plaisanteries singulières, & des tours qui lui coûtoient quelquefois beaucoup d'argent.

Les fontaines de la ville sont formées par un aqueduc qui vient de la Scuffara, cinq milles au levant de Gènes; il passe par la porte S. Barthelemi, fait aller des moulins dans l'intérieur même de la ville, & se partage en plusieurs canaux dans différens quartiers de la partie orientale de Gènes. Dans la partie occidentale, il y a des sources, des réservoirs d'eau & des citernes.

Les eaux de pluies & des torrens qui viennent des hauteurs, & qui ont besoin d'écoulement, sont reçues dans six canaux, placés de distance en distance, & qui débouchent dans le port; l'un dans la darse des galères, les autres en différens endroits.



CHAPITRE XXIII.

Du gouvernement de Gènes.

LE sénat, qui gouverne la république, est composé de treize personnes, le doge, *serenissimo doge*, & les douze gouverneurs, *eccellentissimi governatori*. La *Camera*, qui décide en matières de finances, & qui a l'administration des revenus de la république, est composée de huit personnes, outre les anciens doges, sous le nom de procurateurs, *eccellentissimi procuratori* : leur nombre étoit de six en 1784.

Ces deux colléges doivent se réunir, quand il s'agit des affaires externes : ils donnent audience aux ambassadeurs, & traitent le courant des affaires politiques avec les cours étrangères ; ils connoissent des crimes graves, comme parricides, trahisons publiques ; ils ont le commandement des forces militaires de la république, & ils assemblent le conseil général quand ils le jugent nécessaire.

Le petit conseil, *consiglietti* ou *minor consiglio*, est composé de deux cent personnes, & c'est dans ce conseil que réside le pouvoir exclusif ; il choisit les magistrats, il décide de la paix & de la guerre : il peut faire des réglemens, pourvu qu'ils ne soient pas contraires aux lois de 1576, & qu'il y ait les deux tiers des voix. Il peut proposer aussi des lois nouvelles au grand conseil, pourvu qu'elles aient passé aux quatre cinquièmes des voix, ou proposer quelque nouvelle taxe ; dans l'usage, c'est toujours le petit conseil qui est maître de tout, parce que les deux cent, avec leurs fils ou leurs neveux, entraînent dans le grand conseil la majeure partie des voix.

Le grand conſeil, *il gran conſiglio*, eſt l'aſſemblée générale des nobles, c'eſt dans lui que réſide la puiſſance législative, ou le ſuprême pouvoir : lui ſeul peut changer les lois fondamentales de l'Etat, & établir des impôts ; il élit le doge, les principaux officiers de la république, le ſecrétaire d'Etat, les capitaines des galères, & les gouverneurs de terre-ferme.

Il ſuffit pour y entrer d'avoir vingt-deux ans, & d'être citoyen au moins depuis trois ans ; mais il faut n'être point noté d'une manière défavorable : c'eſt pourquoi on fait une élection chaque année ; mais on a coutume d'élire les mêmes, c'eſt-à-dire, tous les nobles. Dans le livre d'or ou liſte du grand & du petit conſeil, qui s'imprime chaque année, on voit qu'il y avoit, en 1769, cinq cent & ſeize perſonnes, ſans compter ceux qui occupoient des charges hors de Gènes.

Le doge préſide à tous les conſeils ; il a ſeul le droit de propoſer les délibérations ; mais c'eſt preſqu'à cela que ſon autorité ſe réduit : ſes fonctions durent deux années, jour pour jour, & heure pour heure ; celui de 1784, s'appelle Jean-Baptiſte Airoli. M. l'abbé Richard & d'autres auteurs ont écrit d'après une vieille tradition populaire, que le ſecrétaire de l'aſſemblée lui dit : Puiſque votre ſérénité a fini ſon temps, que votre excellence s'en retourne ; mais il n'attend point qu'on le lui diſe, il ſe retire accompagné de la nobleſſe, qui le complimente ordinairement ſur ſon adminiſtration.

Le doge réſide dans le palais public avec deux des gouverneurs, qui l'obſervent toujours. Il porte une robe cramoiſie de velours en hiver, & de damas en été, avec un bonnet quarré de même étoffe terminé en pyramide, avec une touffe de ſoie *Fiocco ;* on lui donne le titre de *Sereniſſimo*, & lorſqu'il n'eſt plus en place, d'*Eccellentiſſimo.*

Après qu'il eſt ſorti de charge, il reſte pendant

huit jours exposé à la censure & aux plaintes de chacun, *sotto il Sindicato de i supremi*; les syndicateurs reçoivent toutes les dénonciations des habitans qui peuvent avoir quelque chose à reprocher au doge: ils jugent du mérite de ces accusations; & si elles étoient graves, le doge seroit privé de l'avantage d'être procurateur perpétuel. Quand il est sorti de charge, il ne peut y rentrer qu'au bout de dix ans, encore cela n'est-il jamais arrivé.

Le temps de l'élection n'est pas fixé, quelquefois l'interrègne n'est que de peu de jours, quelquefois il est plus long.

Pour faire l'élection du doge, on tire au sort cinquante personnes du grand conseil, & ces cinquante choisissent vingt sujets, qu'ils jugent dignes de la place. De ces vingt, le grand conseil en fait quinze; le petit conseil les réduit à six; & sur ces six, le grand conseil en choisit un. Il faut qu'il ait cinquante ans au moins, qu'il soit noble Génois, & riche.

Les gouverneurs, ou sénateurs, sont tirés au sort dans une urne où il y a cent & vingt noms, appelée *il Seminario*; on en tire cinq tous les six mois: trois gouverneurs, ou *di Senato*, & deux procurateurs, ou *di Camera*; ils doivent être citoyens au moins depuis quinze ans: les sénateurs ne peuvent revenir en charge qu'après un intervalle de cinq ans, les procurateurs au bout de trois ans.

La dignité de sénateur n'est point héréditaire, on change tous les deux ans, & il peut arriver qu'on ne soit point remis dans l'urne du Seminario, lorsqu'on en a été tiré; on donne le titre de sénateur à ceux qui ont été doges.

Le conseil des deux cent changeoit toutes les années; on en fait encore réellement l'élection chaque année, mais c'est pour la forme; car le nombre des nobles ayant beaucoup diminué, l'on élit toujours les mêmes. Cette élection est faite par

trente perſonnes, que le conſeil lui-même élit vers le 15 de Décembre, pour être dépoſitaires du droit qu'il a de ſe choiſir lui-même: on procède de la même façon quand il y a une place vacante, & qu'il s'agit de la remplir. Quand il y a quelques places dans le *Seminario*, le petit conſeil s'aſſemble; chacun nomme: on balotte tous ceux qui ont été nommés, & dans l'aſſemblée du matin, on décide les noms de tous ceux qu'on juge capables d'être mis dans l'urne, ou le *Buſſolo*; après midi on choiſit le double de ce qu'il y a de places vacantes: enſuite le grand conſeil en élit la moitié, & les noms de ceux qui ont le plus de voix, ſont mis dans l'urne, d'où l'on tire au ſort les ſénateurs tous les ſix mois.

Le miniſtre de France à Gènes ne va point voir les ſénateurs, parce qu'ils ne rendent jamais ces viſites; de même qu'il ne préſente point les François au doge, à cauſe de l'étiquette qui rendroit cette cérémonie embarraſſante.

Parmi les magiſtrats particuliers, les plus importans ſont les *Supremi Sindicatori*, chargés comme les Ephores de Sparte du maintien des lois & de leur exécution: ils ſont au nombre de cinq; & ce ſont les magiſtrats les plus redoutés; les ſept inquiſiteurs d'Etat veillent à la police intérieure, & doivent obſerver ſoigneuſement dans l'intérieur même des maiſons, tout ce qui peut nuire à l'Etat.

Parmi les charges ſubalternes de la république, celles des trois ſecrétaires d'Etat ſont les plus lucratives: on ne les exerce que pendant dix ans, quelquefois ſeulement on obtient une prolongation de trois ans. Ces charges donnent aſſez ordinairement la nobleſſe, & rapportent dix à douze mille livres de rente.

La puiſſance de juger eſt confiée à des magiſtrats étrangers; on les choiſit dans les Etats du pape, & des autres princes d'Italie: leurs fonc-

tions ne durent que trois ans ; il y en a trois pour la rote civile, & quatre pour la rote criminelle. Les appellations de leurs jugemens, en matière civile, sont portées devant trois docteurs de la nation, ou deux docteurs & un noble, qui sont choisis de concert entre les parties.

Le droit romain est la loi générale de l'Etat de Gènes ; mais il y a des statuts particuliers qui forment un volume *in*-folio, sous le nom de *Statuto Civile e Criminale* ; il a été commenté par Bottini, (*Collationes Juris Cæsarei ad Statum Civile Genovæ* ; *in*-fol.) ouvrage très-rare actuellement. On a aussi les commentaires de Casareggio, les consultations, *Consiglia*, de Bosco & de Benielli ; les traités de Mascardi, & plusieurs décisions particulières de la rote, dont on feroit aisément quatre à cinq volumes, si elles étoient rassemblées.

Les lois de 1576 sont le code essentiel & primitif pour la législation : elles renferment la constitution de l'Etat, elles règlent les fonctions de chaque magistrat, leur nombre, & la durée de leur administration ; ceux qui veulent connoître intimément le gouvernement de cette république, doivent le chercher dans ce dépôt : ces lois furent rédigées d'une manière bien solemnelle, comme on en peut juger par le titre du livre : *Leges novæ Reipublicæ Genuensis, à Legatis summi Pontificis, Cæsaris, & Regis Catholici, in quos per Rempublicam collata fuerat auctoritas, conditæ, & Genuæ die* 17 *Martii* 1576 ; *publicatæ*, *in*-folio, 217 pages.

L'inquisition ecclésiastique est exercée à Gènes par un Dominicain, assisté de deux sénateurs, sans lesquels il ne peut rien ordonner : elle n'est point sévère ; les prisons du saint office ne renfermoient de mon temps qu'un médecin, nommé Riva, dont la folie étoit de prêcher l'athéisme, & qui depuis vingt-cinq ans n'avoit jamais voulu se rétracter pour sortir de la prison ; mais il l'a fait vers 1768, & sa conversion a paru sincère.

CHAPITRE XXIV.

Des usages, du commerce & des sciences, à Gênes.

CHEVRIER, en parlant des Génois, dans ses Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine, publiés en 1745, dit que c'est un peuple inconstant, lâche & cruel, dès qu'il peut l'être avec impunité : il ajoute dans son Almanach des beaux-esprits, publié en 1762, que le Génois est avare, trompeur, jaloux & vindicatif; qu'on y trouve des assassins à gage, des laquais qui vivent aux dépens des galanteries de leurs maîtresses, &c. Jamais de pareils traits ne peuvent faire le caractère d'une nation ; mais ils sont le résultat des satyres particulières de quelques personnes qui auront eu sujet de se plaindre des Génois. On a reproché les mêmes choses aux Italiens en général, & cependant je n'y ai rien apperçu de semblable. Quoiqu'il en soit, ce n'est pas dans la bonne compagnie de Gènes que l'on peut avoir à se plaindre ; on y est aimable autant que dans aucune ville d'Italie, & il me semble que ce peuple n'est féroce que quand il est opprimé. Il me paroît seulement qu'on y fait moins d'accueil aux étrangers, qu'on y est moins instruit, & plus fier que dans les autres grandes villes d'Italie.

Toutes les femmes qui vont à pied sont enveloppées, pendant six mois de l'année, d'un voile appelé *mezzaro* : ce sont deux ou trois aunes d'indienne ou de perse, plus ou moins belle, dont elles se couvrent la tête, les épaules & les bras, de manière à ne pouvoir être connues. Par cet usage, elles sont garanties du froid, & sont plus libres dans leurs allures.

Les

Les nobles Génois sont toujours en noir, & dans les assemblées ils ont un petit manteau, qui d'ailleurs est commun à tous les gens honnêtes ; ils ne portoient jamais d'épée dans la ville avant la dernière guerre ; ils prennent la qualité de ducs, marquis ou comtes, en conséquence des terres qu'ils possédent dans le royaume de Naples & ailleurs.

Je ne connois point de ville où la jeunesse soit plus réglée qu'à Gênes : les occupations dans lesquelles on la tient, & l'attention qu'a sur elle le gouvernement, en prévient le dérangement. A Gènes tout le monde est employé ou au commerce, ou au gouvernement : à peine le fils d'un noble est-il sorti du collége, qu'on l'applique chez lui à l'étude du droit ; bientôt on le fait entrer dans de petites magistratures, qui l'accoutument insensiblement à faire usage de ses connoissances, & à se rendre propres les conseils qu'on lui donne. Le gouvernement ne se repose pas entièrement sur la vigilance des parens ; les inquisiteurs d'Etat ont l'œil sur la conduite des jeunes gens. On sait toutes leurs démarches : on les fait venir quelquefois pour recevoir des réprimandes ou des avis. Un jeune homme qui sait que son honneur dans la république dépend de sa bonne conduite, se tient ordinairement sur ses gardes, & ne s'expose pas aisément à l'affront d'être rejeté des différens conseils, à l'âge où il pourra y entrer.

Les sociétés à Gènes sont agréables & brillantes : *la Veglia de' Quaranta* ou les *Quaranta Vigilie*, sont des assemblées qui se tiennent trois fois la semaine dans une quarantaine de maisons, chacune leur semaine ; on y voit beaucoup d'aménité, de profusion & de goût : les rafraîchissemens & les illuminations y coûtent prodigieusement.

Madame Lila Doria étoit celle qui recevoit le plus de monde habituellement : son palais est près de S. Matthieu ; il s'y faisoit des parties de cava-

gnol très-considérables : depuis sa mort il n'y a personne qui se fasse remarquer pour les grandes assemblées, les nobles affectent d'ailleurs entr'eux une grande égalité.

Le temps le plus agréable pour voir la ville de Gènes est celui du couronnement d'un doge ; on voit alors les fêtes les plus brillantes, le luxe le plus magnifique, entr'autres, les fleurs artificielles les plus belles qu'il y ait au monde.

Il y a spectacle toute l'année, excepté le carême & l'avent ; l'opéra se donne au théâtre Sant' Agostino près du pont de Carignan, & au théâtre di Falcone qui est dans le palais de Marcellino Durazzo : on y joue alternativement, & deux ans dans chacun, des opéra-bouffons, quelquefois aussi de grands opéra.

La comédie se joue au petit théâtre, *Teatrino*, qui est près de la loge des banquiers. Cette salle de la comédie est passablement grande, mais elle n'est pas jolie. Tout le monde y est assis ; les premières loges sont fermées avec des jalousies, qu'on ouvre quand on veut ; ceux qui ne les tiennent point fermées sont dans l'usage d'éclairer leurs loges avec des bougies placées de chaque côté, comme des bras de cheminées : on représente quelquefois sur ce théâtre des pièces tragi-comiques, dont le peuple s'amuse, mais que nos baladins de province n'oseroient représenter.

On ne compte pas plus de cinq cent mille habitans dans l'Etat de Gènes, y compris la capitale, qui peut en avoir cent mille sans compter les deux fauxbourgs de Bisagno & de Polcevera, qui ont vingt mille habitans chacun. On ne comprend dans les cent mille que le bourg S. Vincent & les habitations qui sont depuis la porte S. Thomas jusqu'à la porte de la Lanterne.

La république entretient actuellement deux mille cinq cent hommes de troupes réglées ; elle en avoit

dix mille en 1745, quand elle joignit son armée à celle de Don Philippe : mais ses forces sont diminuées de moitié depuis que les François ont l'isle de Corse. Au reste dans des occasions importantes, telles que la révolution de 1746, tout le monde est soldat ; le peuple obligeoit les religieux de monter la garde. Il y a même toujours un corps de milice ; chaque canton a sa compagnie, & les différens corps de la ville ont les leurs : on les rassemble tous les mois pour les passer en revue & faire un petit exercice militaire.

Les revenus de la république ne vont pas à cinq millions de notre monnoie : il est vrai que la banque de S. George en a plus de dix millions, qui lui ont été engagés par la république, & qui se perçoivent encore sur l'Etat ; mais une grande partie de ces revenus est déjà aliénée. Au reste, la richesse extrème des particuliers dans cette république tient lieu de trésor à l'Etat ; on dit que la république de Gènes est l'Etat le plus pauvre, mais qu'elle a les sujets les plus riches de toute l'Italie ; cependant comme ce sont les nobles qui sont riches & que le peuple est pauvre, on pourroit en tirer des inductions contre le gouvernement de ce petit Etat.

Parmi les petits cantons libres de la rivière de Gènes (ou *Liguria*) qui se sont soumis volontairement aux Génois, il y en a dont les priviléges sont considérables & qui ne paient presque rien ; on les appelle *Popoli conventionati*.

LA BANQUE, appelée ordinairement *la Casa di S. Georgio*, est une compagnie de commerce dont l'établissement est une chose unique dans son genre, mais dont le systême est un secret impénétrable ; elle a plus de dix millions de revenus, & elle doit aussi des intérêts considérables ; une partie des taxes & des revenus de la république lui a été engagée dans différens besoins de l'Etat ; elle les perçoit par elle-même indépendamment de la république ;

elle a ſes magiſtrats, ſes lois, ſes aſſemblées ; c'eſt une eſpèce de république à part, formée au ſein de la première, & compoſée de ceux qui ont un certain intérêt dans les *Luoghi* ou actions de cette compagnie.

La banque de S. George paya en 1746 deux millions & demi de genouines, c'eſt plus de dix-huit millions de France ; & cependant les emprunts que cette contribution occaſionna étoient déjà acquittés de mon temps.

Pour faire connoître le commerce de Gènes & ſurtout l'état des fabriques, je ne puis faire mieux que de rapporter les notes qui m'ont été communiquées en 1775 par M. Latapie de Bourdeaux, inſpecteur des manufactures en France ; il a puiſé ſes inſtructions ſur le commerce chez M. Regny conſul de France, & chez M. Regny ſon frère, négociant du premier ordre. Le directeur de la maiſon de ce dernier, qui eſt M. Jacques Traverſo, eſt un des hommes les plus intelligens & les plus inſtruits ſur tout ce qui a rapport à la république de Gènes. M. Latapie a conſulté auſſi M. André aſſocié de M. Lamande, & M. Viani habile fabricant.

Les velours ſont la partie la plus importante des manufactures de Gènes : il s'en fabrique de toutes les eſpèces, mais principalement des velours noirs. Ceux-ci paſſent pour être d'un plus beau noir que partout ailleurs : cependant les Génois ne ſe vantent d'aucun ſecret particulier ; ils diſent que c'eſt la qualité des eaux qui produit cet effet ſur les teintures. On y fait des velours à deux faces, de couleurs différentes, ordinairement un rouge & l'autre noir ; les velours ſont doubles & demandent beaucoup d'habileté de la part de l'ouvrier, parce qu'il ne peut ſe conduire de l'œil en coupant le poil avec le fer de deſſous, comme il le fait pour le fer ſupérieur. Ces velours reviennent à quarante livres de France l'aune de France, parce qu'ils ont le double

de matière & n'ont pas besoin de doublure ; au reste cet article est peu considérable : ces velours ne se fabriquent point dans la ville.

En général la grande fabrication des velours se fait à la campagne ; on prétend que sur la rivière de Gènes, c'est-à-dire, sur la côte qui porte ce nom, il y a près de six mille ouvriers de cette espèce. Ces gens-là ne peuvent jamais donner à leurs ouvrages la même perfection qu'on remarque dans les étoffes de Lyon, parce qu'ils ne s'occupent pas uniquement de leur fabrique, mais encore des travaux de la campagne ; aussi les velours de Gènes sont-ils moins chers que ceux de France d'un sixième au moins. Les femmes travaillent beaucoup aux métiers de velours, & on préfère même leurs ouvrages, parce qu'elles ont la main plus égale.

On pratique à Gènes une méthode pour redresser le poil des velours, qui n'est pas d'usage en France ; elle est cependant bien utile & bien simple. On se sert pour cela d'une plaque de cuivre, pliée de manière qu'elle forme deux plans inclinés d'environ neuf pouces de pente & d'une longueur suffisante pour soutenir la largeur d'une pièce de velours ; la ligne de réunion des deux plans est d'une forme demi-circulaire & très-polie, pour que le velours glisse sur cette espèce de toît ; on met au-dessous un brasier qui règne dans toute sa longueur pour échauffer le cuivre. Quand il est médiocrement chaud, on déroule la pièce de velours & l'on pose la partie dont on veut redresser le poil sur la plaque ; ensuite on la frotte à deux ou trois reprises à sens différens avec une petite brosse très-serrée & très-forte, & l'on ôte proprement le velours de dessus le cuivre, parce qu'il s'y gâteroit pour peu qu'il y restât. La couleur noire a besoin d'un peu plus de chaleur que les autres couleurs.

On fabrique encore à Gènes d'autres étoffes de

ſoie (1) ; les damas ſont les plus conſidérables après les velours.

Les Génois tirent leurs ſoies des différentes parties de l'Italie & ſurtout du Piémont ; depuis quelques années on s'eſt occupé à faire de la ſoie dans l'Etat de Gènes, & l'on en retire déjà près de cent mille livres, poids du pays.

Gènes envoie de ſes étoffes dans toute l'Europe. L'Eſpagne en tire beaucoup, & il y a même des fabriques particulières pour le goût des Eſpagnols ; on fait, par exemple, de grandes pièces de ſoie de différentes couleurs, parſemées de petites fleurs dans le tiſſu général, & brodées à une de leurs extrémités de grandes fleurs à demi-boſſe très-ſerrées, au point de couvrir le fond tout entier. Il y entre beaucoup de ſoie ; ces étoffes-là ſont deſtinées à des robes de cérémonie ; il y en a de très-magnifiques & de très-chères.

Les petites étoffes de ſoie, les rubans, les bas de ſoie, &c. ne ſont plus un objet auſſi conſidérable à beaucoup près qu'il l'étoit autrefois. Nîmes enlève ce commerce tous les jours ; quelques perſonnes très-inſtruites du progrès du commerce chez les diverſes nations de l'Europe eſtiment qu'on peut aſſigner à la France un tiers du commerce des petites étoffes, un tiers à l'Angleterre, un huitième à l'Allemagne & le reſte à l'Italie. Gènes le poſſédoit autrefois en entier. Voici des réſultats relatifs à l'exportation du velours & des damas ; ils ſont tirés des regiſtres du port franc de Gènes, qui ont été communiqués à M. Latapie. Les prix ſont en livres de Gènes, *fuor di banco*, c'eſt-à-dire, en ne comptant point les droits de la banque.

---

(1) Les Génois font des étoffes à fleurs ; mais ils n'excellent pas dans la partie du goût, c'eſt-à-dire, dans le choix des deſſins & des nuances.

Velours expédiés par mer en 1759.	2775000
Velours expédiés par terre	1823000
Damas expédiés par mer en 1759.	293250
Damas expédiés par terre	65400
	4956650
Velours expédiés par mer en 1760.	2218000
Velours expédiés par terre	1569000
Damas expédiés par mer en 1760.	274650
Damas expédiés par terre	52500
	4114150
Velours expédiés par mer en 1771.	3499000
Velours expédiés par terre	922000
Damas expédiés par mer en 1771.	148800
Damas expédiés par terre	27900
	4592700
Velours expédiés par mer en 1772.	2575000
Velours expédiés par terre	743500
Damas expédiés par mer en 1772.	168600
Damas expédiés par terre	22350
	3509450

Les velours & les damas ne paient plus comme autrefois des droits d'exportation, qui étoient très-considérables.

Il faut ajouter à ces sommes celle de la consommation de la ville, qui, suivant les uns, est d'un million de Gènes; mais suivant d'autres un demi-million seulement. Beaucoup de citoyens du second ordre sont à la vérité habillés de velours, mais leurs habits durent jusqu'à dix ou quinze ans; ainsi en réunissant tout, on peut, année commune, évaluer à cinq millions du pays le commerce des velours & des damas de Gènes.

Les beaux velours noirs se vendent vingt-deux livres quatorze sols argent du pays, ce qui revient, argent de France, à dix-neuf livres quatre sols

l'aune de France (1), parce qu'il faut ôter un sixième pour réduire l'argent à celui de France. Cette branche de commerce ne peut guère s'enlever à Gènes, parce que la main-d'œuvre y est à bon compte & qu'elle n'augmente pas : le prix des ouvriers est à-peu-près actuellement comme il étoit il y a cent ans. Mais pour les autres étoffes il s'est élevé en Italie, comme à Milan, à Vicense & ailleurs, beaucoup de manufactures, qui ont fait tort à celles de Gènes : la fabrique de Milan est estimée quinze millions.

Les autres manufactures de laine, de toile, sont peu de chose au prix des premières. Ceux qui ont entrepris à Gènes de former des manufactures de draps fins n'ont pu se soutenir, parce que la république ne leur a pas donné de secours, comme on l'a fait en France & ailleurs.

Les huiles sont la branche la plus considérable du commerce d'exportation de Gènes : quoique toute la côte de Gènes soit un terrain sec & stérile, les oliviers réussissent assez bien, mais la récolte manque de deux années l'une. L'on compte qu'il se fait au moins par an vingt mille barrils l'un portant l'autre : le prix du barril varie depuis cinquante jusqu'à quatre-vingt livres de Gènes ; si l'on prend le milieu, qui est soixante-cinq livres, ce commerce peut s'évaluer à treize millions de Gènes, ou près de onze millions de France. C'est sur cet article que les capitalistes de Gènes spéculent beaucoup, ce qui augmente toujours la cherté des huiles ; elles s'exportent en Allemagne, en Hollande & en Angleterre.

Le savon étoit autrefois un objet immense à Gènes ; mais les fabriques se sont si fort décréditées par leurs fraudes & leurs mauvaises compo-

(1) De mon temps on le vendoit cinq livres le palme, ce qui revient à vingt livres quatre sols l'aune, argent & mesure de Paris.

fitions, que les favonneries font prefqu'entièrement tombées. Les Marfeillois, qui excellent dans cette partie, ont profité de cette branche importante de commerce.

Les papeteries, dont toutes les fabriques font à Voltri, deux lieues à l'occident de Gènes, font un article confidérable du commerce; on n'y fait que du papier commun, dont une grande partie eft deftinée pour les Indes, où l'on s'en fert comme de tabac à fumer.

Les papiers de Gènes ont une qualité particulière, qui les rend précieux pour les nations qui font moins de cas du coup-d'œil que de l'utilité réelle : ils ne font point fujets à être rongés des vers, comme le beau papier d'Hollande; auffi les Efpagnols & les Italiens en font-ils grand ufage, foit pour les titres qu'ils veulent conferver, foit pour envelopper les marchandifes, &c. Le papier de Gènes a d'ailleurs une bonne odeur quand on le brûle, qualité qui lui eft particulière. Les Efpagnols ont fait beaucoup de tort aux Génois, en établiffant dans la Catalogne des papeteries, dont on envoie les produits dans les Indes.

On travaille très-bien le marbre à Gènes, on l'y emploie plus que partout ailleurs : un des plus beaux eft le *Mifchio*, ou *Alabaftro di Seftri*, qui fe trouve à deux lieues de Gènes au couchant; les marbres de la rivière, ou rive de Gènes, étoient autrefois un grand objet de commerce; on tiroit du marbre verd & rouge de Polcevera, à quatre lieues de Gènes, mais on n'exploite plus ces carrières, parce qu'elles rendent trop peu, & que le marbre en eft en général trop tendre : il y en avoit cependant de très-beau au palais Carréra, où il faifoit partie du pavé de la galerie, & chez M. Boyer de Fons-Colombe, qui avoit deux fuperbes tables de ce marbre. *Le porto Venere*, dont les carrières font dans le golfe de la Spezia, eft plus

eſtimé ; on en envoie ſurtout en Angleterre, mais cet article n'eſt pas conſidérable. Nous parlerons bientôt des marbres de Carrare, dont les Génois font grand uſage.

Les pâtes de Gènes paſſent pour les meilleures de l'Italie, & il s'en fait une très-grande quantité. On attribue leur bonté à la qualité des eaux de Gènes, & non à la manière de les faire. M. Traverſo a connu un excellent faiſeur de pâte qui alla s'établir à Nice, & ne pût jamais y faire que des pâtes communes.

De tous les arts méchaniques, celui où les Génois ont le mieux réuſſi eſt l'ébéniſterie : ils font en ce genre des ouvrages très-délicats, très-ſolides & du meilleur goût. Ils paſſent en général pour excellens imitateurs ; cependant ils ſont mal payés, ainſi que tous les ouvriers établis à Gènes.

Le commerce d'importation eſt très-conſidérable à Gènes, parce que, excepté les huiles, peu de vins & encore moins de blé, les Génois ont beſoin de tirer tout de chez leurs voiſins.

La France fournit à Gènes beaucoup de vins & une quantité de belles étoffes de Lyon. Elle envoie auſſi des ſoies & beaucoup de bijoux.

D'autres parties de l'Italie fourniſſent à Gènes des blés & des ſoies ; entr'autres la Sicile qui envoie auſſi des légumes ; le Piémont des ſoies ; Naples & la Romagne du blé, du bois & du charbon. Les bœufs & la volaille viennent du Piémont, de la Toſcane & de la Lombardie. Il venoit autrefois beaucoup de bois & de proviſions de l'iſle de Corſe ; mais ce commerce a ceſſé, & l'on s'en eſt apperçu à Gènes par l'augmentation du prix des denrées.

L'Allemagne & la Suiſſe fourniſſent beaucoup de toiles.

L'Angleterre fournit une quantité prodigieuſe de draps. Les autres nations réunies en fourniſſent

à peine la dixième de ce que l'Angleterre en envoie; cela vient de ce que les draps anglois sont moins chers que ceux de France, & aussi bons, ou même meilleurs, suivant les Génois.

Les Hollandois apportent des épiceries, du cacao & autres marchandises des Indes: beaucoup de toiles & même des draps.

Les Suédois, des bois de charpente, du fer & du cuivre.

Les Russes, des pelleteries, quelques cuirs, du fer & même un peu de blé.

L'Espagne fournit des vins, des cuirs, de la cochenille, de l'indigo, du bois de campêche, &c. mais ce commerce diminue. La grande branche de son commerce avec Gènes, comme avec les autres nations, est son or.

Le Portugal fait aussi avec Gènes un commerce de toute espèce; mais Lisbonne y perd continuellement, parce que les négocians avides de recevoir leur argent, ne se donnent jamais le temps d'attendre que les prix haussent, lors même que leurs correspondans les avertissent. Aussi M. Traverso croit-il que le Portugal ne pourra continuer ce commerce avec ce désavantage.

Les vaisseaux Génois sont en général de petits bâtimens de cabotage, propres à courir le long des côtes. Presque tous les grands vaisseaux construits à Gènes, & appartenant à des négocians de cette ville, naviguent sous le pavillon des autres puissances qui ont des traités avec les Barbaresques. Le nombre des grands vaisseaux est d'environ quarante, & il n'y a guère qu'un quart qui ose paroître avec le pavillon Génois.

Les négocians les plus forts de Gènes étoient en 1775 MM. Merello, Carbone & Regny. Il y avoit aussi d'autres maisons considérables, par exemple, celle de MM. André & Lamande. Parmi les manufacturiers, M. de Filippi étoit le premier pour les

velours & les damas, après lui M. Pessagni pour les rubans & les bas de soie. Les frères Merighi *Casa-Bianca* excelloient pour les rubans.

La maison Cambiaso, qui est actuellement dans l'ordre de la noblesse, est une des plus riches de l'Europe. Il n'est point d'entreprise qui puisse l'effrayer. Quand il s'agit de quelque placement d'argent, ou de quelque dépense pour le public, tous les chefs se réunissent pour délibérer, & l'on se détermine à la pluralité des voix. Ils ont un trésor commun, formé dès le commencement du dernier siècle, & qui doit être immense, à en juger par les sommes qu'ils en ont tirées à plusieurs fois. Ce sont les Cambiasi qui se sont chargés de la dépense d'un grand chemin depuis Gènes jusqu'à Campomarone: cette dépense avoit d'abord été évaluée à deux millions de Gènes, mais l'on croit qu'elle a passé quatre millions. Tous ces services signalés envers leur patrie ont fait passer les Cambiasi au rang des nobles. Il y a eu même un doge dans cette famille, auquel on a érigé une statue à l'hôpital, & une dans la grande salle du conseil. Ajoutons que cette famille passe pour donner aux pauvres chaque année deux cent mille francs.

Après avoir rapporté les recherches de M. Latapie sur le commerce de Gènes, je vais y ajouter quelques notes, que j'ai recueillies moi-même dans mon voyage.

La banque est une partie essentielle du commerce de Gènes; les nobles même font valoir leur argent, en France, en Angleterre, en Allemagne, à Rome, où ils ont des fonds. On m'a assuré que Marcellone Durazzo, le plus riche noble de Gènes, & ses deux fils faisoient la banque chacun de leur côté. Les princes Corsini, avec lesquels M. de la Condamine voyagea de Marseille à Gènes, reçurent à Antibes une lettre de leur banquier à Gènes, signée Grimaldi, qui leur envoyoit deux felou-

ques. Ne le connoiſſant pas perſonnellement, ils le traitèrent d'excellence à tout haſard dans leur réponſe, à cauſe du nom de Grimaldi; mais ils ſurent enſuite que ce banquier étoit le frère de l'ambaſſadeur d'Eſpagne.

Les effets publics dans un Etat libre & commerçant ne rapportent jamais qu'un petit intérêt: à Gènes, les *Luoghi* ou actions produiſent trois pour cent, & les fonds de terre un peu moins.

Les Génois ſont très-fins & très-intelligens dans le commerce; les moins cultivés ont un talent ſingulier pour les affaires d'intérêt; ils ſont attentifs à toutes les circonſtances favorables au commerce, il y a des marchands à Gènes, qui dans la cherté de 1764, ont gagné ſept à huit cent mille livres ſur les blés.

Les Génois reçoivent du ſucre, du cacao, de l'indigo & autres marchandiſes, par des vaiſſeaux anglois & hollandois; ils envoient ces marchandiſes en Eſpagne, & en tirent des piaſtres; ſouvent on permet à nos frégates de ſe charger du tranſport des eſpèces, pour éviter le riſque des corſaires. On attendoit à Gènes, quand j'y étois, la frégate la Chimère, qui rapportoit ſix cent mille piaſtres, les frégates angloiſes en apportent auſſi; le capitaine a un pour cent, ce qui rend ces permiſſions très-lucratives. La piaſtre gourde du Pérou ou du Mexique, qu'on appelle auſſi patagon, eſt évaluée cinq livres trois ſols dans nos monnoies; elle vaut à Lyon cinq livres dix ſols, & à Gènes ſix livres dix ſols, monnoie du pays.

Il y a plus de cent bâtimens de Gènes qui commercent ſous le pavillon anglois, dont les capitaines, quoique ſouvent Génois, ont ſervi en Angleterre & obtenu des lettres de capitaine anglois; d'autres commercent ſous pavillon françois: la république n'eſt pas aſſez forte pour protéger ſon commerce maritime contre les Barbareſques, &

ses sujets trafiquent le plus qu'ils peuvent sous pavillon étranger, comme nous l'avons déjà dit.

Il y a aussi des bâtimens Hollandois, Suédois, Vénitiens, qui servent au commerce des Génois (1).

Gènes tire des vins de Naples, de Marseille, de Catalogne. Les Génois envoient nos vins de Bourgogne & de Champagne en Lombardie & en Allemagne; ils tirent du poisson salé de la Hollande & de Hambourg; enfin ils font un cabotage considérable à Marseille & à Livourne, avec des huiles, des vins & autres denrées.

Ils gagnent, par exemple, ou sur les sucres de Marseille, ou sur ceux de Lisbonne, au moyen de l'entrepôt qu'ils font chez eux des uns & des autres, suivant l'occurrence; ce commerce utile à ceux qui le font, l'est également à ceux vers qui il se porte, en conservant toujours en Europe un équilibre des productions nécessaires. Il nous importe qu'il y ait ainsi toujours des yeux ouverts sur nos besoins, & des gens intéressés à les prévenir.

On prétend que la population & le commerce de Gènes vont en diminuant, & l'une des raisons de cette diminution est, que beaucoup de marchandises d'Allemagne, qu'on envoyoit de Hambourg à Gènes, pour l'Espagne & même l'Amérique, vont actuellement à Trieste.

Les champignons secs sont un objet de commerce très-lucratif pour les Génois, ce qui paroîtra peut-être singulier; on assure qu'il produit huit cent mille livres: l'Espagne seule en tire pour cinquante mille livres. Les habitans de la campagne en ont tout le profit, car c'est le seul comestible qui ne paie pas d'entrée.

Les fleurs artificielles sont une branche consi-

---

(1) Ce droit d'asile a lieu dans le port de Gènes: un assassin même peut se sauver sur les vaisseaux étrangers qui sont dans ce port, excepté ceux des François.

dérable de commerce, & qui procure beaucoup d'argent à Gènes.

Les boîtes en vernis s'y font aussi très-bien ; la boutique d'un vernisseur, en face de l'église de la Magdelaine, a eu tant de réputation, il y a une quarantaine d'années, qu'on dit encore la *vernice della Madalena*, comme l'on dit à Paris le vernis de Martin.

On cite à Gènes parmi les choses d'industrie, des lampes à reverbère : il y en avoit dès 1756, dans les maisons particulières, avant qu'elles fussent communes à Paris ; mais les rues de Gènes, n'étoient éclairées que par des lampes de Madonnes, & partout ailleurs, elles étoient d'une obscurité profonde ; actuellement l'usage des reverbères devant les palais s'est accrû ; & l'on parle même d'en établir dans toutes les rues.

On remarque à Gènes l'art d'échaffauder les bâtimens d'une façon légère & sûre ; on n'y voit point de ces accidens qui sont fréquens chez nous pour les ouvriers.

On y voit aussi des machines particulières : une pour polir le marbre & une pour diriger les scies ; un moulin pour moudre les morceaux de pain secs, & en faire de la bouillie à l'usage des hôpitaux. Il y a à Lérici une machine particulière pour tirer les loteries de bijoux.

On construit quelques vaisseaux le long de la rivière de Gènes, comme à Sestri ; j'en ai vu un de cinquante canons sur le chantier de Pras, deux lieues à l'occident de Gènes.

On pourroit faire à la fois au Lazaret, qui est à l'orient de Gènes, dix vaisseaux de guerre en deux ans, & dix autres le long de la côte : j'ai vu un ingénieur qui auroit offert de s'en charger, si des alliés de la république en avoient eu besoin ; il assuroit qu'on trouveroit dans le pays assez d'ouvriers pour les faire.

On y fait des pinques & des barques de cinq mille quintaux, ce qui revient à cent ſoixante tonneaux. On a conſtruit auſſi quelques vaiſſeaux de ſoixante canons, pour vendre à l'Eſpagne & au Portugal; on en a même fait pour Toulon dans la guerre de 1756 : nos officiers ne furent pas abſolument contens de la conſtruction, mais il ſeroit facile de les faire conſtruire ſur les plans & les gabaris que l'expérience a fait connoître pour les meilleurs, ſurtout en France, où cet art a été ſpécialement perfectionné.

Le courier de France arrive de Rome à Gènes le dimanche au ſoir; mais la malle n'entre que le lundi matin. Il part pour Antibes le lundi, au coucher du ſoleil, dans une felouque, & il y arrive ordinairement le mardi au ſoir.

Le palme de Gènes eſt de neuf pouces deux lignes, & non de huit pouces onze lignes & demie de France, comme on l'a imprimé. La *canna* des arpenteurs vaut dix palmes ou ſept pieds ſept pouces huit lignes. La *canella* eſt une meſure quarrée de douze palmes.

Le dépôt des meſures eſt vers le pont des Spinoli, dans l'endroit appelé *magiſtrato de' pâdri del commune*.

Une livre de France vérifiée exactement à Pavie ſur le poids de Charlemagne, qui eſt à la monnoie, ayant été peſée à Gènes, à la balance publique, par celui qui pèſe les monnoies, elle s'eſt trouvée de dix-huit onces treize deniers, poids de Gènes : le Père Croſa, procureur du collége de Gènes, a trouvé dans les regiſtres de cette maiſon, qu'en 1716 on avoit eu un poids de France qui s'étoit trouvé peſer également une livre ſix onces treize deniers poids de Gènes. Ainſi la livre (ou les douze onces de Gènes) appelée *peſo ſottile*, vaut dix onces deux gros & ſoixante-un grains, poids de marc. Le *robo* ou *rubo* eſt de vingt-cinq livres, *a peſo ſottile*,

sottile, ou de douze onces chacune. Le *cantaro* est de six *rubi*, ou de cent cinquante livres, qui valent quatre-vingt dix-sept livres de France.

Le poids que l'on emploie pour les marchandises pesantes, *peso delle legna*, est le *rotolo* de dix-huit onces.

Le *cantaro* est de six *rubi*, de vingt-cinq livres, il contient donc cent *rotoli*.

Le *peso* est de cinq *cantara*, qui reviennent à quatre cent quatre-vingt-cinq livres de France.

L'once d'or est divisée, comme la nôtre, en cinq cent soixante-seize grains; chez les orfévres, elle se divise d'abord en cent quarante-quatre *carats*, & le *carratto* en quatre grains.

A la monnoie, l'once d'argent se divise en vingt-quatre *denari*, & le *denaro* en vingt-quatre grains: ce qui fait toujours le même nombre de grains.

Il y a d'autres marchands qui divisent l'once en seize dragmes, *drame*, & la *drama* en trente-deux grains, ce qui fait en tout cinq cent douze grains.

La livre numéraire de Gênes, vaut environ seize sols & six ou huit deniers de France, quelquefois dix-sept sols; cela varie suivant qu'on l'achette avec des piastres, ou des sequins, ou des louis d'or. Nos louis se prennent chez les marchands pour trente livres deux sols, mais cela varie encore suivant l'abondance des espèces. Le prix de la *Grida*, c'est-à-dire, du tarif, est un peu moindre.

Il y a dix *parpayoles* dans une livre; ainsi la *parpayole* de Gènes vaut près de vingt deniers, monnoie de France.

La *genovina* est une monnoie idéale, qui est reputée huit livres de Gènes; mais il y a aussi une *genovina* qui vaut environ neuf livres douze sols de Gènes, quand elle est de poids, & plus communément neuf livres ou sept livres de France.

Le vin se mesure par flacons, *fiaschi*; deux *amole*

font le *fiasco* ; quarante cinq *fiaschi* font le *barile*, & deux *barili* composent la *mezzarola*.

La mine de bled est quelquefois prise pour mesure, quelquefois on l'achette au poids, alors on la demande de douze *rubi*, ou de deux *cantara*, qui font trois cent livres de douze onces chacune, ou à *peso sottile* ; si elle pèse moins, on exprime la différence en *rotoli* : le prix de la mine de bled est ordinairement de vingt-cinq livres de Gènes, ou de vingt livres douze sols de France, ce qui revient à vingt-cinq livres neuf sols le setier de Paris.

Le riz s'évalue aussi par *cantares* ou *rotoli* de Gènes.

Les boulangers vendent des pains molets qui coûtent deux sols, & qui pèsent environ cinq onces, plus ou moins, suivant le prix des grains.

La viande a été fixée en 1784, à huit sols la livre de veau, & sept sols quatre deniers la livre de bœuf, mais les bouchers se donnent souvent la liberté d'excéder la taxe, parce qu'on n'y veille pas avec assez de soin. Les huit sols la livre font neuf sols & demi, poids & monnoie de France, & les sept sols quatre deniers font huit & demi la livre de France; c'est à-peu-près comme à Paris.

On y fait beaucoup de pâtes, maccaroni vermicchi, dont nous avons parlé ; elles coûtent deux parpayoles la livre de Gènes, ou cinq sols deux deniers la livre, poids & monnoie de France. Les Génois font venir le bled de Sicile pour faire les pâtes.

Le sel s'achette à Trapani en Sicile, à Evisa, (c'est l'isle d'Iviça) & à la Matta en Espagne ; il revient à trois livres & demie la mine, qui pèse quinze *rubi*, mais qui varie depuis treize jusqu'à dix-huit ; en détail le sel se vend trois sols quatre deniers la livre de Gènes, ou quatre sols quand il est pilé, ce qui revient à cinq sols deux deniers, poids & monnoie de France.

Cristophe Colomb est certainement le plus célèbre des Génois ; on croit en général qu'il étoit du

petit village de Cuculetto, qui est à cinq lieues de Gènes, sur la rivière du Ponant, dans lequel il y a encore des pêcheurs qui disent être de ses parens. D'autres croient qu'il étoit de Cogireo; son père étoit marchand à Savone, comme nous le dirons bientôt. Lorsque Colomb eut pris la résolution de tenter par mer la découverte d'un nouveau monde, il s'adressa d'abord à la république de Gènes (vers l'an 1485); mais occupée alors à la guerre contre les Turcs & contre les Florentins, elle n'eut aucun égard à ses propositions; il fut obligé ensuite de s'adresser au roi de Portugal, à celui d'Angleterre, enfin à Ferdinand, roi d'Arragon; qui lui confia un vaisseau & deux caravelles, avec lesquels il partit le 3 Août 1493, & débarqua le 11 Octobre dans l'isle de Guanahami. Nous en parlerons encore à l'article de Savone.

Le pape Grégoire VII, suivant plusieurs auteurs, étoit de Savone, dans l'Etat de Gènes; il s'appeloit Ildebrand, Bénédictin, qui fut élu pape en 1073, à cause de son mérite.

Le pape Innocent IV s'appeloit *Sinibaldo Fiesco*; il étoit Génois; ce fut le premier qui bénit la rose d'or, & qui donna le chapeau rouge aux cardinaux, pour les faire souvenir qu'il falloit être toujours prêt à verser son sang pour la religion; il mourut en 1254.

Le pape Adrien V étoit de la même famille, & neveu d'Innocent IV; il ne régna que quarante jours. Nicolas V étoit de Sarzana, près de Gènes, il s'appeloit Lucano; il étoit si célèbre par son savoir, que dans le cours d'une année, il fut fait évêque, cardinal, & pape le 16 Mars 1447; il mourut en 1455. Sixte IV étoit de Savone; il s'appeloit *Francesco della Rovere*; il mourut en 1484, après treize ans de pontificat. Innocent VIII s'appeloit Jean-Baptiste Cibo, il étoit Génois, & il mourut en 1492. Jules II, dont nous avons parlé si sou-

vent, étoit neveu de Sixte IV, & de la famille de Rovere, il mourut en 1513. Urbain VII, Génois, s'appelloit Jean-Baptiste Castagna; il ne fut pape que pendant douze jours, & mourut le 27 Septembre 1590. Je ne parlerai pas ici d'un grand nombre de cardinaux & des évêques Génois, dont le catalogue se trouve dans les *Saggi Cronologici*, plusieurs se sont distingués dans le sacré collége.

Parmi les militaires, on peut citer un grand nombre de héros.

Guillaume Embriaco, qui aida beaucoup à la prise de Jérusalem, en 1098 & 1099.

Ansaldo Doria, qui prit Armeria & Tortose en Espagne, en 1147.

Thomas Spinola, qui se signala contre les Pisans, en 1283.

Hubert Doria, qui défit l'armée navale des Pisans à la Meloria, en 1284.

Lamba & Luciano Doria, qui se distinguèrent contre les Vénitiens, le premier en 1298, & le second en 1379.

Renier Grimaldi, qui étant au service de Philippe-le Bel, avec seize galères, défit les Flamands en 1304.

Opicinius Spinola, qui après avoir donné sa fille au fils de l'empereur Paleologue, amena ce prince en Italie, & le fit marquis de Montferrat, vers l'an 1307.

Branca Doria, qui posséda long-temps le royaume de Sardaigne, vers l'an 1334.

Paganus Doria, qui battit la flotte des Grecs, des Vénitiens & des Catalans, qui s'étoient ligués ensemble, en 1352.

Pierre Fregose, qui conquit le royaume de Chypre, en 1373.

Pierre Doria, qui assiégea Venise en 1379.

Jean Grimaldi, qui remporta une victoire sur les Vénitiens, en 1431.

Blaise Assereto, qui défit près de Gaëte les Arragonois, & fit prisonnier le roi Alphonse, le grand-maître de l'ordre de S. Jacques, & quantité de noblesse, en 1435.

Ambroise Spinola, célèbre dans les guerres de Flandre contre la Hollande; vers l'année 1603.

De nos jours encore, il y a un Spinola, officier général dans la marine d'Espagne, un maréchal Pallavicino, au service de l'empereur, un Grimaldi, ministre d'Etat en Espagne.

Le comte Cristiani, chancelier de l'Etat de Milan, dont nous avons parlé, & qui est mort pauvre, au comble des honneurs, étoit originaire de Gènes.

Parmi les personnages distingués qui vivent actuellement à Gènes, le plus célèbre est M. le marquis Lomellino, (Agostino, fils de Bartolomeo); il a été doge en 1762; il avoit été envoyé extraordinaire de la république à Paris, où il étoit dans sa plus grande relation avec nos mathématiciens. M. d'Alembert lui dédia en 1749, ses recherches sur la précession des équinoxes, parce qu'il lui connoissoit les plus grandes connoissances dans la haute géométrie. M. Lomellini a donné, en 1765, la traduction de l'art de peindre de M. Watelet, sous le nom de *Nemillo Caramicio*; son talent pour la poésie est aussi rare que ses connoissances en mathématiques, on a imprimé plusieurs fois quatorze sonnets qu'il fit, vers 1750, sur l'astronomie; on y trouve des idées sublimes, rendues en vers harmonieux, tels sont ceux où il exprime l'action du soleil sur les comètes qu'il éclaire, & qu'il retient dans leurs orbites.

E alle Comete che in remota parte
Sembrano senza legge andar vaganti,
E lume e moto e legge il sol comparte.

Il a fait des assauts de poësie avec la célèbre improvisatrice Corilla, qui lui écrivoit des lettres

& des sonnets en vers ; il lui répondoit sur les mêmes rimes, & sur les mêmes mots ; ce sont-là pour lui les délassemens d'une pénible administration ; car il ne va point du tout dans les sociétés & dans les cercles. Par une suite de son ancien goût pour la physique, il a fait mettre en 1778 un conducteur sur sa belle maison de campagne, & il a été imité par plusieurs autres personnes distinguées.

J'ai parlé à l'article de Parme de Frugoni, Génois, qui étoit regardé comme un des premiers poëtes de l'Italie.

L'académie des *Addormentati* a produit autrefois des gens de mérite, tels que Richieri, poëte célèbre ; elle s'assembloit dans le jardin Lomellini, mais il en reste à peine quelque souvenir actuellement ; la politique, le commerce, le jeu ont partagé long-temps l'attention des Génois.

Il y avoit cependant lorsque j'étois à Gènes des poëtes distingués, tels que le P. Granelli, le marquis Toriglia, M. Richieri, M. Masnata, M. Ageni, qui étoit ministre de la république à Londres, & M. Gastaldi qui résidoit à Turin en qualité de ministre de la république : il a été ensuite secrétaire d'Etat à Gènes.

Cavalli a fait des poësies en génois, qui mériteroient qu'on apprît cet idiome.

M. Campi, archiviste du palais, étoit connu par son érudition.

Le P. Giustiniani, Bénédictin à Ste. Catherine, a travaillé à plusieurs articles de la Gazette littéraire.

Je n'ai point connu d'autres mathématiciens que M. Lomellini & M. François-Rodolph Correard, ex-Jésuite François ; celui-ci est né à Lyon, en 1725, il a travaillé long-temps à l'observatoire de Marseille avec le P. Pezenas & le P. la Grange ; on l'avoit envoyé professer la théologie à Avignon, & lors de l'extinction des Jésuites, il fut appelé à Gènes pour y professer les mathématiques.

De tous les gens de lettres que j'ai cités, il restoit en 1784, MM. Lomellini, Toriglia, Ageni & Correard. Mais il faut y ajouter des poëtes qui se distinguent actuellement : Jérôme Pallavicini, Nicolas Cataneo, Constantin Balbi & un savant professeur de théologie, le P. Capossa, qui est versé dans les sciences physico-mathématiques.

Il s'y est formé, en 1783, une académie des sciences & belles-lettres, composée de trente-deux personnes ; elle a publié ses statuts en 1784, & a tenu une assemblée publique dans le palais de la république, où le doge actuel, Airoli, a lu des vers agréables pour remercier l'académie. On compte parmi les nouveaux académiciens, le P. Massucco, le P. Salvi, qui a publié deux tragédies, Calto & Svarano, & des poëmes sacrés ; M. Jérôme Pallavicini, que j'ai déjà cité. M. George Viani, célèbre par un *Essai poëtique*, & par un ouvrage très-agréable, intitulé : *Glycère*, & le P. Laviosa.

L'université est au collége de la rue Balbi ; il y a encore un collége des Ecoles-Pies, qui est très-fréquenté ; un séminaire où il y a des classes particulières, & quatre colléges ou fondations, dont les boursiers vont aux écoles de l'université.

Depuis quelques années on a pris des soins pour étendre l'instruction à Gènes ; on a choisi d'habiles professeurs pour l'université ; il y a trois bibliothéques publiques, une entr'autres qui est ouverte toute la journée, & même au commencement de la nuit. Il y a quelques bibliothéques particulières, des manuscrits, des éditions rares, & quelques cabinets d'histoire naturelle, surtout chez M. Jaques-Philippe Durazzo; cette science commence à y être cultivée.

Il y avoit autrefois un observatoire de M. Salvaggi ; mais ses instrumens sont aujourd'hui dans la Casa Costantino Pinelli, hors de la porte de Carbonara, & l'on n'en fait plus d'usage.

CHAPITRE XXV.

Des environs de Gènes, & de la côte du Levant.

Les maisons de campagne des Génois sont aussi magnifiques & aussi dignes de la curiosité des voyageurs, que leurs palais de ville; celle de Marçel, fils de Jaques-Philippe Durazzo, est à Cornigliano; il y en a soixante-dix à S. Pierre d'Arena; celle de la famille impériale seroit la plus belle maison de campagne de tout l'Etat de Gènes, si elle n'étoit pas aujourd'hui fort dégradée; on remarque aussi la maison de J. B. Grimaldi, celle du duc de S. Pierre Spinola, où logea Philippe V; celle d'Ambroise Doria, où logeoit le général Botta en 1746.

A Albaro, qui est à la partie orientale de Gènes, celles de Brignole, Justiniani, Saluzzo-Corigliano.

A Sestri, deux lieues au couchant, la maison de Madame Livia Mari-Spinola.

A Pegli, trois lieues au couchant, celles du prince Doria, & du sénateur Augustin Lomellini.

A Albisola, dix lieues au couchant, celles de Rovere, & du sénateur Marcellino Durazzo.

Nous avons parlé des bords de la Polcévera; ils sont couverts de maisons charmantes, depuis Campomarone, jusqu'à S. Pierre d'Arena; la plus renommée est celle de Marcellino Durazzo, à trois lieues de Gènes.

Je vais maintenant parcourir en détail les côtes méridionales de l'Etat de Gènes & des environs, depuis Carrara, qui est à vingt-deux lieues à l'orient de Gènes, jusqu'à Nice, qui est à l'occident, à la distance de trente-deux lieues en ligne droite.

La partie orientale des côtes de Gènes s'appelle

riviera di Levante; on y trouve d'abord Bisagno, à la porte même de la ville. Deux lieues plus loin, Nervi, bourg agréable & bien peuplé, en bon air, où l'on voit beaucoup de maisons de campagne des Génois. Ce canton est renommé par la douceur du climat & la beauté des fruits.

Recco à quatre lieues de Gènes est un bourg considérable, à la suite duquel est Camogli; il y a une colline très-habitée.

Rapallo, à six lieues de Gènes, est un bourg situé sur le golfe du même nom.

L'on y voit dans l'église des Augustins un tableau de Pierino del Vaga, qui représente Notre-Dame, S. Augustin & Ste. Monique.

A la partie occidentale du golfe de Rapallo est Portofino, en latin *portus delphini*, qui est un port vaste & sûr pour les vaisseaux; les huiles de ce canton ont de la réputation. Aux Benédictins de Portofino, il y a des peintures fort anciennes & qui sont bonnes, & une sainte famille du Parmesan. On montre dans ce village la prison de François premier.

Dans le même golfe se trouve Ste. Marguerite, où il y a une maison de plaisance délicieuse de Marcel Durazzo, & une église dédiée à Ste. Marguerite, où sont deux bons tableaux de François Floris.

Dans le village de Pagana, l'on voit un bel ouvrage de Vandick, qui est à l'église de S. Michel. C'est un Christ sur la croix, avec le portrait du fondateur de la chapelle, représenté au pied de la croix.

Chiavari à vingt-cinq milles ou à huit lieues de Gènes, est une ville très-peuplée & très-commerçante, bien bâtie, dans une plaine agréable & fertile. L'église paroissiale est belle, on y voit quelques bonnes peintures, ainsi que dans la maison Falconi. Cette ville fut la patrie du pape Innocent IV.

Le village de Lavagna n'est séparé de Chiavari que par la rivière de Lavagna. On remarque dans

l'église paroissiale une annonciation du Mérani, une assomption du Piola, & quelques autres tableaux estimés.

L'ardoise qu'on appelle *pietra di Lavagna*, est extrêmement commune à Gènes, à cause de la carrière considérable qui est près de Lavagna. Le fond de la montagne de Gènes paroît être principalement schisteux; la ville est bâtie de schistes, remplies de veines de spath ou de quartz; toutes les montagnes depuis Gènes jusqu'à Ottagio sont de ces mêmes pierres, & les villages y sont couverts d'une ardoise qui est d'un beau noir & meilleure que celle que l'on emploie à Gènes. Tout ce canton semble donc être un pays schisteux, & par conséquent de l'ancienne formation; il y a cependant aussi de la pierre à chaux, & l'on exploite de beaux marbres; mais on observe quelquefois que le terrain des pierres calcaires se termine dans celui des schistes.

Les rivières qui sont auprès de Gènes roulent des cailloux de schistes, de granits, de porphires, & de marbres; ces matières viennent de plus haut.

Sestri di Levante, deux lieues plus loin, est un petit endroit jadis plus considérable, placé sur une péninsule, ou langue de terre, baigné par la mer des deux côtés. A la partie qui est du côté de Gènes, il y a un golfe très-vaste & où les vaisseaux sont en sureté. Sestri est la résidence de l'évêque de Brugnato, petite ville qui est dans les terres. Les Génois y ont aussi des maisons de plaisance & le vallon en est agréable.

Le golfe de la Spezia ou Specie, à vingt lieues à l'orient de Gènes, est un port des plus beaux, des plus vastes & des plus sûrs que la nature ait formés, ou plutôt un assemblage de plusieurs ports, tous extrêmement sûrs & capables de contenir plusieurs armées navales.

A la partie occidentale du golfe est une petite ville assez jolie, appelée *Porto Venere*, avec un

port considérable & un château sur la hauteur. L'église qui est au pied du château est sur une belle esplanade, dont la vue domine sur tout le golfe & sur la mer. Vis-à-vis est l'isle Palmaria, où l'on prétend qu'il y a des restes du monastère de Santa Venere, qui a donné son nom à la ville.

Les environs de Porto Venere ont été décrits par M. Spallanzani dans le second volume de la société italienne.

On a construit des forts aux deux embouchures du golfe de la Spezia : vers celle qui est la plus vaste, il y en a un bâti sur un rocher absolument isolé, mais dont les fortifications s'unissent à un château placé en terre-ferme.

Il y a aussi un lazaret très-vaste, composé de deux grands bâtimens, l'un pour les marchandises, l'autre pour les hommes qui doivent faire la quarantaine.

La petite ville de la Spezia est bâtie au fond du golfe ; elle est peuplée & commerçante, le territoire en est fertile, les Génois y ont de belles maisons. Le fort de Ste. Marie, bâti sur la côte, sert à la défendre contre les corsaires.

Lerici est un gros bourg qui est sur le même golfe de la Spezia, avec un port large & profond. C'est-là qu'on s'embarque ordinairement pour aller à Gènes, quand on vient de la Toscane.

On lit dans l'ouvrage de Salmon (1) & dans plusieurs autres livres, qu'au milieu du golfe de la Spezia il y a une source d'eau douce (*Mém. de l'Acad.* 1757). D'autres ont dit que c'étoit une fable ; des personnes qui avoient visité l'endroit rapportoient, il est vrai, que la mer y étoit toujours agitée, y bouillonnoit sensiblement, ce qui pouvoit venir de quelque éruption d'eau souterraine ; mais les uns disoient que

(1) *Storia moderna o sia stato presente di tutti i popoli*, &c. On accuse cet auteur de beaucoup d'inexactitudes.

l'eau puisée à différentes profondeurs se trouvoit salée ; les autres assuroient qu'elle l'étoit moins que partout ailleurs ; enfin cette fontaine singulière a été visitée & décrite par M. Spallanzani dans le second volume de la société italienne ; elle est à un mille de la Spezia & à soixante - cinq pieds de la terre ; elle soulève de quelques pouces le niveau de la mer, & y forme une convexité de vingt pieds de diamètre, où les bateaux ne sauroient rester : l'eau en est toujours trouble, lors même que celle de la mer est la plus claire. L'eau de la surface est moins salée que celle de la mer, & à la profondeur de trente huit pieds & demi, où la source sort de terre, elle est douce, plus froide que celle de la mer & fort trouble.

Il y a d'autres exemples de pareilles singularités, de même que des eaux chaudes au milieu d'une eau froide. A Pusteny près Tirnaw en Hongrie on dit qu'il y a au milieu du fleuve Wag une source si chaude, que le thermomètre de Réaumur y monte à cinquante-deux degrés ; & cette chaleur se renouvelle & se conserve sans se communiquer au reste du fleuve.

SARZANA est une ville située dans l'intérieur des terres à vingt-trois lieues de Gênes, à l'extrémité de l'Etat de cette république qui a pour limite le fleuve Magra. Sarzana est fortifiée & défendue par un château qui est sur la colline appelée *Sarzanella*. La ville de Sarzana fut la patrie de Nicolas V & de Sixte IV ; Innocent III y transféra en 1204 le siége de l'évêque de Lune ou Luni, ancienne ville ruinée par les Normands, & l'évêque prend le titre d'évêque de Luni & de Sarzana. Le territoire de cette ancienne ville s'appelle encore *Lunigiana*. La plus grande partie du côté du levant dépend du duché de Massa, & la partie occidentale dans laquelle est Sarzana appartient à la république de Gènes, à qui elle fut cédée par Côme I, grand duc de Toscane, en échange de Livourne.

L'église principale de Sarzana est assez bien bâtie & ornée de statues de marbre ; il y a aussi quelques bonnes peintures, telles que le tableau de la chapelle Casoni, qui est de Solimène, & celui de S. Joseph, du Spagnoletto de Bologne. Le peintre qu'on appelle *Sarzana* du nom de sa patrie y a laissé beaucoup de ses ouvrages, qu'on voit dans diverses églises de cette ville.

CARRARA est une petite ville ou un bourg de trois mille cinq cent habitans (1), qui est à une lieue de la mer dans le duché de Massa, à vingt-cinq lieues de Modène, de Gènes & de Florence, & à trois lieues de Sarzana ; ce lieu n'est remarquable que par les carrières de marbre qui l'environnent, & par le grand commerce qu'on en fait. On compte à Carrare & dans les environs douze cent personnes employées à tirer le marbre, le transporter, le dégrossir, le scier, le polir ou le sculpter.

Ces fameuses carrières étoient connues des anciens : on voit encore celles qu'ils avoient ouvertes, & d'où l'on tira le marbre du Panthéon.

Targioni dans ses voyages en Toscane, que j'ai cités dans le second volume, en a traité quant à la partie historique, & M. Spallanzani dans le second volume de la société italienne, pour la partie de l'histoire naturelle ; il a passé quinze jours à examiner la structure de ces montagnes & les différentes matières qui les composent ; il s'est assuré que les carrières abandonnées depuis le temps des anciens Romains n'ont point été regénérées ; il s'est formé seulement dans quelques endroits une croute de stallactite. Il n'y a point trouvé de corps marins, mais des pyrites ferrugineuses de trois lignes de

(1) M. Rolland dit que c'est un bourg de quinze cens habitans ; mais en comptant quatre villages qui sont autour de Carrare, on estime qu'il y a huit cens familles, & à-peu-près trois mille cinq cens habitans.

diamètre, & du criſtal de roche en petits grains, qui cependant ſe trouve rarement ſur une baſe calcaire; on m'a dit en avoir vu de travaillés & qui avoient beaucoup d'éclat.

La plus grande partie de ces montagnes, ſur une longueur de deux lieues, eſt de marbre depuis la baſe juſqu'au ſommet, & elles ont juſqu'à quatre cent toiſes de hauteur; le marbre ſe tire d'en-haut, ou du moins à cent cinquante toiſes de hauteur, mais peu-à-peu les fouilles parviendront au-bas de la montagne. La plus belle carrière eſt effondrée; c'eſt celle d'où l'on avoit tiré les ſtatues de Ste. Françoiſe, les tombeaux d'Alexandre VII & d'Urbain VIII à Rome, & une figure qui eſt à S. Jean de Latran.

La carrière de Polvaccio eſt la meilleure de toutes; celle du Betoglio donne un marbre très-blanc, mais qui a moins de conſiſtance. Les trois gorges principales où l'on tire le marbre ſont à un quart de lieue l'une de l'autre.

On trouve ſouvent une bande verticale de blanc veiné; à côté du beau blanc le bardillo, bleu turquin, ſe trouve dans le bas près du blanc veiné.

Quelqueſois on ſuit horizontalement une veine de beau marbre fort avant ſous la montagne; il y a deux carrières de cette eſpèce; mais par ce moyen on n'a que des blocs aſſez petits.

Il y a des couches horizontales & des couches qui ſont inclinées comme la montagne; elles ſont ſéparées par un *poil* ou fente imperceptible qui fixe la largeur des blocs: quant à la longueur on la détermine par les convenances; on creuſe une tranchée d'une fente à l'autre dans la largeur du bloc & à la profondeur qu'on veut lui donner. Quand on a creuſé aux deux extrémités & au-deſſous, on y enfonce des coins de fer de chaque côté, on frappe ſur ces coins, la pièce ſe détache, & preſque toujours aſſez droit; les ouvriers ſe ſervent de ces

coins avec beaucoup d'adresse & parviennent à diviser le marbre comme il leur plaît. Quelquefois cependant on est obligé de faire jouer la mine quand on a perdu le joint des couches : lorsque les fibres sont courbes, disent les ouvriers, le marbre se lève toujours mal.

En général on n'a pas besoin de creuser la montagne, & l'on travaille à l'air, ce qui est plus commode ; mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de la montagne, & qu'on y a formé une voûte, si elle est bonne à exploiter, on a pas beaucoup de peine à tirer le marbre en faisant entrer les coins dans les fentes qui séparent les couches ; communément on travaille sur un sol qu'on pratique exprès, mais quelquefois les ouvriers sont obligés de se suspendre à des cordes.

Souvent on est obligé de laisser tomber les blocs au pied de la montagne, & la plupart se cassent par cette chûte.

Lorsque les pièces sont petites ou d'une moyenne grandeur, on les place sur des chariots fort bas à quatre roues pléines, auxquels on attèle six à sept paires de bœufs & quelquefois même jusqu'à vingt-cinq paires, pour les conduire à la marine, c'est-à-dire, au rivage. Mais lorsque le bloc est de plus de trois cent pans ou cent quatre-vingt-cinq quintaux, (& il y en a de mille) on emploie une autre méthode : on fait des trous de trois pouces en quarré & de cinq pouces de profondeur aux extrémités du bloc, on y fait entrer des clefs que l'on force avec des coins ; on y attache des cables, on plante de gros pieux dans la montagne, & avec des cabestans on descend les pièces au poge, c'est-à-dire, au-bas de la montagne. On les met sur des traverses ou poutrelles de bois savonnées, sur lesquelles on fait glisser la lisse qui porte le marbre, au moyen des bœufs qui le tirent & des barres de fer qui le poussent. Au bout de ces poutrelles on en ajoute

d'autres, & ainsi successivement jusqu'au rivage éloigné d'une lieue, mais dont le chemin est très-beau.

On a voulu creuser un port, mais les atterrissemens de la mer s'y opposent; on est obligé d'employer des espéces de chaloupes qui viennent sur le rivage : on soulève le marbre avec des mouffles pour le descendre dans la chaloupe placée sur des pièces de bois bien graissées, & qu'on fait avancer à terre avec des moulinets; si la chaloupe est trop haute, on élève le chemin à la hauteur de son bord avec du sable & des pierres. On y place les pièces de bois, & avec des cabestans placés dans la chaloupe on fait glisser & monter le marbre jusque dans ce bâtiment, qu'on remet à flot en le lançant pour aller au grand navire destiné à le transporter à Livourne si c'est pour l'Angleterre, à Marseille si c'est pour la France, &c.

On extrait quelquefois des blocs de neuf pieds sur six & quatre, ou de quarante milliers; on prétend même qu'on en a eu de cent milliers, surtout en *chiaro ordinario*, marbre qui tire sur le bleuâtre, mais qui devient blanc à l'air; il suffit pour les figures destinées à des jardins, & ne coûte que la moitié du beau marbre blanc; celui-ci est sujet à jaunir, & les grands blocs sans aucune veine sont très-rares.

On perd toujours trois fois plus de marbre qu'on n'en vend, soit en faisant les fossés ou tranchées pour enlever le marbre, soit en écarrissant les blocs, & en ôtant le mauvais marbre qui se trouve à côté du beau; aussi l'on bâtit des maisons en marbre dans le pays, & l'on en voit partout.

Le travail de ces carrières est pénible & même dangereux; les ouvriers sont hardis : ils gagnent jusqu'à quarante ou cinquante sols par jour; ils ne travaillent que jusqu'à deux heures (1).

(1) M. Rolland dit qu'ils ne gagnent que vingt-cinq sols.

Le beau marbre blanc ſtatuaire de première qualité coûte ſur les lieux trois livres de France le *pan* ou le palme cube romain, qui pèſe à-peu-près ſoixante-deux livres; car le pied cube pèſe cent quatre-vingt-dix livres (1); ainſi il revient à neuf livres le pied cube de France. Les blocs très-petits ne coûtent que cinq livres, les plus gros en coûtent douze.

On peut avoir pour deux cent livres le bloc néceſſaire pour une figure en pied de grandeur naturelle. On paie une livre le *pan* du blanc veiné, trois livres le *portor* ou noir, veiné de jaune, cinq livres le marbre de Saraveſe ou brèche violette, ſix livres la brèche de Furno, qui eſt un marbre violet, rouge, blanc & jaune. Le marbre qui coûte ſix livres ſur les lieux revient à ſoixante quand il eſt rendu à Paris; il y vient par Rouen, & il faut au moins trois mois pour le trajet.

Il part chaque année environ cent navires chargés de marbres, portant chacun cinquante tonneaux ou mille quintaux de marbre, tant brut que travaillé.

On paie un droit de deux ſols par *pan* de marbre brut, & deux livres par paire de bœufs, qui tranſportent les ouvrages travaillés; ce droit rapporte au duc de Modène ſoixante mille livres de Gènes, ou près de cinquante mille liv. de France.

Les principaux habitans de Carrare, nobles ou bourgeois, poſsèdent en propriété les carrières ou caves, & les font exploiter; ils commercent avec toutes les nations d'Europe, & même avec l'Aſie & l'Afrique; les ſeigneurs du pays font travailler près de mille payſans dans les trois vallées, ſur une étendue de quatre à cinq lieues. Tout le monde y eſt marchand, chacun a le droit d'avoir une car-

(1) Cependant on prend ordinairement le pan pour un quintal, quoiqu'il ne doive peſer que quatre-vingt-quatre liv. romaines.

rière : les communautés concèdent à bon marché les montagnes qui leur appartiennent. MM. Magnani, Urfulini, comtes del Medico, font ceux qui fourniffent le plus ; les Urfulini font des crédits de quarante à cinquante mille livres ; ils fourniffent les bâtimens du roi, dans les magafins duquel on eft obligé d'acheter le marbre, à moins qu'on n'ait une permiffion du directeur-général des bâtimens.

La grande difficulté du choix, ainfi que celle du tranfport, a fait que bien des fculpteurs ont été féjourner & ébaucher leurs ouvrages à Carrare. M. Slotdz y paffa plus d'un an. M. Guyard y fut pendant quatre mois pour fon Gladiateur, qui eft chez M. Boutin ; M. Lucas, habile fculpteur de Touloufe, en 1774, pour le bas-relief du canal de Touloufe. *Canaux de navigat.* art. 149.

Il y a beaucoup de fculpteurs dans le pays ; la communauté a fait bâtir une maifon pour l'inftruction des jeunes gens ; on y fait beaucoup de copies des antiques, furtout des Vénus ; on peut avoir une figure de cinq pieds pour deux cent cinquante livres, des buftes pour cent livres. M. Jori y a fait faire quatre vafes de fept pieds & demi, y compris le piédeftal, pour quatre cent vingt livres chacun. Auffi dans les églifes, dans les maifons, partout on trouve des ftatues de marbre, mais le travail n'en eft pas précieux.

Les habitans font fort hofpitaliers & accueillent les étrangers.

Les environs de Carrare font cultivés, on y sème du froment, même fur des terraffes qui font les unes au-deffus des autres, jufqu'au fommet des montagnes.

On y voit beaucoup d'oliviers & de châtaigniers. Il fort du milieu de la vallée une belle fource, où l'on pêche de bonnes truites ; les orangers & les citronniers parfument l'air qu'on y refpire.

Il y a tout près de Carrare une grotte immenfe,

très-curieuse pour un naturaliste, & que M. Spallanzani a décrite dans le second volume de la société italienne.

Le village de Toran, une demi-lieue au-dessus de Carrare, a produit un sculpteur distingué, élève du Bernin, & qui fit avec lui la fameuse statue de Daphné.

La vallée de Seravezza, à quatre lieues de Carrare, du côté de l'orient, & qui dépend de la Toscane, produit aussi du marbre blanc; & les statues des Médicis à Florence, faites par Michel-Ange, en furent tirées, parce que le grand-duc vouloit se passer du prince de Carrare; mais ces carrières sont difficiles à exploiter. On y trouve aussi de la brèche violette; c'est delà que viennent les colonnes du baldaquin des grands Augustins, qui étoient autrefois sur la place des Victoires pour soutenir des fanaux.

On vend à Carrare du marbre jaune de Sienne & d'Espagne, dont on fait des cheminées, des tables, des vases, &c. M. Rolland, T. VI. p. 150.

Sur la route de Carrare à Lucques, à Pietra Santa, il y a des mines de fer; on traverse des montagnes désertes, d'où l'on descend dans une riche plaine où est la ville de Lucques, dont nous avons donné la description. Voyez Tom. III.

LA PARTIE OCCIDENTALE des côtes de Gênes conduit à Nice, & de-là à Antibe, la distance est d'environ trente-huit lieues; voici les principaux endroits de la route, que l'on peut faire en trois jours.

Sestri di Ponente 2 lieues de Gênes.
Savone 8
Finale
Albinga 3
San-Remo 10
Vintimiglia
Monaco 3
Nice 2
à Antibe 4

On trouve à six mille de Gènes, du côté de S. Pierre d'Arena, un sable noir magnétique, que l'on ramasse sur le bord de la mer, après les tempêtes : M. Butterfield en a parlé dans les Transactions philosophiques, N°. 244, & il a répété sur ce sable les expériences que le docteur Moulen avoit faites sur le sable de Virginie & des Indes. Transf. Philosf. N°. 197. Il y a aussi à Livourne une espèce de sable qui est naturellement très-magnétique & très-attractif. Transf. Phil. N°. 422, année 1734. Ce sable ferrugineux produit quelquefois des effets remarquables : j'ai su en Angleterre que l'amiral Hawe s'en étoit apperçu par le dérangement de ses boussoles, & avoit été obligé de descendre à terre pour en examiner la cause, & des Anglois se proposent même de l'exploiter en Amérique où il y en a.

Les trois premières lieues de la route de Nice se font par un chemin aussi uni qu'une allée de jardin, bordé de maisons de campagnes, qui sont de la plus grande somptuosité ; le reste de la route se fait par corniche, c'est-à-dire, presque toujours par un chemin raboteux, haut & bas, taillé sur le flanc de la montagne, où il n'y a souvent que ce qu'il faut à un mulet chargé, quelquefois dix-huit pouces seulement de largeur, on n'y va qu'au pas. Il y a une poste servie par des mules crampónnées, pour les courriers de France à Rome, & d'Espagne à Naples, qui sont obligés souvent de prendre cette route.

Ce chemin de la corniche est sur-tout pratiqué par ceux qui vont de Nice à Gènes, lorsque les vens sont contraires pour aller par mer, ce qui est très-ordinaire, parce que le vent d'est règne au moins deux jours sur trois dans ces parages.

J'ai ouï faire à quelques voyageurs une peinture effrayante de ces chemins : les sommets des rochers sur lesquels on passe en descendant & montant

alternativement des uns aux autres, font quelquefois saillie sur les ondes effrayantes, qui se brisent au-bas avec un mugissement épouvantable. On conçoit à peine comment les mulets s'en tirent en plein jour & par le temps le plus beau; la difficulté augmente dans l'obscurité de la nuit, (car les courriers ne s'arrêtent point) ou bien lorsque le roc, qui est glissant par lui-même, vient à être couvert de verglas, ou échauffé par un soleil brûlant, alternative presque continuelle. Le passage du Mont-Cenis est beaucoup plus commode; mais les Génois ne veulent pas rendre faciles les abords de leur pays. Au reste, les difficultés de la corniche n'empêchèrent pas l'armée de D. Philippe d'y passer; & j'ai vu même des voyageurs qui n'y avoient rien trouvé d'effrayant.

Au milieu de ces rochers, le voyageur fatigué ne trouve que de mauvais pain, du vin détestable & des œufs pour toute nourriture; mais la curiosité peut y attirer des amateurs de sites, de paysages & de vues maritimes. Rien n'égale en effet le charme pittoresque de ces montagnes, qui sont une branche des Alpes maritimes; elles sont séparées par des golfes, & dans chaque enfoncement on voit toujours, ou un bourg, ou un village; d'un côté, la mer offre un abyme, de l'autre, un roc se panche en demi-voûte, ou semble se perdre dans les cieux. Le nud de plusieurs de ces rocs tranche d'une manière pittoresque sur l'ombre noire que présentent d'épaisses forêts de pins conservées avec le plus grand soin dans tout l'État de Gènes. Les accidens de lumière, que la disposition des nuées produit sur la mer, enfin les vaisseaux qui la couvrent, tout cela fait un spectacle admirable.

La difficulté commence au-dessus de Voltri, qui est à trois lieues de Gènes, & les voitures ne peuvent aller au-delà.

De Voltri à Rizzano, il y a une lieue & demie

d'un chemin escarpé. Ce village est environné de belles prairies en montagnes.

De Rizzano à Vareggino, il y a quatre lieues de mauvais chemin.

De Vareggino à Savone, même distance, chemin étroit & escarpé.

SAVONE est une ville de six mille ames, située à six lieues à l'occident de Gènes. On croit qu'elle tire son origine des Gaulois Boïens, ou des Gaulois Sénonois; il en est parlé dans Tite-Live sous le nom de *Savonæ*, dans Strabon, sous le nom de *Sabata*, dans Pline, sous le nom de *Sabatium*; du moins Persi, dans un discours imprimé en 1602, prouve que c'est la même ville; la voie Émilienne arrivoit jusques-là, suivant Faustus, dans ses Antiquités de Rome. Il paroît par une épitre de Cicéron, que Marc-Antoine s'y réfugia après la bataille de Modène. L'empereur Pertinax étoit né dans cette ville, & il acheta des terres aux environs.

Savone fut prise plusieurs fois par les Vandales, les Goths, les Bourguignons. Elle soutint un siége contre Alboin. Mais vers l'an 639, elle fut prise & presque détruite par Rothaire, de même que d'autres villes de la Ligurie. Elle se releva néanmoins, & fut gouvernée par des marquis, dont l'autorité étoit restreinte par celle des consuls & des bourgeois. L'on voit que, dès l'an 1059, les habitans faisoient prêter serment à leur marquis pour l'observation des statuts de la ville.

L'an 1176 Savone entra dans la fameuse ligue de Lombardie, en faveur de l'empereur Fréderic. En 1192, le peuple reprit en entier le gouvernement; il acquit successivement plusieurs châteaux ou villages voisins, & l'on conserve encore à Savone plusieurs des monnoies que cette ville faisoit frapper. Mais elle fut bientôt désolée par les divisions des Guelfes & des Gibelins, des Mascherati & des Ribelli, des Adorna & des Fregosa, qui dé-

folèrent également la ville de Gènes. Savone étoit d'autant plus exposée qu'elle avoit un port commode, & qu'elle donnoit l'entrée du Piémont & du Mont-Ferrat. Elle fut souvent le siége principal, tantôt des Gibelins, tantôt des Guelfes, servant de refuge à ceux qui avoient du dessous à Gènes; mais elle porte encore dans ses armes l'aigle des Gibelins. En 1317, il sortit du port de Savone soixante galères pour le parti de ceux-ci. Cette ville étoit maîtresse de la mer. Le Podestà y tenoit une cour brillante; il avoit plus de cent personnes dans sa maison, comme on le voit par le statut de 1325.

Le port fut ruiné en 1525; enfin le 29 Novembre 1528, la ville étant occupée par le parti des Fregoses, elle fut obligée d'ouvrir ses portes à l'armée de Gènes, & de se soumettre pour toujours à cette république.

C'est à Savone que se réunirent, en 1507, Louis XII & Ferdinand le catholique, pour couronner le roi de Navarre, & Louis XII y accorda le droit de naturalité en France à tous les habitans.

Charles-Quint y alla plusieurs fois, & en 1543, il assista à la procession de la Fête-Dieu, & y guida le dais, que l'on conserve depuis cette époque. Ce fut la même année qu'on bâtit la citadelle.

L'explosion de mille vingt barils de poudre, arrivée en 1648, dans une tour près de la porte de la ville, en détruisit près de la moitié; les pestes & les guerres l'ont réduite à peu de chose.

La guerre de 1745 occasionna la destruction du faubourg *del Molo*, où il y avoit plus de quinze cent habitans.

La ville est petite, les rues étroites & tortueuses; elle n'est pavée que de briques. Il y a des acqueducs qui règnent sous les pavés.

On compte à Savone quatre paroisses, onze couvens de religieux, cinq de religieuses, un Mont-de-Piété, fondé en 1480, par le pape Sixte IV.

C'est du temps de ce pontife & de Jules II, qui étoit aussi né à Savone, qu'elle eut le plus d'éclat, de considération & de richesses.

La cathédrale renferme dans une riche chapelle une image miraculeuse de la Vierge ; on raconte qu'elle étoit peinte sur une colonne de la vieille église de S. François, que l'on devoit démolir ; & comme on étoit embarrassé par le respect que l'on avoit pour cette image, elle se détacha d'elle-même & descendit à terre le 14 Mars 1602 ; on prétend aussi qu'elle ne fut pas endommagée par l'explosion de 1648, qui fit cependant une ouverture à la coupole, brisa le piédestal qui supportoit l'image & même un tableau en bois qui la couvroit. Cette image a quatre pieds de haut sur deux de large. C'est un enduit assez mince, qui faisoit partie de l'ancien bâtiment.

Cette ville est épiscopale depuis l'an 600 ; le pape Jules II en avoit été évêque en 1499, il y a cinq de ses évêques qui sont au nombre des saints.

Le couvent de Ste. Claire étoit un palais que Jules II fit faire sur les dessins de Sangallo.

Les familles les plus distinguées de Savone sont celles des Corsi, Sansoni, Pavesi, Gavotti, Multedi, Grassi, Nazelli, Pichi. Plusieurs familles illustres établies ailleurs en sont originaires, telles sont celles des Spinola, Ferreri & Riari.

La ville de Savone a donné à l'église deux papes, Sixte IV & Jules II, quinze cardinaux, cinquante-six évêques, & six généraux d'ordre. Plusieurs auteurs croient que le pape Grégoire VII étoit aussi de Savone, mais d'autres disent qu'il étoit de Saone en Toscane.

C'étoit encore la patrie des ducs d'Urbin de la famille de Rovere, des princes Riari, seigneurs d'Imola, Forli & Faënza ; des ducs de Sora, alliés des maisons souveraines.

Savone a aussi la prétention d'être la patrie de

Christophe Colomb; il y habitoit du moins, & il partit de Savone pour la découverte du nouveau monde; mais l'on n'a jamais pu savoir précisément le lieu de sa naissance. On trouve dans les archives des notaires, que son père Dominique Colombo, Génois, fils de Jean Colombo, de Quinto près de Gènes, exerçoit à Savone le métier d'ouvrier en laine, *laniere*; qu'il y avoit une maison & une boutique vers 1450; il est prouvé que c'étoit en effet le père de Christophe: suivant un acte fait le 12 Mars 1500, par le notaire Thomas de Moneglia, les enfans de Conrado de Cuneo assignèrent le curateur à la succession de Dominique Colombo, pour payer un terrain qui lui avoit été vendu par Conrado plusieurs années auparavant, & assignèrent aussi les voisins des frères Christophe, Barthélemi & Jacques, dit Diego, tous fils de Dominique & petits-fils de Jean, qui étoient absens, étant allés du côté de l'Espagne.

Savone est la patrie de Gabriel Chiabrera, poëte célèbre en Italie.

On cite encore à Savone le P. Busserius, cordelier conventuel, qui se distinguoit à Paris vers 1340; il fut employé dans diverses négociations par Clément V & Jean XXII; il a laissé divers ouvrages.

Jérôme Falletti, qui vivoit à la cour de Hercule de Ferrare, & fut envoyé par lui en France, en Espagne & en Pologne.

Le P. Grassi, Jésuite, qui a écrit sur l'architecture & les mathématiques, & plusieurs autres auteurs ou poëtes.

Le commerce de Savone a été florissant autrefois, & l'on croit que le nom de *Savon* vient de celui de la ville où il s'en faisoit le plus.

Le commerce actuel est celui des laines, des chanvres, du fer & des ancres qu'on y fabrique pour toute l'Italie. On y fait aussi beaucoup de faïence.

Il y a deux ports à Savone: l'un étoit très-beau

& très-sûr, il fut comblé par les Génois à qui il faisoit ombrage; il n'en est resté qu'une petite darse, dont l'abord étoit même devenu impraticable par les atterrissemens & les sables; en 1771, la république de Gènes fit venir le P. Boscovich pour examiner l'état des lieux, & fit une dépense de cent mille livres pour réparer ce port: en 1773, on y employoit une nouvelle machine à curer faite par le P. Gerra, elle produisoit un grand effet; cependant elle a été abandonnée, parce qu'on y a trouvé divers inconvéniens, & l'on n'a point encore exécuté les projets du P. Boscovich.

Ce qu'il y a de plus célèbre dans le territoire de Savone, est l'église de Notre-Dame de la Miséricorde, dans la vallée de S. Bernard à une lieue de la ville. Elle fut bâtie à l'occasion d'une apparition de la Ste. Vierge le 18 Mars 1536, racontée alors par Antoine Botta; on a fait divers ouvrages à ce sujet, & il y en a un encore de M. Jaques Picconi, imprimé il y a quelques années. Le bruit du miracle ayant attiré un grand concours de peuple, les offrandes suffirent pour bâtir une belle église & un grand hôpital, où l'on reçoit les orphelins, les vieillards & les incurables.

L'église est enrichie de marbres & de peintures; la statue de la Vierge est couverte de pierres précieuses, le trésor passe pour un des plus riches de l'Italie; on le compare à celui de Lorette. En 1770, un riche habitant de Savone a fait à cette église une donation de deux cent mille livres de Gènes; toutes les murailles de l'église sont couvertes de tableaux qui représentent les grâces que les ames dévotes reconnoissent avoir reçues. On a fait faire, le long de la rivière, dans le roc vif, un beau chemin, qui coûte beaucoup d'entretien; on y a bâti beaucoup de maisons pour les étrangers que la dévotion ou la curiosité attire vers cette église.

Il y a dans l'Europe & même dans l'Amérique

espagnole, plusieurs chapelles qui ont tiré leur nom de cette église, & qui ont été consacrées à Notre-Dame de Miséricorde; une entr'autres à Paris, aux Petits Pères de la place des Victoires, pour laquelle on fit faire une statue à Gènes, en 1663; les desseins de la chapelle furent donnés par Perraut, & elle fut terminée en 1674.

A une demi-lieue de Savone, sur le bord de la mer, est le village d'Albisola, où sont de superbes maisons de campagne; on remarque surtout celles de Durazzo & de Rovère.

De Savone à Final il y a quatre lieues & demie de chemin. La première lieue se fait le long d'une belle avenue qui règne près de la mer & d'une plaine charmante, cultivée comme un jardin. Le reste est un chemin montueux pratiqué sur le roc; on a d'un côté des forêts, & de l'autre des précipices dangereux.

Final est une jolie ville, bien bâtie; l'église cathédrale est revêtue des plus beaux marbres.

De Final à Albinga, quatre lieues; le chemin est assez beau, sauf le passage entre Final & Borzi, où il y a un cap d'où il faut descendre comme d'une échelle, ayant un abyme à sa gauche & la droite serrée par un roc escarpé; c'est un des deux passages les plus difficiles de cette route, mais on trouve ensuite une plaine le long de la mer.

Albinga est une ville épiscopale, autrefois colonie romaine; l'air y est mal sain à cause des eaux stagnantes.

D'Albinga à Alas une lieue; le chemin est étroit & très-montueux, il y a un cap à passer. Alas est une petite ville assez marchande.

D'Alas à Oneglia quatre lieues du plus mauvais chemin. Cette ville appartient au roi de Sardaigne; le commerce des huiles y est considérable.

Le port S. Maurice, ville riche & marchande, n'est qu'à une demi-lieue d'Oneglia; on fait le chemin sur le gravier.

Du port Maurice à S. Remo trois lieues, dont un mille se fait sur le gravier ; le reste est très-montueux : le cap de S. Remo est surtout un passage étroit & difficile.

SAN REMO est une ville qui contient douze mille habitans suivant les uns, & dix-huit suivant les autres. Cette ville se gouvernoit elle-même, lorsque l'an 1199 le Podestà, les consuls & la communauté firent une alliance avec ceux de Gênes. En 1361 les Génois voulurent avoir le droit de nommer le Podestà ; cependant il rendoit encore la justice sous la jurisdiction du parlement de San Remo, qui seul avoit droit de législation & de police. Les habitans n'ont jamais supporté volontiers le joug des Génois ; les empereurs ont eu des prétentions sur cette ville ; mais la France s'y est opposée.

Il y avoit sur la hauteur un petit fort, qui fut démoli en 1753 par ordre du général Pinelli, & l'on a bâti une forteresse sur le bord de la mer, près d'un ancien bastion qui servoit à la défense de la ville contre les corsaires ; mais pour cela on a détruit un môle qui étoit très-utile pour garantir les vaisseaux à l'ancre.

On compte à S. Remo seize églises : il y en a de très-ornées, & où les marbres surtout ne sont pas épargnés. La principale est l'église paroissiale & collégiale de S. Siro ; elle est ancienne, mais bien bâtie.

Il y a des couvens d'Augustins, de Récollets, de Capucins, de missionnaires ; les Jésuites y avoient aussi un collége.

L'Oratoire de l'Immaculée Conception est bâti en marbre. On y remarque quelques tableaux de bons maîtres. La voûte du sanctuaire a été peinte par Merano, qui a eu de la célébrité.

On remarque à la *Madona della Costa* le grand autel, le sanctuaire, les peintures & sept statues de Maragliano, sculpteur Génois.

Dans l'églife du collége il y a des tableaux dont le meilleur eft un S. Ignace du P. Pozzi, Jéfuite.

Il y a deux couvens de religieufes ; ils font bien bâtis. Plufieurs filles de qualité de Gènes y font profeffion ; il y a même une princeffe de Monaco qui a été fupérieure dans un de ces couvens.

La partie de la ville qui eft fur le côteau eft ancienne ; les rues en font étroites, tortueufes & efcarpées ; mais dans la partie qui eft en plaine les rues font larges, droites, ornées de belles maifons, dont plufieurs font des palais qui figureroient à Gènes : ceux du gouverneur & de M. Borea font les plus remarquables.

On fait à S. Remo un commerce confidérable d'huiles & d'oranges ; les habitans font de bons marins ; il y a une foixantaine de barques qui leur appartiennent, & qui vont en France, en Efpagne & jufqu'aux échelles du Levant, mais prefque toujours fous pavillon françois. Il n'y a pas de port ; mais feulement un môle où l'on décharge les marchandifes.

La ville eft gouvernée par un noble Génois qui change tous les deux ans.

Cette ville a été la patrie de Papien, jurifconfulte fameux.

Le P. Sacchéri a été célèbre dans le pays ; c'étoit un mathématicien habile & en même-temps théologien & prédicateur.

On raconte de fa mémoire des chofes prodigieufes : il lui fuffifoit, dit-on, d'avoir lu un livre une feule fois pour le réciter par cœur tout entier. Il jouoit aux échecs fans voir le jeu ; un jour la partie étant avancée, il ordonna une marche qu'on lui dit ne pouvoir s'exécuter par la difpofition des pièces : il rappela depuis le commencement du jeu toute la fuite des coups, & il prouva que fa marche étoit bien ordonnée. Malgré les talens mathématiques qu'on lui attribue, il n'a pas laiffé d'ouvrages

important, l'on ne connoît de lui qu'une néostatique & quelques opuscules de géométrie.

La ville de S. Remo a fourni encore de nos jours des professeurs célèbres; le P. Chvato à Ferrare, le P. Elena à Bologne, & le P. Gaudio des Ecoles Pies, professeur de mathématiques au collége de la Sapience à Rome, dont les œuvres mathématiques ont été imprimées en quatre volumes.

Le climat de cette ville est délicieux; elle est exposée au midi & défendue du vent du nord par l'Apennin; les jardins en sont charmans, le territoire très-agréable & très-fertile, surtout en oranges & en citrons; la plaine & les côteaux en sont remplis; on y voit des fleurs & des fruits toute l'année; au printemps l'odeur s'en fait sentir à une lieue en mer. On fait d'excellent vin muscat, surtout à Poggio, l'un des trois villages du district.

San Romolo, à deux lieues de la ville, est une église remarquable, bâtie à l'endroit où mourut S. Romulus évêque, qui a donné son nom à cette ville dont il est le patron. On en conserve les reliques avec vénération dans cette église de S. Romolo, qui est desservie par un clergé nombreux.

Le village de Perinaldo, qui est à deux lieues de S. Remo, est célèbre par la naissance du célèbre Dominique Cassini; M. Maraldi habile astronome, son parent, s'y est retiré.

De S. Remo à Vintimiglia quatre lieues, dont la dernière se fait sur un chemin uni & assez beau; c'est une ville épiscopale.

De Vintimiglia à Menton deux lieues; c'est une suite de précipices; il y a surtout un passage dangereux sur la rivière, & un autre sous le fort de la Tourette, bâti sur le sommet d'un rocher appellé *Bausirussa*, où les Génois tiennent un petit détachement. Ce passage est le plus effrayant de la route; la mer se précipite avec bruit entre deux rochers, sur lesquels on a fait un pont d'environ quinze à dix,

huit pieds sans aucun parapet, avec deux poutres & quelques planches; il est rare qu'on ose le passer à cheval.

A quelque distance de-là on quitte l'Etat de Gènes pour entrer dans la principauté de Monaco, qui a environ deux lieues de longueur sur trois-quarts de lieue de large, & qui contient sept mille habitans. Elle fut érigée en souveraineté par l'empereur vers le milieu du dixième siècle, en faveur de Grimoald; elle est depuis 1641 sous la protection de la France, qui y tient des troupes. Louise de Grimaldi, héritière de Monaco, ayant épousé un Matignon, son fils Honoré-Camille-Léonor lui a succédé en 1751. Il en retire environ cent mille francs. Il fait battre monnoie, mais seulement des pièces de trois sols.

La ville de MONACO ne contient que treize cent habitans, & n'est pas tout-à-fait sur le chemin que je décris. Cette ville est ancienne. Ammien Marcellin (L. XV.) en parlant du passage d'Hercule près des Alpes maritimes, dit que pour éterniser sa mémoire ce héros fonda la ville de Monaco. Elle est fortifiée, placée sur un rocher que la mer environne, & qui commande le village de la Turbie; il y a aussi un petit port.

M. Spallanzani, dans le second volume de la société italienne, observe que les montagnes depuis Final jusqu'à Monaco sont toutes formées de coquillages; Final & les villages circonvoisins sont bâtis d'une pierre qui n'est presqu'autre chose qu'un amas de petits petoncles, dont l'espèce est inconnue dans la mer. Ce phénomène singulier n'a point lieu sur la rivière du Levant ou la côte orientale de Gènes.

La principauté de Monaco produit beaucoup d'olives, de citrons & d'oranges; les droits que le prince en retire font une grande partie de son revenu; il en perçoit aussi sur la manufacture de tabac & sur les navires qui passent dans les eaux de sa principauté, à l'exception des François & des Anglois.

Monaco, Menton & Roquebrune ſont les ſeuls endroits remarquables de la principauté. Menton eſt une ville de quatre mille ames, avec un petit port où il ſe fait un commerce aſſez conſidérable. Roquebrune contient quatre cent habitans. Carnolci, maiſon de campagne du prince, eſt environnée d'un bois très-agréable, ce qui eſt très-rare dans ce canton.

De Menton à la Turbie, diſtance trois lieues, montée très-difficile.

Il y avoit à la Turbie quelques ruines d'un arc de triomphe, élevé à l'honneur d'Auguſte; mais on n'y diſtingue plus rien. On peut voir à ce ſujet l'ouvrage intitulé : *Nicæa civitas*, *Turin* 1655, *in-folio*.

De la Turbie on deſcend vers Nice; dans certains endroits ce ſont des eſpèces de degrés taillés dans le roc.

NICE eſt une ville de vingt-huit mille habitans, ſituée au midi de Turin, à la diſtance de trente-trois lieues en ligne droite, & à pareille diſtance de Gènes & de Marſeille; elle eſt depuis quelques années le réfuge des étrangers que le froid & l'humidité incommodent, & il en eſt peu qui paſſent de France en Italie ſans reconnoître ce pays, juſtement célèbre pour la douceur du climat & la beauté de ſes campagnes; d'ailleurs le plus grand nombre des géographes l'ont compriſe dans cette belle contrée de l'Europe, en donnant à l'Italie pour limite occidentale le Var, qui tombe dans la mer à une lieue de Nice.

M. de Raymondis, lieutenant-général de Bourg-en-Breſſe, qui paſſe les hivers à Nice, m'a mis à portée d'en donner ici une notice ſuffiſante.

Le comté de Nice eſt un pays très-montueux, occupé en grande partie par les Alpes maritimes, borné au levant par le Piémont & l'Etat de Gènes, au midi, par la Méditerranée; au couchant, par le

fleuve

fleuve du Var, qui le sépare de la France; au nord, par le Dauphiné & le Piémont.

Sa longueur est de vingt lieues environ, sa largeur de dix; sa population de cent vingt mille ames; du temps des Romains, c'étoit la province des Alpes maritimes; elle fut asservie successivement par les Goths, les Bourguignons, les François, les comtes de Provence, des maisons d'Arles, d'Arragon & d'Anjou, & leur fut enlevée par Amé VII, comte de Savoie, en 1387.

La ville de Nice est adossée à un rocher, sur lequel étoit un château qui fut démoli en 1706, par le maréchal de Berwich. On distingue la vieille ville, & la ville neuve. Celle-ci est tirée au cordeau, les maisons en sont bien bâties. Elle s'étend le long de la mer, où l'on a fait un beau rempart, & une superbe terrasse, d'où l'on découvre, par un temps clair, les montagnes de Corse. Au pied de cette terrasse est une promenade couverte, & près de-là une place spacieuse. La ville vieille n'a qu'un quart de lieue dans l'enceinte des remparts. Les rues sont tortueuses, étroites, inégales, extrêmement sombres & fort sales; cette partie ancienne forme un amphithéâtre sur la pente occidentale du rocher, dont le château occupoit le sommet.

Le port étoit séparé autrefois de la ville par le même rocher, qui le resserre d'un côté, tandis qu'il est borné de l'autre par une montagne de pierres calcaires: il y a dix-sept pieds de profondeur d'eau, ce qui suffit pour les bâtimens de trois cent tonneaux. On a distribué avec intelligence vers le port les eaux d'une fontaine très-abondante & très-bonne, avantage qui est sur-tout apprécié par les marins.

C'est à Nice que se fait l'embarquement des denrées qui s'exportent des Etats du roi de Sardaigne; ce port est aussi l'entrepôt de toutes les marchandises d'importation. On y compte environ soixante

navires de différentes grandeurs. Les pavillons François & Napolitains sont ceux qu'on y remarque le plus ordinairement. Celui de Savoye ou de Sardaigne n'y flotte encore que sur de très-petites barques.

L'édit de 1749, qui a établi les franchises du port, a contribué beaucoup à augmenter la population de Nice ; il est rare qu'uue ville qui n'a pas un quart de lieué de tour, contienne dix-huit mille habitans.

L'église principale, qui porte le nom de Ste. Reparata, est l'édifice le plus remarquable de la ville vieille ; cette église est très-obscure.

Le principal faubourg est celui de S. Jéan-Baptiste. Celui de la Poudrière est moderne, ainsi que le faubourg appelé *la croix de marbre*, qui en est un prolongement très-étendu, le long de la mer. C'est-là principalement que logent les étrangers, qui sont attirés par la beauté du climat, & passent l'hiver à Nice. Leur affluence a engagé les habitans à construire & meubler un grand nombre de maisons, destinées uniquement aux étrangers. Elles sont presque toutes isolées entre cour & jardin, ayant vue sur la mer d'un côté, & de l'autre sur une campagne enchantée, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un jardin ; on loue ces appartemens pour la *saison*, c'est-à-dire, du mois d'Octobre au mois de Mai ; on peut avoir une chambre garnie à un louis, & il y a des appartemens depuis quinze louis jusqu'à cent, & même cent cinquante. Les propriétaires fournissent le linge & même l'argenterie, mais en petite quantité, & d'une valeur ordinairement très-médiocre.

La température à Nice est telle, qu'on auroit peine à en trouver une aussi douce, même en Italie. Le climat de Naples n'est pas plus doux en hiver, il est plus brûlant en été ; le thermomètre n'y descendit pas à plus de trois degrès dans l'hiver

de 1781., où lorsqu'il étoit à Paris à plus de dix degrés de froid. Le mois de Mai est rarement aussi beau en France, que le mois de Février l'est à Nice ; & c'est au mois de Février que la température y est moins douce, & le temps plus inconstant.

L'été est fort chaud sans doute ; car la température moyenne est de vingt-deux degrés ; mais le thermomètre ne passe presque jamais vingt-quatre, & cette chaleur est agréablement tempérée par une brise de mer, qui tous les jours s'élève à dix heures du matin, & souffle jusqu'au coucher du soleil ; moment où commence la brise de terre, qui est également rafraîchissante.

On vit long-temps dans ce pays. La pleurésie est presque la seule maladie qui soit commune.

La campagne ou le territoire de Nice répond parfaitement à ce qu'un ciel si beau semble promettre ; c'est une plaine coupée par des côteaux, derrière lesquels s'élèvent trois rangs de montagnes, graduées dans leur hauteur, dont le dernier rang se confond avec les Alpes. C'est à ce triple rempart qu'on doit l'avantage d'une si douce température. C'est cet abri naturel qui met tant de différence entre la température de Nice & celle des lieux voisins qui n'ont pas la même exposition : aussi cette campagne est très-peuplée. On compte quinze mille habitans dans la banlieue, qui a environ une lieue quarrée.

Les côteaux sont couverts de bastides, ou petites maisons peintes de différentes couleurs, qui tranchent fort agréablement au travers du feuillage terne des oliviers. Les terres sont plantées en vignes, soutenues d'espace en espace par des figuiers, des amandiers, des pêchers, entre lesquels on lie des cannes ou roseaux, très-commodes pour cet usage.

Dans l'intervalle on sème alternativement du bled & des fèves, qui entretiennent une verdure très-agréable, & donnent l'idée d'un printemps conti-

nuel. Les oliviers, les orangers, les citronniers, les cédras, les aloës, les caroubiers, les lauriers, les mirthes, les grenadiers, contrastent agréablement avec les Alpes, qui se découvrent à deux ou trois lieues de-là, & qui sont souvent chargées de neiges.

La culture se fait toute à bras d'hommes avec un seul outil, dont la forme est celle d'une pioche fort large & presque quarrée.

La société est très-brillante à Nice, pendant le séjour des étrangers: mais presque tous s'en vont dans leur patrie au temps où les hirondelles y retournent. Les plaisirs en carnaval sont, à Nice, presqu'aussi animés que dans les grandes villes de France. Ordinairement il y a un opéra italien, dans une salle jolie. On y donne toutes les semaines bal & concert alternativement. Les assemblées sont alors très-nombreuses, & on y joue gros jeu.

Les denrées y sont abondantes & très-bonnes: l'huile qu'on y recueille est comparable à celle d'Aix, & coûte moins cher, le vin peut le disputer aux meilleurs vins de la côte du Rhône, & porte moins à la tête. Les fruits à noyaux y sont délicieux & en abondance; il y croît peu de fruits à pepin, mais il en vient en quantité de la Provence septentrionale.

Une très-grande partie de l'huile, & presque tout le vin, se transportent en Angleterre, où il se paie fort cher, & passe pour du vin de Bourgogne.

La soie se transporte encore en Angleterre. On exporte aussi des suifs, des savons, des oranges, des citrons, des essences, & des fleurs, comme œillets, giroflées, anémones, renoncules; on en envoie par la poste à Paris, & même à Londres pendant l'hiver; elles arrivent très-fraîches dans de la mousse.

La ville est administrée par trois consuls choisis dans les trois ordres de citoyens, & par un con-

seil. La police appartient au commandant, qui a une garnison de deux mille hommes à ses ordres.

On ne paie dans la ville, ni dans le territoire aucune imposition réelle ni personnelle, si ce n'est un abonnement fixe, dont on perçoit le montant sur les comestibles; pour cet effet la vente des denrées est partie en ferme, partie en régie; cela gêne souvent les consommateurs, & diminue la facilité de se pourvoir. Mais les vivres n'y sont pas plus chers que dans les provinces de France, comme on le verra ci-après.

On est libre d'habiter à Nice sans être catholique. L'édit de 1749, qui a établi les franchises du port, accorde la liberté de penser, mais il n'est pas permis d'agir, ou de parler contre la religion du pays. Par cet édit, on a même laissé subsister l'office d'inquisiteur dont l'évêque de Nice est revêtu, mais en lui liant les mains; de sorte qu'il est sans exemple que personne ait été recherché pour cause de religion.

La justice ordinaire est administrée par un préfet, dont l'autorité répond à celle de nos bailliages. Les appels de ses sentences se portent à un sénat établi à Nice. Le consulat, tribunal formé d'une commission du sénat, juge en dernier ressort toutes les affaires de commerce; & lorsque le conseil d'Etat du roi de Sardaigne accorde la révision du procès jugé par les tribunaux, ce sont toujours les mêmes juges du consulat ou du sénat qui décident.

La langue du pays est un provençal corrompu, & l'on parle françois dans tous les cercles. Le peuple entend & répond même assez généralement à ce qu'on lui dit en françois. Les ordonnances du roi se publient en italien.

Il ne reste aucun monument antique à Nice. Mais à Cimier, *Cemenalium*, qui est à trois quarts de lieues au nord de Nice, sur une colline enchantée,

on trouve des vestiges qui indiquent une ville autrefois très-opulente. Elle étoit en effet la capitale de la province romaine des Alpes maritimes. Les dévastations successives des Goths, des Lombards & des Sarrazins l'ont tellement ruinée, qu'on ne pourroit croire qu'il a existé une ville dans ce beau lieu, si l'on n'y voyoit pas des ruines de bains, de temples, & surtout d'un amphithéâtre qui est très-reconnoissable; l'enceinte existe dans son entier; on voit même quelques restes de gradins. L'arêne ou le milieu est en culture, & rapporte de très-beau bled. On distingue aussi les restes d'un temple qui servent d'écurie; c'est surtout de cette colline qu'on découvre des points de vue admirables. L'habitation en est enchantée & surpasse tout ce que l'imagination des poëtes a produit de plus séduisant. Aussi est-elle couverte de maisons de campagne, dont plusieurs ont été bâties avec goût; mais elles sont en général fort négligées à l'extérieur comme à l'intérieur; car dans ce pays, que la nature s'est plu à favoriser, l'art a été rarement employé pour la seconder; cela n'empêche pas que ce ne soit, au dire de tous les voyageurs, un des lieux les plus agréables de l'univers.

Nice n'est plus fortifiée depuis la démolition du château; elle est d'ailleurs dominée par plusieurs collines, d'où elle peut être battue en ruine; mais elle est défendue par Montalban, qui est une petite forteresse à une demi-lieue de Nice, située de manière qu'elle commande également Nice & Ville-Franche, dont nous parlerons ci-après plus au long.

M. le marquis de S. Marsan étoit gouverneur du comté de Nice, mais il n'y demeure plus. C'est à son attachement pour le pays, & au crédit dont il jouit près du roi de Sardaigne, qu'on est redevable des changemens avantageux qui s'y sont opérés depuis vingt ans, tels que l'élargissement du port, la formation de la ville-neuve, l'ouverture du nouveau

chemin de Nice à Turin, dont on s'occupe, & l'escarpement du rocher qui séparoit la ville & le port.

On n'a point nommé de gouverneur, mais il y a un général commandant, M. le comte de Saint André, maréchal de camp, qui tient un état de maison très-brillant, tel qu'il convient dans une place où les étrangers affluent.

On cite parmi les hommes célèbres auxquels ce pays a donné naissance, Dominique Cassini & Maraldi, nés à Perinaldo, village du comté de Nice à cinq lieues de la capitale; & Carle Vanloo, né à Nice même de parens obscurs.

Les gens de lettres qui l'habitent actuellement sont M. le comte de la Coste, qui cultive avec succès la partie des mathématiques qui se rapporte aux méchaniques; M. Cristini, avocat & directeur de la société typographique, où l'on a publié beaucoup de livres italiens. M. le chevalier de Revel, fils de M. le comte St. André. M. le Seurre, consul de France à Nice, auparavant secrétaire d'ambassade à Copenhague; il a fait un grand nombre de recherches sur les mers du nord, & la communication avec la mer du sud; il se propose de publier un ouvrage à ce sujet, en deux volumes *in*-4°.

LA MESURE ordinaire à Nice est le *pan*, qui a neuf pouces neuf lignes de France à-peu-près, car quatre *pans* font l'aune de Paris. Le *pan* sert à mesurer les étoffes. Le *trabuc* est de douze pans; la *seiterée*, mesure des terres, est de douze *trabucs* en tout sens, ce qui fait trois cent vingt-quatre toises quarrées de superficie. Les monnoies de Nice sont celles qui ont cours à Turin; leur valeur est détaillée dans le premier volume de cet ouvrage; cependant à Nice les louis passent pour vingt-une livres, & les écus de six livres pour cinq livres cinq sols dans le commerce ordinaire; mais dans le bureau du sel, du tabac, des cartes, &

même à la boucherie, qui est une ferme de la ville, on ne prend le louis que pour vingt livres.

La monnoie de France a cours à Nice, jusqu'aux pièces de six sols inclusivement ; mais on n'y trouve pas facilement de la monnoie pour des écus de France.

La livre, poids de Nice, équivaut à douze onces de France, & elle se divise en seize onces dans le pays. Le *rup* contient vingt-cinq livres du pays.

La charge de bled pèse cent quatre-vingt livres poids de marc ; elle se divise en quatre *setiers*, le *setier* en deux hémines, l'hémine en huit montéraux ; la charge coûtoit trente-deux livres de France en 1785.

On vend du pain de trois qualités ; le pain le plus délicat se paie deux sols trois deniers la livre, cela fait trois sols sept deniers poids & monnoie de France.

Le pain blanc ordinaire se paie un sol dix den., ce qui revient à deux sols onze deniers, poids & monnoie de France.

Enfin le pain bis, *pane-nero*, coûte un sol quatre deniers du pays, & revient à deux sols un denier la livre de France.

Le bœuf se vend trois sols huit deniers, ce qui fait cinq sols dix deniers, poids & monnoie de France.

Le mouton quatre sols, ou six sols quatre deniers, poids & monnoie de France ; mais on n'en a que pendant l'hiver.

Le veau revient à dix sols, il est encore plus rare d'en trouver à la boucherie.

La mesure du vin s'appelle *charge*, & contient cent vingt bouteilles, qui valent à-peu-près cent trente pintes de Paris.

Le vin du pays, & de l'année, revient à huit, à dix sols la bouteille, argent de France ; on paie quinze ou seize sols le vin vieux, & vingt ou vingt-cinq le meilleur, lorsqu'il a deux ans.

Le peuple boit du vin de Provence ou de Languedoc, qui revient à deux sols & demi la bouteille, quand on le fait venir en tonneau.

VILLE-FRANCHE, autrefois *Port d'Hercule*, est une ville de trois mille six cent habitans, située à une demi-lieue de Nice; elle fut bâtie en 1295, par Charles second, roi de Sicile & comte de Provence. Le port n'est séparé de celui de Nice que par la montagne où est le fort de Montalban. La rade de Ville-Franche est une des plus belles de l'Europe; cent vaisseaux de ligne pourroient y mouiller à l'aise. Un fanal situé avantageusement sert de guide aux vaisseaux qui navigent sur cette mer, & a donné lieu à un péage très-considérable que le roi de Sardaigne exige de tous les vaisseaux, lorsqu'ils approchent des côtes de ses Etats, & même dans l'espace compris entre le comté de Nice & la Sardaigne; on est obligé de le payer sous peine du triple droit, la première fois qu'on est obligé d'y mouiller.

La lanterne qui porte le fanal de Ville-Franche, fut frappée de la foudre, il y a quelques années; elle fut ruinée, & plusieurs personnes tuées par l'explosion de la poudrière. On vit alors le feu électrique sortir de la terre & aller joindre celui du ciel, comme cela arrive quelquefois, lorsque la terre est électrisée par la nuée.

S. Ospice est un autre port du roi de Sardaigne, situé sur la même côte; il est encore moins commerçant que celui de Ville-Franche.

Nice étant un port fréquenté, & la partie la plus agréable des Etats du roi de Sardaigne, il étoit naturel qu'il voulut en rendre moins pénible la communication avec sa capitale. Il a senti que cela changeroit la face de toute cette partie de ses Etats: ajoutons qu'il y trouveroit personnellement un extrême agrément, s'il passoit à Nice les hivers, qui sont plus froids à Turin qu'en aucun

lieu de la France. Aussi l'on n'a rien épargné pour rendre cette route praticable. Déjà l'on m'assure que les carrosses & les voitures de tout genre ont été de Nice à Turin, & de Turin à Nice, sur une distance de trente lieues, depuis le mois d'Août jusqu'au mois d'Octobre 1784. La quantité de neige qui couvrit ensuite la montagne de Teride, rendit le chemin impraticable, si ce n'est pour les mulets; on croit qu'il en sera de même tous les hivers, & que les voyageurs, arrivés à Tende d'un côté, & à Limon de l'autre, seront toujours obligés de faire démonter leurs voitures, pour les faire transporter par les mulets, du moins pendant trois à quatre mois de l'hiver, ou de se faire porter, jusqu'à ce qu'on ait percé la montagne. Ce percé aura, suivant le projet, douze cent toises de long, & trois & demi en largeur & en hauteur. Il faudra soutenir les terres à des profondeurs effrayantes, & creuser le roc dans des épaisseurs très-considérables; mais cet ouvrage immense est-il possible, moralement parlant ?

M. Rolland, Tom. VI, décrit la route telle qu'elle étoit ci-devant, où l'on ne pouvoit la faire que sur des mulets. C'est de la sorte que toutes les marchandises sont transportées jusqu'à Coni avec plus de dépense, de fatigue & de péril, qu'on n'en éprouve à traverser le Mont-Cénis.

De Nice à l'Escarène, il y a quatre lieues de beau chemin, que l'on faisoit déjà en voiture; le pays est bien cultivé & planté d'oliviers, jusqu'au sommet des montagnes.

Après avoir suivi ces gorges pendant trois heures, on monte un chemin en terrasses placées les unes sur les autres, par la montagne de Brauve, qui est fort escarpée du côté de Turin. Cinq heures après, on arrive à Soupelle ou Sospelle, village de trois mille ames, dans un vallon cultivé, entouré de montagnes très-hautes & très-arides. Au sortir de ce

village, on trouve la montagne de Brouis, plus élevée que celle de Brauve, mais couverte d'oliviers, & où l'on a pratiqué une route à grands frais dans des lieux escarpés.

On arrive en quatre heures à une auberge, nommée la *Gandola*, ou la *Giandola*, à quatre cent pas de la petite ville de Brieglie, couverte par les montagnes, de telle sorte qu'on y voit à peine le soleil pendant l'hiver.

Cette route est couverte de contrebandiers Piémontois qui portent du tabac en Dauphiné.

En sortant de la *Giandola*, on cotoye l'espace de quatre à cinq heures jusqu'à Tende, la petite rivière de *Roida*, qui coulant sur des rochers fait des cascades très-variées, & produit un si grand bruit que deux voyageurs à côté l'un de l'autre peuvent à peine s'entendre, même en parlant très-haut. Cette rivière, après un cours de six lieues, va tomber dans la Méditerranée, au-dessous de Vintimille.

On trouvoit sur cette route des espèces de trottoirs, quelquefois en l'air, & des ponts où l'on avoit peine à passer deux à la fois; mais on les a élargis depuis peu. On passe sous le village de Saorgio, situé sur une éminence, où est un fort qui commande le chemin, & qui défend le passage.

LE COL DE TENDE est un passage fameux, situé au-dessus d'un gros village de même nom; c'est à une lieue de ce village que commence la montagne qui est la plus élevée de cette route : la neige s'y accumule quelquefois jusqu'à vingt pieds d'épaisseur. On monte pendant trois heures. A la moitié de la montagne, on trouve une maison considérable, où est un détachement de soldats chargés d'empêcher la contrebande, & de veiller à la sureté de la route; il y a aussi une auberge nommée la *Ca*, qui veut dire la maison en langage du pays; on y trouve des hommes appelés *Coulans*, dont le

métier est de frayer le passage avec des pêles, & d'aider les voyageurs, soit à monter, soit à descendre sur la neige, qui est si glissante & si dure que les mulets même ne pourroient s'y cramponner.

Dès qu'on est au sommet, on commence à descendre sans aucun intervalle de plaine. Ce sommet fait la limite du comté de Nice & du Piémont. Il est presque toujours orageux; on y éprouve la tourmente, ou un tourbillon de vent si violent, qu'il entraîne jusqu'à des mulets chargés, & aveugle les voyageurs par la quantité de neige dont il les couvre en un instant.

On ne découvre de-là que des montagnes également affreuses; mais quand il fait beau l'on apperçoit la mer de Nice. Ces montagnes ne laissent pas que de fournir en été un pâturage très-abondant, & une récolte de seigle. Dès qu'on a passé le col de Tende, on trouve des prairies, des troupeaux; ce passage est agréable en été; on ne voit alors des neiges que sur les sommets les plus élevés.

On emploie deux heures sur les mulets pour descendre jusqu'à Limon; mais on peut en une heure descendre en *laise*, espèce de traîneau formé de quatre pièces de bois fort légères; le voyageur se place au milieu; un *coulant*, placé sur le devant, gouverne avec ses talons & ralentit le traîneau; un autre, placé sur le derrière, retient le voyageur par les épaules, sans quoi il courroit risque de tomber par-dessus la tête du conducteur. Chaque *coulant* se paie quarante sols.

LIMON, où est la seconde couchée, est une petite ville, ou un gros bourg, habité par les muletiers & les coulans du canton. Le roi de Sardaigne y entretient dix-huit mulets uniquement occupés à frayer le chemin; ils partent tous les matins, & ils sont suivis à l'allée & au retour par les voyageurs, auxquels ils servent de guides, car ce passage est très-fréquenté pour les sels de Sardaigne, les soies

& le riz du Piémont. A Limon, les voitures commencent à rouler, les gorges s'élargissent ; & après avoir descendu deux heures, on se trouve dans la plaine du Piémont, qui continue jusqu'à Turin, & l'on arrive en deux autres heures à Coni, dont nous avons parlé dans le Tome premier, en décrivant la route de Turin à Coni.

Le trajet de Tende à Limon se fait en cinq ou six heures : on en met quatre ou cinq de Limon à Coni. On peut écrire à Coni pour faire venir des voitures à Limon, où l'on n'en trouveroit pas sans cette précaution.

Les mulets se paient vingt livres de Nice à Coni ; on donne quarante sols par jour au guide ; mais l'on paie six jours, trois pour aller, trois pour leur retour.

Les personnes qui ne veulent pas aller sur des mulets, ni en *laise*, se font porter dans des fauteuils de paille recouverts d'une toile cirée, qui est soutenue par deux cerceaux ; il y a une planche où l'on met les pieds. Cette chaise est portée par six ou huit hommes ; les deux qui sont aux brancards ont des bricoles ; les autres soutiennent une barre d'une main, & relèvent les porteurs de temps à autre ; ils marchent fort vîte, ceux du derrière mettent le brancard sur les épaules dans les montées, & ceux de devant dans les descentes. On donne aux porteurs quatre livres par jour pour chacun. On compte trois jours pour aller & trois jours pour revenir, lorsqu'on se fait porter de Nice jusqu'à Coni ; les équipages s'expédient un jour d'avance par des muletiers, qui emploient quatre jours à faire le même trajet ; les chaises dans lesquelles on va de Coni à Turin, coûtent quinze livres ; on en donne huit de plus lorsqu'on les fait venir à Limon ; on fait ce trajet dans un jour & demi, ou dans un jour : si l'on prend la poste on paie sept livres dix sols pour deux chevaux, & l'on donne

dix sols au postillon, mais on ne paie pas davantage, quand même on seroit trois dans la chaise.

Après avoir décrit la route de Nice à Turin, nous finirons par celle qui conduit en France. A une lieue de Nice on passe le Var, & l'on entre sur les terres de France, dont Saint-Laurent-sur-Var est le premier bourg. Le fleuve y est divisé en plusieurs bras, & on le traverse à l'aide des guéyeurs, qui sont toujours prêts à guider les voyageurs à travers un lit variable; ce passage incommode forme un obstacle à la communication, toutes les fois que la fonte des neiges ou des pluies abondantes grossissent les eaux du Var; il y a long-temps qu'on se propose d'y faire un pont; il seroit facile à exécuter en faisant payer seulement le quart de ce qu'il en coûte pour les guéyeurs, & en abandonnant à la compagnie qui s'en chargeroit, les terrains qu'on gagneroit sur le fleuve, par le moyen des digues.

La cour de France a établi depuis quelques années une garde à Saint-Laurent, pour empêcher l'émigration; c'est-là qu'on présente l'ordre du commandant d'Antibes, sans lequel on ne passeroit pas, quelque permission ou passe-port qu'on pût avoir d'ailleurs.

De Nice à Antibes il y a trois postes: la première se paie double; le chemin côtoie la mer, & présente à droite un côteau fertile & bien cultivé. Vence est une ville épiscopale, située sur ce côteau, à trois lieues de Nice & d'Antibes.

C'est ici que se termine la route de cinq cent lieues (1) que j'avois entrepris de décrire, pour faire connoître aux François le plus beau voyage qu'ils puissent faire dans une pareille étendue.

(1) Il y en a sept cens, si l'on compte depuis le départ de Paris jusqu'au retour, trois cens trante-quatre de Paris à Naples par Turin & Florence, & trois cens soixante-six en revenant par Venise.

CHAPITRE XXVI.

De l'isle de Corse.

LA Corse, *Corsica*, est une grande isle de la mer Méditerranée, située à quarante-cinq lieues des côtes de France vers le sud-est. Elle s'étend depuis quarante-un degrés quinze minutes de latitude, jusqu'à quarante-deux degrés vingt-cinq minutes; & depuis vingt-six degrés quinze minutes de longitude jusqu'à vingt-sept degrés seize minutes. Sa plus grande longueur est d'environ quarante-trois lieues, & sa plus grande largeur de dix-huit. Elle contient à-peu-près cent vingt-quatre mille habitans, suivant M. Necker, d'autres portent sa population jusqu'à cent trente-cinq mille. Cette isle fut possédée autrefois par les Phocéens, les Tyrrhéniens, les Etruriens & les Carthaginois. Scipion s'en empara l'an 259 avant Jésus-Christ, & les Romains la conservèrent jusqu'à la chûte de l'empire.

L'an 809, les Sarrazins d'Espagne y descendirent le jour de Pâques, y prirent une ville, & emmenèrent tous les habitans; ils y revinrent & en furent chassés plusieurs fois. Il y a une lettre de Léon III à Charlemagne, par laquelle il paroît que ce prince avoit donné l'isle de Corse au S. Siège; mais elle formoit une république sous la protection du pape. Les Génois l'avoient enlevée aux Sarrazins dès le neuvième siècle. Ils s'en emparèrent de nouveau vers l'an 1080, le pape Grégoire VII les excommunia.

L'an 1119, le pape Caliste ayant soumis les églises de Corse à l'archevêché de Pise, les Génois en prirent occasion de faire la guerre aux Pisans. La Corse & la Sardaigne furent long-temps un

objet de guerre entre les deux républiques ; ces guerres ne finirent qu'en 1299. Les Génois ayant eu le dessus, gardèrent l'isle de Corse ; cependant l'archevêque de Pise y a conservé trois suffragans. Voyez Philippini histoire de Corse, & Michel *Metello della guerra di Corsica.*

Les Génois firent publier leurs lois en Corse, & y envoyèrent des gouverneurs qui opprimèrent les Corses. Ceux-ci se révoltèrent en 1553, ayant à leur tête le fameux San Pietro Bastelica. Les Génois appelèrent à leur secours le roi Henri II, qui s'empara d'une grande partie de l'isle ; qu'il rendit par la paix de 1559. Alphonse Bastelica, dit d'Ornano, qui succéda à son père San Pietro, s'acquit beaucoup de gloire, & reçut le bâton de maréchal de France du roi Henri IV, après avoir fait la paix avec ce roi & avec les Génois qui rentrèrent dans l'isle de Corse. Le gouvernement des Génois ne fut pas assez modéré, & leurs forces n'étoient pas assez imposantes : les gouverneurs Génois vexoient les insulaires pour s'enrichir, & les Corses se révoltèrent de nouveau en 1725.

La révolte devint générale en 1730 : l'empereur Charles VI y envoya des troupes en 1732. Il y eut un accomodement sous sa garantie en 1733 ; mais le traité fut rompu par les Génois en 1736. Les Corses voulant avoir un chef, élurent pour roi Théodore, baron de Neuhof, qui fut couronné le 15 Avril de la même année. Le 4 Novembre suivant, ce roi fut obligé de sortir de l'isle, après avoir établi un conseil de régence. En 1737, les Génois demandèrent du secours à la France, & le roi y envoya M. de Boissieu. Théodore étoit rentré en Corse, mais il fut obligé de se rembarquer le 15 Octobre 1738. Un autre baron de Neuhof, parent du roi Théodore, étoit alors le chef des Corses. Le chanoine Ortigoni avoit beaucoup d'influence, il trompa M. de Boissieu, en lui promettant

tant que deux ou trois mille Corses qui étoient retranchés se rendroient à lui; mais les François eurent près de six cent quatre-vingt hommes de tués; & ils restèrent bloqués dans Bastia; les Corses avoient un parti considérable dans cette ville, & l'on étoit toujours sur la défensive. M. de Boissieu mourut, & M. le marquis de Maillebois, ensuite maréchal de France, y fut envoyé. Il débarqua à Calvi le 21 Mars 1739; on fit la petite guerre, les Corses se dispersoient, se mettoient en embuscade partout; on se battit pendant huit mois; on soumit toutes les pièves ou paroisses l'une après l'autre, & l'on finit par forcer, les torches à la main, quinze cent Corses qui étoient retranchés dans un village du côté de Bonifacio; ils se sauvèrent, & nos troupes se servirent de leurs draps & mangèrent leurs cochons.

On comptoit alors dix à douze mille soldats dans toute l'isle, mais d'ailleurs tous les Corses étoient armés, les prêtres même avoient leur fusil à côté de l'autel, & le général François fit pendre quelques moines comme fauteurs de la rebellion.

Le calme y règnoit en 1741, lorsque les François en sortirent. Les Corses élurent pour chefs Giafferio, Giacento Paoli, & Luc d'Ornano; ils se révoltèrent encore en 1745. Théodore rentra dans l'isle, mais son séjour y fut court. Les Corses se mirent alors sous la protection du roi de Sardaigne, & les Génois ne purent s'y opposer. Giafferio & Metra, chefs des rebelles, firent inutilement le siége de Bastia en 1748. Mais il fut impossible aux François de les réduire en 1751 & 1752. Les Génois en 1761 firent des propositions qui furent rejetées par les Corses, ayant à leur tête Pascal Paoli, & il y eut la même année un décret solemnel, émané de la consulte générale de Casinca, & confirmé par un serment général de n'accepter aucun accommodement à moins qu'on ne

reconnut la liberté des Corses & l'indépendance de leur gouvernement, & que la république de Gènes n'évacuât les places qu'elle occupoit.

Pascal Paoli, qui étoit alors à la tête des miquelets ou montagnards, avoit environ quarante ans; il étoit neveu du docteur Paoli, médecin, qui avoit la plus grande autorité, & qui étoit, pour ainsi dire, le chef des montagnards. En 1738, lorsque les François étoient en Corse, il avoit servi dans les troupes du roi de Sardaigne, & il avoit acquis parmi les siens la plus grande réputation. Il étoit insinuant, il avoit de l'esprit, mais on prétend qu'il n'étoit pas très-brave. Paoli avoit à ses ordres environ dix mille hommes; cependant il n'en rassembloit guère plus de quatre à cinq mille; il ne marchoit jamais sans être environné & gardé par une centaine d'hommes des plus déterminés; on le vit venir, ainsi accompagné, aux conférences même que M. de Marbeuf eut en 1765 avec lui, dans une maison de campagne à quelque distance de Bastia. Il étoit venu à bout de réduire les Génois aux principales places qui sont sur la côte, Bastia, S. Fiorenzo, Porto-Vecchio, Bonifacio & Ajaccio. Ils y étoient restreints de manière à n'avoir pas le moindre secours de l'intérieur de l'isle; les montagnards avoient occupé même les vignes qui sont autour des villes de la côte, à plus forte raison toutes les possessions des Génois dans l'intérieur des terres. Cependant les Corses n'étoient pas tous dans le parti des rebelles, les nobles & les gens riches qui habitent les villes principales tenoient toujours pour les Génois; mais ils ne pouvoient rien contre des gens aguerris & irrités, qui, retranchés dans des montagnes, y combattoient pour leur liberté; les paysans ne marchoient jamais sans leur fusil, leur pistolet & leur poignard. Ils labouroient & gardoient leurs troupeaux les armes à la main, ils ne les quittoient pas même à l'église. On croyoit

assez généralement qu'il faudroit vingt-cinq à trente mille hommes pour les soumettre; mais un général très-célèbre qui avoit fait la guerre en Corse, me disoit alors qu'il s'en chargeroit avec quinze mille hommes.

Les choses étoient dans cet état, lorsque la république de Gènes fit avec la France un traité, signé à Compiègne le 6 Août 1764, par lequel la France s'engagea à garder les places des Génois dans l'isle de Corse pendant quatre ans, & M. de Marbeuf, maréchal-de-camp, y arriva à la fin de la même année avec quatre régimens, qui faisoient environ cinq mille hommes, & cent hommes tirés du corps royal de l'artillerie; ils prirent la place des troupes Génoises.

Le conseil général de Corse, formé par les députés & les représentans des villes du royaume, voyant arriver nos troupes, craignit que la France ne voulût prendre part à la guerre des Génois; le roi fit assurer les habitans de Corse, que les troupes Françoises n'étoient point destinées à leur faire la guerre, mais uniquement à garder les places de garnison qui leur avoient été remises en dépôt pour quatre ans, & que Sa Majesté désiroit d'employer ce temps-là à négocier une paix dont elle se rendoit garante. Le caractère de douceur de M. de Marbeuf le rendoit très propre à ramener les esprits; mais il y avoit trop d'animosité & de haine pour qu'on pût espérer jamais une parfaite réconciliation.

M. de Marbeuf commença à former une trêve, en vertu de laquelle il s'établit dès le mois de Mars 1765 une espèce de commerce entre les villes & la campagne; les miquelets amenoient leurs bestiaux & apportoient les denrées de l'isle dans la plaine de Sansonetti, qui est à une demi-lieue de Bastia, & les habitans alloient les acheter; les montagnards venoient même dans la ville, en décla-

rant leur nom à la barrière, & laissant leurs armes au corps-de-garde.

On demanda à la nation un projet d'accommodement que l'on pût proposer à la république; mais les Corses étoient bien résolus de n'en faire aucun qui ne fut conforme au décret de Casinca. Cela vouloit dire qu'il n'y avoit point de paix à attendre de leur part, & qu'ils recommenceroient la guerre après les quatre années fixées alors pour le séjour des François dans la Corse.

En attendant les officiers François avoient la liberté de chasser, & ils trouvoient du gibier en abondance, parce que les Corses ne tiroient guère, gardant leur poudre pour la guerre. Nos officiers se plaignoient seulement du peu de société qu'ils y trouvoient : ils ne voyoient guère que les commis des vivres & les négocians de Provence; les femmes du pays sont renfermées & se communiquent peu, si ce n'est quelques femmes de qualité qui commencent à être sur le ton général des villes, & qui alloient même chez le général François. Les François y étoient aimés, on y étoit très-content de leur séjour, ils y entretenoient l'abondance, & bien des Corses préféroient la domination françoise à celle des Génois, du moins ils nous faisoient l'honneur de le dire.

Lorsque les François évacuèrent Ajaccio, pour la remettre au commandant des troupes de Gènes, les Corses qui étoient aux aguets s'en emparèrent, les habitans étoient résolus de perdre plutôt la vie que de recevoir les Génois; & le magistrat ne put refuser de remettre la ville aux Corses, le commandant Génois n'ayant osé en prendre possession.

Le général Paoli s'empara de Capraïa (1), petite isle qui est à huit lieues de la Corse, & que les

(1) Chevrier dit que les Capraïens se ressemblent tous.

Génois possédoient depuis 1507 ; il y imposa une taille pour subvenir aux dépenses qu'exigeoient la défense de l'isle.

Les Génois avoient déjà dépensé trente millions pour cette petite guerre, & ils étoient moins avancés que jamais. Trop foibles pour conserver la Corse par eux-mêmes, ils traitèrent enfin avec la France sous le ministère de M. le duc de Choiseul, qui désiroit beaucoup cette acquisition ; & l'on y envoya M. de Marbeuf en 1768, avec dix milles hommes.

Si l'on avoit négocié avec les Corses, & qu'ils eussent été bien persuadés qu'il ne s'agissoit pas de les soumettre aux Génois, la conquête eut été plus facile ; mais ils se défendirent avec beaucoup de courage, & l'on perdit beaucoup de monde : les Corses sont sûrs de leurs coups de fusil ; les oliviers étoient criblés de balles, parce qu'ils se battoient d'arbre en arbre, & quelquefois de rocher en rocher.

A la fin de Juillet, on commença vers le nord de la Corse, à établir la communication entre S. Florent & Bastia, au travers du cap Corse. Le 2 Août on fit prisonnier Barbagio, neveu de Paoli, & on l'envoya à Toulon ; M. de Chauvelin arriva le 26 Août à S. Florent, & publia un manifeste. Mais Paoli, dans un conseil tenu le 29 à Oletta dans le Nebbio, fit décider que l'on soutiendroit la guerre ; elle continua jusqu'au mois d'Octobre avec des succès variés. Le 9 Octobre, M. le comte de Lude fut obligé de se rendre prisonnier à Borgo, avec cinq cent hommes, les Corses en avoient six mille. On ne peut pas faire la guerre pendant l'hiver, à cause des neiges qui sont sur les montagnes ; on donna donc les semestres & les cantonnemens.

En 1769, M. le comte de Vaux, secondé par M. le comte de Marbeuf, par M. le marquis d'Arcambal & M. le chevalier de Viomenil, attaqua

les Corses dans le Nebbio où ils étoient retranchés; il prit Oletta, Morato, Borgo, tout le Nebbio & la Balagne; la journée du 8 Mai sur le pont du Gaulo, répandit la consternation dans le parti de Paoli; les François pénétrèrent jusqu'à Corte, Paoli fuyant vers le midi.

Dès le mois de Juin, les François se regardèrent comme maîtres de la Corse; Paoli s'étoit retiré au midi vers Bonifacio avec peu de monde; le 13 Juin il s'embarqua à Porto-Vecchio pour Livourne, sur une frégate Angloise, & les Corses rendirent les armes. Paoli fut bien reçu en Toscane (1), & l'on voit à Florence beaucoup de portraits de ce général, auquel on s'intéressa beaucoup. On voyoit d'ailleurs avec peine l'isle de Corse entre les mains des François, qui, quand ils voudront, pourront faire beaucoup de tort au commerce de Livourne; en effet, la Corse n'en est qu'à soixante milles, & de Livourne on voit distinctement le cap Corse. Le grand-duc accueillit le Général, & lui donna le titre d'excellence; il reçut aussi dans ses Etats six cent soldats Corses, & leurs officiers qui étoient restés attachés à Paoli; celui-ci donnoit un paule (onze sols de France) par jour à chaque soldat, & une paie proportionnée aux officiers. Il avoit placé un fond considérable sur la banque de Venise, qui servoit pour une partie de cette paie; il envoya le surplus à Londres, où il alla peu de temps après.

M. de Marbeuf resta en Corse avec environ huit mille hommes, qui étoient repartis à Bastia, Ajaccio, Bonifacio, Calvi, S. Florent & Corte; il étoit comme le vice-roi de la Corse; mais il étoit fort âgé, & trop bon peut-être pour contenir les habitans, qui étoient comme des lions en-

(1) Il avoit déjà un frère, Clément Paoli, à l'abbaye de Vallombreuse, qui est à six lieues de Florence, dans les hautes montagnes de l'Apennin.

chaînés. Cependant peu-à-peu les troubles se sont appaisés.

Depuis 1777 la Corse est tranquille, & l'on peut voyager dans toute l'isle, sans craindre même les bandits qui étoient autrefois si dangereux; on a formé un corps de volontaires Corses appelés *Boutasoques*, qui font des tournées, & qui connoissant le pays & les habitans, sont en état de découvrir les bandits & de les arrêter. Au reste, une partie de ces bandits venoient de la Sardaigne.

Il y a dans l'isle de Corse cinq évêchés & soixante-huit paroisses ou piéves; les évêques d'Alleria, d'Ajaccio & de Bastia ont vingt mille livres de rente, suivant le *géographe manuel* de M. l'abbé Expilly, qui a été lui-même auditeur de l'évêché de Sagone, & qui connoît très-bien l'isle de Corse. L'évêque de Nebbio, qui réside à S. Florent, n'a pas plus de six mille livres de rente.

L'église de Corse a eu de la célébrité, comme on le peut voir dans un ouvrage fait à ce sujet. On y trouve aussi beaucoup de couvens.

La capitale de la Corse est Bastia; elle contient environ quinze mille habitans. C'est-là que résident le commandant, l'intendant, & le conseil supérieur; elle est à quarante six lieues de la côte de Gènes; il y a un petit port, peu profond, & qui ne sauroit recevoir que de très-petits bâtimens. La ville est très-bien fortifiée, & les éminences qui l'environnent sont garnies de forts. Elle est bien bâtie, quoiqu'il n'y ait rien de magnifique, même dans les églises; les Anglois qui la bombardèrent, y firent beaucoup de mal; les maisons sont couvertes par des terrasses qui se communiquent dans tout un quartier, & où l'on couche quelquefois en plein air.

Il y a dans cette ville trois couvens de Cordeliers, un qui étoit occupé par les Jésuites, & deux couvens de religieuses: celui des Ursulines est par-

tagé entr'elles & les soldats François ; mais il n'y a point de communication.

Les autres villes principales sont Ajaccio, Bonifacio, Calvi & S. Florent ou S. Fiorenzo. Corte est le principal endroit de l'intérieur de l'isle, mais ce n'est qu'un bourg de peu d'importance.

Les Romains avoient établi deux colonies sur la côte orientale de Corse, Alleria & Mariana : la première au bord du Tavignano ; on y voit encore quelques ruines d'anciens édifices, entr'autres un cirque, où l'on juge qu'il pouvoit entrer deux mille spectateurs. Il y a aussi quelques voûtes souterraines, mais il paroît que les édifices étoient peu importans.

La colonie de Mariana étoit plus au nord, sur les bords du Gaulo ; il y avoit un pont, & l'on voit encore les restes d'une tour qui étoit à la tête du pont avec quelques vestiges des bains publics ; & des murs qui environnoient la ville.

Ces deux villes, qui étoient au bord de la mer, en sont aujourd'hui à près d'une lieue.

Les familles les plus distinguées de la Corse, sont celles des Colonna (très-étendue), des Butafuoco, Rossi, Gentili, Gafforio (très-riches) & Poggi.

La famille des Viale à Bastia & des Peraldi à Ajaccio, sont riches, mais non pas nobles.

M. d'Ornano, chef de la piève d'Ornano, est de la même famille que le maréchal dont j'ai parlé ; il se disoit allié à la famille de M. de Maillebois qui lui fit beaucoup d'accueil.

Il n'y a peut-être pas dix familles Corses, qui aient cinq à six mille livres de rente.

Les Corses sont bien faits, d'une constitution robuste ; ils ont le corps délié, ils ont de l'élévation & de la vigueur dans le caractère, des mœurs antiques ; les bandits même ont de la générosité. Ils sont naturellement sérieux, ils ont de l'esprit & sont propres à l'étude des sciences.

Les troubles qui ont agité la Corse depuis bien des années, ont rendu cette nation si guerrière, que Rousseau, dans son contrat social, les cite comme un modèle d'énergie & de courage.

Aguerris jusqu'à la témérité, ils meurent sans foiblesse.

Jaloux & vindicatifs, ils font souvent usage de leur poignard.

Les Génois, qui cherchoient à les affoiblir, entretenoient quelquefois les inimitiés des familles; & l'on y voyoit souvent mettre à prix la tête d'un ennemi. Susceptibles d'une haine implacable, les Corses le sont aussi d'un véritable attachement; mais leur imagination active & ambitieuse les rend quelquefois inconstans.

On dit que le nom de corsaires, donné aux écumeurs de mer, venoit du nom des Corses, & nos François disent que les montagnards sont un peu fripons; on a retrouvé le même vice dans tous les pays sauvages & peu habités, où l'on manque de règles, d'ordre & de principes; l'intérêt personnel mal entendu l'emporte, parce qu'il n'y a pas de motifs plus réfléchis & plus sages pour le restreindre.

Les Corses portent des habits grossiers, de poil de chèvre ou de laine brune, de la couleur des habits des Capucins; leur bonnet ressemble beaucoup au capuchon de ces religieux; ils ont de grandes culottes, à la manière des matelots, & des ceintures de cuir où sont placés leurs pistolets & leur poignard.

Les femmes vont nue tête, les cheveux tressés & noués par une aiguille au-dessus de la tête; elles portent toutes des corps de baleine, qui leur donnent un air svelte, élégant, mais qui ne vont pas également bien à toutes, surtout quand ils sont trop haut montés. Celles de la ville ont une juppe qu'elles relèvent pour se voiler la tête; elles sont jolies & d'un beau teint.

Les femmes de la campagne sont laborieuses, elles portent les équipages, même les voyageurs sur leurs épaules, au passage des rivières.

Les hommes travaillent peu ; on citoit un habitant, nommé Madra, comme ayant des terres immenses, mais elles n'étoient pas cultivées, & il n'en étoit pas plus riche.

Les Génois y reçurent sur la fin du dernier siècle cinq ou six cent Magnotes, qui avoient quitté la Morée lorsques les Turcs se furent emparée de leur pays ; ils sont aujourd'hui confondus avec les naturels de l'isle ; cependant il y a quelques villages entièrement Grecs. Du côté d'Ajaccio, ils ont conservé leurs habits grecs. Ils cultivent des vignes. Ils soutenoient les Génois & étoient toujours armés, mais ils avoient bien de la peine à se maintenir contre les Corses.

Les Corses ont une assemblée nationale appelée *la Consulte*, qui se tient tous les ans à Bastia ; elle est composée de cent cinquante personnes ; on y traite des affaires qui intéressent la nation ; on y fait la répartition des impôts ; l'on arrête les demandes à faire au roi, & l'on y nomme trois députés tirés de la noblesse, du clergé & du tiers-état, pour suivre les affaires.

La justice est administrée en Corse par un conseil supérieur, composé de quartorze personnes, le premier président, le second président, le procureur-général, l'avocat-général, & dix conseillers, dont six sont François & quatre Corses.

Quant aux impositions, la république de Gènes tiroit très-peu de chose de la Corse : elle avoit voulu exiger un écu par famille, & l'on avoit de la peine à les donner ; une saisie déplacée, faite pour cette petite somme, causa un soulèvement qui, à ce qu'on prétend, fut cause que les Génois perdirent la Corse.

Les contributions sont de six espèces : 1°. Une

subvention en nature de fruits & par forme de dîme, dont le produit monte à environ deux cent mille livres.

2°. Une imposition relative au loyer des maisons, qui rend environ trente-cinq mille livres.

3°. Des droits d'entrée & de sortie, qu'on peut évaluer à environ cent quatre-vingt mille livres.

4°. Un bénéfice sur la vente du sel, environ quatre-vingt-dix mille livres.

5°. Des droits de contrôle & de papier timbré, environ vingt-cinq mille livres.

6°. Un droit sur la pêche & quelques octrois établis à Bastia, environ vingt mille livres. Le total fait environ cinq cent cinquante mille livres; & supposant, à cause de la paix, un accroissement actuel ou prochain sur quelques parties, M. Necker les évalue à six cent mille livres.

Le produit entier des impôts est consumé dans le pays; mais comme ce fond, déduction faite des frais de recouvrement, ne suffisoit pas pour acquitter les dépenses civiles, le roi envoyoit en Corse annuellement environ deux cent soixante mille livres, pour servir de supplément; & cette somme étoit indépendante des fonds remis pour la solde des troupes & pour les autres dépenses militaires.

Cette isle ne payoit point de taille, & les Etats s'étoient abonnés à cent vingt mille livres pour l'impôt du vingtième; cette somme paroissoit modique; & cependant la levée en étoit très-difficile. On fut donc conduit à penser, que dans un pays où l'on éprouvoit une grande rareté du numéraire, & où la circulation intérieure devoit être long-temps encore imparfaite, un tribut en nature de fruits réuniroit beaucoup de convenances, & cela fut fait sous l'administration de M. Necker.

La contribution en nature de fruits a été réglée à un vingtième des récoltes, en exemptant les bois de haute futaie, les arbres fruitiers & les jardins

potagers. Cette nouvelle forme a très-bien réussi; l'impôt a été recouvré facilement; les Etats ont paru très-satisfaits. (M. Necker, Tome I, pag. 216).

Cette isle est couverte de montagnes, & par conséquent peu habitée. Il y a beaucoup de bestiaux, de vignes & d'oliviers, de figues & d'autres fruits; mais peu de terre à blé, si ce n'est du côté de la Balagne & d'Aleria.

Les habitans vivent de légumes, de fromages; ils mangent beaucoup de châtaignes; ils en font des pains & les portent dans des sacs de peau de chèvre avec des fromages de chèvre, c'est-là toute leur provision; ils dînent au bord d'une fontaine.

Cependant le sol de la Corse est bien fertile & propre à toute sorte de culture; il y a peu de pays qui puissent égaler en beauté & en fertilité la plaine d'Aleria, même depuis Bastia jusqu'à Solenzara; elle a vingt-cinq lieues de long sur une & demie de largeur moyenne.

La partie voisine d'Aleria est surtout agréable, c'est le plus beau canton de l'isle; cependant il y a peu de fourrages, & sur la fin de la campagne en 1739, on étoit obligé de ramasser des feuilles pour les chevaux.

L'air est généralement sain, excepté dans les plaines; elles ne sont habitables que huit mois de l'année; on y descend en Octobre, & l'on retourne sur les hauteurs au plus tard en Juin. La cause de leur insalubrité provient des marécages, des terres incultes, des herbes marines entassées sur les rivages, où elles tombent en putréfaction, des variétés de la température, surtout de la nature accablante du Siroco, dont nous avons parlé ailleurs.

Les Corses n'ont aucune sorte de commerce ni de manufacture. Ils ne font que des draps grossiers pour leur usage & leurs souliers.

Il y a des huiles dans la Balagne; Marseille en tire pour les savonneries; les Corses ne savent pas

même faire de bonne huile, non plus que de bon vin : cependant avec des soins on en pourra tirer à cet égard un grand parti. Les habitans de la petite isle de Capraia, faisoient presque tout le commerce extérieur de la Corse. On ne comptoit encore que trois à quatre cent matelots, qui servoient à une petite exportation d'huile, de vins & de châtaignes. La Corse a fourni pour la marine dans la derniere guerre, des bois de construction & du goudron, mais il y a des bois très-considérables dont on n'a pas pu faire l'exploitation. Les mûriers, qui n'y étoient presque pas connus, y réussissent parfaitement. Les François en ont beaucoup planté, & l'on y fait de la soie de très-bonne qualité.

On y trouve des golfes, des rades, & des ports assez vastes & assez sûrs pour recevoir de grandes flottes, spécialement Porto-Vecchio, le golfe d'Ajaccio, ceux de Sagone, de Calvi & de Saint-Florent.

La marée est d'environ un pied dans le port de Bastia.

Les François, dans les premières guerres de Corse, y avoient pratiqué des chemins pour aller d'un canton à l'autre ; mais les Corses, accoutumés à gravir les montagnes comme leurs chèvres, & qui trouvoient leur sureté dans la difficulté même de voyager, avoient plutôt détruit qu'entretenu ces chemins ; on s'en occupe actuellement, & l'on travaille même à un canal pour l'exploitation des bois.

Quant à la partie géographique de cette isle, on peut voir l'atlas de Corse avec la description géographique & historique de M. Belin, 1 vol. *in*-4°. 1769, avec beaucoup de cartes ; prix 18 livres.

On trouve chez le Rouge une grande carte de cette isle, levée en 1740, sous M. de Maillebois ; & chez M. Lattré une autre carte assez détaillée ; sur laquelle on a gravé une notice de l'isle. M. Robert donna, en 1756, une carte, où sont les camps de M. de Maillebois.

Dès 1771, M. le duc de Choiseul fit commencer les opérations du terrier général; on a établi un bureau de géomètres; on a divisé toute l'isle en cinquante grands triangles, on a mesuré en plaine une base de neuf mille huit cent toises, & deux autres bases de vérification, avec une toise réglée sur celle de l'académie. On a mesuré tous les angles avec un graphomètre à lunette, de six pouces de rayon, & l'on a déterminé les distances à la méridienne & à la perpendiculaire, sur une longueur de quatre-vingt-dix-huit milles, depuis le Cap-Corse jusqu'à Bonifacio. M. le Roy & M. Tranchot ont fait les opérations & les calculs. MM. Testevuide & Bedigis, directeurs de l'entreprise, en ont mis les détails sous les yeux de l'académie en 1784.

Il y a un ouvrage sur la minéralogie de la Corse, d'après lequel je vais en donner une idée : il est intitulé : *mémoire sur l'Histoire naturelle de l'isle de Corse, avec un catalogue lythologique de cette isle*, &c. par M. Barral, officier d'infanterie, & inspecteur-général des ponts & chaussées de Corse, 1782. A Paris, chez Molini, libraire, rue du Jardinet, un vol. *in*-8°. de cent vingt-six pages, avec une carte de la Corse.

Les fonctions de M. Barral lui ont procuré les moyens de bien connoître cette isle, qui avoit été peu examinée pour le physique : dans les premiers temps de l'établissement des François, il y avoit des assassins de toutes parts, & l'on étoit rebuté par la difficulté de pénétrer dans des montagnes d'un aspect effrayant, parcourues seulement par quelques hommes, que la passion de la chasse ou l'espoir de l'impunité y avoient conduits. Il étoit donc difficile d'y faire des recherches d'histoire naturelle, & il a fallu pour cela bien du temps & du courage. M. Barral en a rapporté une collection de pierres, que plusieurs savans ont vue chez

lui, à Paris, & il a composé le mémoire dont nous parlons, que l'académie des sciences a approuvé avec éloges. Il a tracé une carte, dans laquelle il a distingué, par différentes couleurs, les montagnes graniteuses, les calcaires, schisteuses, &c. du second ordre, & les calcaires de nouvelle formation, qui sont surtout dans la partie orientale de l'isle.

La Corse est divisée dans sa longueur par une chaîne de montagnes, qui commence au nord vers le Cap-Corse, & finit du côté du midi, aux bouches de Bonifacio. Les douze premières lieues de cette chaîne, depuis le Cap-Corse jusqu'aux montagnes d'Asco, au-bas desquelles passe le fleuve d'Ostricone, sont moins élevées que le reste; cette partie est composée de pierres calcaires, de schistes, &c. Le reste est entièrement de granite. Les deux montagnes les plus élevées de cette chaîne sont *Monte Rotondo* & *Monte d'Oro*; le premier a quinze cent quarante-neuf toises au-dessus du niveau de la mer, & le second quelque chose de moins; il est à cinq lieues au midi de Corte. Les hauteurs des montagnes ont été déterminées, soit par la trigonométrie, soit par le baromètre.

La chaîne de montagnes graniteuses, qui partage la Corse dans sa longueur, servit de base à M. Barral; il remarqua d'autres montagnes moins élevées, par couches plus ou moins inclinées, appuyées à cette chaîne, & éparses çà & là : il les nomma montagnes du second ordre. Celles-ci furent les premières qu'il lui fut possible d'examiner, parce que l'on y ouvrit de grandes routes, qui le mirent à même d'observer intérieurement la nature des différens rochers.

Les montagnes de la grande chaîne, qu'il nomme du premier ordre, sont en général des granites, comme nous l'avons dit. Dans ces granites l'on trouve des courans de basalte & des laves de différentes espèces. Indépendamment de ces matières,

l'on trouve de la pierre calcaire dans deux montagnes : elles sont totalement isolées au milieu des granites, & beaucoup plus élevées que celles du second ordre. Celles-ci contiennent outre les pierres calcaires & les schistes, les granites de seconde formation, les serpentines, les variolites, stéatites, pierres ollaires, asbestes, amianthes, concrétions, tufs & poudingues.

C'est dans ces montagnes que l'on trouve très-abondamment de la mine de fer octaëdre, quelques mines de plomb, tenant de l'argent; quelques mines de cuivre, d'antimoine & des pyrites cuivreuses & martiales. Elles fournissent aussi des cristaux de roche, du spath, des schorls de plusieurs espèces.

Les montagnes de granite contiennent aussi dans leurs cavité, des cristaux de roche blancs, d'autres enfumés, & quelques-uns verd d'émeraude; c'est principalement au *Monte Rotondo* où ces trois espèces se trouvent.

La grande chaîne graniteuse est presque partout coupée par des courans de lave, dont l'épaisseur varie depuis deux pieds jusqu'à douze; ces courans partent, ou du haut des montagnes, ou de quelques points inférieurs; souvent ils arrivent jusqu'au fond des vallons, & d'autres fois ils se perdent à mi-côte.

L'adhérence intime des laves au granite n'existe généralement qu'à la profondeur où l'humidité n'a pas pénétré. Les laves, formées de parties plus homogènes que les granites, se sont moins détruites, & s'élèvent plus ou moins au-dessus de ceux-ci.

M. Barral n'y a point découvert de basaltes en prismes, voici la raison qu'il en donne : il considère les basaltes comme des laves, dont les courans parvenus jusqu'à la mer, dans leur état d'incandescence & de fluidité, ont reçu leur cristallisation par le contact de l'eau; ces basaltes devroient se trouver à l'extrémité de chaque courant,

dans

dans le voisinage de la mer, mais le rivage où ils aboutissent ayant été dégradé par les vagues qui ont empiété sur la base des montagnes, en le bouleversant prodigieusement, les basaltes auront été ensevelis les premiers sous les flots.

Les montagnes les plus élevées du second ordre sont les calcaires, situées du côté de l'Italie, où le vent d'est cause sans cesse des atterrissemens & des dépôts calcaires, qui sont par couches horizontales. On y trouve aussi les schistes, les serpentines, les pierres ollaires, dans le nombre desquelles il s'en trouve de propres à être travaillées sur le tour, surtout celle du Fiumorbo, dont la couleur est verte, quelquefois mouchetée de noir. Il y en a près de Bastia d'une espèce plus dure, le fond verd-obscur contient des taches blanchâtres un peu chatoyantes, que l'on appelle à Florence *verdi prati*; le dessus de ces pierres, qui se trouve en décomposition, présente une matière ferrugineuse cariée, dans laquelle les parties blanches présentent sans beaucoup d'altération, une stéatite micacée.

Dans les rochers de pierre ollaire, on trouve assez généralement des asbestes qui paroissent en être la cristallisation. Les asbestes passent ensuite à l'état d'amiante, & l'amiante décomposé à celui d'argille, que M. B. croiroit propre à faire de la porcelaine, en y ajoutant un fondant.

On trouve dans le mémoire de M. Barral un catalogue très-détaillé de toutes les pierres de l'isle de Corse. Il croit que les Romains en ont tiré des granites, des porphyres, des jaspes: l'Italie fait un grand commerce de marbres avec le reste de l'Europe; la seule petite ville de Carrare en fournit de brut ou de travaillé, pour plus d'un million par an. On a en Corse les mêmes matières, & la France pourra bien en tirer parti.

Quoique les espèces d'animaux soient petites en

Corse elles ont de la vigueur. Il n'y a point de loups, mais les renards y sont voraces & dangereux pour les troupeaux.

Il n'y a d'espèce particulière que le moufouli ou muflone, que M. de Buffon appelle mouflon, & qu'il regarde comme la souche primitive de toutes les brebis; cet animal a du poil & non de la laine; mais la laine n'est pas un caractère essentiel & primitif de la brebis. Je finirai cet article de la Corse par une liste des ouvrages où l'on peut trouver sur cette matière de plus grands détails.

Histoire de Corse, contenant une description exacte de la situation & de la nature de cette isle, & du caractère de ses habitans; les divers changemens survenus dans le gouvernement, &c. depuis les temps les plus reculés, jusqu'à présent. En flamand, avec une traduction abrégée, faite & écrite en marge, par M. Hultz. 1732, *in*-8°.

Histoire des révolutions de l'isle de Corse, & de l'élévation de Théodore I. sur le trône de cet Etat, tirée des mémoires tant secrets que publics. La Haye, 1738, *in*-8°.

Mémoires historiques, militaires & politiques sur les principaux événemens arrivés dans l'isle de Corse, depuis le commencement de l'année 1738 jusqu'en 1741, par M. Jauffin. Lausanne, Bousquet, 1759, 2 vol. *in*-12.

Description de la Corse, & relation de la dernière guerre. Paris, J. Chardon, 1743, *in*-12.

Mémoire pour servir à l'histoire de Corse, par M. Frédérick. Londres, 1768, *in*-8°.

Relation de l'isle de Corse; Journal d'un voyage dans cette isle, & Mémoire de Pascal Paoli, par Jacques Boswell, traduits de l'anglois, par J. P. J. Dubois. La Haye, 1769, *in*-12.

Relatione della Corsica, di Giacomo Boswell, trasportata in italiano, dall'originale inglese. Lond. 1769.

Giornale del viaggio fatto nell' isola di Corsica da

Giacomo Boswell, *con alcune Memorie del generale Pasquale Paoli*, *che Serve di tomo 2 alla relazione della Corsica. Londra*, 1769, *in*-8°.

Historia del regno di Corsica dall' abbate Gio Vacchino. Cambiagi, 1770; 2 *vol. in*-4°.

Hiſtoire de la Corſe & de ſes révolutions juſqu'à nos jours, par M. Germanes. A Paris, chez Coſtard, 1774, 3 vol. *in*-12.

Eſſai chronologique, hiſtorique & politique ſur l'isle de Corſe, par M. Serrand Dupuis. Paris, chez Baſtien, 1776, 1 vol. *in*-12.

CHAPITRE XXVII.

Des loteries d'Italie.

LA loterie de Gènes, *il gioco del lotto*, ou *Seminario*, eſt celle qui a produit les loteries de tout le reſte de l'Italie : elle fut établie en 1620, & elle l'a été en France en 1757, par les ſoins de M. Calſabigi. Avant ce temps-là, nous avions en France pluſieurs loteries : celle de S. Sulpice ou de Piété, celle des Communautés religieuſes, & celle des Enfans-trouvés, dans leſquelles les billets étoient de vingt-quatre ſols; on a fait enſuite la loterie générale, où les billets étoient de trois livres, & la loterie de la ville, dont les billets étoient de vingt-quatre livres.

La diſtribution des lots s'y faiſoit par une eſpèce de règle d'alliage, dont nous allons donner un exemple. Supposons qu'il y ait en tout cent mille billets, diſtribués à vingt-quatre ſols, ou cent vingt mille livres. On prélevoit le bénéfice de quinze pour cent, en les ſuppoſant à vingt ſols, c'eſt-à-dire, quinze mille; enſuite dix mille liv. pour le douzième du produit total, affecté à l'égliſe de

Ste. Geneviève, il restoit quatre-vingt-quinze mille livres. Il y avoit six lots pour mille billets, c'est-à-dire, quatre-vingt-quinze mille livres qu'on distribuoit en six cent lots inégalement & d'une manière qui étoit arbitraire. Par exemple, on faisoit un gros lot de douze mille livres, un de quatre mille livres, douze de mille livres, vingt-un de cinq cent livres, & cinq cent soixante-cinq de cent livres; le total est quatre-vingt-quinze mille livres : dans une pareille distribution, il s'agit de présenter un appas déterminant dans les premiers lots, & de dédommager les actionnaires qui ne les auront pas, avec l'espérance des petits lots.

Lorsque les loteries étoient à vingt sols le billet, on ne faisoit que prélever quinze pour cent du produit total, le reste étoit employé à former les lots. Lorsqu'ensuite les billets furent mis à vingt-quatre sols, on prélevoit le douzième; mais les quatre sols d'augmentation ne furent pas en pure perte pour le public : la moitié étoit employée à accroître les lots; cependant cette augmentation fit tomber sensiblement les loteries. Dans celles des anciennes loteries qui subsistent encore, les receveurs particuliers ont la liberté de renvoyer les billets qu'ils n'ont pu distribuer au public, & on leur en rend le prix. Alors ceux qui tiennent la loterie y perdent; ils mettent réellement neuf cent cinquante livres à la loterie par mille billets à vingt-quatre sols; puisque cette somme entre dans celle qui compose les lots. De plus, leur bénéfice est moins grand de cent cinquante livres, puisqu'il est de quinze pour cent, & l'abbaye de Ste. Geneviève supporte aussi une diminution de cent livres dans son bénéfice, qui est le douzième du produit réel. Dans la loterie générale, à trois livres le billet, les moindres lots étoient de cent cinquante livres, & il y en avoit douze sur mille billets; elle avoit le même objet que la loterie de

Piété, & le roi en repartissoit le bénéfice en œuvres pies. Dans la loterie de la ville, à vingt-quatre livres le billet, on ne prélevoit que dix pour cent pour le bénéfice & les frais, au lieu de quinze pour cent; il y avoit soixante billets gagnans par mille, & les moindres lots étoient de deux cent livres.

Par arrêt du conseil du 15 Octobre 1757, on établit à Paris la loterie italienne, qui fut accordée à l'école-royale-militaire; elle en a joui jusqu'au 30 Juin 1776. Alors par un arrêt elle fut créée au profit de l'Etat, sous la dénomination de *Loterie royale de France*, & elle se tire le premier & le 16 de chaque mois. La maniere de la tirer, ainsi que les différentes façons de s'y intéresser ou d'y mettre, sont expliquées fort au long dans les *Tablettes de la loterie*, chez M. Lottin l'aîné, à Paris; mais le calcul des probabilités de cette espèce de loterie ne se trouvant expliqué nulle part, j'ai cru devoir ici en donner une idée.

Dans ces loteries il y a quatre-vingt-dix nombres, & l'on en tire au sort cinq à chaque fois; le joueur ou celui qui met à la loterie, parie pour un des quatre-vingt-dix nombres, pour deux, pour trois, &c. c'est-à-dire, par extrait, par ambe, par terne.

Pour calculer la probabilité ou l'espérance que l'on a de gagner à cette loterie, la première chose qu'il faut connoître est le nombre des extraits, des ambes & des ternes, qui sont contenus dans un nombre donné; la marche ordinaire des combinaisons nous donnera facilement ces résultats. Dans quatre-vingt-dix nombres, les cinq qui sortent sont compris dix-huit fois; il y a donc dix-huit contre un à parier qu'aucun des cinq ne sortira: ainsi la

loterie devroit donner dix-huit fois la mise à celui dont le nombre est sorti.

Pour trouver combien il y a d'ambes (c'est-à-dire, de couples de nombres) dans un nombre donné comme 5, on divise le produit des deux derniers nombres qu'il contient, c'est-à-dire, 4 & 5 par le produit des deux premiers 1 & 2, le quotient donne le nombre d'ambes. Le produit de 4 par 5, c'est-à-dire 20, étant divisé par le produit de 1 par 2, c'est-à-dire, par 2, il viendra 10 au quotient; on en conclut qu'il y a dix ambes dans cinq nombres. En effet, chacun des cinq nombres peut être joint avec les quatre autres, ce qui fait vingt ambes; mais comme 2 avec 3, ou 3 avec 2 ne se comptent que pour un seul ambe, & ainsi des autres, cela se réduit à moitié ou à dix ambes; c'est-à-dire, que cinq nombres pris deux à deux, se combinent de dix façons.

Le nombre des ternes, ou des combinaisons des nombres qui se trouvent dans le nombre cinq pris trois à trois, se trouve en divisant le produit des trois derniers nombres par le produit des trois premiers, ou le produit de 3, 4, 5, par le produit de 1, 2, 3, c'est-à-dire, 60 par 6; & l'on a dix pour le nombre des ternes ou le nombre des combinaisons des cinq nombres 1, 2, 3, 4, 5, pris trois à trois. On comprend en effet que puisqu'il y a dix ambes, & que chacun des ambes peut se combiner avec les trois nombres qui ne sont pas compris dans cet ambe, il en résulte trente combinaisons; mais elles se réduisent au tiers lorsqu'on n'a pas d'égard au changement d'ordre. Car le même terne comme 2, 3 & 4, vient trois fois, chacun des trois nombres se combinant avec les deux autres; l'ambe 2 & 3 se combine avec 4, l'ambe 2 & 4 avec 3, l'ambe 3 & 4 avec 2, & c'est toujours le même terne, voilà pourquoi l'on ne prend que le tiers des trente combinaisons.

Ainsi les dix ternes contenus dans les cinq premiers nombres sont :

1, 2, 3,	1, 4, 5.
1, 2, 4,	2, 3, 4.
1, 2, 5,	2, 3, 5.
1, 3, 4,	2, 4, 5.
1, 3, 5,	3, 4, 5.

On trouve de même qu'il y a dans les nombres qui sortent cinq quaternes, & qu'il n'y a qu'un seul quine.

Pour savoir combien il y a de quaternes dans les quatre-vingt-dix nombres, ou de combien de manières quatre-vingt-dix nombres peuvent se combiner par cinq, on divisera le produit de 90, 89, 88, 87, & 86, ou 5273912160 par le produit de 1, 2, 3, 4, 5, ou 120 ; le quotient nous apprend que l'on peut prendre quatre-vingt-dix nombres, cinq à cinq, de 43949268 façons différentes.

Ce calcul est plus simple, si au lieu de faire deux produits comme ci-dessus, & ensuite la division de l'un par l'autre, on divise par avance les premiers nombres par les derniers : dans l'exemple précédent, on divise 90 par 1, & l'on a 90 ; par 2, & l'on a 45 ; par 3, & l'on a 15 ; par 5, & l'on a 3 ; on emploie ce 3 à la place de 90 ; on divise aussi 88 par 4, & l'on a 22, c'est-à-dire, qu'on multiplie 3 par 89, 22, 87, 86, & le produit est toujours le même que ci-dessus.

Il est encore plus facile, quand on veut toutes les combinaisons, de trouver d'abord les ambes, & de s'en servir pour trouver les ternes, ensuite les quaternes, parce qu'alors on n'a dans chaque combinaison qu'un seul multiplicateur & un seul diviseur de plus que dans la précédente, & l'on fait encore pour plus de facilité, la division d'un des multiplicandes par le nouveau diviseur.

Ainsi pour trouver les ambes compris dans 90,

on divise 90 par 2, & l'on a 45; on multiplie 45 par 89, & l'on a 4009 pour le nombre des ambes. Pour trouver les ternes de 90, on divise 4005 par 3; & l'on a 1335, qui multiplié par 88, donne 117480 pour les ternes.

Pour avoir les quaternes de 90, on divise le nombre des ternes par 4, l'on a 29370, & multipliant par 87, on a 2555190 pour le nombre des quaternes.

Les quines, *cinquine*, se trouvent aussi en divisant les quaternes par 5, & multipliant par 86, l'on a 43949268.

Cette règle se démontre par le raisonnement que nous avons fait sur les ambes & sur les ternes du nombre 5; dans 90, il est évident que chacun des 90 nombres fait un ambe avec les 89 autres; mais de cette manière, chaque ambe vient de deux façons différentes : ainsi il ne faut prendre que la moitié du produit de 90 par 89, de même à l'égard des ternes.

Chaque ambe forme un terne avec chacun des autres nombres, à l'exception des deux qui forment l'ambe dont il s'agit; donc chaque ambe forme 88 ternes, mais de cette façon chaque terne se trouve répété trois fois, puisque chacun des trois nombres qui le composent se combine avec les deux autres; il faut donc ne prendre que le tiers du produit des ambes par 88. Par la même raison chaque terne fait 87 quaternes, chaque quaterne fait 86 quinternes, & chaque quaterne se trouve quatre fois dans ce nombre-là, comme chaque quinterne s'y retrouve cinq fois.

Dans la loterie de Rome, on peut mettre par extrait simple, qu'on appelle *per eletto*; on y met par premier extrait, second extrait, &c. par ambe & par terne. On ne reçoit pas en Italie les combinaisons de 4 & de 5, parce que le fermier de la banque ne veut pas courir risque d'être ruiné par un coup de hasard; mais on peut prendre 4 ou

5 nombres à raison des ambes & des ternes qu'ils contiennent ; en payant la même chose qu'on auroit payé pour chacun de ces nombres séparément.

Les quaternes ont été établis en Allemagne, où l'on paie soixante mille fois la mise, & en France en 1776, où l'on paie soixante-quinze mille fois. Enfin les quines ont été admis dans la loterie royale de France en 1776, pour le profit seulement d'un million de fois la mise.

Quand on joue par premier extrait, & que le nombre qu'on a pris sort en effet le premier, on reçoit à Rome soixante-dix fois la mise, ou soixante-dix écus pour un, quoique la chance soit de quatre-vingt-dix pour l'entrepreneur. Si on met par second extrait, & que le nombre choisi porte le second, c'est la même chose, & ainsi des autres ; mais s'ils ne sortent pas à l'ordre & à la place qu'on a fixé, l'on ne gagne rien du tout.

Quand on a joué par *eletto*, ou extrait simple, de quelle manière & à quelle place que sorte le nombre, on a quatorze fois sa mise ; c'est cinq fois moins que dans l'extrait déterminé, parce qu'il y a cinq fois autant de manières d'y gagner.

Si l'on prend deux nombres par ambe, & qu'ils sortent tous les deux, on reçoit douze écus romains pour quatre bayoques, ou deux cent soixante-six & deux tiers pour un.

Si l'on prend trois nombres par terne, & qu'ils soient tous les trois dans le nombre des cinq que l'on tire, on a mille huit cent écus romains pour trente-cinq bayoques, ou cinq mille cent quarante-deux & six septièmes pour un.

Pour que le jeu fut égal entre le banquier & les pontes, que la recette du fermier fut égale à la perte, il faudroit dans le cas d'un extrait déterminé, qu'on eût mis sur chacun des quatre-vingt-dix nombres, & que le nombre sorti produisit quatre-vingt-dix mises ; si dans ce cas on suppose

que les joueurs ont fourni par égale portion les quatre-vingt-dix mises, & qu'ils partagent le produit, il n'y a aucune perte; la recette est égale à la dépense, & l'espérance de chacun est égale à sa mise.

D'après ce cas, qui est le plus évident & le plus simple de tous, passons à celui d'un seul joueur qui auroit pris un seul billet; il est sûr que son espérance sera la même, car elle est indépendante de celle des autres joueurs. S'il reçoit quatre-vingt-dix dans le cas où son billet sortira, c'est comme si dans ce cas-là le fermier avoit pris les quatre-vingt-neuf autres billets pour son compte; il avoit une espérance quatre-vingt-dix fois moindre que celle du fermier, mais c'est l'espérance d'une somme quatre-vingt-dix fois plus considérable que celle qu'il a donnée au fermier: la probabilité quatre-vingt-dix fois moindre est compensée par la grandeur de la somme quatre-vingt-dix fois plus forte, & le jeu est égal.

Ainsi quand on joue par extrait, on devroit recevoir pour le billet sortant quatre-vingt-dix, au lieu de soixante-dix qu'on reçoit à Rome, c'est-à-dire, que le fermier retient vingt sur quatre-vingt-dix, ou vingt-deux & deux neuvièmes par cent, pour les frais de régie, le paiement de sa ferme, le bénéfice de son entreprise & le risque de ses fonds.

Dans le second cas, c'est-à-dire, en pariant qu'un nombre sera du nombre des cinq, ou qu'il sortira, n'importe à quelle place, on retireroit toujours quatre-vingt-dix; mais dans la supposition précédente, où les quatre-vingt-dix nombres ont été pris par quatre-vingt-dix joueurs, pour rendre le jeu égal, il y en a cinq qui auront également gagné, & le produit quatre-vingt-dix seroit à partager entre les cinq personnes qui auroient pris ces cinq nombres, ainsi chacune devroit recevoir dix-huit. On conçoit d'ailleurs qu'il y a cinq fois plus d'espérance que dans le premier cas, puisqu'un nombre choisi

peut ſortir de cinq façons différentes, tandis qu'il ne pouvoit ſortir dans le premier cas que d'une ſeule manière; ainſi le profit doit être cinq fois moindre, ou ſeulement de la cinquième partie de quatre-vingt-dix, c'eſt-à-dire, dix-huit, au lieu de quatorze qu'on donne réellement, c'eſt-à-dire, qu'on retient quatre ſur dix-huit, ou vingt-deux & deux neuvièmes pour cent de bénéfice, de même que dans le cas des extraits déterminés.

Lorſqu'on prend cinq numéros par ambe, le produit doit être ſuppoſé partagé entre dix perſonnes, parce qu'il y a dix ambes dans les cinq billets qui ſortent; mais il y a en total dans les quatre-vingt-dix billets quatre mille & cinq ambes, donc il y a pour chaque joueur la dixième partie de quatre mille & cinq, ou quatre cent & demi pour chacun; d'ailleurs, il eſt évident que puiſqu'il y a dix ambes dans les cinq nombres qui ſortent, il y a dix contre quatre mille & cinq à parier, que l'ambe choiſi ſera l'un de ceux qui ſortira : ainſi l'eſpérance eſt de un contre quatre cent & demi, & la ſomme eſpérée doit être quatre cent & demi fois plus grande que la miſe, pour que le jeu ſoit égal. Mais on ne donne à Rome que deux cent ſoixante-ſix & deux tiers, en ſorte que le fermier y retient trente-trois & deux cinquièmes pour cent.

Le profit eſt bien plus conſidérable dans le cas des ternes : lorſqu'on veut jouer à jeu égal, il faut ſuppoſer que les 117480 ternes qu'il y a dans toute la loterie aient été remplis, & que les dix ternes qui ſortent ſoient partagés entre dix perſonnes, chacun aura la dixième partie de ſa miſe, c'eſt-à-dire, onze mille ſept cent quarante-huit, & comme on ne paie à Rome que cinq mille cent quarante-deux & ſix ſeptièmes, le fermier gagne cinquante-ſix & deux neuvièmes pour cent.

Ainſi pour avoir l'eſpérance du profit pour un terne, on diviſe le nombre de tous les ternes qui

font dans quatre-vingt-dix, par le nombre des ternes qui sortent ou qui sont compris dans cinq. De-là il suit que pour avoir l'espérance du quaterne, il faut diviser 2555190 par 5, & l'on a 511038. Enfin pour celle des quines, il faut diviser 43949268 par 1, c'est-à-dire, que l'on a près de quarante-quatre millions contre soi; on devroit donc jouer quarante-quatre millions de fois, pour espérer naturellement d'avoir le quine sur lequel on met; ainsi l'on devroit recevoir pour vingt sols quarante-quatre millions, dans le cas où le quine sortiroit; on ne promet cependant qu'un million de fois la mise, suivant l'arrêt du conseil du 30 Juin 1776, & c'est beaucoup à considérer l'ordre moral. Il ne faut pas qu'il y ait un seul cas où un établissement puisse être renversé par un événement quel qu'il soit. Il est naturel que l'État ne veuille pas courir un si grand risque, mais il est naturel aussi qu'on ne mette que peu sur des quines, puisqu'il y a si peu d'espérance pour le joueur.

Le bénéfice de la loterie de Rome pour les ambes & les ternes, étoit beaucoup plus considérable dans les commencemens qu'il ne l'est actuellement; on ne donnoit que dix écus au lieu de douze dans les ambes, & mille au lieu de dix-huit cent dans les ternes; c'étoit encore pire à Gènes, où cette loterie a porté un argent immense autrefois, & où l'on faisoit prendre des billets de l'extrémité même de l'Italie, sans que personne eût calculé l'extrême désavantage qu'il y avoit dans ce jeu-là.

Voici maintenant ce que les entrepreneurs des loteries dans différens pays donnent aux joueurs pour les extraits :

A Gènes, treize & trois dix-neuvièmes; à Rome & en Allemagne quatorze; à Paris quinze, au lieu de dix-huit qui est le pair.

Pour les ambes, à Gènes, deux cent trente & dix treizièmes; en Allemagne, deux cent qua-

rante ; à Rome, deux cent ſoixante-ſix & deux troiſième ; à Paris, deux cent ſoixante-dix, au lieu de quatre cent & demi.

Pour les ternes, à Gènes, deux mille huit cent cinquante-ſept & un ſeptième ; en Allemagne, quatre mille huit cent ; à Rome, cinq mille cent quarante-deux & ſix ſeptièmes ; à Paris, cinq mille cinq cent, au lieu de onze mille ſept cent quarante-huit.

Cela ſuffit pour faire voir l'extrême déſavantage de la loterie, ſurtout à Gènes.

On ne permettroit pas entre particuliers un jeu auſſi inégal : on traiteroit de fripons, *Giocatori di vantaggio*, ceux chez qui il ſe tiendroit ; mais de la part du ſouverain, l'on conſidère ce bénéfice comme un impôt qu'il met ſur la folie de ſes ſujets.

Une perſonne qui prendroit pour ſon compte tous les billets, ſeroit aſſurée de perdre vingt deux & deux neuvièmes pour cent ſur les extraits ; trente-trois & deux cinquièmes ſur les ambes, & cinquante-ſix & deux neuvièmes ſur les ternes : plus l'on prend de billets, plus le déſavantage eſt conſidérable ; il arrive un terme où la poſſibilité de gagner ſe réduit à rien ; enſuite elle ſe convertit en une perte aſſurée : par exemple celui qui prendroit ſoixante-dix nombres par premier extrait, ou par *eletto*, ne pourroit jamais gagner ; car en ſuppoſant que le premier extrait tombât dans ſes nombres, & que les cinq billets gagnans s'y trouvaſſent, il ne recevroit que ſoixante-dix, c'eſt-à-dire, autant qu'il auroit donné ; & s'il prenoit plus de ſoixante-dix nombres, il ſeroit ſûr de perdre ſa miſe, ou en tout, ou en partie.

Dans l'arrêt du conſeil, rendu en 1776, on a ajouté en France les chances d'extraits déterminés, pour leſquels on donne ſoixante-dix fois la miſe au lieu de quatre-vint-dix, les ambes déterminés pour leſquels on donne cinq mille & cent, les quaternes à ſoixante-quinze mille, les quines à un million.

Le profit que l'expérience a fait reconnoître dans la loterie de Rome est tel, que la ferme en a été portée jusqu'à cent quarante-quatre mille écus de frais.

On fait chaque année neuf tirages à Rome, & autant à Naples, pour lesquels on prend des billets à Rome, dont le profit & la perte demeure aux fermiers de Rome. On évalue leur recette annuelle à cinq ou six cent mille écus romains, environ trois millions monnoie de France.

La ferme est partagée en quarante carats, ou quarante actionnaires, dont chacun a vingt mille liv. de *Luoghi di monte*, ou de contrats, hypothéqués à la sureté des joueurs : ce fonds serviroit à les payer, en cas qu'ils gagnâssent beaucoup plus que l'excédant de la recette sur la dépense.

Pour avoir une idée du profit des fermiers, voici le calcul que l'on peut faire; si tous les nombres de la loterie se prenoient par extrait ou par *eletto*, que la recette fut de cinq cent mille écus, la dépense de deux cent mille, il y auroit à perdre pour les fermiers dix-huit pour cent de leur recette, car la dépense étant de quarante pour cent, & l'avantage de vingt-deux & deux neuvièmes seulement, il y auroit dix-sept & sept neuvièmes de perte; & si tous les nombres étoient également chargés, ils perdroient quatre-vingt-neuf mille écus par année; aussi leur avantage ne roule-t-il pas sur les extraits, ni même sur les ambes.

Si tous les nombres se prenoient par ambes, l'avantage des fermiers n'étant que de trente-trois & deux cinquièmes, & les frais de quarante pour cent, il y auroit six & trois cinquièmes par année de perte réelle, qui monteroit à trente-trois mille écus par année.

Mais si tous les ternes étoient remplis, l'avantage des fermiers, qui est de cinquante-six & deux neuvièmes par cent, excédant la dépense (qui est

quarante) de seize & deux neuvièmes par cent, ils gagneroient plus de quatre-vingt mille écus, & chacun des quarante actionnaires tireroit plus de deux mille écus, c'est-à-dire, plus de cinquante pour cent de ses fonds, sans compter l'intérêt ordinaire qu'ils prélèvent d'abord.

Si l'on suppose le revenu de six cent mille écus, au lieu de cinq cent mille, l'avantage sera plus considérable pour le fermier; car alors la dépense étant de trente-trois & demi pour cent, la perte dans le cas des extraits seroit d'onze & un neuvième; on seroit à-peu-près au pair pour les ambes, & le profit sur les ternes seroit de vingt-deux & huit neuvièmes, ou de cent trente-sept mille écus romains.

Si les nombres de la loterie ne sont pas tous également chargés, les fermiers courent risque de gagner plus ou moins, mais plus ils sont dispersés, plus le fermier approche du gain que l'on vient de calculer, pour le cas où ils sont également chargés.

Ce sont donc les ternes seuls qui empêchent les fermiers de la loterie de se ruiner, & qui assurent leur fortune; on estimoit, en 1765, leur profit dans l'état ordinaire des choses, année commune à Rome, de trente ou quarante mille écus romains, ensorte que l'excès de l'avantage des ternes sur le désavantage des ambes & des extraits, se réduit à six ou à huit pour cent de la recette totale, quoiqu'il soit encore dix-neuf ou vingt-cinq pour cent du fond des fermiers.

La recette des extraits est ordinairement de cinquante mille écus. La recette des ternes est plus grande que celle des ambes par deux raisons: premièrement, parce que celui qui met sur trois nombres, paie pour chacun des trois ambes qui y sont compris treize bayoques & demie, & trente-cinq pour le terne; cette manière de mettre à la loterie est fort ordinaire; en second lieu, il y a beaucoup

de gens qui prennent plusieurs nombres à la fois, en mettant sur tous les ternes qui y sont renfermés, & le nombre des ternes est beaucoup plus grand que celui des ambes, puisque dans quinze nombres, il y a cent & cinq ambes, & quatre cent cinquante-cinq ternes. Ce sont-là les deux moyens qui enrichissent le fermier.

L'extraction ou le tirage se fait à Rome, sur le balcon du palais de *Monte Citorio*, à la vue de tout le peuple, qui ne manque pas de se rassembler, & qui y prend le plus grand intérêt.

Dans le temps que la loterie de Naples est sur le point de se tirer, la curiosité augmente à Rome, les paris redoublent, & jusqu'à-ce qu'on ait reçu avis du tirage de Naples & des nombres qui sont sortis, l'on est reçu à prendre dans les bureaux de Rome des billets dont le sort dépend du tirage de Naples; cela fit naître à des fripons adroits l'idée d'être avertis deux heures après le tirage, des nombres qui seroient sortis, pour aller prendre des billets avant l'arrivée de la poste; ils y employèrent des signaux qu'on se donnoit la nuit sur les montagnes, & qui étoient répétés d'une montagne à l'autre; on voit à la vue simple, à plus de trente lieues de distance, l'éclair de quatre livres de poudre allumée; on s'en est servi dans les opérations géographiques, faites par des triangles en France & en Allemagne pour la mesure de la terre, & pour les cartes qu'on a dressées. Dans le temps qu'on parloit tant en Allemagne de la paix qui se négocioit à Paris, on eut pu apprendre par cette voie dans l'espace de quelques minutes de temps la signature du traité ou la rupture des conférences. Mais on ne tarda pas d'être instruit à Rome de cette friponnerie, & il étoit aisé de s'en garantir.

A Naples, la loterie n'est point en ferme; on la régit pour le compte du roi.

Les loteries de Gènes se tirent dix fois l'année dans

dans le palais ; elles étoient affermées en 1765, 306000 livres de Gènes. On supposoit que la recette totale alloit à 700000 livres du pays (580000 de France) qu'il y en avoit 329000 pour les lots, 306000 pour la camera, & 65000 pour les frais & le bénéfice.

Il y a deux loteries à Gènes : l'une est appelée *delle zitelle*, & l'autre *seminario*. La première contient les noms de quatre-vingt-dix filles à doter, à qui l'on donne une aumône de cent livres pour chacune ; il y a par conséquent quatre-vingt-dix numéros, on la tire huit fois l'année.

On donne sept livres douze sols pour avoir cent livres par extrait simple ; une livre dix sols par extrait déterminé, *prima estratta*, deux livres douze sols pour avoir une ambe de six cent liv., & deux livres deux sols pour gagner un terne de six mille livres. Nous avons comparé ce calcul avec le pair du jeu.

La seconde espèce de loterie, celle du *seminario* ou des sénateurs, se tire deux fois l'année, en Juin & en Décembre ; on l'appelle *seminario*, parce que les noms dont on se sert, & sur lesquels on joue, sont ceux de la liste des sénateurs, appelée *seminario* ; on tire au sort tous les six mois, trois gouverneurs & deux procurateurs, *excellentissimi*, ou *supremi sindicatori*, & l'on joue sur les noms qui doivent sortir.

Il y a dans la boîte les noms de cent-vingt personnes vivantes, & en outre les noms de ceux qui sont morts, sans jamais avoir été tirés, & qu'on ne remet plus quand ils viennent à sortir. Le total peut aller à près de quatre cent. Les noms qu'on tire aux deux extractions que l'on fait dans l'année, ne sont pas toujours ceux de gens propres à la place. Il y a des morts & des absens, & des personnes exclues à raison de parenté. Ainsi il faut tirer ordinairement de la boîte bien plus de cinq

noms à chaque extraction : quelquefois on en tire dix & jusqu'à quinze. On peut mettre sur les cinq premiers qui viennent, capables ou non, & c'est ce qu'on appelle jouer *per estratto* ; il est indifférent alors qu'il y ait empêchement à remplir la place, de la part de celui dont le nom est sorti, mais comme le nombre des noms est fort grand, on a peu d'espérance pour celui qu'on a pris. L'on ne payoit, en 1765, qu'une livre pour gagner ainsi cent livres par premier extrait ; une livre huit sols pour un ambe de six cent livres, & une livre quatre sols pour un terne de six mille livres, mais on payoit cinq livres pour un extrait quelconque des cinq premiers.

On peut jouer pour ne gagner qu'à ceux qui seront véritablement élus, & c'est ce qu'on appelle *per eletto* ; on paie davantage dans ce cas-là. A chaque extraction on doit tirer cinq personnes. Il y en a qui sont propres à l'une & à l'autre place, & c'est ce qu'on appelle *eletto netto*. Plusieurs ont quelque empêchement pour être ou gouverneurs ou procurateurs, à raison, par exemple, de parenté dans l'un & l'autre collége, ou pour n'avoir pas encore rempli l'intervalle requis pour pouvoir entrer dans le même collége. Si l'on joue un de ceux-ci, on gagne, en supposant qu'il soit élu pour l'un des deux postes, c'est un *eletto brutto* ; on paie moins que pour un *eletto netto*. Pour le *primo eletto*, on payoit une livre onze sols pour gagner cent livres ; deux livres quinze sols deux deniers pour un terne de six mille livres. On ne paie pas toujours également, parce qu'il n'y a pas toujours le même nombre de noms dans l'urne pour pouvoir en être extraits, ni le même nombre de personnes éligibles, attendu qu'on ne complète qu'une fois l'an le nombre de cent vingt vivans. Pour la facilité des joueurs, on publie avant le tirage la liste de ceux qui composent la magistrature de Gènes, *lista del*

seminario, il y en avoit quatre-vingt-six en 1765. Lorsque ceux dont les noms sont extraits ont un empêchement perpétuel, on ne les remet plus dans le *bussolo* : que si l'empêchement n'est qu'accidentel & passager, comme à raison de parenté actuelle dans le sénat, l'extraction finie, ils sont remis dans l'urne.

Dans la loterie de Milan, qui se tire treize fois l'année, on ne tire que trois billets sur les quatre-vingt-dix. Il y a sur chacun des quatre-vingt-dix billets le nom d'une femme.

Les conditions de cette loterie doivent être meilleures pour le gagnant, puisque la probabilité est beaucoup moindre.

En pariant pour ambe, on paie cinquante-deux sols pour gagner six cent livres.

En pariant pour terne, on paie quarante-deux sols pour gagner six mille livres.

En pariant pour le premier nombre qui sortira, on paie trente-deux sols, & l'on reçoit cent livres.

En pariant pour l'un des trois qui sortiront, on paie sept livres douze sols, & on reçoit cent liv. en cas de gain.

Outre cela, les ambes qui gagnent reçoivent encore le dix pour cent de bénéfice au-dessus de ce qui leur revient ; mais à condition, qu'en pariant pour ambe on ait aussi parié pour terne.

La compagnie qui tient cette loterie, & qui se nomme *la regia impresa generale del seminario di Milano*, payoit, en 1765, à la chambre-royale cent vingt-deux mille cinq cent cinquante livres, & de plus, pour certains droits honorifiques ou redevances dues à la même chambre-royale, vingt-cinq mille cent quarante-une livres, en tout cent quarante-sept mille six cent quatre-vingt-onze livres.

A en juger par le prix de la ferme, par l'empressement du peuple, & par les dehors de ceux qui la tiennent, il y a lieu de croire, qu'ils y gagnent beaucoup.

La loterie de Turin se tire quinze fois l'année, elle étoit affermée cent quarante mille livres. Nous en avons parlé dans le Tome premier.

Je finirai cet article par un fait qui est utile pour les joueurs de la loterie : à Gènes, dans la boite des sénateurs, il y a trois ou quatre cent noms, comme nous l'avons dit : on remarquoit comme une chose extraordinaire, qu'il y en avoit un qui n'étoit jamais sorti depuis 1620, quoiqu'on fasse l'extraction deux fois l'année : c'est celui de *Benedetto Gentile*, le même à qui l'on dût l'établissement de la loterie (1). Le peuple étonné de la singularité qu'il y avoit de ne voir jamais sortir ce nom-là, disoit que le diable avoit emporté la personne & le nom ; un établissement qui a ruiné bien des citoyens, méritoit peut-être qu'on le dît ; mais une rénovation de la boîte ayant obligé d'en faire l'ouverture & la vérification, on reconnut que le nom de *Gentile* y étoit bien, quoiqu'il n'eut jamais paru dans le tirage ; cela fait voir que l'espérance de ceux qui suivent des nombres obstinément, peut être trompée bien long-temps, & qu'on peut même avec une grande fortune se ruiner totalement, comme il y en a des exemples.

CHAPITRE XXVIII.

Sur le jaune de Naples, & sur la fixation du pastel.

Le jaune de Naples, ou *Giallolino*, est une couleur fort usitée parmi les peintres ; on l'emploie dans la miniature, & elle donne une couleur de citron plus solide que les orpins & le massicot ; mais sa cherté fait qu'on l'épargne dans les grands

(1) Ce fut aussi lui qui fit bâtir le pont de Cornigliano, au couchant de la ville, & fonda un revenu pour son entretien.

ouvrages. Les physiciens ont été jusqu'ici très-partagés sur la nature de cette couleur, dont on fait à Naples un grand secret. Suivant M. Pomet, c'étoit un soufre recuit; suivant l'Encyclopédie, au mot *Fresque*, c'étoit une crasse des mines de soufre. M. Montami crut que c'étoit un ocre martial calciné par le Vésuve. Mais M. Pott pensoit que c'étoit une production de l'art. M. Fougeroux, de l'académie royale des sciences, ayant fait des expériences sur le jaune de Naples, a jugé que le plomb en étoit le principal ingrédient. *Mém. de l'Acad.* 1766, p. 303. Voici en effet la méthode usitée à Naples pour cette préparation, & qui me fut communiquée par le prince de San Severo, dont j'ai parlé fort au long dans le cours de cet ouvrage.

On prend du plomb bien calciné & passé au tamis, avec un tiers de son poids d'antimoine pilé & tamisé : on mêle exactement ces deux matières, & on les passe de nouveau par le tamis de soie : on prend ensuite de grandes assiettes plates de terre cuite, non vernissées, on les couvre d'un papier blanc, où l'on étend la poudre sur une épaisseur d'environ deux pouces : on place ces assiettes dans un fourneau à faïence, mais seulement à la partie supérieure du fourneau, pour qu'elles ne reçoivent pas un feu trop violent; la réflexion de la flamme, ou le reverbère, leur suffit : on retire ces matières en même temps que la *faïence*; on y trouve alors une substance dure & jaune, que l'on broie sur le porphyre avec de l'eau, & que l'on fait ensuite sécher pour s'en servir au besoin; c'est ce qu'on appelle *Jaune de Naples*.

LA PEINTURE en pastel a tant de moëlleux, & tout à la fois si peu de consistance, qu'on a souvent désiré de pouvoir en fixer les couleurs. On sait que les crayons, ou pastels qu'on y emploie, ne laissent sur le papier qu'une poudre fine, qui s'y attache sans le secours d'aucune humidité ni

d'aucun gluten ; cette eſpèce de pouſſière n'y eſt étendue & appliquée que par le ſeul frottement du doigt, & il ſuffiroit d'y paſſer la main pour la faire tomber : la glace même qu'on y met pour défendre cette peinture, n'en aſſure pas la ſolidité ; un coup, une ſecouſſe, un ébranlement fait tomber la fleur du paſtel & emporte la fraîcheur du coloris, malgré la glace. D'ailleurs, la difficulté de trouver des glaces d'une certaine grandeur, reſtreint à des bornes étroites la peinture en paſtel.

Toutes ces conſidérations ont fait tenter divers moyens pour fixer le paſtel, c'eſt-à-dire, pour frapper cette pouſſière de crayons, & la faire adhérer ſur le fond du tableau ; & M. Loriot, célèbre méchanicien de Paris, y eſt parvenu avec ſuccès, mais ſa méthode n'étoit point connue du public, lorſque le prince de San Severo s'en occupoit. Cette opération eſt difficile ; on ne peut paſſer ſur le tableau aucune eſpèce de pinceau trempé dans une liqueur propre à en fixer la volatilité, parce qu'il emporteroit la couleur : on ne peut pas plonger le papier dans la liqueur, comme on le fait pour fixer les deſſins au crayon ; il en réſulteroit deux défauts eſſentiels : les couleurs qui ne peuvent ſouffrir l'humidité, telles que le jaune de Naples, l'orpiment, la laque, le noir de fumée, ſeroient détachées par le contact de l'eau, & ſe répandroient à ſa ſurface ; les clairs qui ſont comme l'ame du tableau, & qui relèvent la vivacité des couleurs, ſeroient ternis par l'humidité, & prendroient une teinte obſcure comme dans les vieux tableaux à l'huile.

On tenteroit inutilement d'expoſer le tableau ſur la vapeur d'une liqueur échauffée, pour fixer le paſtel par la chaleur & l'humidité ; car les parties glutineuſes n'étant pas les plus volatiles, ne s'élèvent point aſſez dans cette vapeur pour produire la fixation.

Après avoir éprouvé toutes ces difficultés, le prince de San Severo examina s'il seroit possible de fixer ces couleurs en humectant le papier par derrière seulement, mais il se présentoit encore ici de nouvelles difficultés : une eau gommeuse, propre à fixer les pastels, étendue avec un pinceau derrière le tableau, humecte fort bien certaines couleurs, mais la laque, le jaune de Naples, & quelques autres restent toujours sèches & ne se fixent point. Une matière huileuse, quelque transparente & quelque spiritueuse qu'elle soit, ternit les couleurs, & leur ôte leur plus bel agrément. L'huile de térébenthine, quoiqu'elle soit claire comme de l'eau, a le même inconvénient ; d'ailleurs, elle s'évapore dans l'espace de deux ou trois jours ; les couleurs alors ne restent pas bien fixées, & s'enlèvent avec le doigt. La gomme copal, la gomme élemi, le sandarach, le mastic, le karabé, & généralement tous les vernis à l'esprit-de-vin & les résines, obscurcissent les couleurs, & rendent le papier transparent, nébuleux & comme semé de taches.

La colle de poisson est la seule matière que le prince de San Severo ait trouvée propre à cet usage : voici son procédé. On prend trois onces de belle colle de poisson, que les Italiens appellent *Colla a pallone*, on la coupe en écailles minces, & on la met infuser pendant vingt-quatre heures dans dix onces de vinaigre distillé ; on met là-dessus quarante-huit onces d'eau chaude bien claire, & on remue ce mélange avec une spatule de bois, jusqu'à ce que la colle soit presqu'entièrement dissoute. Ce mélange étant versé dans un vase de verre, que l'on enfonce dans le sable à deux ou trois doigts de profondeur, on met le bain de sable sur un fourneau à feu de charbon ; mais on le ménage de façon que la liqueur ne bouille jamais, & qu'on puisse même toujours y tenir le doigt ; on la remue

souvent avec la spatule, jusqu'à-ce que la dissolution soit entière; après quoi on laisse refroidir la matière, & on la passe par le filtre de papier gris sur un entonnoir de verre, en observant de changer le papier quand la liqueur a trop de peine à passer.

S'il arrive qu'on n'ait pas mis assez d'eau, que la colle soit d'une qualité plus glutineuse, qu'elle ait de la peine à passer, & qu'elle se coagule sur le papier, on y ajoute un peu d'eau chaude, on fait dissoudre la matière avec la spatule de bois, & on la filtre. L'expérience fait juger de la quantité d'eau nécessaire pour cette opération. Quand la liqueur est filtrée, on la verse dans une grande bouteille, en mettant alternativement un verre de la dissolution, & un verre d'esprit-de-vin bien rectifié, pour qu'il y ait un égal volume plutôt qu'un poids égal des deux liqueurs; la bouteille étant bouchée, on la secoue pendant un demi-quart-d'heure, pour que les liqueurs soient bien mêlées, & l'on a tout ce qui est nécessaire pour la fixation du pastel.

Le tableau qu'on veut fixer, étant placé horisontalement, la peinture en-dessous, bien tendu par deux personnes, on trempe un pinceau doux & large dans la composition décrite ci-dessus; il faut que le pinceau soit de l'espèce de ceux qu'on emploie pour la miniature, mais qu'il ait au moins un pouce de diamètre; on le passe sur le revers du papier, jusqu'à-ce que la liqueur pénètre bien du côté de la peinture, & que l'on voie toutes les couleurs humectées & luisantes comme si l'on y avoit passé le vernis; la première couche pénètre promptement à cause de la sécheresse du papier & des couleurs absorbantes: on donne une seconde couche plus légère; il faut avoir soin de donner ces couches bien également, & de manière qu'il ne s'y fasse aucune tache, après quoi l'on étend le papier sur une table bien unie, la peinture en-dehors & le revers sur la table, pour l'y laisser

sécher à l'ombre, & peu-à-peu ; il suffit de quatre heures en été, & l'on a un tableau fixé, sec, sans aucune altération, & sans aucun pli ; quelquefois il y a des couleurs qui ne se fixent pas assez par cette première opération, & l'on est obligé de donner une nouvelle couche de la même façon que la précédente.

Il est utile que le peintre repasse ensuite les couleurs avec le doigt l'une après l'autre, chacune dans son sens, de la même façon que s'il peignoit le tableau ; ce qu'on peut faire en trois ou quatre minutes de temps, pour ôter cette poussière fine, qui étant détachée du fond, pourroit n'être pas adhérente & fixée.

Cette manière de fixer le pastel paroît simple & facile ; l'altération qu'elle cause dans les couleurs est insensible, & le prince de S. Severo assuroit, que sa solidité étoit telle, que l'on pouvoit nettoyer le tableau sans gâter la couleur ; cette colle donne de la force au papier, de manière qu'on peut l'attacher à la muraille, & le coller sur toile encore plus facilement que le papier ordinaire ; le vinaigre distillé contribue à chasser les mîtes, qui gâtent souvent les pastels.

On peut aussi coller le papier sur une toile avant que de le peindre, pourvu qu'elle soit claire, & qu'on se serve de colle d'amidon ; on fixe le pastel de la même manière, en employant seulement un pinceau qui soit un peu plus dur, & en appuyant un peu plus fort pour que la liqueur pénètre de l'autre côté ; il faudra plus de temps pour le sécher, mais l'effet sera le même pour la fixation du pastel.

La méthode de Loriot a été publiée en 1780, & je vais en donner un extrait : on prend une chopine d'eau bien pure, dans laquelle on fait dissoudre la valeur d'environ deux gros de bonne colle de poisson, que l'on coupera dans le plus grand nombre de morceaux possible pour en hâter la dis-

solution. On fait bouillir cette eau dans le vase où on l'a mise, *au bain-Marie*, jusqu'à la parfaite dissolution de la colle ; & afin qu'il ne reste aucun dépôt, on passe cette eau dans un linge : on en verse une portion encore chaude dans une soucoupe, à mesure qu'on en a besoin, en observant d'ajouter une quantité d'esprit-de-vin de la meilleure qualité, dont la quantité doit être le double de la portion d'eau collée, mise dans la soucoupe.

On prend une vergette de poche ordinaire, dont les crins soient un peu courts ; l'on trempe les crins de la vergette dans la soucoupe pour les imbiber, en observant d'en ôter ensuite la plus grande partie qui s'y sera attachée, afin que la vergette n'en soit en quelque sorte qu'humectée ; & on ôtera cette plus grande partie en passant sur les crins de la vergette à diverses reprises, le bout recourbé d'une baguette de fer triangulaire, de manière à presser ses crins, en tirant toujours à soi, c'est-à-dire, dans le même sens. On présentera la face de la vergette à la distance de huit à dix pouces du tableau, en passant la partie recourbée de la verge de fer, de manière à presser légèrement ses crins par une des carnes de la verge de fer, toujours dans un même sens, comme on l'a dit ci-dessus ; d'où il résultera une espèce de vapeur ou de rosée presqu'imperceptible, qui sera lancée par l'échappement de chaque crin, d'à-plomb sur le tableau, & dont le mélange d'esprit-de-vin & d'eau collée, pénétrant à la fois le pastel, viendra nécessairement à bout de le fixer.

On continuera à promener successivement la vergette humectée avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, toujours en la comprimant, à l'aide de la verge de fer, sur toute la superficie du tableau, en observant de tremper la vergette, à mesure que l'on s'appercevra qu'elle aura besoin d'être humectée de nouveau.

Quand toute la surface du tableau aura été ainsi impregnée de cette rosée, on la laissera sécher, & l'on recommencera ensuite l'opération, une seconde & même une troisième fois.

J'ai ouï dire que quand Loriot voulut faire voir à l'académie de peinture, combien il ménageoit les couleurs de la fixation du pastel, il présenta un tableau qu'il avoit divisé en quatre; deux parties en échiquier, ou en diagonale, étoient fixées, & les deux autres ne l'étoient point; cependant on n'y appercevoit aucune différence pour le ton de couleur, ni pour la fraîcheur du tableau. Mais c'est une chose certaine que toute liqueur, quelque transparente qu'elle soit, produit une petite teinte sur le pastel, principalement dans la laque, & dans les couleurs obscures, assez légère, il est vrai, pour ne faire aucun tort au tableau, mais telle cependant qu'on ne pourroit pas confondre la partie fixée avec une partie qui n'auroit point été mouillée; il y avoit sans doute un tour de main, & l'on s'en seroit assuré en donnant à Loriot la moitié d'un tableau à fixer, en reservant l'autre moitié pour en faire ensuite la comparaison après la fixation. Il est probable qu'il passa dans les endroits qu'il vouloit réserver, une liqueur propre à humecter, aussi-bien que la colle, mais non pas à fixer le pastel: on peut se servir, par exemple, d'un mélange composé moitié d'eau, moitié d'esprit-de-vin, parce que l'eau ne pénétreroit pas certaines couleurs qui sont immiscibles à l'eau, comme on l'a vu plus haut. En frottant avec le pinceau trempé dans cette liqueur les parties qu'on ne peut pas fixer, elles prennent la même teinte que celles qu'on a fixées avec la colle préparée, dont on a vu la composition, & il est impossible d'en faire la différence.

Le prince de San Severo avoit aussi une méthode pour peindre en pastel sur la toile d'Hollande, méthode plus solide, & qui donne plus d'éclat aux couleurs.

CHAPITRE XXIX.

Du travail des cordes à boyaux & des tanneries.

LA fabrication des cordes de violon eſt une choſe qui eſt preſque reſervée à l'Italie ; Naples & Rome en fourniſſent toute l'Europe, & il y a toujours beaucoup de myſtère dans ces branches excluſives de commerce. On peut voir dans l'Encyclopédie l'article *Boyaudier*, que ceux même de Paris, qui ſont au nombre de huit, & qui travaillent au fauboug Saint-Martin, près de Mont-faucon, font un grand ſecret de leurs procédés, quoique leurs cordes ſervent moins aux inſtrumens de muſique qu'aux horloges & raquettes, & pour battre & voguer la capade ou l'étoffe des chapeliers. Il s'en fabrique quelques-unes à Toulouſe, à Lyon, à Marſeille, mais toujours avec beaucoup de ſecret. Cela m'a fait déſirer de connoître la fabrication de Naples, qui eſt la plus eſtimée. M. Angelo Angelucci, près de la fontaine des ſerpens, a bien voulu ſe prêter à ma curioſité ; c'eſt lui qui en faiſoit le plus grand commerce, car il employoit plus de cent ouvriers dans les différens endroits du royaume, où l'on peut voir facilement la matière première.

C'eſt avec les boyaux des agneaux de ſept à huit mois, que l'on fait des meilleures cordes de violon ; il ne faut pas que les agneaux paſſent un an ; ceux des mois d'Août & de Septembre ſont les meilleurs, parce qu'au commencement de l'été ils ont ſept à huit mois, qui eſt l'âge le plus convenable, & parce que l'été eſt la ſaiſon la meilleure, le boyau s'étend mieux, il eſt plus liſſe, plus ſec & plus ſonore.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'en France on ſoit

moins porté à ce travail; on tue peu d'agneaux de si bonne heure; on les réserve pour le commerce de la laine, & on les laisse grandir, au lieu qu'en Italie on en tue un nombre prodigieux avant un an. Les boyaux de veaux sont trop gros, ils n'ont pas la même délicatesse & la même harmonie; les boyaux de mouton sont dans le même cas, ils ne peuvent servir que pour les grosses cordes.

M. Angelucci emploie quatre personnes à Naples, qui vont deux fois dans le jour dans les quatre coins de la ville chez les *Caprettari*, espèces de Bouchers, qui vendent les chevreaux & les agneaux; on ramasse les boyaux, on les paie cinq grains, ou quatre sols trois deniers & demi chacun, mais comme ils se rompent souvent, il y en a beaucoup de perdus.

On sépare ces boyaux en neuf sortes différentes, suivant leur qualité, leur épaisseur, ou leur force, qui les rend propres à différentes espèces de cordes. Ils ont alors environ cinquante pieds de long; on coupe la partie la plus grosse pour des cordes communes, parce qu'elle ne devient pas aussi lisse que le reste du boyau.

On met tremper ces boyaux dans de l'eau fraîche pendant vingt-quatre heures, on les nettoie ensuite avec un morceau de canne de jonc, pour en ôter les excrémens, la graisse & les membranes inutiles.

On les met dans une eau alkaline, qu'on appelle dans ces atteliers eau *forte*. Pour composer cette eau, on met sur environ deux cent pintes d'eau, vingt livres de lie-de-vin brûlée, cela fait l'eau plus forte; la plus foible par laquelle on commence, doit être étendue dans quatre fois plus d'eau, ou à raison de quatre livres de matière alkaline pour deux pintes d'eau; la première eau est si foible qu'à peine y apperçoit-on le goût de l'alkali en la mettant sur la langue.

On met ensemble dix boyaux dans une terrine

pleine de cette première eau; on la change quatre fois le jour; à chaque fois on manie les boyaux d'un bout à l'autre, & on les laiſſe quelques momens à ſec. Tous les jours on augmente la force de l'eau, & l'on met les boyaux dans des eaux de plus en plus fortes, en augmentant la doſe de l'eau la plus forte qu'on mêle avec la plus foible.

Quand ils ont été dégraiſſés & attendris pendant huit jours par cette eau alkaline, on les aſſemble pour les tordre; on ne met que deux boyaux enſemble pour les petites cordes de mandolines, trois pour la première corde de violon, ſept pour la dernière, on en aſſemble cent vingt pour les plus groſſes cordes de *Contra baſſo*; quelquefois on en met juſqu'à trois cent, mais c'eſt pour d'autres uſages auxquels on peut employer également les cordes de boyau, & non pas pour les inſtrumens de muſique.

Pour tordre ces boyaux, on fait une dixaine de tours avec une roue à manivelle; tout de ſuite on les tend ſur un chaſſis appelé *Telaro*, où il y a un grand nombre de chevilles, ſur leſquelles on les paſſe, & l'on porte le chaſſis dans l'étuve.

L'étuve eſt une petite chambre de douze à quinze pieds de long, bien fermée, échauffée modérément, & de manière à faire ſécher les cordes dans l'eſpace de vingt-quatre heures; on les laiſſe d'abord ſimplement dans l'étuve, mais enſuite on y met du ſoufre pour les blanchir: il faut deux livres & demie de ſoufre pour les vingt-quatre heures, on l'allume, il brûle pendant ſix heures, mais la vapeur ſuffit enſuite, étant arrêtée dans l'intérieur de cette étuve, elle blanchit les cordes à meſure qu'elles ſèchent.

Quand les cordes ſortent de l'étuve, & avant qu'elles ſoient parfaitement sèches, on les tord encore ſur la roue; enſuite on les eſſuie avec des cordes de crin treſſées groſſièrement, dont on en-

toure chaque corde à boyau, & que l'on promène du haut en bas, pour nettoyer la corde par le frottement & les inégalités de ce crin.

On les tord encore un peu, seulement avec la main, surtout celles qui sont grosses, & on les laisse sécher entièrement; cinq à six heures suffisent quand il fait beau. On les coupe alors en les ôtant de dessus les chassis, on leur donne huit palmes ou six palmes seulement; on y met un peu d'huile pour les adoucir, & on les plie autour d'un mandrin, ou cylindre de bois appelé *Bussolotto*, pour en faire des petits paquets, qu'on assemble ensuite sous différentes formes, & auxquels on donne différens noms; on appelle, par exemple, *Favetta*, quand l'assemblage des paquets a une forme cylindrique.

Le temps où l'on travaille le plus dans ce métier de *Cordaro*, ou *boyaudier*, est depuis Pâques jusqu'à la fin d'Octobre, parce que la chaleur est favorable à ce travail; les saisons variables où il y a des successions de froid & de chaud sont incommodes, parce qu'on est obligé de rendre l'eau plus forte quand il fait plus chaud, pour prévenir la corruption.

Le degré de force de ces eaux est la partie la plus délicate de l'art: pour bien connoître à l'œil & au toucher ce que les boyaux demandent d'un jour à l'autre, il faut la plus grande habitude; on assure même qu'il faut être né dans le métier pour y réussir; la plupart des ouvriers qui y travaillent à Naples sont de Salé, village de l'Abruzze; le maître les nourrit, & leur donne vingt-une livres huit sols par mois.

Domenico Antonio Angelucci, qui avoit été le plus célèbre *Cordaro* de Naples, & qui mourut au mois de Janvier 1765, s'étoit associé avec ceux de Rome; mais cette association ne dura pas long-temps; elle occasionna un grand procès, dans lequel son frère Felice Angelucci fit beaucoup de mé-

moires relatifs à cet art, mais il n'a rien publié à ce sujet.

Le prix des cordes de violon pour la France & pour l'Angleterre est plus considérable que pour l'Allemagne ; on fait celles-ci plus fines, de moindre qualité & à meilleur marché. Le *mazzo*, composé de trente cordes à deux fils, ou chanterelles de six palmes, c'est-à-dire, de *tirata forestiera*, coûte cinq carlins ou quarante-trois sols, les autres à proportion.

LES TANNERIES de Naples (*Concerie*), sont si différentes des nôtres, & si peu connues à Paris, qu'il peut être utile d'en parler ; surtout pour servir de supplément à la grande description de l'Art du tanneur, qui a paru en 1764, dans laquelle on a raconté ce qui se pratiquoit en France & en Angleterre, sans pouvoir parler de l'Italie.

Les tanneries de Naples sont sur la *Strada Nuova*, près du *Carmine*. Les cuirs de bœufs qu'on y estime le plus, sont ceux qui viennent de Francavilla dans la Pouille ; on les achète dix ducats (ou quarante-trois livres de notre monnoie), quand ils sont beaux & d'une espèce à peser soixante-douze livres après le tannage ; on n'en trouve guère en France qui passent quarante-cinq à cinquante livres, mais aussi les bœufs d'Italie sont-ils beaucoup plus gros que les nôtres.

Après que les cuirs frais ont été lavés & dessaignés, on les met dans le plein, c'est-à-dire, dans la chaux, comme le font encore chez nous beaucoup de tanneurs ; on en met quarante à la fois dans un même plein ; tous les cinq jours on les lève & on les recouche. Au bout d'un mois on les tire du plein, on les pèle, on les écharne, ce qui s'appelle *travailler de rivière*.

On les couche ensuite, non pas dans un second plein, mais dans un autre creux plein d'eau avec huit boisseaux de son pour quarante cuirs, afin de les

les faire fermenter; ce qu'on appelle en France confit, & à Naples, acqua d'alume; on les lève tous les matins, & on les recouche pendant quatre jours.

Les fosses qui servent pour la chaux, pour le son & pour le tannage, sont revêtues intérieurement de *lastrica*, espèce de ciment, qui est le même dont les terrasses des appartemens sont couvertes; nous en avons parlé à l'article de Naples.

Après que les cuirs ont été dans la chaux & dans le son, on les met dans la fosse à tanner, avec de la feuille de myrte, que l'on sème sur chaque cuir, & dans les duplicatures de chacun: on met dix, douze, ou quinze quintaux de myrte dans une fosse de cent cuirs, à proportion de leur grandeur.

Le myrte dont on se sert à Naples pour les tanneries, est le myrte à larges feuilles; *Myrtus latifolia Romana*, *Caspari Bauhini*. 508. *Myrtus floribus solitariis*, *involucro diphyllo*. *Linn*. *specierum* 471. Cette plante est très-commune en Italie & en Espagne, ses feuilles ont souvent deux pouces de long, & neuf à dix lignes de large; on l'appelle *Mortella* à Naples, elle y revient à quarante sept sols le quintal; mais dans les provinces, comme à Gaëta, on l'a souvent pour trente-trois. Il en faut cinq quintaux & demi, c'est-à-dire, pour environ treize livres à chaque cuir, pendant tout le temps de sa fabrication, en changeant presque tous les mois la feuille.

Le jour où l'on a couché les cuirs, quatre hommes les remuent à force de bras; le lendemain on les lève, on les coupe, & on les étend dans la fosse avec deux cent sceaux d'eau (chacun d'environ quatorze pintes, pour deux cent cuirs); quand ils ont bu l'eau, on en remet de la nouvelle, on les laisse ainsi pendant un mois; tous les mois on lève l'ancienne feuille, & l'on en remet d'autre; cela continue pendant trois ans, excepté la dernière année, où la feuille reste six semaines sur les cuirs.

Cn tannage eſt plus long que celui de France, qui ne dure guère plus de deux ans, mais c'eſt parce que le tan où l'écorce de chêne que nous employons en France a beaucoup plus de force & de vertu aſtringente que la feuille de myrte, dont ſe ſert à Naples.

Après que le cuir eſt tanné, on le travaille ſur un banc avec une étire, c'eſt-à-dire, un fer propre à l'étendre & en ſerrer les fibres; on y met du ſuif fondu comme dans notre cuir d'Hongrie; environ quinze ou dix-huit livres pour un cuir qui pèſe ſoixante douze livres quand il eſt ſec; mais je crois que ce ſuif n'y reſte pas tout entier.

Le ſuif coûte à Naples quinze grains le *rotolo*, ce qui revient à ſept ſols la livre.

Le cuir ainſi tanné ſe vend à Naples quatre-vingt-quatorze livres le quintal, ce qui fait environ dix-huit ſols neuf deniers la livre; c'eſt un peu moins qu'à Paris, où il vaut toujours vingt à vingt-cinq ſols la livre, auſſi-bien qu'à Londres.

Les Napolitains conviennent aſſez que les cuirs de France & d'Angleterre ſont meilleurs pour les groſſes ſemelles, pour la *ſòla*, que ceux de Naples, ils en tirent en effet, mais on ne leur envoie de France que des cuirs de dix-huit à vingt livres, & d'Angleterre des cuirs de trente à trente-trois, & les petits cuirs ont plus de nerf que ceux de Naples qui ſont beaucoup plus grands; ils en tirent auſſi de Rome.

Les Napolitains envoient leurs cuirs à la foire de Salerne, qui ſe tient à la fin de Septembre, ou à celle de Gravina, qui ſe tient au mois d'Avril: on n'en permet pas l'entrée dans l'Etat Eccléſiaſtique.

Les cuirs de buffle ſe tannent de la même façon que ceux de bœuf; les cuirs de chevaux ſe tannent auſſi à l'uſage de ceux qui uſent peu & qui veulent faire peu de dépenſe, on n'y met point de ſuif, une année ſuffit pour les tanner; il y entre du myrte

pour trois livres, ils pèsent environ vingt livres quand ils sont tannés, & se vendent dix à douze francs la pièce.

Pour faire le cuir à œuvre, propre aux empeignes, on choisit les veaux de S. Germain près de Naples, les boucs ou les chèvres de l'Abruzze & de la Calabre, & l'on prend de petites vaches, *annecchie*, pour le cuir de carrosse. On les met en chaux pendant un mois ou environ; & dans le confit de son pendant six à sept jours, quelquefois trois jours seulement. On les met ensuite dans un coudrement ou espèce de pâte, faite avec du myrte pilé, appelé *sommaco*, qu'on tire de Palerme en Sicile, & qui coûte six livres le quintal. On met trois cent cuirs à la fois dans une grande tine avec de l'eau froide, où on les tourne sans interruption pendant trois jours, en changeant le *sommaco* tous les jours.

Pour trois cent peaux, il faut cent quatre-vingt livres de poudre chaque jour: on les lève, on les fait sécher, on les corroie, & l'on y met de l'huile d'olive à deux fois, environ quatorze ou quinze onces pour une peau de vache.

Les peaux de vaches étant finies, pèsent environ vingt livres, & celles de veaux huit à neuf livres; elles se vendent vingt-trois sols la livre; les peaux de chèvres pèsent trois livres, & celles des boucs cinq à six livres: on les vend trente-trois sols la livre; on les travaille sur le chevalet avec un couteau sourd, c'est-à-dire, qui ne tranche pas, à plusieurs reprises différentes, d'abord lorsqu'elles sortent de la chaux, ensuite lorsqu'elles ont été en confit, & lorsqu'elles ont été coudrées; puis on les met en noir, à-peu-près comme on le trouvera expliqué assez au long dans l'art du corroyeur qui a paru à Paris, en 1767, dans la Collection des Arts de l'Académie.

CHAPITRE XXX.

Des fromages d'Italie.

Nous avons indiqué aux articles de Pavie, Lodi, Plaisance, Bresse, & Bergame, les fromages qui s'y font; il nous a paru que cet objet méritoit de plus grands détails, mais nous les avons reservés pour la fin de notre ouvrage.

Les fromages si estimés, qui sont connus en France sous le nom de fromages de Parmesan, se font dans toute l'étendue du pays qui est entre Parme & Milan. Les vaches se tirent pour la plupart du pays des Suisses & des Grisons : on les choisit à l'âge de trois ans, elles servent pendant douze à quinze ans. On les conduit sur les montagnes, pendant les mois de Juin, Juillet & Août, on les nourrit avec du foin pendant l'hiver, on leur donne du sel.

Les fromages faits en hiver sont les moins estimés, parce que les vaches nourrissent, & qu'on est obligé de mêler ensemble le lait de trois à quatre traites.

Le nom de *cacio* en général signifie tout fromage fait avec du lait de vache, de buffle ou de brebis, caillé & de plus condensé, ou pressé, du moins pour certaines espèces.

Le plus usité est celui de vache; il se divise en deux espèces, *formaggio* & *stracchino*; le premier est du lait écrêmé, caillé & condensé encore par la pression; on l'appelle à Brescia *cacio magro*, mais l'on en fait peu de cas; on y emploie treize fois plus de lait que ne doit peser le fromage, ou sept cent cinquante livres de lait pour un fromage de cinquante-huit livres & demie.

Le second ou *stracchino*, est fait avec du lait où on laisse la crême; il n'est condensé que par son pro-

pre poids; il est gras, délicat & plus blanc que le *formaggio*.

Les personnes qui veulent faire des bons fromages, n'ôtent jamais la crême de leur lait; à Brescia on l'appelle *cacio grasso*, ou *a tutto butiro*, & l'on y emploie en lait onze fois le poids que l'on doit donner au fromage, ou cinq cent trente-cinq livres de lait pour un fromage de cinquante-huit livres & demie (1).

Le *stracchino* se divise en deux espèces: les uns sont d'une seule crême, *d'un sol fiore di latte*, ou de deux.

Pour faire les fromages qui sont d'une seule crême, on prend le lait aussitôt qu'il est trait; on y jette la présure ou *caglio* nécessaire pour le faire cailler; au bout d'une heure on rompt la masse du caillé, en l'agitant pendant quelque temps avec une bassine à manche; on le verse dans un linge pour faire couler la sérosité, & on le dépose dans des vases de bois, de figure ronde ou quarrée, qui ont ordinairement deux pouces de hauteur.

Il est important de bien rompre le caillé ou la *giuncata*; à Brescia on la brise avec un bâton, de manière qu'elle soit comme fluide.

Le *caglio*, *coagulum*, ou présure, dont on se sert à Brescia, est le lait coagulé qui se trouve dans l'estomac des veaux; on le sale & on le fait sécher sous la cheminée; on le pile, on l'arrose avec du bon vin, & on l'enveloppe dans une peau pour s'en servir au bout de trois semaines ou un mois.

Il y a en Toscane un fromage doux, appelé *cacio marzolino*, parce qu'il se fait principalement au mois de Mars, pour lequel on fait prendre le lait avec avec une fleur de chardon.

(1) La livre de Brescia pèse six mille cent cinquante-huit grains, poids de marc; le *peso* est de vingt-cinq livres, ainsi il revient à seize livres trois-quarts de France, & trente-huit *pesi* font six cent trente-cinq livres, l'once vaut sept gros & un huitième environ.

Au bout de quatre jours, on sale les fromages, mais peu, & avec du sel un peu gros; lorsque le premier sel est consumé, on les sale une seconde fois, plus ou moins selon les goûts.

Pendant l'hiver, on les met pour les faire sécher, dans une étuve légèrement échauffée; pendant l'été, on les tient à l'ombre & au frais.

On juge qu'ils sont assez secs, lorsqu'ils sont doux & lisses au toucher, gonflés & mous comme la pâte levée, avant d'être mis au four; il faut ordinairement quarante jours pour qu'ils parviennent à ce point-là. Ils sont alors bons à manger; en devenant vieux, ils acquièrent une saveur plus piquante; pour leur conserver un peu de velouté ou d'onctuosité, on les engraisse tout-autour avec du beurre, ou du moins avec de l'huile; on ne les garde guère qu'une année.

Les *stracchini* à double crême différent des précédens, en ce que l'on verse dans le lait frais, avant d'y mettre la présure, une égale quantité de crême prise sur le lait de la veille: ils sont plus délicats, mais ils perdent leur saveur plus facilement que les premiers.

Pour faire le *formaggio*, on écrême le lait; on le fait tiédir dans un pot sur un feu lent, en tâchant de ne lui donner que le degré de chaleur qu'il avoit naturellement quand on l'a trait, & l'on a soin de le remuer avec un bâton pour qu'il s'échauffe autant à la surface que dans le fond; alors on le fait cailler avec la présure; on rompt le caillé avec une grande cuillier; on le fait chauffer au point de ne pouvoir presque pas y tenir la main; on le poudre de safran en le remuant toujours, pour qu'il s'échauffe & se colore également. Une once de safran (qui pèse cinq cent treize grains) suffit pour colorer huit à neuf fromages de trois *pesi* & demi, ou cinquante-huit livres & demie, poids de marc. A Brescia, l'on fait chauffer le lait dans une chau-

dière de cuivre au degré que nous avons indiqué, pour y mettre la préfure; on prend un peu de lait dans une écuelle de bois, on y jette une once de préfure pour trente-huit *pefi* de lait; on le mêle bien avec le total du lait, on le couvre pour le laiffer prendre & refroidir. L'écuelle de bois qu'on laiffe nager fur la furface du lait, fert à reconnoître fi le lait eft pris, parce qu'alors elle réfifte à la main, & ne s'enlève qu'avec quelque difficulté.

Une heure après l'avoir retiré du feu, on verfe le caillé dans des moules cylindriques dans lefquels il y a un drap de laine; on met fur cette pâte encore liquide une planche chargée d'un poids confidérable, de façon néanmoins que la pâte ne rejailliffe point.

Au bout de vingt-quatre heures, on place les formes qui font un peu raffermies fur des clayes, de manière qu'elles ne fe touchent point, on les graiffe & on les fale de temps en temps, comme les *ftracchini*, pendant l'efpace de deux mois; ils font à leur point, quand ils ceffent de boire le fel & la graiffe, ce qui arrive au plus tard à la fin de l'année.

Ces fromages, qui fe font aux environs de Milan, & furtout dans la Valzafina & dans toutes les parties les plus orientales du Milanez, fe vendent en grande quantité dans toute l'Italie & dans l'Allemagne.

On appelle *mafcarponi* ceux qui fe font avec la crême feule, on eftime furtout ceux de Vaprio, canton très-agréable, fitué à l'endroit où la Martefana fort de l'Adda: on les envoie par la pofte à Vienne en Autriche, où ils font fervis dans les plus grands repas.

Il y a encore des fromages appelés *caciuole* & *raviggiuoli*, qui fe font avec du lait de brebis ou de chèvre.

A Brefcia on a foin de lever avec une écumoire

la pellicule que le lait envoie à sa surface, & quand on a rompu le caillé avec l'écumoire en petits morceaux, on remet le chaudron au feu, on remue le lait, on laisse tomber le caillé au fond, on retire le chaudron, on broie encore la matière avec les doigts, on la passe, on la purifie bien, & l'on en fait une grosse boule que l'on fait entrer dans un moule de bois bien net, qui a vingt-deux pouces ou deux pieds de diamètre, & cinq ou six pouces de hauteur. Ces moules appelés *mastelli*, sont d'un bois blanc & doux, bien lisses, contenus par deux petits cercles de fer. Il en faut dix ou douze de cette espèce dans une laiterie; ils servent à conserver le lait en hiver, mais en été on se sert de vases de cuivre. Ces moules servent aussi à passer le lait ; pour cela on place au-dessus une planche percée d'un trou, & sur cette planche un vase de cuivre, qui est une espèce d'entonnoir d'un pied de diamètre, au fond duquel il y a un tuyau de même matière qui entre dans la planche : on étend au-dessus de l'entonnoir un linge clair, lié autour du bord, ou bien on le remplit de foin ou de paille qu'on a bien lavée, on y verse le lait pour le faire passer ainsi, bien épuré dans le moule : on renverse ensuite la pâte sur la presse ; c'est une grosse table de bois dont le plan est un peu incliné, qui a des rebords tout-autour & un petit canal qui conduit à une ouverture pour l'écoulement du *serum*. On couvre la table d'un linge, on en remet un autre sur le fromage ; on le presse légèrement avec les mains, & on laisse égoutter pendant une demi-heure. On remet ensuite la pâte dans une forme dont nous allons parler, qui est liée par dehors avec une corde ; on la couvre d'une table ronde & on la charge de pierres pendant cinq ou six jours, en observant de lever tous les jours le fromage, de l'essuyer, & de faire sécher les linges & la forme, avant de les remettre en presse.

Ce qui conſtitue la forme eſt une bande flexible de bois, qui a ſix ou ſept doigts de hauteur, que l'on tourne en la ſerrant plus ou moins avec une ou deux ficelles qui ſont attachées à l'une de ſes extrémités. Le milieu de ſa ſurface intérieure doit être un peu plus enflé que le haut & le bas, & former en dedans un angle obtus, qui s'inſinuant dans la maſſe du fromage, la ſerre, & donne la facilité de le tranſporter.

Lorſque le fromage eſt un peu ſec, on le porte dans une autre chambre, au rez-de-chauſſée de la laiterie ou *coſcina*, & on le porte ſur des rayons, diſpoſés le long des murs, on l'y laiſſe encore quatre à cinq jours, & on le retourne tous les jours.

Quand il commence à fleurir, c'eſt-à-dire, à ſe couvrir d'une eſpèce de farine blanche, on le poudre avec un peu de ſel pilé; le lendemain on en fait autant de l'autre côté. Le troiſième jour, on ôte la forme, on nettoie & l'on eſſuie le fromage avec un linge. Le lendemain matin, on remet la forme, on le poudre encore avec un peu plus de ſel, & on met l'un ſur l'autre cinq à ſix fromages pour faire entrer le ſel peu-à-peu; on continue pendant un mois & plus à ôter & remettre les formes, & à les retourner, juſqu'à-ce qu'ils aient acquis la conſiſtance néceſſaire.

Les fromages ne ſont pas toujours également diſpoſés à être ſalés, & cela vient du degré de chaleur qu'ils ont d'abord éprouvé : il y a auſſi des différences qui viennent de la ſaiſon : ceux du mois de Septembre exigent du ſel plus menu & en plus petite quantité, ſans quoi ils durciroient au dehors, & la croûte s'épaiſſiſſant, ils ne recevroient pas la moitié du ſel qui leur eſt néceſſaire.

Quand les fromages ont acquis la conſiſtance qui leur eſt néceſſaire, on les tire du ſel; on les retourne ſans-deſſus-deſſous tous les jours, pendant cinq ou ſix jours, on les ratiſſe & on les nettoie

tout-autour avec des ratissoires qui ne coupent pas ; on les transporte en ville dans un lieu sec, on les met sur des planches pendant quinze jours ou trois semaines, les nettoyant & les retournant tous les jours ; on les graisse avec de l'huile de lin mise sur la paume de la main ; on les frotte, pour empêcher que la poudre qui resteroit sur leur surface n'engendrât les insectes, *il tarlo* ; après cela on n'y fait plus autre chose que les retourner tous les quatre ou cinq jours, les frotter chaque jour avec les mains, & balayer les planches où ils sont, & cela pendant cinq ou six mois.

Si l'on apperçoit qu'ils se fendent, ou qu'il s'y mette des insectes, on les graisse de nouveau avec de l'huile de lin, qui les conserve.

Il arrive souvent aux fromages de se gonfler, cela vient de ce que dans le principe ils ont eu trop de chaleur ; la surface devient trop dure, & le sel qui doit les préserver de la fermentation, ne pénètre pas assez ; il n'y a point de remède, il faut les manger ou les vendre.

Il y a des personnes qui les graissent avec de l'huile d'olive ou avec du beurre, pour les faire mûrir plus vîte ; mais on assure que l'huile de lin est plus propre à les conserver ; elle leur donne aussi à l'extérieur une couleur vermeille. On emploie de préférence le marc de cette huile.

Il faut environ huit à neuf mois pour leur parfaite maturité ; après cela il suffit de les visiter toutes les semaines, les retourner, les nettoyer & les graisser un peu, en balayant les planches ; on a soin de les tenir au frais. Quelquefois on les garde plusieurs années, en les mettant dans la graine de lin, dont la fraîcheur les conserve.

Les personnes qui sont pressées, font mûrir leurs fromages dans une chambre qu'ils échauffent ; mais par-là les fromages perdent plus de leur poids que par la méthode ordinaire.

Les fromages les plus parfaits & les meilleurs, ceux qui ont été faits au mois de Mai, & dans la montagne, se conservent dans de l'huile d'olive ou de lin, qu'on a bien purgée par le moyen du feu; non-seulement ils s'y gardent sans aucun risque, mais ils acquièrent de la délicatesse & du goût.

Les fromages de Brescia, faits avec toutes ces précautions, sont des plus estimés qu'il y ait en Italie, aussi en fait-on un commerce extrêmement considérable. On ne leur donne que quatre doigts de hauteur, pour que le sel y pénètre plus aisément.

Fin du septième & dernier volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table du dernier volume.



